

Danh-Thành Do-Hurinville, Huy-Linh Dao, Annie Rialland (dir.)

---

# De la transcatégorialité dans les langues

Description, Modélisation, Typologie

---

Editions de la Société de Linguistique de Paris

# **DE LA TRANSCATÉGORIALITÉ DANS LES LANGUES**

**Description, Modélisation, Typologie**

Sous la direction de

**Danh-Thành DO-HURINVILLE**

Université Bourgogne Franche-Comté

**Huy-Linh DAO**

Institut National des Langues et Civilisations Orientales

**Annie RIALLAND**

CNRS & Université Sorbonne-Nouvelle

**Éditions de la Société de Linguistique de Paris**

© Éditions de la Société de Linguistique de Paris, 2020  
EPHE 4<sup>ème</sup> section, 45-47 rue des Écoles, 75005-Paris  
[www.slp-paris.com](http://www.slp-paris.com)  
ISBN 978-2-9570894-1-3 (relié)  
Imprimé par BOD, Allemagne  
Dépôt légal : septembre 2020  
ISBN 978-2-9570894-2-0 (digital)

## Introduction

# De la ‘transcatégorialité’ dans les langues

### 1. LA TRANSCATÉGORIALITÉ ET LES PARTIES DU DISCOURS

La notion de ‘transcatégorialité’ semble être intrinsèquement liée à l’étude des parties du discours, car elle présuppose logiquement la présence des dernières. En d’autres termes, il n’y a ‘transcatégorialité’ que si des catégories existent, et il en faudrait au moins deux. Mais avant d’examiner cette notion sous l’angle linguistique, effectuons un grand saut temporel dans le passé, à l’époque de l’Antiquité grecque, pour présenter rapidement le concept de ‘transcatégorialité’ sous un angle métaphysique.

#### 1.1. LA ‘TRANSCATÉGORIALITÉ’ SOUS L’ANGLE MÉTA-PHYSIQUE

Dans son ouvrage (1938) dédié à la métaphysique, traduit en français (1963 : 44), Lotz précise que l’*essence* et l’*être* (expressions utilisées par saint Thomas), dépassent chacun l’*étant concret*. Si l’« essence » reste « catégoriale et demeure à l’intérieur du fini », l’*être* se caractérise « précisément par sa ‘transcatégorialité’ et par là-même par sa ‘transfinitude’ ». C’est avec l’*être* qu’on rencontre pour la première fois la ‘transcendance’, qui

consiste à « dépasser absolument l'étant catégoriel et fini pour arriver à l'être transcategoriel et transfini ». Notons que la 'transcategorialité' et la 'transfinitude' constituent les deux aspects du concept de 'transcendance'. Autrement dit, l'*essence* et l'*être* sont fondamentalement 'transcategoriaux' et 'transfinis', et ce qu'on appelle l'*étant concret* n'est qu'une de leurs manifestations ou réalisations possibles. Cet *étant concret* constitue un état fini d'une structure abstraite.

On ne manquera pas d'établir un lien avec les distinctions de base de la linguistique générale : *phonème* vs *phones* (et *allophones*), *morphème* vs *morphes* (et *allomorphes*). On retrouve cette idée dans le couple guillaumien *signifié de puissance* vs *effets de sens*, mais aussi dans la notion de *formes schématiques* de Culioli. Plus précisément, si l'*essence* et l'*être* sont dits 'transcategoriaux' et 'transfinis', c'est parce qu'ils traversent leurs différentes réalisations finies catégorisables. Les formes externes peuvent être différentes mais au noyau de celles-ci se situe quelque chose de commun, l'*essence* des choses, le véritable *être*. La 'transcategorialité' métaphysique est, de ce point de vue, proche de la pluralité identitaire en sociologie où chaque individu entretient une relation multifacette avec autrui en fonction du contexte dans lequel il se trouve. Du point de vue institutionnel, un professeur est un professeur, mais passé ce cadre, il peut être père de famille, musicien, sportif, etc. Sous cette identité multiple se trouve une seule et même personne.

D'après Lotz, les 'catégories' et le 'fini' constituent les points de départ, dont sont issues la 'transcategorialité' et la 'transfinitude'. On y voit donc une démarche foncièrement empirique qui va des manifestations concrètes aux généralisations. La 'transcategorialité' et la 'transfinitude' présupposent donc les notions de 'catégorie' et de 'fini'. À ce sujet, l'auteur (*op. cit.* : 46) écrit « si donc l'être tout court signifie une unité qui transcende et englobe la multiplicité des catégories, cette unité doit être de nature transcategoriale ». L'esprit humain tend à l'unité supérieure à toute multiplicité. Les catégories, malgré leur diversité, tendent à une unification suprême.

Dans la même ligne de raisonnement, la dichotomie platonicienne, *onoma-rhema* (ancêtre de *sujet-prédicat* et de *thème-*

*rhème*), et les six catégories proposées par Aristote (lettre, syllabe, conjonction, article, nom, verbe) peuvent être vues comme différentes manifestations du *dire* ou du *discours*. Ce dernier est découpé en parties et ses parties constitutives sont rangées dans des classes à part entière selon certains critères.

Selon la classification de Denys le Thrace, tout mot grec relève d'une des huit parties du discours (article, nom, pronom, verbe, participe, adverbe, préposition, conjonction), et d'une seule, ce que Sanctius et Beauzée appelleront plus tard le principe de 'monocatégorisation'.

C'est l'intransigeance de Sanctius sur cette question qui va, à long terme, sonner le glas du « nom adjectif », et ceci à l'intérieur même de la tradition latine. Pour Sanctius « *omne nomen adjectivum habet suum substantivum* » : il répugne au fait qu'en latin un grand nombre de mots peuvent fonctionner comme adjectif ou substantif (p. ex. *grammaticus*). Partisan de la monocatégorisation, il considère que la gradation n'est possible que pour l'adjectif, que celui-ci n'est que superficiellement concerné par le genre, et qu'il y a nécessairement un nom substantif sous-entendu dans *Socrates est albus*<sup>1</sup>. Les règles qui gèrent l'accord de l'adjectif seront donc différentes de celles du substantif. Plus tard, Beauzée reprendra le principe de la monocatégorisation, et, dans la lignée des réflexions de Sanctius, fera de l'adjectif une classe distincte (cité par Goes, 1999 : 17).

Cependant, ce principe de 'monocatégorisation' semble être remis en cause par Meillet (1921 : 176) et Jespersen (1924 : 71), selon qui il convient de mettre l'unité dans un contexte précis pour déterminer sa classe grammaticale. Cela présuppose qu'une unité peut appartenir à plus d'une catégorie et que sa classe syntaxique est déterminée dans un discours.

Il ne faut pas envisager le mot isolé : ce n'est qu'une abstraction vaine ; le mot ne se manifeste que dans la phrase [...] (Meillet).

Lorsqu'on veut trouver la classe à laquelle un mot appartient, il ne faut pas s'en tenir à une forme isolée de ce mot. Par contre lorsque le mot prend sa place dans l'énoncé, il appartient à une classe bien déterminée et à une seule (Jespersen).

<sup>1</sup> Donc : *Socrates est homo albus* ou *alba res*.

## 1.2. LA ‘TRANSCATÉGORIALITÉ’ SOUS L’ANGLE LINGUISTIQUE

Après une brève présentation de la ‘transcatégorialité’ sous l’angle métaphysique, examinons la maintenant sous l’angle linguistique.

### 1.2.1. Aperçu des principaux travaux sur la ‘transcatégorialité’

Dans leur article (chapitre 5 de ce volume), Capin et Badiou-Monferran précisent que le phénomène de ‘transcatégorialité’ est présent dans les travaux de Tesnière (1959), plus précisément sous l’étiquette de ‘translation’<sup>2</sup>, notion dont se sert Ibrahim dans sa contribution (chapitre 4 de ce volume). Elles notent également que quatre décennies plus tard, dans le cadre de sa théorie des opérations énonciatives, Culioli (1999 : 66), suit une démarche qualifiée de « transcatégorielle » (cf. Franckel et Paillard, 1998 : 59) en proposant ceci :

[...] pas de système de représentation métalinguistique sans opérations, en particulier sans catégorisation ; pas de catégorisation sans **transcatégorialité**<sup>3</sup>. [...] À une épistémologie du compartimenté, du statique et du linéaire, il apparaît, à l’épreuve des phénomènes, qu’il faut substituer une épistémologie de l’interactif, du dynamique et du non-linéaire, dans une dialectique complexe du rigide et du malléable, où se nouent et se dénouent des figures du stable et de l’instable, à travers la plasticité régulée du langage (Culioli, 1999 : 66).

Par la suite, cette approche a fait l’objet d’une élaboration plus poussée dans les travaux de Robert (1999, 2003). En effet, dans son article (1999), l’auteure se penche sur la nature de la sémantique grammaticale et sur ses relations avec la sémantique lexicale, en mettant en évidence le phénomène de la ‘grammaticalisation synchronique’. À l’aide d’exemples empruntés au wolof, Robert étudie des morphèmes qui fonctionnent conjointement dans plusieurs catégories grammaticales en proposant le modèle de la

<sup>2</sup> Rappelons que la ‘translation’, selon Tesnière, ‘transfère’ un mot plein d’une catégorie grammaticale dans une autre catégorie grammaticale. Le mot subissant la translation (catégorie de départ) reçoit le nom de ‘transfèrende’, alors que le mot résultant de la translation (catégorie d’aboutissement) le nom de ‘transféré’. La ‘translation’ est exprimée par le signe (>), selon le schéma : Transfèrende > Transféré. Selon qu’elle opère sur des mots ou sur des propositions, la ‘translation’ est du « premier » ou bien du ou « second » degré. La ‘translation’ du second degré est exprimée par le signe (>>).

<sup>3</sup> C’est nous qui soulignons.

« grammaire fractale » (2003), permettant d'expliquer à la fois l'apparement et les différences entre les divers emplois de ces morphèmes transcatégoriels.

Ce modèle fait intervenir les notions de forme schématique et de portée syntaxique, reformulées en termes de variation d'échelle, d'invariance d'échelle et de propriétés d'échelle (Robert, 1999 : 107).

Outre ces travaux pionniers de Robert, il convient de citer ceux de Ramat (2001, 2019), Ježek et Ramat (2009)<sup>4</sup>, ceux de Do-Hurinville (2010, 2012, 2013, 2015, 2019, 2021), Do-Hurinville & Dao (2016, 2018a, 2018b), et Dao (2015, 2019a, 2019b), qui sont consacrés au développement de la notion de 'transcatégorialité' dans la description du vietnamien et du français. On peut évoquer également deux publications récentes portant sur la 'flexibilité' et la 'polycatégorialité' lexicales dans plusieurs langues : Vapnarsky et Veneziano (2017), et Van Lier (2017).

Do-Hurinville et Dao (2016, 2018a), quant à eux, proposent un modèle de description dynamique sous la forme d'un triangle isocèle, forme la plus à même de souligner les va-et-vient, ce qui permet d'éviter la hiérarchie et l'unidirectionnalité entre les unités transcatégorielles des trois macro-catégories fonctionnelles (L-G-P), situées aux sommets du triangle (voir chapitre 9 de ce volume). Les lexèmes (L) comportent les noms, les verbes, les adjectifs, alors que les grammèmes (G) sont composés des articles, des adverbes, des prépositions, des conjonctions. Quant aux pragmatèmes (P), ils englobent les interjections, les marqueurs discursifs, etc., qui opèrent respectivement dans les domaines lexical, grammatical et pragmatique. Une unité est dite transcatégorielle si elle peut apparaître tantôt comme lexème, tantôt comme grammème, tantôt comme pragmatème. Toutefois cela n'est pas systématique, car les unités linguistiques ne peuvent pas toutes présenter une grande flexibilité catégorielle.

### **1.2.2. La dualité de la transcatégorialité'**

Certes la 'transcatégorialité' est considérée par Robert (2003a : 18) comme « un moyen d'optimisation des systèmes linguistiques,

<sup>4</sup> Cité par Capin et Badiou-Monferran.



permettant à un minimum de formes d'avoir un maximum de fonctions », – ce qui fait écho à la position de Anward (2000 : 38) : « [...] language users strive to maximise meaning and minimise effort », à celle de Zipf (1949) : « principe du moindre effort », ou à la notion d'« économie » de Martinet (1960), qui reconnaissent dans l'activité humaine deux forces antinomiques qui satisfont des « besoins communicatifs » ou limitent « l'effort ». Mais, elle peut être aussi vue comme une source de complexité en ce sens qu'une unité, appartenant à plusieurs catégories syntaxiques et ayant plusieurs fonctions selon les contextes discursifs, introduit une complexité de type **absolu**, car la correspondance terme à terme parfaite entre une unité de sens et la forme qui la code (cf. Thurston, 1987 : 41), et le principe « One Meaning - One Form » ou « 1M1F » (cf. Miestamo, 2017 : 233) sont absents.

### 1.2.3. L'universalité de la 'transcatégorialité' ?

Dans l'ouvrage collectif que Robert a édité en 2003, réunissant une quinzaine d'articles sur plusieurs langues, fruit d'un travail collectif mené dans le cadre de l'équipe LLACAN, elle a signé trois articles (2003a, 2003b, 2003c), qui ont jeté les bases d'une typologie de la 'transcatégorialité'. L'auteure précise que celle-ci est une caractéristique commune à plusieurs types de langues, et qu'il peut y avoir trois types d'emplois transcatégoriels, correspondant aux langues flexionnelles, aux langues isolantes, et aux langues agglutinantes, qui renvoient à différentes stratégies de distribution de l'information dans les systèmes linguistiques (2003c : 257-258).

Dans les **langues flexionnelles** ou les langues à « **morphologie très lourde** », la 'transcatégorialité' est (i) très « limitée » et (ii) « orientée ». Pour illustrer son propos, Robert recourt au haoussa, au maltais et aux langues sudarabiques modernes, qui appartiennent à trois branches différentes de la grande famille afro-asiatique ; elle constate que ces langues sont dotées de flexions complexes avec de riches systèmes d'affixes, et que l'opposition masculin-féminin et verbe-nom est clairement marquée. Dans ces langues, la transcatégorialité est très limitée, parce que l'appartenance d'une unité à une classe syntaxique est marquée par la morphologie (affixes spécifiques, flexions...). Or, ce marquage morphologique

des catégories syntaxiques contraint beaucoup plus fortement le changement catégoriel d'une unité dans une langue flexionnelle que dans une langue isolante sans flexions, car la plupart du temps une érosion morphologique des marques catégorielles nécessite du temps. Par conséquent, les unités transcatégorielles (morphèmes grammaticaux utilisés avec une portée syntaxique variable) sont très peu nombreuses, voire absentes dans les langues flexionnelles. Si les unités transcatégorielles existent, elles semblent provenir d'autres catégories comme les déictiques, les indéfinis ou parfois de noms disparus. En résumé, dans les langues hautement flexionnelles, « les changements de catégories semblent plus relever d'un processus diachronique de grammaticalisation avec figement que d'une flexibilité catégorielle en synchronie » (p. 259).

Dans les **langues isolantes** ou les langues à « **morphologie faible** », les unités de la langue apparaissent comme des notions génériques pas ou peu pré-catégorisées, et dont l'appartenance catégorielle sera fixée en discours. La transcatégorialité est (i) « massive et (ii) « générique ». Le corpus d'étude de Robert comporte des langues comme le banda-linda, le gbaya et le sāngö (langues oubanguiennes), le tupuri (langue adamawa), le dagara (langue gur), qui appartiennent à différents groupes de la famille Niger-Congo, mais aussi l'ikwere (langue kwa igboïde également de la famille Niger-Congo), et le nêlêmwa, langue océanienne de la famille austronésienne. L'auteure précise que, dans ces langues à morphologie très faible, « il semble que le fonctionnement d'une unité soit d'emblée transcatégoriel, sans que l'on puisse "dériver" un emploi d'un autre, même si les passages orientés existent par ailleurs » (p. 261). De nombreuses unités peuvent fonctionner à la fois comme : « nom et verbe » ; nom et adjectif ; nom, adjectif et adverbe ; adjectif et adverbe, nom et quantificateur ; nom et modifieur nominal ; pronom, modifieur nominal, subordonnant et particule énonciative ; pronom (personnel indéfini) et morphème prédicatif ; verbe et indice grammatical (personne, aspect, modalité, modificateur de valence) ». Il s'agit donc d'"archi-morphèmes" ou de "notions supra-catégorielles", pouvant s'instancier dans différentes parties du discours à l'occasion de leurs divers emplois.

Dans les **langues agglutinantes** (basque, japonais...) apparaît une 'transcatégorialité' qu'on peut qualifier de « fonctionnelle » : « les marqueurs transcatégoriels correspondent à une catégorie particulière de morphèmes qui expriment des rôles sémantiques s'appliquant à des structures dont la portée syntaxique (variable) est spécifiée par d'autres morphèmes définissant, quant à eux, des rôles syntaxiques » (p. 258).

#### 1.2.4. Exemples de quelques unités transcatégorielles

Observons ici quelques exemples transcatégoriels empruntés à trois langues de la famille indo-européenne (français, anglais, allemand).

Sur le plan morphologique, le français n'est pas une langue riche en flexions, et l'anglais l'est encore moins. En d'autres termes, ce ne sont pas des langues à « morphologie lourdes », ce qui explique la présence d'un grand nombre de marqueurs transcatégoriels en français, et surtout en anglais. En voici quelques exemples.

Si en français, **amour**, **aimer**, **amoureux**, **amoureusement** peuvent être identifiés respectivement comme nom, verbe, adjectif, adverbe, en anglais, **love** peut fonctionner aussi bien comme verbe (*I love music*) que comme nom (*My love for music is apparent to everybody*). Il en va de même pour un grand nombre de lexèmes en anglais qui peuvent être verbe ou nom.

En français, **tout** peut fonctionner comme nom (*le tout*), pronom (*Tout va bien*), déterminant (*tout livre*) ou adverbe (*un tout petit peu*). Le mot **que** peut être pronom relatif (*Le livre que tu as acheté*), pronom interrogatif (*Que veux-tu ?*), conjonction de subordination (*Je pense que tu as raison*), ou adverbe (*Que tu es grand !*). De même que **quoi** peut être pronom relatif (*Je devine à quoi vous pensez*), pronom interrogatif (*À quoi pensez-vous ?*), ou interjection (*Quoi ! Vous avez fait cette imprudence ! Je n'ai pas dit ça, quoi !*). **Soit** peut être verbe (*Qu'il soit là ou non, je le ferai*), conjonction (*Soit l'un, soit l'autre*), ou adverbe d'affirmation (*Il la pria de lui jouer encore quelque chose. – Soit, pour te faire plaisir !*), Flaubert, cité par le Petit Robert). **Aller** fonctionne comme verbe (*Je vais à Paris*), marqueur de futur (*Je vais y aller*), nom (*Un aller simple*), ou particule d'interjection (*Allons, il faut réagir ! Je le sais bien, va !*). Quant à **tenir**, il peut se comporter comme verbe (*Il tient*

*son enfant par la main*) ou comme particule d'interjection (*Tiens, il pleut ! Ah ben tiens ! Te v'là !*). Le marqueur **même** peut être adjectif (*Une même cause produit les mêmes effets*), adverbe (*Tous ceux qui avaient été blessés, même grièvement, guérissent*), nom (*Je veux la même*), pronom (*Ce sont toujours les mêmes qui font le travail !*).

Les unités **limite** et **juste** sont des unités transcategorielles par excellence : **limite**<sup>5</sup> peut être nom (*Limite d'une ville*), nom épithète (*date limite*), adjectif (*Le budget de cette année est très limite*), adverbe (*Accueil hautain et antipathique, limite insolent. Il joue bien, limite perfection. La comédie musicale « La Belle et la Bête » : je me suis limite ennuyé. Si le début fait peur et est limite à l'eau de rose, le reste est tout simplement haletant et mirifique*), particule initiale (*On est à l'étroit. Limite, on étouffe !*), particule finale (*Oui mais vous, les mecs, je ne comprends pas votre si grande passion pour les voitures. C'est votre bébé, limite ! Parfois j'ai l'impression que Yo préfère son Audi à moi*).

**Juste**, quant à lui, est d'abord adjectif (*Trouver un juste milieu entre deux extrêmes*), mais peut se comporter aussi bien comme nom commun (*Le juste et l'injuste*) que nom propre (*Antoine Juste*). Il peut être adverbe postposé au verbe (*Il chante juste*) ou adverbe antéposé à une subordonnée (*Il est arrivé juste quand nous partions*), adverbe d'énonciation (*Je venais vous demander juste un petit renseignement*), adverbe d'énonciation à double modalisation (*C'est juste génialissime ! C'est juste irréel ! C'est juste pas possible ! On est juste super méga heureux ! C'est juste le meilleur film du monde ! Elle a juste joué un match formidable ! Il a chanté juste à merveille !*)<sup>6</sup>.

**That** peut fonctionner comme pronom démonstratif (*That is her car*), pronom relatif (*The book that I bought yesterday*), adjectif (*That woman is her mother*), adverbe (*The fish was that big*), conjonction de subordination (ou complémentateur) (*I'm sure that you'll like it*). Il est possible d'avoir trois fonctions de *that* (complémenteur, pronom démonstratif et pronom relatif) dans une

<sup>5</sup> Voir Do-Hurinville et Dao (2016).

<sup>6</sup> Voir Do-Hurinville et Dao (2018b).

même phrase : *I think that that is the solution that we can tell the police*, voire quatre (complémenteur, pronom démonstratif, pronom relatif, adjectif) comme dans *I think that that “that” that that man has written is useful* (Je pense que ce “that” que cet homme a écrit est utile).

Le mot **but** fonctionne comme nom (*You’re going to bed now, and I don’t want to hear any buts*), adverbe (*She is but a child*), préposition (*Nobody did anything but me*), conjonction (*I may be old, but I can still ride a bike*) ou particule finale (*Unfortunately I haven’t got any spare earth to put it. I’ve got an idea I read that salt of course kitchen salt does it, which I imagine would kill most any thing. Well yes. Yes, and it might kill the flowers off, but. It was just that erm, if you do it gently, layer by layer. Yes you’ll probably come across those little yes interlaced mats yeah which I think are the spores aren’t they?*) (cf. Hancil, 2015).

**Like**, quant à lui, est un exemple transcatégoriel par excellence. Sur le plan étymologique, ce lexème signifie « avoir la forme de » (cf. Meehan, 1991: 39) et peut fonctionner comme (a) nom (*No one has seen his like in a long time. Like attracts like*) ; (b) verbe (*He likes classical music*) ; (c) adjectif (*We always agree : we are of like mind*) ; (d) adverbe (*He is like six feet tall*) ; (e) préposition (*She smokes like a chimney*) ; (f) conjonction (*Let’s go swimming in the lake like we used to*) ; (g) suffixe formant des adjectifs (*Childlike ; Springlike*) ; (h) « colloquial quotative » pour annoncer une citation (*I was like, “What are you guys doing here ?”*) ; (i) « colloquial adverb » dans la construction *be + like + infinitive* signifiant « be ready to, be on the verge of » (*He was like to go mad*) ; (j) « hedge » pour atténuer le contenu de ce qui suit (*I, like, died ! They, like, hate you!*) ; (k) « filler » correspondant à *um, er, so, I mean...* (*What’s, like, wrong with him? said she at last, Kidnapped*, R.L. Stevenson, 1886: 193) ; (l) marqueur discursif ayant une fonction pragmatique (*Like, why didn’t you write to me ? So you wanna be careful, like. I didn’t say anything, like. Just be cool, like*) (cf. [dictionary.reference.com](http://dictionary.reference.com) & [wikipedia.org](http://wikipedia.org)).

En allemand, **die** et **zu** sont des unités transcatégorielles. **Die** peut fonctionner comme un article défini (*die Kollegin begleiten* : accompagner la collègue), un pronom démonstratif (*die Männer/*

*Frauen [da]* : ces hommes/femmes-là), ou un pronom relatif (*eine Kandidatin, die gewählt wird* : une candidate qui va être élue). On retrouve ces différents emplois dans l'exemple suivant, qui en contient six occurrences : *Die, die die, die die Dietriche erfunden haben verdammen, tun ihnen unrecht* (Konrad Duden), qui illustre l'hypotaxe : ceux (*die*, pronom démonstratif au nominatif pluriel) qui (*die*, pronom relatif au nominatif pluriel) condamnent ceux (*die*, pronom démonstratif à l'accusatif pluriel) qui (*die*, pronom relatif à l'accusatif pluriel) ont inventé les (*die*, article défini à l'accusatif pluriel) passe-partout (**Dietriche**) leur causent du tort.

**Zu**, quant à lui, manifeste également une grande flexibilité catégorielle : il peut être antéposé à un nom (*zu Hause* : à la maison, *eins zu zehn* : un pour/contre dix), à un verbe (*zusagen* : accorder, promettre, confirmer), à un adjectif (*zu alt / jung* : trop vieux/jeune), ou à un infinitif (*es beginnt zu schneien* : il commence à neiger, *jdn bitten zu helfen* : prier qn d'aider), et est identifié comme préposition, adverbe, ou conjonction, selon les dictionnaires.

### 1.2.5. La 'transcatégorialité' et la 'polyfonctionnalité'

On voit que 'transcatégorialité', 'polyfonctionnalité', 'transcatégorisation', 'monocatégoriesation', 'polycatégoriesation', 'recatégorisation', 'grammaticalisation', 'pragmaticalisation' sont autant de notions apparentées, qui partagent comme noyau le nom *catégorie*. Cependant, ces notions peuvent se répartir en deux groupes. Le premier comprend 'transcatégorialité' et 'polyfonctionnalité', tandis que le second groupe comporte les six autres.

La 'transcatégorialité' et la 'polyfonctionnalité', et dans une moindre mesure la 'multifonctionnalité'<sup>7</sup>, avec le suffixe nominal *-ité*, typiquement associé aux qualités qu'on attribue à une entité donnée, dénotent une propriété ou une caractéristique (celle d'être 'transcatégoriel', 'polyfonctionnel' ou 'multifonctionnel').

Les expressions linguistiques dites polyfonctionnelles sont donc susceptibles d'assumer plusieurs fonctions différentes, alors que

<sup>7</sup> On trouve dans la littérature le préfixe *multi-* à la place de *poly-*, comme dans le mot *multifonctionnalité*, (cf. Travis 2005, Duffield 2014, entre autres). L'emploi de l'un ou de l'autre préfixe n'entraînant, à notre avis, pas de différences dénotationnelles majeures, nous les considérons comme synonymes et donc interchangeables.

celles qualifiées de transcatégorielles présentent la propriété de pouvoir passer à travers plusieurs catégories différentes. Sous cet angle, ces notions dénotent des concepts statiques et non dynamiques, même si le préfixe *trans-* dans ‘transcatégorialité’ présuppose un mouvement susceptible d’être dirigé ou non.

On peut dire que la différence cruciale entre la ‘transcatégorialité’ et la ‘polyfonctionnalité’ réside dans l’opposition entre ‘catégorie’ et ‘fonction’. Il va de soi que cette paire de notions constituent le pilier central de la tradition grammaticale gréco-latine, pour ne pas dire que les termes mêmes de ‘catégorie’ et de ‘fonction’ dépassent largement le cadre de l’analyse grammaticale et linguistique. En effet, d’une part la ‘catégorisation’, le fait de ranger, de classer des entités dans des catégories distinctes, d’autre part la détermination de la fonction que peut remplir un élément, renvoient à des activités relevant de tous les domaines de la vie. Toutefois limitons-nous ici au cadre de la grammaire. Tandis que la ‘catégorie’ est souvent associée aux parties du discours (nom, verbe, adjectif, adverbe, préposition, conjonction, etc.), la ‘fonction’, quant à elle, fait d’emblée penser aux étiquettes traditionnelles du métalangage grammatical : ‘sujet’<sup>8</sup>, ‘objet’, ‘complément’, pour n’en citer que quelques-unes. En résumé, la ‘transcatégorialité’ et la ‘polyfonctionnalité’ ne renvoient pas à la même réalité linguistique, du moins si on se réclame du cadre gréco-latin.

Cependant, des auteurs comme Lemaréchal (1989) défendent une conception typologique des notions de catégories : il est donc possible d’avoir des fonctions nominales, des fonctions verbales, ou des fonctions prépositionnelles, etc. Les ‘catégories’ traditionnelles de la grammaire (les parties du discours) deviennent des ‘fonctions’ qu’une expression linguistique peut assumer dans un contexte donné. Par conséquent, la frontière entre ‘catégorie’ et ‘fonction’ semble s’estomper au service d’une description linguistique plus optimale. Et c’est le second terme (‘fonction’) qui peut empiéter sur le domaine du premier (‘catégorie’). Ce type de ‘fonctions’ se distingue clairement des ‘fonctions’ de la grammaire traditionnelle,

<sup>8</sup> Selon Tesnière (1959), aux fonctions ‘actant’, ‘épithète’, ‘circonstant’ correspondent respectivement les catégories ‘substantif’, ‘adjectif’, et ‘adverbes’, et inversement.

à savoir ‘sujet’, ‘objet’, ‘complément’ mentionnés ci-haut. Dans cette optique, la ‘poly-fonctionnalité’ et la ‘transcatégorialité’ ne semblent guère distinctes l’une de l’autre, le premier terme signifiant qu’une expression peut avoir plusieurs fonctions (nominale, verbale, prépositionnelle<sup>9</sup>, etc.) dans des contextes différents, le second désignant simplement l’idée qu’elle traverse ces différentes catégories fonctionnelles.

Voyons maintenant les relations entre la ‘transcatégorialisation’, la ‘grammaticalisation’ et la ‘pragmaticalisation’.

### **1.2.6. La ‘transcatégorialisation’, la ‘grammaticalisation’, la ‘pragmaticalisation’. Quelles relations ?**

La ‘transcatégorialisation’, tout comme la ‘grammaticalisation’, la ‘pragmaticalisation’, et d’autres notions comme ‘monocatégorisation’, ‘polycatégorisation’, et ‘recatégorisation’, sont des termes formés sur la base de verbes relatifs à la notion de ‘transformation’, comme le suggère le suffixe *-isation*. Ces notions renvoient toutes à des processus.

En ce qui concerne la ‘transcatégorialisation’ (*trans-* exprime l’idée de changement, de traversée, de passage au-delà), c’est un « type de changement, de variation linguistique qui rend compte de la flexibilité d’une unité linguistique et de sa capacité à changer de catégorie, ou à impliquer plusieurs catégories. Elle montre comment une structure invariante peut s’appliquer à différentes échelles (niveaux) syntaxiques et subir des modifications de sa portée sémantique. » (Capin et Badiou-Monferran, chapitre 5).

La ‘grammaticalisation’ et la ‘pragmaticalisation’, considérées également comme des types de changement linguistique, sont la transformation d’une unité lexicale (lexème) en une unité respectivement grammaticale (grammème) et pragmatique (pragmatème). Si la ‘grammaticalisation’ est un phénomène séculaire (cf. Meillet, 1912), la ‘pragmaticalisation’, elle, est bien

<sup>9</sup> Dans une certaine mesure, ce point de vue laisse penser que le processus de ‘grammaticalisation’ (par exemple, un verbe qui devient une préposition dans l’histoire de la langue) perd son pouvoir descriptif et explicatif. En effet, une expression linguistique est, dans ce cas, dépourvue de catégorie, ce qui revient à dire qu’elle ne subit aucun changement. Seule sa fonction change et cela dépend de son contexte d’apparition.



plus récente. En effet, l'utilisation du terme 'pragmatème' semble remonter à Sarfati (1997 : 27), qui le définit comme « unité minimale de sens et d'interaction ». Le pragmatème (ou unité pragmatique) s'oppose aussi bien au lexème (unité lexicale) qu'au grammème (unité grammaticale) par la particularité que son rôle se situe, non pas sur le plan référentiel, mais sur le plan communicatif (cf. Dostie, 2004 : 27).

En raison de l'ancienneté de la 'grammaticalisation' par rapport à la 'pragmaticalisation', il peut y avoir trois possibilités quant à leurs relations (cf. Heine, 2013 : 1219).

#### **a) La pragmaticalisation incluse dans la grammaticalisation**

D'après Traugott and Dasher (2002), Brinton et Traugott (2005), la 'pragmaticalisation' fait partie intégrante de la 'grammaticalisation'. Par conséquent ces auteurs déconseillent de séparer la 'pragmaticalisation' de la 'grammaticalisation'.

#### **b) La pragmaticalisation, sous-type de la grammaticalisation**

Quant à Wischer (2000), Barth-Weingarten et Couper-Kuhlen (2002), ils considèrent que la 'pragmaticalisation', qui n'est pas processus autonome, est un sous-type de la 'grammaticalisation'.

#### **c) La pragmaticalisation, un processus autonome**

En ce qui les concerne, Erman & Kotsinas (1993), Aijmer (1997), Günthner & Mütz (2004), Frank-Job (2006), Buchi (2007), Hansen (2008), Norde (2009) soulignent clairement que ces deux processus sont différents. Badiou-Monferran et Buchi (2012) vont jusqu'à rédiger un « plaidoyer » pour la « désolidarisation des notions de 'pragmaticalisation' et de 'grammaticalisation' ».

Selon Erman et Kotsinas (1993 : 79-80), certaines unités lexicales (lexèmes), une fois grammaticalisées, deviennent des conjonctions subordonnées (unités grammaticales ou grammèmes), comme *pues* en espagnol, ou *like* en anglais, et ces conjonctions peuvent se transformer en marqueurs discursifs (unités pragmatiques ou pragmatèmes). Cependant, il est possible qu'un lexème puisse devenir un marqueur discursif sans passer par le stade intermédiaire de grammaticalisation.

Partisans de cette troisième position, nous avons proposé un modèle de description dynamique sous la forme d'un triangle isocèle dont les sommets représentent respectivement le lexème, le grammème, et le pragmatème (voir chapitre 9).

Se gardant de se prononcer sur les relations entre ces deux processus, Capin et Badiou-Monferran (chapitre 5), qui préfèrent faire l'apologie de la 'transcatégorisation' par rapport à la 'grammaticalisation', souligne plusieurs avantages de la première. En effet, tandis que la 'grammaticalisation' suppose un figement depuis une catégorie majeure en catégorie mineure, selon le principe unidirectionnel, la 'transcatégorisation', quant à elle, qui peut être considérée comme un « hypéronyme » pour noter tout changement de catégorie, qu'il soit en diachronie ou en synchronie, souligne une grande flexibilité catégorielle.

Partageant tout à fait cette position, nous pouvons dire que la 'transcatégorisation' peut englober aussi bien la 'grammaticalisation', la 'pragmaticalisation' que la 'lexicalisation'.

## 2. STRUCTURE DU VOLUME

Le présent recueil rassemble l'ensemble des contributions à la Journée Scientifique de la *Société de Linguistique de Paris* du 21 janvier 2017. Celle-ci s'est tenue dans Amphithéâtre Michelet, à l'Université Paris- Sorbonne (46 rue Saint-Jacques, Paris) et a réuni des spécialistes qui se sont penchés sur le phénomène de la 'transcatégorialité' dans les langues naturelles.

Les onze contributions qui composent ce recueil peuvent se scinder en deux grandes sections. La première section, qui comprend quatre chapitres, apporte des éclairages généraux et typologiques sur la 'transcatégorialité', tandis que les sept autres chapitres, qui composent la seconde section, sont dédiés, chacun, à l'étude de langues en dialogue avec cette notion.

## 2.1. PREMIÈRE SECTION : LA ‘TRANSCATÉGORIALITÉ’ SOUS UN ANGLE GÉNÉRAL ET TYPOLOGIQUE

Avec leur article intitulé « **Observations sur la ‘transcatégorialité’** » (chapitre 1), à caractère théorique, typologique et comparatif qui ouvre la première section, Bernd HEINE, Gunther KALTENBÖCK et Sylvie HANCIL précisent que la ‘transcatégorialité’ a fait l’objet de discussions dans différentes théories à l’aide d’un certain nombre de concepts théoriques, et que ses manifestations sont analysées en termes de ‘polyfonctionnalité’, de ‘polysémie’, ou d’‘hétérosémie’. Les auteurs se demandent si la ‘transcatégorialité’ peut être placée sous l’égide de l’un de ces trois concepts ou si elle peut être l’unique fondement d’un modèle. Ils tentent d’expliquer comment la ‘transcatégorialité’ peut surgir et comment sa genèse affecte la façon dont elle se forme dans une langue donnée.

Après avoir posé un cadre théorique afin de décrire et de comparer plusieurs types de ‘transcatégorialité’ qui ont suscité l’intérêt de la typologie linguistique, Walter BISANG, avec son article « **Une typologie de la ‘transcatégorialité’ entre la syntaxe et la morphologie** » (chapitre 2), passe en revue quatre types de flexibilité. Dans le type (a), représenté par le tongien, langue flexible au niveau lexical, mais rigide au niveau morphologique, les lexèmes peuvent jouer le rôle de verbe ou de nom, alors que les marqueurs morphologiques sont limités à une seule partie du discours. Diamétralement opposé au type précédent, dans le type (b), illustré par le khmer, langue flexible au niveau morphologique, mais rigide au niveau lexical, les lexèmes n’appartiennent qu’à une seule partie du discours, tandis que les éléments morphologiques peuvent prendre les fonctions de plus d’une partie du discours. Dans le type (c), dont le chinois classique est peut-être le plus proche représentant, on constate une double flexibilité : les lexèmes ainsi que les éléments morphologiques peuvent être polyfonctionnels. À l’inverse du type précédent, le type (d), représenté par les langues indo-européennes, présente une double rigidité. On peut dire que la majorité des lexèmes et des éléments morphologiques sont limités à une seule partie du discours. L’auteur achève sa contribution par une exploration des origines historiques des systèmes du chinois classique et du tagalog.

En ce qui les concerne, Alain LEMARÉCHAL et Lin XIAO, qui proposent un article intitulé « **Polycatégorialité, transcategorialité, grammaticalisation et ethnocentrisme : exemples en mandarin contemporain** » (chapitre 3), reconnaissent que si l'existence de mots relevant de plusieurs catégories est attestée dans un grand nombre de langues, il convient de ne pas confondre les niveaux de constituance. Selon ces auteurs, faire appel à la notion de 'polyfonctionnalité' est recevable, mais recourir à celle de 'polycatégorialité' est problématique en ce sens qu'on reporte les différences de position structurale sur les catégories, sachant qu'une catégorie ne peut se définir que par l'ensemble des positions structurales qu'elle peut occuper. En d'autres termes, on court le risque de projeter sur un tel système linguistique des oppositions de catégories qu'il ne possède pas. En s'appuyant sur les données de plusieurs langues, et notamment sur celles du chinois, ils exposent trois cas de figure : (i) le cas des langues où la même forme fonctionne comme un verbe et comme le nom d'action correspondant ; (ii) le cas où le même élément peut désigner un objet concret et fonctionner comme un verbe exprimant l'action prototypique associée à cet objet ; (iii) le cas des langues où les grammèmes, ou une partie d'entre eux, sont des lexèmes, où un verbe « prendre » peut fonctionner comme marque d'objet ou d'instrument, et un verbe « donner » comme marque de datif-bénéfactif ou de causatif.

Amr HELMY IBRAHIM, à travers son article (chapitre 4), s'attache d'une part à formuler des hypothèses sur l'origine de la translation dans le passage d'une langue à l'autre, d'autre part à faire dialoguer cette relation avec la 'transcategorialité' au sein d'une même langue. Il souligne en effet qu'il existe un parallélisme formel entre les cas de translation obligatoire dans le passage d'une langue à l'autre et les paraphrases transcategorielles possibles au sein d'une même langue, et que les deux relèvent d'une forme de restructuration qui n'est ni systématique ni sémantiquement homogène. Par ailleurs, l'auteur émet une hypothèse selon laquelle l'élaboration d'une matrice analytique définitoire (cf. Ibrahim, 2015) commune aux énoncés paraphrastiques comportant des translations, qu'il s'agisse de langues différentes ou d'une même langue, permet d'expliquer le phénomène, de régulariser en partie sa description, et de prévoir,

même s'il reste une marge d'erreur, les cas où la translation est possible ou impossible.

## 2.2. SECONDE PARTIE : LA 'TRANSCATÉGORIALITÉ' À TRAVERS LES LANGUES

Les sept chapitres suivants, qui composent la seconde partie, peuvent former trois sous groupes.

### 2.2.1. Langue française et créoles français

Le premier sous groupe, composé de deux articles, portent sur le français et les créoles français. Ce sont Daniéla CAPIN et Claire BADIOU-MONFERRAN qui ouvrent le bal des discussions avec « **À l'aune de la transcatégorisation : modélisation des emplois de *ET* dans la langue d'hier et d'aujourd'hui** » (chapitre 5), dont l'objectif principal est de montrer que le cadre théorique de la 'transcatégorisation' permet de proposer une modélisation des emplois de *ET* en synchronie et en diachronie, de réconcilier ses emplois conjonctifs, connectifs, interjectifs, et ses emplois de marqueur discursif en signalant le passage de l'un à l'autre et en mettant en évidence les zones de superposition des emplois. Le modèle théorique revendiqué est une version élargie de la théorie princeps (Robert 1999, 200, 2018) ainsi que de la théorie revisitée (Do-Hurinville et Dao 2016, Hancil, Do-Hurinville et Dao 2018). L'article se termine par un test de deux autres termes, *CAR* et *DONC*, avec l'application du même modèle théorique.

Poursuivant la plaidoirie en faveur de la 'transcatégorialité', Daniel VÉRONIQUE estime, dans « **Transcatégorialité et développement des langues créoles : l'exemple du 'nombre' et des 'prépositions' pour et avec dans les créoles français** » (chapitre 6), que ce concept est présent dans les langues créoles, plus précisément dans les créoles français, que celui-ci est défini comme la capacité d'une unité linguistique à relever de plusieurs classes ou catégories linguistiques, et que c'est l'économie interne « type-occurrence » (type-token) (Broschart, 1997) de ces langues qui favorise la transcatégorialité. Se penchant sur deux types de fonctionnements transcatégoriels, à l'aide d'exemples provenant du

créole mauricien et du créole haïtien, l'auteur s'attache à montrer que (i) des unités, différentes selon les créoles examinés, changent de catégorie pour satisfaire une obligation sémantique – ainsi, l'expression de la pluralité est marquée par *bann*, également unité lexicale (*groupe*) en créole mauricien, et par *-yo*, également unité pronominale (*ils, eux*) en créole haïtien, et que (ii) des unités 'identiques' (*pour* et *avec* en l'occurrence), dérivées des mêmes étymons français, manifestent des glissements transcategoriels analogues dans les deux langues créoles étudiées mais avec des distributions et des combinatoires partiellement différentes.

### 2.2.2. Langues anglaise et galloise

Les deux articles, qui forment le deuxième sous groupe, traitent respectivement de l'anglais et du gallois. Dans « **Le morphème *-ing* en anglais : un cas de transcategorialité synchronique et diachronique ?** » (chapitre 7), Eric CORRE focalise son étude sur le morphème *-ing* dans l'anglais actuel qui possède les caractéristiques d'un marqueur transcategoriel, car il sert à former des noms, des verbes et des adjectifs, et en plus il fonctionne dans différents environnements syntaxiques, comme des gérondifs verbaux et des modificateurs participatifs. Après avoir retracé, dans ses grandes lignes, l'évolution de ce morphème au travers des principales périodes de l'histoire de l'anglais (vieil-anglais, moyen-anglais, anglais moderne), l'auteur s'emploie à préciser que cette transcategorialité actuelle est le résultat de processus diachroniques, dont le principal est la réanalyse et non nécessairement la grammaticalisation (Boulonnais 2003, Fanego 2004) ; que l'histoire de *-ing* est une suite de confusions phonétiques, de fusion de morphèmes, et de réanalyses structurales ; que le fait typologique majeur caractérisant l'anglais, langue du groupe germanique de l'ouest, est le passage d'une langue synthétique, à morphologie lourde, à une langue analytique, avec une perte progressive des flexions nominales et verbales dès la fin du vieil anglais, et leur perte définitive au début de l'anglais moderne ; mais que des distinctions morphologiques persistent permettant une différence catégorielle entre les noms, verbes et adjectifs.

Alain ROUVERET, dans « **Le nom verbal gallois : problèmes de dérivation et de représentation** » (chapitre 8), reconnaît que certaines langues disposent d'une classe particulière d'objets lexicaux, habituellement étiquetés « items transcatégoriels », qui ne peuvent être univoquement identifiés comme appartenant à l'une des quatre catégories lexicales majeures, mais sont porteurs de signatures catégorielles différentes suivant le contexte. Cependant, il convient de distinguer, selon lui, d'une part la 'transcatégorialité' de la 'mixité catégorielle', dans laquelle s'observe un décalage entre (une partie de) la structure interne d'un constituant et sa distribution externe, d'autre part la 'mixité catégorielle' d' 'hybridité' et de 'bivalence'. L'auteur s'attaque à l'identification des difficultés dérivationnelles et représentationnelles soulevées par l'existence des items transcatégoriels et les catégories mixtes à travers l'étude de deux cas particuliers : (i) les constructions gérondives de l'anglais, et (ii) les constructions verbo-nominales du gallois. Il propose un modèle de description et spécifie les mécanismes qui rendent les deux phénomènes possibles.

### 2.2.3. Autres langues du monde

Le troisième et dernier sous groupe, dédié aux autres langues que celles de la famille indo-européenne, réunit trois articles portant respectivement sur le vietnamien, le japonais, et le mazatec.

Dans « **Transcatégorialité en vietnamien : le cas du paradigme en 'N' – *nào* et *này*** » (chapitre 9), Danh-Thành DO-HURINVILLE & Huy-Linh DAO se penchent sur le vietnamien, langue isolante par excellence, dotée d'une multitude d'unités transcatégorielles. Pour illustrer le phénomène de 'transcatégorialité' dans cette langue, les auteurs, s'appuyant sur un modèle de description dynamique triangulaire (lexème-grammème-pragmatème), étudient le paradigme *nào-này*, en montrant que ceux-ci peuvent se comporter comme grammèmes et pragmatèmes, bien qu'ils soient dépourvus d'emplois de lexèmes. Ainsi *nào*, traditionnellement analysé comme une proforme indéfinie-interrogative, et *này*, sa contrepartie définie-déictique, se comportent-ils, dans leur usage comme grammèmes (déterminant interrogatif, déterminant indéfini, déterminant démonstratif,

marqueur de négation argumentatif, ou marqueur énumératif). En qualité de pragmatèmes, *nào* et *này* sont analysables comme des particules interlocutives / intersubjectives et peuvent se rencontrer en début ou en fin d'énoncé.

Selon Dominique KINGLER, le japonais, langue agglutinante, offre divers exemples d'unités plurifonctionnelles ou de mixité catégorielle. Dans son article « **Les différentes facettes de *To Iu* en japonais : de la parole directe / indirecte à l'évidentialité** » (chapitre 10), elle s'intéresse au couple *to iu*, et s'emploie à mettre en évidence ses deux fonctions. D'une part ce couple sert à rapporter du discours de façon directe ou indirecte, le procès du verbe *iu* (dire) référant alors à une émission de parole ; d'autre part, cet ensemble fonctionne comme un modalisateur, un marqueur d'évidentialité. Afin de mieux appréhender ces deux fonctions, l'auteure consacre la première partie de sa recherche à examiner *to* et *iu*, puis les catégories directe vs indirecte, les comparant aux catégories *in'yō* vs *wahō* utilisées par les linguistes japonais pour décrire les phénomènes propres au japonais. La seconde partie, dédiée à *to iu* en tant que modalisateur, marqueur d'évidentialité, présente quelques contraintes sémantiques attachées à ses emplois tout en défendant l'idée d'un lien existant entre les deux fonctions de *to iu*.

L'ouvrage collectif s'achève par la dernière contribution intitulée « **Transcatégorialité et émergence de classes flexionnelles en mazatec** » (chapitre 11) de Jean Léo LÉONARD et Julien FULCRAND, qui nous invitent à explorer le mazatec, langue popolocane (popolocan, otomangue oriental), doté d'un système complexe de Classes Flexionnelles (CF), et fondé en grande partie sur la 'transcatégorialité' de verbes légers ou de clitiques de mouvement, de causation et de prédication, qui se sont cristallisés dans des combinaisons lexicales donnant lieu à des listes de lexèmes à marqueur de CF préfixal.

Après une présentation de cette langue, les auteurs proposent deux sections théoriques, suivies de trois sections empiriques, afin d'approfondir cette étude de cas à l'aide de plusieurs variétés dialectales caractéristiques d'options de 'transcatégorialité'. Les sections théoriques sont dédiées, d'une part à la description du principal procédé constructionnel du lexique mazatec, d'autre part



au réexamen de la modélisation proto-popotécane proposée à la fin des années 1950 par Gudschinsky et Longacre. Dans les sections empiriques, pour illustrer la ‘transcatégorialité’ et la ‘transcatégorisation’, ils se penchent sur la structure des classes flexionnelles mazatèques à travers une comparaison diasystémique (San Francisco Huehuetlán vs. Huautla), puis sur le dialecte de San Miguel Soyaltepec, et enfin sur la transitivisation scindée à San Bartolomé Ayautla. La ‘transcatégorialisation’ est traitée comme forme de *métatypie* (« réanalyse de formes en fonction de schèmes ou types fonctionnels en interaction ou en compétition dans un diasystème »).

Danh-Thành DO-HURINVILLE  
Université Bourgogne Franche-Comté  
ELLIADD EA4661  
danh\_thanh.do-hurinville@univ-fcomte.fr

Huy-Linh DAO  
Institut National des Langues et Civilisations Orientales  
CRLAO (UMR 8563) - CNRS - EHESS - INALCO  
huy-linh.dao@inalco.fr

Annie RIALLAND  
CNRS & Université Sorbonne Nouvelle/Paris 3  
Laboratoire de Phonétique et Phonologie (UMR 7018)  
annie.rialland@sorbonne-nouvelle.fr

## Références bibliographiques

- AIJMER, Karin, 1997. « I think - an English modal particle ». Dans : SWAN, Toril et JANSEN-WESTVIK, Olaf (éditeurs), *Modality in Germanic languages: Historical and comparative perspectives*, 1-47. Berlin & New York, Mouton de Gruyter.
- ANWARD, Jan, 2000. « A dynamic model of part-of-speech differentiation ». Dans : VOGEL, Petra et COMRIE, Bernard (éditeurs.), *Approaches to the Typology of Word Classes*, 3-45. Berlin, New York, Mouton de Gruyter.
- BARTH-WEINGARTEN, Dagmar et COUPER-KUHLEN, Elizabeth, 2002. « On the development of final though : A case of grammaticalization ? ». Dans : WISCHER, Ilse et DIEWALD, Gabriele (éditeurs), *New reflections on grammaticalization*, 345-361. Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins.
- BADIOU-MONFERRAN, Claire et BUCHI, Eva, 2012. « Plaidoyer pour la désolidarisation des notions de pragmatization et de grammaticalisation », Actes du Congrès Mondial de Linguistique Française (CMLF 2012).
- BRINTON, Laurel J. & TRAUGOTT, Elizabeth Closs, 2005. *Lexicalization and language change*. Cambridge, Cambridge University Press.
- BUCHI, Eva, 2007. « Approche diachronique de la (poly)pragmatization de français déjà (« Quand le grammème est-il devenu pragmatème, déjà ? »). Dans : TROTTER, David (éditeur), *Actes du XXIV<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes (Aberystwyth 2004)*, Vol. 3, 251-264. Tübingen, Niemeyer.
- CULIOLI, Antoine, 1999. *Pour une linguistique de l'énonciation. Domaine notionnel*, vol. 3. Paris, Ophrys.
- DAO, Huy-Linh, 2019a. « Du lexique au discours : lài entre prédication généralisée et mémoire discursive », *Péninsule : Etudes interdisciplinaires sur l'Asie du Sud-Est Péninsulaire*, 77, 2018 (2), 113-150.
- DAO, Huy-Linh, 2019b. « Dénouer la complexité de la périphérie gauche de l'énoncé vietnamien : aspects syntaxiques et sémantiques ». Dans : BUROV, Ivaylo et FIORENTINO, Giuliana (éditeurs), *Complexité des structures et des systèmes linguistiques : le cas des langues romanes*, 219-240. Sofia, CU ROMANISTIKA.
- DAO, Huy-Linh, 2015. *Inaccusativité et diathèses verbales : le cas du vietnamien*. Thèse de doctorat, Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle.

- DO-HURINVILLE, Danh-Thành, 2021. « *Limite, Juste, Justement*. Limite, ce film est justement juste génial ! ». Dans : DEKHISSI, Laurie et VALETOPOULOS Freiderikos (éditeurs), *Les marqueurs discursifs à l'oral et à l'écrit : de l'analyse aux applications*, Presses Universitaires de Rennes.
- DO-HURINVILLE, Danh-Thành, 2019. « Quand la transcategorialité peut devenir source de complexité. Exemple de *limite* en français ». Dans : BUROV, Ivaylo et FIORENTINO, Giuliana (éditeurs), *Complexité des structures et des systèmes linguistiques : le cas des langues romanes*, 241-264. Sofia, CU ROMANISTIKA
- DO-HURINVILLE, Danh-Thành et DAO, Huy-Linh 2018a. « Transcategoriality and isolating languages : The case of Vietnamese », *Cognitive Linguistic Studies*, 5, 1, 8-38.
- DO-HURINVILLE, Danh-Thành et DAO, Huy-Linh, 2018b, « Juste un nouvel emploi de *juste*. C'est *juste* génialissime ! », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, CXIII, 1, 103-143.
- DO-HURINVILLE, Danh-Thành et DAO, Huy-Linh, 2016. « La transcategorialité. Une histoire de *limite* sans limite », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, CXI, 1, 157-211.
- DO-HURINVILLE, Danh-Thành, 2015. « La recatégorisation en vietnamien : le cas du complémenteur *ràng* ». Dans : BAT-ZEEV SHYLDKROT, Hava, BERTIN, Annie & SOUTET, Olivier (éditeurs), *Subordonnants et subordination à travers les langues du monde*, Collection Bibliothèque de Grammaire et de Linguistique, 46, 271-287. Paris, Honoré Champion.
- DO-HURINVILLE, Danh-Thành, 2013. « La polyfonctionnalité et la transcategorialité. Exemple de la conjonction *mà* en vietnamien », *Langages*, 190, 101-118.
- DO-HURINVILLE, Danh-Thành, 2012. *Étude du vietnamien et du français, pour une contribution à la linguistique générale et typologique*, Mémoire d'HDR, École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- DO-HURINVILLE, Danh-Thành, 2010. « Les parties du discours en vietnamien : grammaticalisation et transcategorialité », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, CIV, 1, 327-370.
- DOSTIE, Gaétane, 2004. *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs. Analyse sémantique et traitement lexicographique*. Bruxelles, De Boeck, Duculot.
- DUFFIELD, Nick, 2014. « Vietnamese Multifunctionality and Anti-Project », *The 9th International Workshop on Theoretical East Asian Linguistics (TEAL-9)*.

- ERMAN, Britt et KOTSINAS, Ulla-Britt, 1993. « Pragmaticalization : the case of ba' and you know », *Studier i modern språkvetenskap* 10, 76-93.
- FRANK-JOB, Barbara, 2006. « A dynamic-interactional approach to discourse markers ». Dans : FISCHER, Kerstin (éditeur), *Approaches to discourse particles*, 395-413. Amsterdam, Elsevier.
- FRANCKEL, Jean-Jacques et PAILLARD, Denis, 1998. « Aspects de la théorie d'Antoine Culioli ». *Langages* 129, 52-63.
- GOES, Jan, 1999. *L'adjectif. Entre nom et verbe*. Louvain-la-Neuve, De Boeck, Duculot.
- GÜNTHNER, Susanne et MUTZ, Katrine, 2004. « Grammaticalization vs. Pragmaticalization ? The development of pragmatic markers in German and Italian ». Dans : BISANG, Walter, HIMMELMANN, Nikolaus et WIEMER, Björn (éditeurs), *What makes grammaticalization ? A look from its fringes and its components*, 77-107. Berlin & New York, Mouton de Gruyter.
- HANCIL, Sylvie, 2015. « Grammaticalization of final “but” : from conjunction to final particle ». Dans : HANCIL, Sylvie, HASELOW, Alexander et POST, Margje, *Final particles*, 197-218. Berlin, Mouton de Gruyter.
- HANSEN, Maj-Britt Mosegaard, 2008. *Particles at the Semantics/Pragmatics Interface : Synchronic and Diachronic Issues. A Study with Special Reference to the French Phasal Adverbs*. Bingley, Emerald.
- HEINE, Bernd, 2013. « On discourse markers: Grammaticalization, pragmaticalization, or something else? », *Linguistics*, 51, 1205-1247.
- JEZEK, Elisabeta et RAMAT Paolo, 2009. « On part-of-speech transcatégorization », *Folia Linguistica* 43/2, 391-416.
- JESPERSEN, Otto, 1958 [1924]. *The Philosophy of Grammar*, London.
- LEMARÉCHAL, Alain, 1989. *Les parties du discours*. Paris, Presses Universitaires de France.
- LOTZ, Johannes Baptist, 1965. *Le jugement et l'être. Les fondements de la métaphysique*, traduit de l'allemand par Givord R. Paris Beauchesne.
- MARTINET, Antoine, 1960. *Éléments de linguistique générale*. Paris, Armand Colin.
- MEEHAN, Teresa, 1991. « It's Like, 'What's Happening in the Evolution of Like?' A Theory of Grammaticalization ». Dans : ICHIHASHI, Kumiko et LINN, Mary Sarah (éditeurs), *Kansas Working Papers in Linguistics*, 37-51. Linguistics Graduate Student Association, University of Kansas.

- MEILLET, Antoine, 1921. *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Honoré Champion.
- MEILLET, Antoine, 1912 [1982]. « L'évolution des formes grammaticales », *Linguistique générale et linguistique française*, 131-148. Paris-Genève, Champion-Slatkine.
- MIESTAMO, Matti, 2017. « Linguistic diversity and complexity », *Lingue a Linguaggio* 16 (2), 227-253.
- NORDE, Muriel, 2009. *Degrammaticalization*. Oxford, Oxford University Press.
- RAMAT, Paolo, 2001. « Degrammaticalization or transcatégorization ? » Dans : SCHANER-WOLLES, Chris, RENNISON, John R., et NEUBARTH, Friedrich, (éditeurs), *Naturally! Linguistic studies in honour of Wolfgang Ulrich Dressler presented on the occasion of his 60th birthday*, 393-401. Torino, Rosenberg & Sellier.
- RAMAT, Paolo, 2019. « The limits of Transcatégorization », *Incontri Linguistici* 42, 155-173
- ROBERT, Stéphane, 1999. « Grammaire fractale et sémantique transcatégorielle : entre syntaxe et lexique », *Langages* 136, 106-123.
- ROBERT, Stéphane, 2003a. « Introduction : de la grammaticalisation à la transcatégorialité ». Dans : ROBERT, Stéphane (éditeur), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation : Polysémie, transcatégorialité et échelles syntaxiques*, 9-18. Peeters.
- ROBERT, Stéphane, 2003b. « Polygrammaticalisation, grammaire fractale et propriétés d'échelle ». Dans : ROBERT, Stéphane (éditeur), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation : Polysémie, transcatégorialité et échelles syntaxiques*, 85-120. Peeters.
- ROBERT, Stéphane, 2003c. « Vers une typologie de la transcatégorialité ». Dans : ROBERT, Stéphane (éditeur), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation : Polysémie, transcatégorialité et échelles syntaxiques*, 255-270. Peeters.
- SARFATI, Georges-Élia, 1997. *Éléments d'analyse du discours*, Paris, Nathan.
- TESNIÈRE, Lucien, 1959. *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck, (1988, 2<sup>e</sup> éds, 5<sup>e</sup> tirage).
- THURSTON, William R., 1987. *Processes of Change in the Languages of North-Western New Britain*. Canberra, Pacific Linguistics.
- TRAUGOTT, Elizabeth Closs et DASHER, Richard B., 2002. *Regularity in semantic change*, (Cambridge Studies in Linguistics 96). Cambridge: Cambridge University Press.

- TRAVIS, Lisa, 2005. « Syntactic categories: Lexical, functional, cross-over, and multifunctional ». Dans : COHEN, Henri and LEFEBVRE, Claire (éditeurs), *Handbook of Categorization in Cognitive Science*, 320-347. Amsterdam, Elsevier.
- VAN LIER, Eva, 2017. « Introduction : Lexical flexibility in Oceanic languages », *Studies in Language*, 41(2), 241-254.
- VAPNARSKY, Valentina et VENEZIANO, Edy (éditeurs), 2017. *Lexical Polycategoriality. Cross-linguistic, cross-theoretical and language acquisition approaches*, *Studies in Language* 182. John Benjamins.
- WISCHER, Ilse, 2000. « Grammaticalization versus lexicalization : Methinks there is some confusion ». Dans : FISCHER, Olga, ROSENBACH, Anette et STEIN, Dieter (éditeurs), *Pathways of change: Grammaticalization in English*, 355-370. Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins.
- ZIPF, George Kingsley, 1949. *Human Behaviour and the Principle of Least Effort : An Introduction to Human Ecology*. Oxford, England, Addison-Wesley Press.



**PREMIÈRE SECTION**

**LA ‘TRANSCATÉGORIALITÉ’  
SOUS UN ANGLE GÉNÉRAL ET  
TYPOLOGIQUE**





## Chapitre I

# Observations sur la transcategorialité

### Abstract

Transcategoriality has been discussed in a number of different frameworks and with reference to a number of theoretical concepts. Manifestations of it are analyzed in terms of a variety of theoretical concepts, such as polyfunctionality, polysemy, or heterosemy. The question to be looked into is whether transcategoriality can be subsumed under any of these concepts or whether it constitutes a patterning *sui generis*.

In the present paper, the term ‘transcategoriality’ refers to a patterning where one and the same kind of linguistic form is used simultaneously on two or more different planes of linguistic organization based on some regular pattern. The concern of the paper is typological-comparative, the main question looked into is how transcategoriality can arise and how its genesis affects the way it patterns in a given language.

## 1 Introduction

### 1.1 Qu’est-ce que la transcategorialité ?

La transcategorialité (TC) dans le sens qui est utilisé ici a lieu d’être quand une forme linguistique a deux ou plusieurs membres liés sémantiquement, là où chaque membre est associé à un plan

différent de l'organisation linguistique et les deux font partie d'un schéma régulier<sup>1</sup>.

Les 'différents plans' concernent d'une part la structure morphosyntaxique à l'intérieur d'une phrase, plus communément différents mots ou différentes catégories de morphèmes, ou différentes structures de constituants (voir Robert 2004). D'autre part, différents plans peuvent aussi concerner des structures du discours linguistique au-delà de la phrase (Do-Hurinville & Hancil 2015 ; Do-Hurinville & Dao 2016 ; voir ci-dessous). Nous ferons référence à ces deux types de transcatégorialité, respectivement en tant que transcatégorialité phrastique et transcatégorialité discursive (Section 2).

'Les membres liés' peuvent être à la fois des formes libres, comme des noms ou des verbes, ou bien des formes liées, comme des affixes. Mais un membre peut aussi être une forme libre tandis que l'autre est une forme liée, comme en anglais *full*, qui est une forme libre quand elle est utilisée comme adjectif (*a full cup*) mais une forme liée quand elle est utilisée comme suffixe de dérivation (*lawful data*).

'Le modèle régulier' peut être défini ou bien à l'intérieur d'une langue donnée ou à travers des langues. On a un modèle interne à la langue quand il n'y a pas juste une expression dans une langue donnée mais plutôt une série de ces expressions, suggérant un modèle. Un exemple anglais de paradigme est donné par la conversion nom-verbe, c'est-à-dire, une 'dérivation zéro' incluant une relation dérivationnelle synchronique existant entre des membres d'un ensemble de TC. La conversion de ce type n'est pas restreinte à une expression, comme *bridge*, qui peut être un nom ou un verbe (voir *a new bridge* vs. *to bridge a gap*), mais plutôt est

<sup>1</sup> Notons que le présent usage n'est pas exactement le même que celui proposé par Stéphane Robert (2003a-b). Robert (2003b : 86) a défini les morphèmes transcatégoriels (ou « plurifonctionnels ») comme des unités linguistiques qui « ont pour particularité de fonctionner en synchronie dans différentes catégories syntaxiques, certes variables selon les langues et selon les cas (noms, verbes, auxiliaires, prépositions, affixes, subordinants, particules, connecteurs phrastiques...), mais toujours multiples. Au travers de leurs différents emplois, ces morphèmes présentent donc non seulement une polysémie mais une flexibilité syntaxique remarquable, toutes deux problématiques pour l'analyse. »

appliquée à toute une série d'expressions, comme *stone*, *head*, *house*, etc.

La TC interlinguistique signifie que le même type d'expression transcategorielle peut être trouvé dans plus d'une seule langue, c'est-à-dire, elle peut être observée aussi dans d'autres langues. Par exemple, l'expression *megbé* de la langue éwé du Ghana et du Togo est utilisée à la fois comme nom pour une partie du corps ('dos') et une postposition ('derrière', 'après' ; Heine et al. 1991 : 65-8) et, de façon similaire, l'expression *ginnaaw* en wolof, langue atlantique du Sénégal, sert à la fois en tant que nom pour une partie du corps ('dos') et en tant que préposition ('derrière', 'excepté' ; Robert 2004 : 120<sup>2</sup>). Notre préoccupation dans cet article porte exclusivement sur la TC interne à la langue.

Le terme 'transcategorialité' (TC) a été discuté dans de nombreuses théories différentes et en référence avec de nombreux concepts théoriques. Ses manifestations sont analysées en termes de polyfonctionnalité (Nougayrol 2003; Do-Hurinville & Hancil 2015), hétérosémie (Persson 1988; Lichtenberk 1991), ou polysémie (Enfield 2006). Do-Hurinville & Dao (2016: 165-6) proposent de distinguer entre la polyfonctionnalité et la transcategorialité. Les deux concernent des expressions linguistiques ayant plusieurs fonctions différentes, mais la deuxième diffère de la première en ce que ces fonctions impliquent plusieurs catégories linguistiques, comme nom et verbe, ou comme nom et préposition (voir aussi Section 1.2).

Cet article se contente de regarder certains traits généraux caractérisant la notion de transcategorialité ; pour un traitement classique, voir Robert (2003a-c; 2004, pour une analyse récente et plus élaborée, voir Do-Hurinville and Dao (2016). Les questions qu'on abordera ici sont en particulier les suivantes :

#### Questions sur la transcategorialité

a Est-ce que la TC est un phénomène important entre les langues?

<sup>2</sup> A la fois *megbé* en éwé et *ginnaaw* en wolof ont d'autres sens grammaticaux, et il y a d'autres différences entre les deux langues, mais ces différences ne nous concernent pas nécessairement ici (voir Heine et al. 1991 : 65-8; Robert 2004).

- b Quels types de TC peuvent être distingués ?
- c Comment la TC phrastique et la TC discursive diffèrent l'une de l'autre ?
- d Comment la transcatégorialité peut-elle être expliquée ?

Cette liste ne répond pas à toutes les questions que l'on pourrait se demander sur la TC ; pour un catalogue plus détaillé, voir Do-Hurinville & Hancil (2015) et Do-Hurinville & Dao (2016). Après avoir brièvement examiné les concepts liés à la TC (Section 1.3), nous nous tournerons d'abord vers une discussion de deux différentes sources donnant naissance à la TC (Section 2). Section 3 liste les modèles possibles de la TC dépendant des catégories qu'elles mettent en jeu (lexèmes, grams, pragmatèmes) et Section 4, enfin, offre quelques explications, à la fois synchroniques et diachroniques, pour l'occurrence répandue de la TC.

## 1.2 Notions et problèmes

Les notions qui ont été invoquées pour décrire ou comprendre la TC sont en premier lieu les suivantes:

- (2) a La polyfonctionnalité (Nougayrol 2003)
- b La polysémie (Enfield 2006)
- c L'hétérosémie (Persson 1988; Lichtenberk 1991)

La polyfonctionnalité peut être considérée comme un terme général qui inclut la TC mais ne distingue pas nécessairement différents plans de l'organisation linguistique (cependant, voir aussi Section 1.1). Que la TC puisse être subsumée comme une manifestation spéciale de la polysémie est argumenté en particulier par Enfield (2006: 297). Par exemple, il maintient que les items anglais comme *talk, stone, father, walk, etc.*, qui chacun ont des sens nominaux et verbaux liés, sont couverts par une compréhension étendue de la polysémie.

Un concept qui est lié à la polysémie mais correspond plus étroitement à la TC est celui de l'hétérosémie; notons que pour Enfield (2006: 297), l'hétérosémie est un « cas spécial de la polysémie ». Le terme de hétérosémie fut proposé pour la première

fois par Persson (1988) et modifié peu après et popularisé par Lichtenberk (1991), qui dit que l'hétérosémie a lieu d'être quand à l'intérieur d'une seule langue

[...] two or more meanings or functions that are historically related, in the sense of deriving from the same ultimate source, are borne by reflexes of the common source element that belong in different morphosyntactic categories. (Lichtenberk 1991: 476).

'[...] deux sens ou fonctions, voire plus, qui sont historiquement liés, en ce qu'ils sont dérivés d'une même source, sont portés par les réflexes d'un élément source commun qui appartiennent à des catégories morphosyntaxiques différentes.'

Ce qui est commun à la TC et à l'hétérosémie est que les deux impliquent une relation étymologique, c'est-à-dire, que les membres de l'ensemble font partie ou sont historiquement dérivés de la même source. Les différences concernent ceci : Premièrement, la relation étymologique est une propriété définitoire de l'hétérosémie mais pas de la TC. Et deuxièmement, la TC, telle qu'elle est comprise ici, n'assume pas que les membres d'un ensemble sont sémantiquement et/ou phonologiquement entièrement identiques ; plutôt, la TC subsume aussi les cas où les différents membres partagent des traits sémantiques et phonologiques – dans la mesure où ils peuvent être conçus par les natifs comme étant liés l'un à l'autre d'une façon intelligible<sup>3</sup>. Ainsi, les membres d'un ensemble transcategoriel n'ont pas besoin d'être identiques en tout point mais doivent être assez similaires sémantiquement et formellement pour être compris comme étant les mêmes<sup>4</sup>.

Cette restriction interdit les cas comme les formes françaises *pas*, en tant que nom, vs. *pas*, le marqueur de négation, qui sont sémantiquement différents, ou les morphèmes anglais *one*, le numéral 'un' et *a(n)*, l'article indéfini 'un', qui sont sémantiquement

<sup>3</sup> Comment l'expression 'lié l'un à l'autre de manière intelligible' doit être définie explicitement relève d'un problème théorique qui n'est pas d'actualité ici.

<sup>4</sup> Cette convention s'approche de celle proposée par Persson (1988), selon laquelle les membres d'un ensemble hétérosémique doivent avoir un sens central commun.

et formellement différents <sup>5</sup>, mais cependant qui partagent l'hétérosémie dans le sens de Lichtenberk (1991) : Les membres des expressions françaises et anglaises sont étymologiquement liés en ce que le deuxième est historiquement dérivé du premier par grammaticalisation.

De façon similaire, le verbe en swahili *-taka* 'vouloir', cf. (3a), partage l'hétérosémie avec le préfixe de temps futur *-ta-*, comme dans (3b), puisque le deuxième est une forme grammaticalisée du premier (Kuteva et al. 2019, WANT > FUTURE). Au cours de la grammaticalisation, *-taka* fut réduit à *-ta-* par érosion (ou réduction phonologique, Heine & Reh 1984 : 21-5). Notons que les deux morphèmes diffèrent tous les deux sémantiquement ('vouloir' vs. temps futur) et formellement.

(3) Swahili (données personnelles)

a	<i>A-na-taka</i>	<i>ku-ja</i>	<i>kesho.</i>
	N1-PRES-vouloir	INF-venir	demain
	'Il veut venir demain.'		
b	<i>A-ta-ku-ja</i>	<i>kesho.</i>	
	N1-FUT-INF-venir	demain	
	'Il viendra demain.'		

Tandis que l'exemple en (3) peut être interprété comme un exemple d'hétérosémie, on peut hésiter à le classer comme illustrant la TC. Si l'on ignore la différence de sens, les formes *-taka-* et *-ta-* sont phonologiquement différentes dans la mesure où classer les deux morphèmes comme formant un ensemble transcategoriel ne semble pas être justifié (voir Section 1.1).

Un problème d'un autre type associé à de nombreux cas de grammaticalisation est le suivant. La grammaticalisation est un processus graduel et pour la structure synchronique d'une langue, ceci peut signifier que plutôt qu'une frontière discrète entre les deux

<sup>5</sup> Cependant, tout le monde ne s'accorde pas à dire que le numéral et l'article indéfini sont sémantiquement différents.

items d'un ensemble transcategoriel, il y a un continuum qui est difficile à saisir au moyen de la notion de TC.

Nous pouvons illustrer ceci par un autre exemple de la langue bantou d'Afrique de l'est en swahili. Le verbe de volition *-taka* 'vouloir', susmentionné, a aussi donné naissance à un second chemin de grammaticalisation, qui a fait surgir le marqueur proximatif. Contrairement aux marqueurs temporels, les proximatifs sont des marqueurs aspectuels exprimant 'être sur le point de, être au bord de'. Dans les exemples suivants, (4a) exprime le sens lexical de *-taka*, (4b) est ambigu entre le sens lexical et le sens grammatical, tandis que dans (4c) *-taka* peut être interprété comme voulant dire seulement le marqueur aspectuel<sup>6</sup>

(4) Swahili (données personnelles)

- |   |   |                  |                   |
|---|---|------------------|-------------------|
| a | <i>A-na-taka</i>                                    | <i>ku-ja</i>     | <i>kesho.</i>     |
|   | N1-PRES-vouloir                                     | INF-venir        | demain            |
|   | 'Il veut venir demain.'                             |                  |                   |
| b | <i>Mzee</i>   | <i>a-na-taka</i> | <i>ku-fa.</i>     |
|   | N1.vieil homme                                      | N1-PRES-vouloir  | INF-mourir        |
|   | (a) 'Le vieil homme veut mourir'                    |                  |                   |
|   | (b) 'Le vieil homme est sur le point de mourir'     |                  |                   |
| c | <i>Mvua</i>   | <i>i-na-taka</i> | <i>ku-nyesha.</i> |
|   | N9.pluie  | N9-PRES-PROX     | INF-pleuvoir      |
|   | 'Il va pleuvoir.' (Lit.: 'La pluie veut pleuvoir.') |                  |                   |

L'exemple en (4) peut être interprété comme représentant un exemple de paradigme d'une chaîne de grammaticalisation qu'on peut décrire comme en (5) (où gram = marqueur grammatical)<sup>7</sup>.

(5) Verbe > verbe/gram > gram

La question posée par cet exemple est la suivante : Est-ce que ce cas relève de la TC ? Si l'on prend seulement en compte le membre initial et le membre final de la chaîne en (5), on est susceptible de

<sup>6</sup> Il va de soi qu'il est possible de comprendre (4c) dans un sens métaphorique.

<sup>7</sup> Pour ce qui est du concept 'chaîne de grammaticalisation', voir Heine (1992).



répondre par l'affirmative. Mais l'existence d'un membre intermédiaire semblerait rendre une telle analyse problématique, suggérant qu'il serait plus approprié de faire référence à ces chaînes de grammaticalisation comme étant des cas d'intercatégorialité plutôt que de transcategorialité. Un tel problème n'existe pas pour une analyse en termes d'hétérosémie puisque tous les membres d'une chaîne font partie d'un ensemble hétérosémique.

Pour conclure, tandis qu'à la fois la TC et l'hétérosémie ont une fondation diachronique, elles doivent être distinguées en ce que, contrairement à cette dernière, la TC est comprise comme un concept synchronique, même si l'hétérosémie invite aussi des interprétations synchroniques ; notons que le principal intérêt d'Enfield (2006 : 297) dans l'hétérosémie est l'économie des règles, qui est typiquement une notion synchronique.

De cette différence il s'ensuit de manière redondante que certaines assumptions impliquant le concept d'hétérosémie ne peuvent être appliquées à la TC. Persson (1988), par exemple, stipule que la forme source d'un ensemble hétérosémique doit continuer à être employée. Alors que ceci est fréquemment le cas dans la TC aussi, ce n'est pas une obligation pour cette dernière. Une autre différence concerne la portée des deux concepts. Tandis que l'hétérosémie est restreinte à la morphosyntaxe, la TC inclut aussi le discours au-delà la morphosyntaxe d'une phrase, en particulier les marqueurs discursifs (voir Section 2.2 ; voir aussi Do-Hurinville & Hancil 2015; Do-Hurinville & Dao 2016). Ceci sera l'objet principal de la Section 2.2.

## 2. Diachronie

La TC peut seulement être accessible par des mécanismes synchroniques, par exemple par 'dérivation zéro'. Ainsi, la forme anglaise *round* peut être décrite comme illustrant un adjectif (*a **round** table*), une préposition (*He walked **round** the corner*), un verbe (*The boat will **round** the buoy soon*), un adverbe (*I went **round** to the shop*), ou un nom (*It's my **round***). Cependant, de la façon dont le terme est communément utilisé (par exemple, Do-Hurinville & Dao 2016), il implique une diversité structurelle résultant de l'unité diachronique (cf. Enfield 2006). Selon cette

tradition, cet article se concentre sur les cas ayant une origine diachronique commune. La présente section s'intéresse aux deux sources principales donnant naissance aux modèles transcategoriels, à savoir la grammaticalisation (Section 2.1) et la cooptation (Section 2.2).

### 2.1 La transcategorialité fondée sur la grammaticalisation

Considérons les exemples anglais suivants (les formes transcategorielles sont en gras):

- (6) a *He is **going to** Paris.* 'Il va à Paris'  
 b *He is **going to** come soon.* 'Il va venir bientôt'

L'unité *is going to* est une forme verbale lexicale dans (6a) mais un auxiliaire exprimant le temps futur en (6b), et nous savons qu'il y avait un processus régulier de grammaticalisation menant de (6a) à (6b), d'où un processus responsable de la présence de cet exemple de TC (voir Bybee et al. 1994; Hopper and Traugott 2003; Mair 2004; Hilpert 2008)<sup>8</sup>.

Par exemple, quand un verbe lexical donne naissance à un marqueur de temps ou d'aspect, ou une adposition à une conjonction de subordination, le résultat peut être qu'il y a deux formes linguistiques presque ou totalement identiques ayant des fonctions différentes et appartenant à des structures différentes à l'intérieur d'une même phrase.

Des exemples tout à fait spectaculaires de TC sont offerts dans des cas de polygrammaticalisation, qui est définie « as a multiplicity of grammaticalization chains that may originate in one particular lexical morpheme » (Craig 1991: 486) ('comme une multiplicité de chaînes de grammaticalisation qui peuvent prendre origine dans un morphème lexical particulier'). Voir les exemples mentionnés dans Robert (2003a-c; 2004) et Do-Hurinville & Dao (2016); ce qui suit est un exemple de réseau de polygrammaticalisation de la langue éwé : le morphème *le* est utilisé sur trois différents plans de la

<sup>8</sup> Nous ignorons ici le fait que les emplois en (6a) et (6b) ne sont pas phonologiquement identiques. Par exemple, *going to* en (6b) tend à être réduit à l'oral (par exemple *gonna*) d'une façon que *going to* en (6a) ne l'est pas.

grammaire. En s'appuyant sur les principes de la grammaticalisation, nous pouvons assumer qu'il y avait d'abord le verbe copule locatif, comme en (7a), qui s'est développé d'une part dans la direction d'une expression verbale, contribuant ainsi à l'émergence d'une construction progressive, comme en (7b). D'autre part, il s'est aussi grammaticalisé en une expression nominale, se transformant en une préposition locative ou temporelle, cf. (7c).

(7) Ewé (Kwa, Niger-Congo; Heine et al. 1991: 65-8)

- a *Kofi*     **le**     *megbé.*     Verbe  
 Kofi     être.à     derrière  
 'Kofi est derrière.'
- b *Kofi*     **le**     *nú*     *ɔu-m̩.*     Marqueur  
 Kofi     PROG     chose     manger-PROG     aspectuel  
 'Kofi mange.'
- c *Kofi*     *wɔ*     *dɔ'*     **le**     *Lome.*     Préposition  
 Kofi     faire     travail à     Lome  
 'Kofi a travaillé à Lome.'

Ce cas de TC peut être expliqué comme étant le résultat de chemins différents de grammaticalisation : d'une part, le verbe *le* 'être à' utilisé en (7a) comme verbe principal prenant un verbe non-fini comme complément, s'est développé en un auxiliaire aspectuel (7b). D'autre part, il est utilisé avec des compléments adverbiaux, comme en (7c), où il a perdu la plupart des ses propriétés verbales et s'est transformé en préposition.

De tels cas de polygrammaticalisation peuvent être trouvés dans de nombreuses langues à travers le monde ; un exemple anglais est illustré par l'unité *like*, qui a des emplois comme verbe, nom, adjectif, adverbe, préposition, conjonction, suffixe dérivationnel, et marqueur quotatif (Do-Hurinville & Dao 2016: 172).

## 2.2 Transcatégorialité fondée sur le discours

Il semblerait qu'en plus de la grammaticalisation, il y ait aussi un autre mécanisme menant à la TC – à savoir, à un type de TC que nous appellerons transcatégorialité discursive. Considérons l'exemple suivant :

- (8) a *He spoke **frankly** to me.* 'Il a parlé franchement avec moi'  
 b ***Frankly***, *he spoke to me.* 'Franchement, il a parlé avec moi'

En (8a), l'adverbe *frankly* modifie le sens de la forme verbale *spoke*. En (8b), par contraste, *frankly* est démarqué syntaxiquement et prosodiquement du reste de l'énoncé, fréquemment signalé à l'écrit par des marques de ponctuation, et contrairement à *frankly* en (8a), sa position est assez mobile. Et son sens n'est pas le même que *frankly* en (8a) : Il n'est pas utilisé pour modifier le sens du verbe, ou la proposition *he spoke to me*. Plutôt, il s'avère qu'il évoque un monde conceptuel différent, un espace métatextuel. Dans le cas présent, cet espace concerne en premier lieu l'interaction énonciateur-coénonciateur, en ce que l'énonciateur propose une relation sociale spéciale entre les interlocuteurs concernés.

### 2.2.1 Le mécanisme

Il ne fait aucun doute que le *frankly* discursif en (8b) est historiquement dérivé du *frankly* phrastique en (8a), et plutôt que la grammaticalisation, c'est la cooptation qui est le mécanisme responsable, par lequel des parties du texte sont extraites de la phrase et déployées pour être utilisées comme fonctions discursives liées à l'organisation textuelle, des attitudes d'énonciateur, et/ou l'interaction énonciateur-coénonciateur (Heine 2013; Heine et al. 2017).

Des exemples paradigmatiques de l'effet de cooptation peuvent être vus dans les marqueurs discursifs. Par exemple, une fois que les adverbes comme en français *alors*, en allemand *nun* 'maintenant', ou en anglais *actually* 'en fait', *now* 'maintenant', *then* 'alors', et *well* 'bien' sont devenus des marqueurs discursifs, cela a engendré des doublets de la forme concernée avec chaque membre de l'ensemble transcatégoriel qui est associé à un plan différent de

l'organisation discursive, à savoir en tant qu'adverbe sur le plan de la grammaire de phrase et en tant que marqueur discursif sur le plan de la gestion discursive (grammaire thétiq ue).

La cooptation est une opération par laquelle une unité de la grammaire de phrase est déployée à des fins de gestion discursive (Kaltenböck et al. 2011: 874-5; Heine 2013: 1221-2). Les manifestations discursives de la TC peuvent être vues, par exemple, dans la présence de marqueurs discursifs, syntagmes de commentaire (*you know, I think*), ou des marqueurs rapportant un discours direct (*she said*), qui sont au service de l'organisation textuelle et, par conséquent, ne sont pas strictement une partie de la structure de phrase. Mais essentiellement les mêmes expressions peuvent se trouver comme adverbes, propositions principales, etc., qui font partie de la structure de la phrase.

L'exemple (9) est susceptible d'illustrer le mécanisme de cooptation. En (9a), l'unité *actually* est un adverbe modifiant et ayant portée sur le prédicat *are poisonous*. En (9b), en revanche, *actually* est un constituant extra-prédicatif (*extra-clausal*) dans la terminologie de Dik (1997) ou un pragmatème, et plus spécifiquement un marqueur discursif selon Kaltenböck et al. (2011): il est démarqué syntaxiquement et prosodiquement du reste de l'énoncé et, contrairement à *actually* en (9a), sa position est mobile. Il a une portée au-delà de la phrase, son sens a été appelé métatextuel, métadiscursif, métacommunicatif, procédural, etc., et plutôt que de modifier le sens du prédicat, il peut exprimer toute une série de fonctions, comme signaler une contradiction mineure, la surprise, un changement de thème, ou se comporter comme un minimiseur pragmatique (Taglicht 2001).

- (9) a *Some of them are **actually** poisonous.* 'Certains d'entre eux sont en fait toxiques'.  
 b *This one, **actually**, I rather like.* (Taglicht 2001: 4)  
 'Celui-ci, en fait, je l'aime vraiment'.

Nous savons d'après l'histoire de l'anglais qu'il y a une relation historique entre les deux unités transcatégorielles en (9) en ce que *actually* en (9b) apparaît comme ayant été dérivé historiquement de

l'exemple en (9a), où le mécanisme en jeu a été la cooptation plutôt que la grammaticalisation (Heine 2013).

Une fois cooptée, l'unité concernée devient un pragmatème, et ce dernier peut être grammaticalisé pour devenir un marqueur discursif. Ce processus combiné est habituellement appelé la pragmaticalisation (par exemple, Erman & Kotsinas 1993; Aijmer 1997, Günthner 1999; Dostie 2004; Frank-Job 2006; Ocampo 2006; Norde 2009: 21-23; Arroyo 2011; Beijering 2012: 56-9).

Les traits associés à la cooptation ont en fait le plus souvent été décrits en termes de 'pragmaticalisation', qui est défini par Frank Job (2006 : 361) comme le processus par lequel un syntagme ou mot, dans un contexte donné, change son sens propositionnel en un sens discursif, interactionnel, essentiellement métacommunicatif. De façon similaire, Dostie (2009 : 203) définit la pragmaticalisation ainsi :

The term [pragmatization] refers to a process of linguistic change in which a full lexical item [...] or grammatical item [...] changes category and status and becomes a pragmatic item, that is, an item which is not fully integrated into the syntactic structure of the utterance and which has a textual or interpersonal meaning. (Dostie 2009: 203)

'Le terme fait référence à un processus de changement linguistique dans lequel un item pleinement lexical [...] ou un item grammatical [...] change de catégorie et de statut pour devenir un item pragmatique, c'est-à-dire, un item qui n'est pas pleinement intégré dans la structure de l'énoncé et qui a un sens textuel ou interpersonnel'.

C'est à peu s'en faut une parfaite description de ce qu'est la cooptation, avec une exception mineure: la cooptation n'est pas concernée seulement par l'organisation textuelle ('sens textuel') et par l'interaction énonciateur-coénonciateur ('sens interpersonnel') mais aussi par les attitudes de l'énonciateur ('sens subjectif').

Pour conclure, la cooptation doit être distinguée de la grammaticalisation (voir Heine et al. 2017 pour une discussion détaillée). Cette différence fait surface à tous les niveaux principaux de la structure linguistique. Comme on peut le voir dans le Tableau 1, les deux mécanismes en fait impliquent des développements contrastés du changement. En termes plus généraux, ces

développements peuvent être décrits comme suit : Les formes linguistiques subissant la grammaticalisation tendent à être graduellement intégrées dans la structure dont elles font partie et perdent de plus en plus leurs distinctions sémantiques et morphosyntaxiques et leur autonomie, et elles peuvent aussi perdre leur substance phonétique. Les formes cooptées pour être au service d'un ensemble discursif plus large, en revanche, sont syntaxiquement et prosodiquement détachées de leur environnement syntaxique et leur sens ne détermine plus celui d'une proposition ou d'une phrase mais répond plutôt aux besoins définis par la situation de discours plutôt que celui de la phrase.

Tableau 1. Effets typiques de la grammaticalisation vs. Cooptation

<i>Domaine de la grammaire</i>	Grammaticalisation (Heine & Kuteva 2002: 2-4)	Cooptation (Heine et al. 2017)
Sémantique	Perte d'autonomie [désémantisation]	Gain d'autonomie (indépendance du sens de la phrase)
Morphosyntaxe	Perte d'indépendance [décategorialisation]	Gain d'indépendance
Phonologie	Réduction phonétique et intégration[érosion]	Séparation prosodique

### 2.2.2 Types de changement courants

La présente section offre un bref résumé des principaux chemins allant à la TC discursive en passant par la cooptation ; pour plus de discussion de ces chemins, voir Do-Hurinville & Dao (2016). Les modèles décrits sont utilisés pour saisir les développements diachroniques. Il ne fait pas de doute que, même si dans la plupart des cas, il n'y a pas de preuves diachroniques nettes, la directionnalité dans les exemples ci-dessous est généralement depuis (a) l'emploi de phrase vers (b) l'emploi discursif. La liste présente des types de changement courants alors qu'ils peuvent être reconstruits pour l'anglais, les exemples étant pris pour la plupart du *British National Corpus* (BNC); pour plus de types d'exemples en français, voir Do-Hurinville & Dao (2016).

(10) Adverbe > marqueur pragmatique: *precisely* ‘précisément’

a *I I can I can see **precisely** where you're coming from.* (BNC: board meeting).

b A: *Yeah we want em caught up (unclear) now.*

B: ***Precisely**, if we leave it too late then (unclear).* (BNC: meeting)

‘a- Je je peux je peux voir précisément d’où tu viens.’

‘b- A : Oui, nous voulons les attraper (peu clair) maintenant.

B : Précisément, si nous laissons à trop tard alors (peu clair).’

(11) Locution adverbiale > marqueur discursif: *in brief* ‘en bref’

a *But his grandfather he only saw **in brief** glimpses.* (BNC: non-fiction)

b *This steer, **in brief**, sets out 10 key areas of ‘health gain’.* (BNC: Guardian)

‘a- Mais son grand-père, il ne l’a vu que très peu.’

‘b- Cette direction, en bref, met en place 10 zones clés de ‘gain de santé’.’

(12) Verbe > interjection: *bugger* ‘zut’

a *Can’t even come and say hello, so **bugger** him!* (BNC: conversation)

b *See, I knew she was gonna say that! Oh **bugger!*** (BNC: conversation)

‘a- Peux même pas venir et lui dire bonjour, alors zut!’

‘b- Tu vois, je savais qu’elle allait dire ça ! Oh zut!’

(13) Adjectif > marqueur discursif: *right* ‘bien’

a *She’ll set us on the **right** track.* (BNC: fiction)

b ***Right**, have you finished now?* (BNC: meeting)

‘a- Elle nous mettra sur le bon chemin.’

‘b- Bien, as-tu fini maintenant ?’

(14) Proposition principale > Subordonnée de commentaire: *you know* ‘tu sais’

a ***You know** these things better than I, Mr. B.* (BNC: drama)



- b *To make it clear, **you know**, we don't want this to go ahead.*  
(BNC: meeting)  
'a- Tu connais ces choses mieux que moi, M. B.'  
'b- Pour être clair, tu sais, nous ne voulons pas que cela aille plus loin.'

(15) Proposition subordonnée > Proposition insubordonnée (voir Evans 2007; Heine et al. 2016)

- a *Open it up. See **if you like** it.* (BNC: fiction)  
b *Erm and we are now, **if you like**, putting it into a form which anyone (pause) can use irrespective of whether they have done the training.* (BNC: meeting)  
'a- Ouvre donc. Regarde si tu aimes.'  
'b- Uhm et nous sommes maintenant, si vous le voulez, en train de le mettre dans une forme que chacun (pause) peut utiliser qu'ils aient fait ou non la formation'

(16) Question polaire > tag: *isn't it/he/she* 'n'est-ce pas'

- a ***Isn't he** lovely?* (BNC: broadcast news)  
b *He's quite a good lodger **isn't he?*** (BNC: conversation)  
'a- N'est-il pas charmant?'  
'b- C'est vraiment un bon locataire, n'est-ce pas?'

D'après les généralisations proposées ci-dessus (cf. Tableau 1 de la Section 2.2), les expressions en (a) sont intégrées syntaxiquement et prosodiquement et contribuent au sens de la phrase dont elles font partie. Dans les exemples (b), en revanche, les expressions sont syntaxiquement détachées, se distinguent fréquemment par leur prosodie et se démarquent par des marques de ponctuation, et elles servent des fonctions de gestion discursive, comme l'organisation totale du texte, exprimant les attitudes de l'énonciateur, et/ou servant l'interaction entre énonciateur et coénonciateur.

### 3. Modèles de transcategorialité

La TC a été récemment le sujet d'une analyse remarquable de Do-Hurinville & Dao (2016). Dans son travail sur le vietnamien, Do-Hurinville (2010) propose une classification détaillée des types

de transcatégorialité dans cette langue, et selon Do-Hurinville & Dao (2016: 172), trois catégories générales peuvent être identifiées pour une typologie des modèles de transcatégorialité : (a) lexèmes (items lexicaux), (b) grams (items grammaticaux ou grammèmes), et (c) pragmatèmes (marqueurs pragmatiques), c'est-à-dire, des segments linguistiques qui étaient recrutés au service des fonctions à l'intérieur de l'espace métatextuel<sup>9</sup> (voir aussi Enfield (2006) sur la distinction entre hétérosémie de classe ouverte et hétérosémie de classe fermée).

D'après toutes les combinaisons concevables de ces catégories générales, quatre modèles basiques de transcatégorialité sont distingués chez Do-Hurinville & Dao (2016), à savoir ceux en (17). Tous les quatre types sont illustrés avec des exemples, la plupart en français, anglais et vietnamien.

(17) Types de modèles de transcatégorialité (d'après Do-Hurinville & Dao 2016: 172)

- a lexème - gram - pragmatème
- b lexème - gram
- c lexème - pragmatème
- d gram - pragmatème

Quelques exemples en anglais peuvent illustrer ces quatre types basiques. Do-Hurinville & Dao (2016: 172) illustrent (17a) avec les phrases en anglais en (18), où (18a) montre l'emploi lexical de *like*, (18b) son emploi grammatical (prépositionnel), et (18c) son emploi comme pragmatème.

- (18) a *He likes classical music.* 'Il aime la musique classique.'  
 b *She smokes like a chimney.* 'Il fume comme une cheminée.'  
 c *I didn't say that, like!* 'Je n'ai pas dit ça, quoi !'

<sup>9</sup> Le terme *pragmatème* inclut la plupart des marqueurs discursifs, qui contribuent rarement au contenu conceptuel d'un énoncé et ont des fonctions semantico-pragmatiques, spécialement en ce qu'ils lient et réalisent des actes illocutoires (Do-Hurinville & Hancil 2015).

Un exemple du type (17b) est offert par la forme *suppose*, qui est utilisé à la fois comme verbe et comme conjonction d'une protase conditionnelle, comme dans les exemples construits suivants :

- (19) a *I suppose Carla is right.* 'Je suppose que Carla a raison.'  
 b *Suppose Carla doesn't reply, what can Jim do?*  
 'Supposez que Carla ne réponde pas, que peut faire Jim?'

D'autres exemples de ce type sont donnés avec *have* 'avoir', qui est employé à la fois comme verbe lexical (lexème) et comme auxiliaire du perfect (gramm), ou bien *while* 'tandis que', qui est utilisé à la fois comme nom et comme conjonction de subordination.

Il semble que le type (17b) est le plus fréquent interlinguistiquement; des exemples courants peuvent être trouvés dans :

- les noms de partie du corps fonctionnant aussi comme adpositions. Par exemple, l'élément *megbé* dans la langue éwé du sud-est du Ghana et du sud du Togo se trouve d'une part comme nom de partie du corps pour signifier 'dos' et d'autre part comme postposition locative et temporelle signifiant 'derrière, après' (Section 2.1),

- les verbes de mouvement physique 'aller (à)', ou de volition ('vouloir, souhaiter') employés aussi comme auxiliaires de futur (Section 2.1; voir Kuteva et al. 2019 pour plus d'exemples).

Considérons aussi l'exemple du vietnamien en (20), où l'énoncé est restreint aux formes du type (17b): Le premier emploi de *đi* 'aller' est un lexème et le second un gram à l'impératif, ce dernier étant une forme grammaticalisée du premier.

- (20) vietnamien (Do-Hurinville (2010: 15))

<i>đi</i>	<i>đi</i>
aller	IMP
'vas-t-en!'	

Un exemple en anglais du type (17c) peut être trouvé dans la forme anglaise *well* ‘bien’, dont les emplois incluent celui d’adverbe (lexème), comme en (21a), et celui de pragmatème comme en (21b) (cf. Jucker 1997; Cuenca 2008; Aijmer & Simon-Vandenberg 2003).

- (21) a *Sorry, I can't hear you well.* ‘Désolé, je ne vous entends pas bien.’  
 b *This is, well, not exactly what I said.* ‘C’est, eh bien, pas exactement ce que j’ai dit.’

Les pragmatèmes offrent aussi des exemples courants du modèle type (17d), où de tels marqueurs montrent la même forme que les marqueurs grammaticaux étymologiquement liés (grams) mais pas que les items grammaticaux. Do-Hurinville & Dao (2016: 172) proposent l’exemple en (22), où (22a) montre l’emploi de la forme anglaise *but* ‘mais’ comme conjonction ‘gram’ et (22b) comme particule finale (marqueur pragmatique), classée communément comme marqueur discursif (Haselow 2013, 2016).

- (22) a *I may be old, but I can still ride a bike.* ‘J’ai beau être vieux, mais je sais encore faire du vélo.’  
 b *Yes, and it might kill the flowers off, but.* ‘Oui, et cela pourrait tuer les fleurs, quoi.’

La typologie de base en (17) ne conclut pas la série de modèles de transcategorialité qui existent. De plus, il y a des cas où les distinctions de catégories internes forment une partie des modèles plus complexes qui incluent une autre catégorie. Un tel cas est offert, par exemple, dans la forme française *limite*, qui est discutée avec force détails par Do-Hurinville & Dao (2016). Comme (23) le montre, *limite* présente un modèle de transcategorialité qui combine trois emplois lexicaux, en tant que nom, adjectif et adverbe (23a-c), avec un emploi pragmatique de particule finale en (23d).

- (23) Emplois transcategoriels de l’item français *limite* (Do-Hurinville & Dao (2016: 177)

	<i>Exemple</i>						<i>Categorie</i>
a	<b>limite</b>	<i>d'une</i>	<i>ville</i>				Nom
b	<i>date</i>	<b>limite</b>					Nom épithète
c	<i>Ses</i>	<i>Plaisan- teries</i>	<i>sont</i>	<i>toujours</i>	<i>très</i>	<b>limite</b>	Adjectif
d	<i>Cette</i>	<i>ville</i>	<i>est</i>	<i>triste</i>	<b>limite</b>	<i>sinistre</i>	Adverbe
e	<i>C'est</i>	<i>votre</i>	<i>bébé,</i>	<b>limite!</b>			Particule finale

Les observations de cette section étaient restreintes à un échantillonnage de modèles de transcatégorialité. Plus de recherche est nécessaire, d'une part, pour révéler la distribution interlinguistique de tels modèles. Par exemple, Robert (2004) distingue trois stratégies pour expliquer les modèles de transcatégorialité, à savoir la transcatégorialité orientée, générique et fonctionnelle. Cette distinction montre certaines corrélations avec la division classique des types langagiers en langues flexionnelles, isolantes et agglutinatives, respectivement. A la fois la qualité et la quantité de transcatégorialité sont contingentes au type morphosyntaxique de la langue concernée, avec les langues du type analytique-isolant exhibant distinctement la plupart des modèles de transcatégorialité. Une question qui survient aussi à la suite de ce travail est de savoir si, ou jusqu'à quel point, la typologie proposée en (17) est en corrélation avec d'autres variables qui sont communément invoquées pour être en jeu dans la typologie de langue.

D'autre part, plus de recherche est aussi nécessaire pour comprendre le rôle joué par les modèles de transcatégorialité dans la structuration de la grammaire et du discours.

## 4 Explications

Comment expliquer la large présence de la transcatégorialité à travers les langues ? A en juger ce qui a été écrit sur ce sujet, les hypothèses en (24) sont peut-être celles qui viennent à l'esprit.

(24) Lignes d'explication pour la transcatégorialité

- a Il n'y a aucune explication raisonnable; donc, il n'y a pas besoin de trouver une explication.
- b La transcatégorialité est le résultat de processus diachroniques et, par conséquent, peut être expliquée exhaustivement en se référant à ces processus.
- c Puisque la transcatégorialité est présente à travers le monde, elle doit servir quelque but; donc, elle devrait être expliquée par les motivations que les énonciateurs ont en utilisant la transcatégorialité.

D'après ce que nous savons, l'hypothèse nulle en (24a) n'a jamais été sérieusement proposée par aucun étudiant des phénomènes transcatégoriels et nous ne la poursuivrons pas outre mesure dans cet article. Il nous reste par conséquent l'hypothèse en (24b) et en (24c), qui ont trouvé matière à discuter.

#### **4.1 Explications diachroniques**

Les manifestations morphosyntaxiques de la transcatégorialité ont été identifiées comme étant dues principalement aux effets de la grammaticalisation (par exemple, Robert 2003a-c; 2004) et donc, il est possible de les comprendre dans une large mesure en référence à cette notion. D'après celle-ci, Robert (2004: 119-20) observe que la grammaticalisation est l'aspect diachronique du phénomène plus général de la transcatégorialité. En particulier, ce que Robert (2004) appelle la TC générique semble être une force majeure dans la structuration des langues analytiques-isolantes, où le contexte est d'importance majeure pour distinguer les traits sémantiques et syntaxiques associés à l'emploi des ensembles transcatégoriels (voir, par exemple, Bisang 2004).

La grammaticalisation est présumément la source diachronique la plus importante pour la TC mais comme il a été observé ci-dessus, il y a une seconde source diachronique, à savoir la cooptation. Comme cela a été souligné dans la Section 2.2, les deux sont différentes (voir Heine 2013: 2022-3) et donnent naissance à des types contrastés de transcatégorialité, en ce que la première mène la danse comme règle pour la transcatégorialité phrastique et la

seconde pour la transcatégorialité discursive. De la même façon, les deux partagent un nombre de traits. D'abord, ce sont toutes deux des mécanismes diachroniques. Deuxièmement, elles apparaissent être construites essentiellement à partir de la même stratégie cognitivo-communicative par laquelle des ressources linguistiques existantes sont exploitées pour exprimer de nouvelles fonctions grammaticales, créant ainsi de nouvelles expressions en utilisant du matériel linguistique ancien pour de nouveaux sens. Et troisièmement, l'issue est la même en ce que les deux ont pour effet qu'une seule et même unité linguistique se sépare en catégories distinctes où chacune appartient à un plan différent de l'organisation grammaticale.

Ce que les approches de la grammaticalisation et de la cooptation ont en commun en particulier est qu'elles visent à expliquer la structure des expressions linguistiques en se référant aux facteurs historiques qui lui ont donné naissance. Dans le cas de la grammaticalisation, le processus est bien connu ; il est décrit comme étant celui par lequel des expressions linguistiques pour des sens concrets, facilement accessibles et/ou clairement identifiés sont utilisés pour exprimer aussi des sens grammaticaux qui sont moins concrets, moins facilement accessibles et moins clairement identifiés. C'est un processus graduel menant à l'émergence de nouvelles catégories grammaticales par l'intermédiaire d'une réinterprétation induite par le contexte (Heine et al. 1991: 28; Heine 1997; 2003). Dans le cas de la cooptation, la stratégie est au service de la création de nouvelles expressions pour l'organisation textuelle, l'interaction énonciateur-coénonciateur, et/ou les attitudes de l'énonciateur en transférant du matériel de la grammaire de phrase vers le plan de la gestion discursive.

#### **4.2 Explications synchroniques**

Dans d'autres études, des explications synchroniques de la TC sont cherchées, la plupart dans les travaux de Stéphane Robert. Elle note que l'étude des marqueurs transcatégoriels permet d'aller de l'étude de la grammaticalisation en diachronie à celle de la transcatégorialité en synchronie (Robert 2003a: 11). Pour rendre compte du fonctionnement spécifique des morphèmes, caractérisé par *une variation de leur portée syntaxique et sémantique* au travers

de leurs différents emplois, cet auteur propose un modèle dynamique d'analyse, qu'elle appelle la 'grammaire fractale', se définissant par deux mécanismes fondamentaux: la construction d'une forme schématique invariante, qui rend compte de l'unité du terme, et l'activation de propriétés d'échelles, qui rend compte de la variation sémantique et syntaxique (Robert 2003b, 2004). Dans ce modèle dynamique, la polysémie des termes transcategoriels est donc explicitement reliée à leur flexibilité syntaxique, l'une générant l'autre.

Sousjacente à l'explication de Robert est la notion de représentation (*construal*) pour expliquer des expressions linguistiques comme le morphème *ginnaaw* de la langue atlantique wolof. Ce morphème est utilisé comme (a) nom de partie du corps ('dos'), (b) préposition ('derrière', 'excepté'), et (c) conjonction de subordination (le 'puisque' causal) (Robert 2004 : 120). Ces différents emplois de *ginnaaw* reflètent, comme Robert (2004 : 11) en fait l'hypothèse,

the construal of a common schematic form (or image-schema) [...] which is abstracted from one use to another and mapped onto different domains (the referential domain of lexicon when used as a noun, the domain of noun phrase when used as a preposition, and the domain of clause when used as a subordinating conjunction), with a corresponding increase in its syntactic and semantic scope (lexical, prepositional noun phrase, coordinating conjunction). Therefore, this schematic form can be said [...] to constitute the unity of the transcategorial morpheme, [where] the schematic form is [...] a semantic form that serves as a "matrix" for the construal of new meanings, when mapped on new domains [...]. (Robert 2004: 11)

'la représentation d'une forme schématique commune (ou schéma-image) [...] qui est extraite d'un emploi à un autre et intégrée dans différents domaines (le domaine référentiel du lexique quand il est utilisé comme nom, le domaine du syntagme nominal quand il est utilisé comme préposition, et le domaine de la proposition quand le terme est utilisé comme conjonction de subordination), avec un accroissement correspondant de sa portée syntaxique et sémantique (lexical, syntagme prépositionnel, conjonction de coordination). Par conséquent, on peut dire que cette forme schématique [...] constitue l'unité du morphème transcategoriel, [dans laquelle] la forme schématique est [...] une forme sémantique qui sert de « *matrice* » pour la construction de nouveaux sens, quand elle est intégrée à de nouveaux domaines [...]'.

Robert propose d'expliquer la TC en termes de motivation économique. Ainsi, pour Robert (2003a-c), la TC est « un moyen



d'optimisation des systèmes linguistiques, permettant à un minimum de formes d'avoir un maximum de fonctions ». Afin de reconnaître dans l'activité humaine deux forces antonymiques satisfaisant à la fois les besoins communicatifs et limitant l'effort pour y arriver, elle invoque le travail d'Anward (2000 : 38; « maximiser le sens et minimiser l'effort »), le principe du moindre effort de Zipf (1949), et la notion d'économie d'André Martinet. Notons que d'une façon similaire, Enfield (2006: 297) montre son intérêt principal pour l'hétérosémie en termes d'« économie de la règle ».

L'idée de réutiliser les unités linguistiques existantes pour des buts nouveaux joue aussi, d'après ce qu'on a argué, un rôle important dans la production langagière plus généralement.

Dąbrowska (2014), par exemple, explique que les utilisateurs du langage s'appuient fortement sur la stratégie de « recyclage » de morceaux de langage en les combinant de différentes façons pour construire de nouveaux énoncés. Ce dont on bénéficie la TC à partir de la perspective synchronique est qu'ainsi cela permet aux énonciateurs de répondre de manière flexible – dans le cas de la cooptation, même instantanément – à de nouveaux besoins communicatifs avec relativement peu de coûts en redéployant simplement les unités langagières existantes pour des buts nouveaux.

### **4.3 Discussion**

Les deux types d'explications présentés brièvement dans la précédente section ne sont pas nécessairement incompatibles l'un avec l'autre, ils se complètent plutôt, comme l'ont démontré les travaux de Robert (2004 et ailleurs). Par exemple, il semblerait qu'on puisse affirmer relativement sans controverse que la grammaticalisation est le facteur le plus important dans le déclenchement de la TC. Mais la grammaticalisation elle-même a besoin d'une explication et les motivations synchroniques, comme la solution de problèmes et les besoins cognitivo-communicatifs, ont offert, comme cela a été montré, une motivation majeure à la grammaticalisation (cf. Heine et al. 1991).

On peut discuter du fait que l'hypothèse la plus ambitieuse et la plus exigeante théoriquement réside dans l'explication synchronique, comme l'a postulé en particulier Robert (2004), ce qui a des implications pour notre compréhension de la façon dont le langage, et spécialement le sens linguistique, est façonné. De la même façon, cette hypothèse connaît un problème qui demande plus de recherche, à savoir si, ou jusqu'à quel point, les énonciateurs en fait utilisent leurs modèles transcategoriels pour des raisons d'économie. Et s'ils le font, quelles sont les preuves empiriques qui établissent, comme Robert (2004) le montre, que les énonciateurs imposent une matrice schématique hiérarchiquement structurée pour l'interprétation des sens dans des domaines différents de la grammaire, liant ainsi les sens variés d'un ensemble transcategoriel à un autre dans un format de principe.

Nous croyons que ce problème peut être résolu mais, comme cela a été observé ci-dessus, il présuppose une recherche plus approfondie, qui s'appuie dans sa méthodologie de préférence sur une approche expérimentale.

## 5 Conclusions

Do-Hurinville & Dao (2016) utilisent fort à propos l'expression *une histoire de limite sans limite* dans le titre de leur monographie sur la transcategorialité. Dans (1) de l'introduction Section 1, tout un catalogue de questions était présenté. Nous sommes maintenant en position d'offrir des réponses au moins partielles. Nous n'avons pas été capables de répondre à la question (1a), qui est de savoir si la transcategorialité est un phénomène pertinent à travers les langues. Nous appuyant sur les travaux de Robert (2003a-c; 2004), Do-Hurinville (2010), Do-Hurinville & Dao (2016), cependant, il y a de bonnes raisons de supposer que la transcategorialité peut être trouvée sous une forme ou une autre dans la plupart des langues du monde (voir aussi Kuteva et al 2019 pour davantage d'exemples liés à la grammaticalisation).

La question (1b) a trait à la typologie des différentes formes de transcategorialité, et elle a constitué l'objet principal de notre discussion dans la Section 3, où quatre modèles principaux ont été distingués. D'importance particulière pour le corps de cet article est

la distinction entre transcatégorialité phrastique et transcatégorialité discursive, ainsi qu'entre grammaticalisation et cooptation, respectivement. Cette distinction, qui a été soulignée pour la première fois par Do-Hurinville & Hancil (2015) et Do-Hurinville & Dao (2016), a été discutée dans la Section 2, même s'il est urgent qu'une analyse plus détaillée de la transcatégorialité discursive soit menée. Notons que la distinction a une dimension à la fois synchronique et diachronique.

Finalement, dans la Section 4, nous avons cherché des explications pour la présence de la transcatégorialité et nous avons distingué l'analyse diachronique de l'analyse synchronique, tout en arguant qu'il serait bon de se préoccuper principalement dans des recherches futures sur la transcatégorialité de l'interface entre diachronie et synchronie. Une telle recherche devrait avoir aussi pour but de chercher des preuves qui permettent de réfuter l'hypothèse nulle formulée en (24a). Il semblerait qu'on puisse dire relativement sans controverse que la transcatégorialité, comme elle est comprise ici, est le résultat de processus diachroniques. Mais pour établir qu'elle fait partie du bagage cognitif de connaissance de l'énonciateur et du coénonciateur, utilisé pour l'identification des discours linguistiques et motivé par économie, ce phénomène requiert davantage de travaux empiriques.

## **Remerciements**

Nous souhaitons exprimer notre profonde gratitude à Stéphane Robert pour des commentaires détaillés sur une précédente version de cet article, même si l'article ne correspond pas entièrement à ses attentes. Notons que c'est Stéphane qui, la première, a introduit le terme de transcatégorialité dans le discours linguistique.

Les auteurs Bernd Heine et Gunther Kaltenböck souhaitent exprimer leur gratitude à Sylvie Hancil pour son invitation à l'atelier sur la transcatégorialité, qui eut lieu à l'Université de Rouen le 27 avril 2016, ainsi qu'aux participants de l'atelier, et à Danh-Thành Do-Hurinville pour toute sa coopération.

Bernd HEINE (Université de Cologne)  
 Gunther KALTENBÖCK (Université de Graz)  
 Sylvie HANCIL (Université de Rouen)

### Abbreviations

FUT = temps futur; IMP = impératif; INF = préfixe de l'infinif; N1, N9 = classe nominale 1, 9; PRES = temps présent; PROG = aspect progressif; PROX = aspect proximatif.

### Références bibliographiques

- Aijmer, Karin. 1997. *I think*— an English modal particle. In Toril Swan & Olaf Jansen-Westvik (eds.), *Modality in Germanic languages: Historical and comparative perspectives*. Berlin & New York: Mouton de Gruyter, 1-47.
- Aijmer, Karin & Anne-Marie Simon-Vandenberg. 2003. The discourse particle 'well' and its equivalents in Swedish and Dutch. *Linguistics* 41, 1: 1123-1161.
- Anward, Jan. 2000. A dynamic model of part-of-speech differentiation. In Petra M. Vogel and Bernard Comrie (eds.), *Approaches to the Typology of Word Classes*. Berlin: Mouton de Gruyter, 3-45.
- Arroyo, José Luis Blas. 2011. From politeness to discourse marking: The process of pragmaticalization of *muy bien* in vernacular Spanish. *Journal of Pragmatics* 43, 855-874.
- Beijering, Karin. 2012. Expressions of epistemic modality in Mainland Scandinavian: A study into the lexicalization-grammaticalization-pragmaticalization interface. Groningen: Rijksuniversiteit Groningen dissertation.
- Bisang, Walter. 2004. Grammaticalization without coevolution of form and meaning as an areal phenomenon in East and mainland Southeast Asia - the case of tense-aspect-mood (TAM). In Bisang, Walter, Himmelmann, Nikolaus and Wiemer, Björn (eds.), *What Makes Grammaticalization? A Look from its*

- Components and its Fringes*. (Trends in Linguistics, 158). Berlin and New York: Mouton de Gruyter, 109-138.
- Bybee, Joan L., Revere D. Perkins & William Pagliuca. 1994. *The Evolution of Grammar: Tense, Aspect, and Modality in the Languages of the World*. Chicago: University of Chicago Press.
- Craig, Colette G. 1991. Ways to go in Rama: a case study in polygrammaticalization. In Traugott, Elizabeth C. and Bernd Heine (eds.) 1991. *Approaches to grammaticalization*. Volume 2. Amsterdam, Philadelphia: Benjamins, 455-92.
- Cuenca, Maria-Josep. 2008. Pragmatic markers in contrast: The case of *well*. *Journal of Pragmatics* 40, 1373-91.
- Dąbrowska, Ewa. 2014. Recycling utterances: A speaker's guide to sentence processing. *Cognitive Linguistics* 25, 4: 617-53.
- Dik, Simon C. 1997. *The Theory of Functional Grammar, Part 2: Complex and Derived Constructions* (Functional Grammar Series 21). Berlin & New York: Mouton de Gruyter.
- Do-Hurinville, Danh-Thành 2010. Les parties du discours en vietnamien: grammaticalisation et transcategorialité. *Bulletin de la Société Linguistique de Paris* 105, 1: 327-70.
- Do-Hurinville, Danh-Thành & Huy Linh Dao 2016. La transcategorialité: une histoire de limite sans limite. *Bulletin de la Société Linguistique de Paris* 111, 1: 157-211.
- Do-Hurinville, Danh-Thành & Sylvie Hancil. 2015. *La transcategorialité à travers les langues*. University of Rouen, Typescript.
- Dostie, Gaétane. 2004. *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs: Analyse sémantique et traitement lexicographique*. Brussels: De Boeck & Larcier.
- Dostie, Gaétane. 2009. Discourse markers and regional variation in French: A lexico-semantic approach. In Kate Beeching, Nigel Armstrong and Françoise Gadet (eds.), *Sociolinguistic Variation in Contemporary French*. Amsterdam, Philadelphia: Benjamins. 201-14.
- Enfield, N. J. 2006. Heterosemy and the grammar-lexicon trade-off. In Ameka, Felix, Allan Dench & Nicholas Evans (eds.), *Catching Language*. Berlin: Mouton de Gruyter. 297-320.
- Erman, Britt & Ulla-Britt Kotsinas. 1993. Pragmaticalization: The case of *ba* and *you know*: *Studier i modern sprakvetenskap* 10, 76-92.

- Frank-Job, Barbara. 2006. A dynamic-interactional approach to discourse markers. In Kerstin Fischer (eds.), *Approaches to discourse particles*, 395-413. Amsterdam: Elsevier.
- Günthner, Susanne. 1999. Entwickelt sich der Konzessivkonnektor *obwohl* zum Diskursmarker? Grammatikalisierungstendenzen im gesprochenen Deutsch. *Linguistische Berichte* 180, 409-446.
- Hancil, Sylvie, Danh Thành Do-Hurinville and Huy Linh Dao (eds.) 2018. Transcategoriality. A crosslinguistic perspective, *Cognitive Linguistic Studies* 5, 1 (special issue).
- Haselow, Alexander 2013. Arguing for a wide conception of grammar: The case of final particles in spoken discourse. *Folia Linguistica* 47, 2, 375-424.
- Haselow, Alexander 2016. A processual view on grammar: macrogrammar and the final field in spoken syntax. *Language Sciences* 54, 77-101.
- Heine, Bernd. 1992. Grammaticalization chains. *Studies in Language* 16, 2, 335-368.
- Heine, Bernd. 2003. Grammaticalization. In Joseph, Brian D. & Richard D. Janda (eds.) 2003, *The Handbook of Historical Linguistics*. Oxford: Blackwell, 575-601.
- Heine, Bernd. 2013. On discourse markers: Grammaticalization, pragmaticalization, or something else? *Linguistics* 51, 6, 1205-1247.
- Heine, Bernd 1997. *Cognitive Foundations of Grammar*. Oxford, New York: Oxford University Press.
- Heine, Bernd. 2018. Are there two different ways of approaching grammaticalization? In Hancil, Sylvie, Tine Breban and José Vicente Lozano (eds.), *New Trends on Grammaticalization and Language Change*. Amsterdam, Philadelphia: Benjamins, 23-54.
- Heine, Bernd, Ulrike Claudi & Friederike Hünemeyer. 1991. *Grammaticalization: A Conceptual Framework*. Chicago: University of Chicago Press.
- Heine, Bernd & Gunther Kaltenböck. 2015. Ways leading to transcategoriality. Paper presented at the Workshop on transcategoriality. Université de Rouen, April 27, 2015.
- Heine, Bernd, Gunther Kaltenböck, & Tania Kuteva. 2016. On insubordination and cooptation. In Evans, Nicholas and Honoré Watanabe (eds.), *Insubordination*. (Typological Studies in Language). Amsterdam, Philadelphia: Benjamins, 39-63.

- Heine, Bernd, Gunther Kaltenböck, Tania Kuteva, & Haiping Long. 2017. Cooptation as a discourse strategy. *Linguistics* 55, 1-43.
- Heine, Bernd & Mechthild Reh. 1984. *Grammaticalization and Reanalysis in African Languages*. Hamburg: Buske.
- Hilpert, Martin. 2008. *Germanic Future Constructions: A Usage-Based Approach to Language Change*. (Constructional Approaches to Language, 7.) Amsterdam, Philadelphia: Benjamins.
- Hopper, Paul J. & Elizabeth C. Traugott. 2003. *Grammaticalization*. 2<sup>nd</sup> revised edition. Cambridge: Cambridge University Press.
- Jucker, Andreas H. 1997. The discourse marker *well* in the history of English. *English Language and Linguistics* 1, 1, 91-110.
- Kaltenböck, Gunther, Bernd Heine & Tania Kuteva. 2011. On thetical grammar. *Studies in Language* 35, 4, 848-893.
- Kuteva, Tania, Bernd Heine, Bo Hong, Haiping Long, Heiko Narrog, & Seongha Rhee. 2019. *World Lexicon of Grammaticalization*. Second, extensively revised and updated edition. Cambridge: Cambridge University Press.
- Lichtenberk, Frantisek. 1991. Semantic change and heterosemy in grammaticalization. *Language* 67, 3, 475-509.
- Mair, Christian. 2004. Corpus linguistics and grammaticalization theory: Statistics, frequency, and beyond. In Lindquist, H. and C. Mair (eds.), *Corpus Approaches to Grammaticalization in English*. Amsterdam, Philadelphia: Benjamins, 121-150.
- Norde, Muriel. 2009. *Degrammaticalization*. Oxford: Oxford University Press.
- Nougayrol, P. 2003. Note sur un cas de polyfonctionnalité : le pronom associatif *nə* du gula, in Stéphane Robert (ed.), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation, Afrique et Langue* (Louvain-Paris, Peeters) 5, 231-238.
- Ocampo, Francisco. 2006. Movement towards discourse is not grammaticalization: The evolution of /claro/ from adjective to discourse particle in spoken Spanish. In Nura Sagarra & Almeida Jacqueline Toribio (eds.), *Selected proceedings of the 9th Hispanic linguistics symposium*, 308-319. Somerville, MA: Cascadilla Proceedings Project.
- Persson, Gunnar. 1986. Homonymy, polysemy and heterosemy: The types of lexical ambiguity in English. In Karl Hyldgaard-Jensen and Arne Zettersten. *Symposium on Lexicography III*:

- Proceedings of the Third International Symposium on Lexicography, Copenhagen, 14-16 May*. Tübingen: Niemeyer, 269-80.
- Robert, Stéphane (ed.). 2003a. *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation*. (Afrique et Langage, 5.). Louvain-Paris: Peeters.
- Robert, Stéphane. 2003b. Polygrammaticalisation, grammaire fractale et propriétés d'échelle. In Robert, Stéphane (eds.). *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation*. (Afrique et Langage, 5.). Louvain-Paris: Peeters, 85-120.
- Robert, Stéphane. 2003c. Vers une typologie de la transcategorialité. In Robert, Stéphane (eds.). *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation*. (Afrique et Langage, 5.). Louvain-Paris: Peeters, 255-270.
- Robert, Stéphane. 2004. The challenge of polygrammaticalization for linguistic theory: fractal grammar and transcategorial functioning. In Zygmunt Frajzyngier, Adam Hodges, and David S. Rood (eds.), *Linguistic Diversity and Language Theories*. (Studies in Language Companion Series, 72.) Amsterdam, Philadelphia: Benjamins, 119-142. [Reprinted in Hancil et al. 2018: 106-132].
- Taglicht, Josef. 2001. *Actually, there's more to it than meets the eye*. *English Language and Linguistics* 5(1), 1-16.
- Zipf, George K. 1949. *Human behavior and the principle of least effort: An introduction to human ecology*. Cambridge, Mass.: Addison-Wesley.





## Chapitre II

# Une typologie de la transcatégorialité entre la syntaxe et la morphologie

### Abstract

Transcategoriality is a central issue in the typology of parts-of-speech systems. Based on the notion of flexibility and its realization at the levels of morphology and syntax as discussed by van Lier & Rijkhoff (2013), this paper presents a typological framework for the cross-linguistic comparison of parts-of-speech systems. With its focus on languages that take extreme positions in that framework (mainly classical Chinese and Tagalog), it will show (i) that there is always a distinction between nouns and verbs (either at the morphological or the syntactic level) and (ii) that extreme positions are often due to semantically/cognitively arbitrary diachronic changes in terms of morphophonological reduction. This last point is concerned with the broader question of the theoretical status and the motivations of our tools of synchronic typological assessment and the diachronic processes that create the phenomena they analyse.

### 1. Introduction : la notion de transcatégorialité

L'existence de mots qui semblent relever de plusieurs parties du discours est bien connue dans beaucoup de langues, notamment le français, où l'on trouve des exemples comme *devoir* dans la fonction d'un nom (*c'est son devoir*) et d'un verbe (*il va devoir faire des choix*). Tandis que ces exemples de transcatégorialité

représentent des cas particuliers dans des langues dont l'appartenance des éléments lexicaux soit à la catégorie nominale soit à la catégorie verbale est normalement bien déterminée dans le lexique, il y a des langues comportant des éléments lexicaux généralement plus flexibles. Cet article s'occupera de ces dernières et vise à présenter un cadre typologique pour décrire et comparer plusieurs types de transcategorialité extrême qui ont attiré l'intérêt de la typologie linguistique. Dans ce sens, les phénomènes de transcategorialité discutés ici sont caractérisés par leur haut degré de flexibilité que j'ai discuté sous le terme de « précatégorialité » (Bisang 2008), définie par l'absence systématique d'une distinction entre les usages nominaux et verbaux des mots dans le lexique d'une langue. Puisque ce degré extrême de flexibilité est inclus dans la notion de « transcategorialité », j'adopterai ce terme en me concentrant sur son côté extrême.

Le problème de l'analyse des parties du discours est le sujet de bien des publications comme p. ex. celles de Schachter (1985), Sasse (1993), Croft (2000), Evans & Osada (2005), Bisang (2011, 2013) et d'autres situées dans le cadre de la Grammaire Fonctionnelle (*Functional Grammar* ; Hengeveld 1992, Hengeveld et al. 2004, Hengeveld & Rijkhoff 2005 et van Lier & Rijkhoff 2013). Le présent article suivra l'approche de Hengeveld et ses collègues qui ont développé une grille typologique qui permet de classifier les systèmes des parties du discours dans les langues du monde selon le degré de flexibilité ou de rigidité avec lequel les éléments linguistiques concernés sont limités à certaines positions syntaxiques associées avec les parties du discours d'une langue. Comme cela sera expliqué plus en détail ci-dessous, les propriétés de la flexibilité et la rigidité seront combinées avec deux paramètres de transcategorialité, dont l'un se définit au niveau de la syntaxe et l'autre au niveau de la morphologie. Sur cette base, on discutera les deux hypothèses suivantes à l'aide de langues qui manifestent des cas de flexibilité extrême dans la littérature sur les parties du discours :

- (i) La différence entre le nom et le verbe se manifeste toujours, ou au niveau de la syntaxe ou au niveau de la morphologie.

- (ii) Les cas qui paraissent être typologiquement extrêmes ou exceptionnels sont assez souvent dus à des changements morphophonologiques qui sont purement arbitraires du point de vue d'une motivation cognitive/sémantique.

Dans l'approche adoptée ici, un élément linguistique est flexible si sa distribution couvre plus d'une fonction syntaxique sans aucun changement de forme (p. ex. celle d'un verbe *et* celle d'un nom), mais elle est rigide si cet élément se limite à une seule fonction. Dans un système flexible, les éléments en question sont des éléments mono-sémantiques dont la signification peut être dérivée par des règles d'interaction entre le lexème individuel et sa position syntaxique ou par des processus métaphoriques (voir section 2). Donc, un élément flexible X exprime la sémantique associée à un verbe dans une position syntaxique verbale et la sémantique associée à un nom dans une position syntaxique nominale. Au contraire, un élément rigide ne peut prendre qu'une seule position syntaxique associée à une seule partie du discours dans la langue à analyser. Hengeveld (1992) distingue les quatre parties du discours suivantes qui se définissent par l'usage non marqué d'un élément linguistique dans les fonctions syntaxiques suivantes :

- Verbe : fonction prédicative (position V)
- Nom : tête d'un syntagme nominal (position N)
- Adjectif : modificateur d'une tête nominale
- Adverbe : modificateur d'une tête verbale

Le présent article se limitera à la discussion des deux parties du discours du verbe et du nom. Cette flexibilité peut être illustrée par l'exemple du tongien (austro-nésien : océanique) et l'usage des mots *lele* et *fefine* qui, selon leurs positions syntaxiques verbales ou nominales, ont les significations suivantes illustrées dans (1) :

- *lele* : dans la position V : 'courir' (1a) ; dans la position N : 'quelqu'un qui court' (1b)
- *fefine* : dans la position V : 'être femme' (1b) ; dans la position N : 'femme' (1a)

Puisque l'ordre des mots en tongien est verbe-sujet, ces mots sont interprétés comme des verbes dans la première position après un marqueur de temps/aspect obligatoire dans l'exemple (1) et comme des noms dans la deuxième position introduite par l'article défini *e*.

- (1) Tongien (Broschart 1997) :
- a. *na'e lele e kau fefiné.*  
 PST courir ART PL:HUM femme  
 'Les femmes ont couru.'
- b. *na'e fefine e kau lele.*  
 PST femme ART PL:HUM courir  
 'Ceux qui ont couru sont les femmes.'

Les éléments flexibles peuvent être des éléments du lexique comme dans le cas du tongien (1) ou des marqueurs grammaticaux dépendants ou indépendants. Le premier cas, qui concerne la représentation d'un élément lexical dans la syntaxe, est décrit sous le terme « paramètre lexical / paramètre L (*lexical parameter / L parameter*) » par van Lier & Rijkhoff (2013), tandis que le deuxième cas, qui se définit par la distribution simultanée d'un marqueur grammatical dans la clause et dans le syntagme nominal, est appelé « paramètre grammatical / paramètre G (*grammatical parameter / G parameter*) ». Dans les cas discutés dans cet article, le paramètre G apparaît toujours dans la morphologie. Le cas de la flexibilité grammaticale (G) peut être illustré par la morphologie du khmer (austroasiatique : mon-khmer), qui est caractérisé par un grand nombre d'affixes qui produisent un nom avec une racine et un verbe avec une autre racine (pour une description générale de la morphologie du khmer, voir Jenner & Pou 1982, Bisang 1992: 447-472, Bisang 2015). Un préfixe tel que *prə-* peut donc former des verbes causatifs/transitifs avec les racines citées dans (2a) et des noms avec les racines citées dans (2b) :

- (2) Le préfixe *prə-* en khmer (Bisang 2013 : 291-292 ; Bisang 2015:685) :
- a. Le préfixe *prə-* en fonction verbale (causative, transitive) :
- |                          |    |                            |
|--------------------------|----|----------------------------|
| <i>kaət</i> 'être né'    | —> | <i>prə-kaət</i> 'produire' |
| <i>do:c</i> 'ressembler' | —> | <i>prə-do:c</i> 'comparer' |

b. Le préfixe *prə-* en fonction nominale :

*cheh* ‘prendre feu’ → *prə-cheh* ‘la mèche’  
*vɛ:ŋ* ‘être long’ → *prə-vaey* ‘la longueur’

L’infixe *-vmn-/-vN-* est un autre morphème avec les mêmes propriétés. Il produit des verbes avec les racines dans l’exemple (3a) et des noms avec les racines dans (3b) :

(3) L’infixe *-vmn-/-vN-* en khmer (Bisang 2013 : 291-292 ; Bisang 2015 : 685) :

a. L’infixe *-vmn-/-vN-* en fonction verbale (causative, transitive) :

*thləək* ‘tomber’ → *t<ùm>ləək* ‘faire tomber’  
*slap* ‘mourrir’ → *s<əm>lap* ‘tuer’

b. L’infixe *-vmn-/-vN-* en fonction nominale :

*tba:n* ‘tisser’ → *d<əm>ba:n* ‘le métier à tisser’  
*thjuən* ‘lourd’ → *t<ùm>juən* ‘la lourdeur, le poids’

La combinaison des deux paramètres L (lexical) et G (grammatical) avec les valeurs FLEXIBLE ou RIGIDE aboutit à quatre types de flexibilité (voir van Lier & Rijkhoff 2013: 25) :

- (A)  $L_{\text{FLEXIBLE}} / G_{\text{RIGIDE}}$  : Les systèmes de ce type ont des lexèmes flexibles qui peuvent apparaître dans les positions V ou N et des éléments morphologiques limités à une seule partie du discours.
- (B)  $L_{\text{RIGIDE}} / G_{\text{FLEXIBLE}}$  : Les lexèmes n’appartiennent qu’à une seule partie du discours, tandis que les éléments morphologiques peuvent prendre les fonctions de plus d’une partie du discours.
- (C)  $L_{\text{FLEXIBLE}} / G_{\text{FLEXIBLE}}$  : Dans un système de ce type, les lexèmes et les éléments morphologiques sont libres d’apparaître dans plus d’une fonction.
- (D)  $L_{\text{RIGIDE}} / G_{\text{RIGIDE}}$  : Les lexèmes et les éléments morphologiques sont limités à une seule partie du discours.

Ces quatre types seront présentés dans la section 2, qui discutera la validité de l'approche de Hengeveld et ses collègues et qui montrera que même dans les cas extrêmes il y a toujours une différence entre les deux catégories du nom et du verbe (hypothèse (i)), soit au niveau de la syntaxe, soit au niveau de la morphologie. La section 3 prendra la perspective diachronique pour montrer l'arbitraire cognitif/sémantique du développement des cas typologiquement exceptionnels comme le chinois classique et le tagalog (hypothèse (ii)). La conclusion dans la section 4 donnera un résumé et se terminera sur une remarque générale sur la relation entre la comparaison typologique au niveau de la synchronie et les mécanismes diachroniques qui les produisent.

## 2. Les quatre types de flexibilité

Cette section présentera quelques exemples pour tous les quatre types de flexibilité. Son accent sera sur des cas qui sont typologiquement extrêmes ou exceptionnels dans le sens qu'ils sont difficiles à intégrer dans des modèles typologiques existants. Une de ces langues est le chinois classique du 5<sup>e</sup> au 3<sup>e</sup> siècle avant JC, qui est assez proche du type (C)  $L_{flexible} / G_{flexible}$  et dont l'existence est peu probable selon Hengeveld (1992). L'autre est le tagalog qui représente un type (D)  $L_{rigide} / G_{rigide}$  non prévu dans le modèle du même auteur.

Le type (A) est représenté par le tongien tel que discuté dans Broschart (1997). Tout en étant une langue flexible au niveau lexical (voir l'exemple (1)), cette langue est en revanche rigide au niveau des marqueurs morphologiques. Le tongien a tout un inventaire de marqueurs qui ne peuvent être utilisés qu'avec des racines dont le concept sémantique correspond prototypiquement ou à la catégorie du nom ou à la catégorie du verbe dans les langues à système  $G_{RIGIDE}$ . Le suffixe -'anga est un bon exemple d'un marqueur nominalisateur :

(4) Le suffixe -'anga 'nominalisateur' (Broschart 1997) :

<i>pule</i> 'régner'	—>	<i>pule'anga</i> 'gouvernement'
<i>mohe</i> 'dormir'	—>	<i>mohe'anga</i> 'le lit'
<i>motu'a</i> 'être vieux, âgé'	—>	<i>motu'a'anga</i> 'la raison pour laquelle qqn. a vieilli'

Quoique les éléments morphologiques du tongien ne puissent être combinés qu'avec des racines avec des dénnotations prototypiquement représentées ou par des noms ou par des verbes ( $G_{\text{RIGIDE}}$ ), les combinaisons morphologiques qui en résultent peuvent prendre la fonction nominale ou verbale selon le paramètre  $L_{\text{FLEXIBLE}}$ . Donc, le tongien représente clairement le type (A).

Ces faits d'une morphologie qui montre des effets nominaux et verbaux qui n'affectent pas la distribution d'un mot sur les positions N et V dans la syntaxe confirment aussi l'hypothèse (i).

Le type (B) est représenté par le khmer, qui est une langue avec une morphologie flexible comme indicateur du paramètre  $G_{\text{FLEXIBLE}}$  (voir les exemples (2) et (3)). En dépit de la flexibilité morphologique, chaque élément morphologiquement dérivé est clairement assigné à une seule partie du discours (Bisang 2013: 288-295). Dans l'exemple (5a), la dérivation par l'infixe *-vmN/-vN-* ne peut être que nominale, tandis que le même infixe produit une dérivation clairement verbale dans (5b) :

- (5) a. N : *bɔmbaək* 'rompre', dérivé de *baək* 'être rompu'  
 b. V : *bɔntùk* 'la cargaison', dérivé de *tùk* 'charger'

L'existence des systèmes du type (C) est peu probable, parce que la double flexibilité et au niveau lexical et morphologique augmenterait les coûts de traitement cognitif à un point qui compromettrait sérieusement l'efficacité de la communication (van Lier & Rijkhoff 2013: 25). Le chinois classique est peut-être la langue la plus proche de ce type. Elle paraît être flexible au niveau lexical et elle n'a pas de morphologie ou paraît l'avoir perdue (voir ci-dessous et section 3). La flexibilité lexicale des lexèmes du chinois classique est discutée dans plusieurs publications récentes (Zhang 2005, Zádrapa 2011, Sun 2020). Dans Bisang (2008, 2013), j'ai décrit le chinois classique comme une langue précatégoriale, c'est-à-dire comme une langue dont l'usage des éléments lexicaux dans les positions N ou V n'est pas déterminé par le lexique. On peut trouver des lexèmes dénotant des objets ou des actions dans toutes les deux positions syntaxiques sans aucune différence de forme morphologique. Tout de même, cette flexibilité ne signifie



pas que tous les éléments lexicaux ont la même répartition statistique entre les deux positions, parce que celle-ci est le résultat d'inférence pragmatique. Dans le cas des lexèmes dénotant des objets, cette inférence paraît plus ou moins suivre l'hierarchie d'animéité (*animacy hierarchy*, Silverstein 1976), c'est-à-dire, la probabilité qu'un tel lexème prenne la position V se réduit de gauche à droite dans cette hiérarchie (Bisang 2008) :

(6) La hiérarchie d'animéité étendue d'après Croft (2003: 130) :

1<sup>re</sup>/2<sup>e</sup> personne > 3<sup>e</sup> personne > nom propre > N<sub>humain</sub> > N<sub>animé</sub> > N<sub>non-animé</sub>

C'est à cause de cette différence dans la probabilité d'être utilisé comme un verbe qu'il y a des lexèmes dénotant un objet mais qui ne sont jamais attestés dans la position V des textes classiques accessibles, tandis qu'il y en a d'autres que l'on trouve assez souvent dans cette fonction. Mais peu importe combien de fois un tel lexème apparaît dans la position verbale, ce qui est plus important c'est que sa sémantique peut être dérivée régulièrement dans la grande majorité des cas. Du point de vue de Evans & Osada (2005: 367), cette régularité de l'interaction d'un lexème individuel avec la sémantique associée à une position syntaxique est un critère fondamental pour prouver que la distinction entre noms et verbes manque à une langue. À mon avis, ce critère est pertinent aussi pour la flexibilité lexicale et la transcatégorialité.<sup>1</sup>

En chinois classique, il y a deux mécanismes qui déterminent l'interprétation d'un lexème dénotant des objets dans la position verbale (Sun 2020). D'un côté, on peut dériver la signification d'un tel lexème selon des règles qui dépendent de la classe sémantique à laquelle il appartient (p. ex. des lexèmes qui font référence à des êtres humains, des instruments, des parties du corps, des lieux ou des bâtiments, des pronoms, etc. voir Bisang 2008). De l'autre côté, il y a des métaphores qui sont complémentaires à ces règles (Sun

<sup>1</sup> Evans & Osada (2005) discutent trois critères. Comme je l'ai expliqué dans Bisang (2008), celui de la compositionnalité est pertinent. Les autres critères, ceux de la bidirectionnalité et de l'exhaustivité, sont impraticables ou peu réalistes dans leur caractère absolu.

2017). Pour en donner une évaluation, les deux mécanismes sont introduits par quelques exemples.

Les règles pour dériver la signification d'un lexème dénotant des objets dans la position verbale dépendent de la valence du verbe et, comme mentionné ci-dessus, de la classe sémantique du lexème en question. Dans tous les exemples ci-dessous, les lexèmes dénotant des objets sont enchâssés dans des constructions transitives avec un sujet qui précède le verbe et un objet qui le suit. La notation des règles est basée sur Van Valin (2005 ; pour les détails, voir Bisang 2008). Dans le cas des lexèmes qui dénotent des êtres humains, on peut dériver leurs significations dans la position verbale, d'après la règle suivante ( $SN_A$  = syntagme nominal qui représente l'agent,  $SN_U$  = syntagme nominal qui représente le patient (*undergoer*),  $N_{hum}$  = le lexème dénotant des êtres humains dans la position verbale) :

(7)  $SN_A$  CAUSE  $SN_U$  d'être/se comporter comme  $N_{hum}$ .

Dans l'exemple suivant, cette règle est appliquée au mot 友 *yǒu* 'ami', qui est interprété comme 'faire quelqu'un être un ami' dans le sens de 'traiter quelqu'un comme un ami' :

(8) Chinois classique (Mencius 5B.3) :

吾於顏般也，則友之矣。

wú yú Yàn Bān yě zé yǒu zhī yǐ.

1.SG pour Yan Ban ye alors ami OBJ:3 PF

'Ce que je suis pour Yan Ban, je le fais être un ami.' /

'Ce que je suis pour Yan Ban, je le traite comme un ami.'

Dans l'exemple suivant, la position verbale est prise par un nom propre, 吳王 *Wú wáng* [Wu roi] 'roi Wu'. D'après la règle établie en (7), on obtient l'interprétation 'Veux-tu me faire être un roi Wu ?', qui peut de nouveau être compris dans le sens de 'traiter quelqu'un d'une certaine manière', c'est-à-dire 'Veux-tu me traiter comme le roi Wu ?'. Pour comprendre le sens concret de cette phrase, il faut savoir que le roi Wu a été tué, ce qui donne finalement l'interprétation dramatique de 'Veux-tu me tuer ?' ou 'Veux-tu commettre un régicide ?'.

(9) Chinois classique (Zuo, Ding 10) :

公若曰爾欲吳王我乎。

*Gōng Ruò yuē ěr yù Wú wáng wǒ hū ?*

Gong Ruo dire 2.SG vouloir Wu roi 1.SG Q

‘Veux-tu me faire un roi Wu ?’ / ‘Veux-tu me traiter comme le roi Wu ?’

Pour les lexèmes dénotant des instruments dans la position verbale d’une construction transitive, la règle est la suivante ( $N_{instr}$  = lexème dénotant un instrument) :

(10)  $NP_A$  applique  $N_{instr}$  à  $NP_U$ .

Avec le lexème 鞭 *biàn* ‘le fouet’, cette règle produit l’interprétation ‘appliquer le fouet à quelqu’un’, c’est-à-dire ‘fouetter’ comme illustrée dans l’exemple suivant :

(11) Chinois classique (Zuo, Xi 23.4) :

公子怒欲鞭之。

*gōng zǐ nù yù biàn zhī.*

prince ê. en colère vouloir fouet OBJ:3

‘Le prince était en colère et voulut le fouetter [appliquer le fouet à lui].’

L’interprétation métaphorique peut être illustrée par le lexème 齒 *chǐ* ‘la dent’ dans l’exemple (12). Comme dans beaucoup d’autres lexèmes qui dénotent des parties du corps, l’interprétation dépend de la structure spatiale de l’objet en question. La notion clé dans notre exemple est celle de l’arrangement linéaire des dents individuelles, qui se trouvent toutes au même niveau dans la mâchoire inférieure et supérieure. Transmis au domaine social, cet arrangement spatial des dents dans la bouche produit l’interprétation de « se mettre au même rang ». Dans l’exemple (12), le locuteur exprime donc son hésitation de se mettre au même rang que les membres de la famille du roi Xue lors d’une audience :

(12) Chinois classique (Sun 2017: 204 ; Zuo, Yin 11) :

寡人若朝於薛，不敢於諸任齒。

*guǎrén ruò cháo yú Xuē, bù gǎn*

1.SG quand avoir.audience devant Xue NEG oser

*yú zhūrèn chī.*  
 avec membres.famille.royale dent  
 ‘Quand j’ai une audience devant le roi de Xue, je n’ose pas me  
 mettre au même rang que les membres de sa famille.’

Tous ces exemples ci-dessus sont des indicateurs de la flexibilité lexicale du chinois classique ( $L_{flexible}$ ). Le paramètre de la flexibilité grammaticale est plus difficile à évaluer. On peut reconstruire l’existence d’une morphologie dérivationnelle, qui ne se manifeste pas dans l’écriture et qui est en train de disparaître dans la période classique (Sagart 1999, Xu 2006, Baxter & Sagart 2014). Il est donc très probable que le chinois classique était une langue  $L_{FLEXIBLE}$  dans laquelle le paramètre G n’avait que peu d’importance. Dans cette situation historique spécifique, le chinois classique avec sa flexibilité lexicale et sa morphologie réduite représente peut-être le cas de flexibilité le plus extrême.

Le type (D) ( $L_{rigide}$ ,  $G_{rigide}$ ) est bien représenté par les langues indo-européennes, dont la majorité des éléments du lexique sont associés à une seule partie du discours (quoiqu’il y ait des exceptions comme *devoir* en français<sup>2</sup>). Une langue avec des lexèmes clairement limités à une seule partie du discours et des éléments morphologiques rigidement associés à seulement une partie du discours est l’anglais. Comme on voit dans (13), *tall* ‘grand’ ne peut qu’être un adjectif (ADJ) dans cette langue. De même, *girl* ‘jeune fille’ est un nom, *sings* ‘elle/il chante’ est un verbe (V) et *beautifully* ‘merveilleusement’ est un adverbe (ADV).

- (13) Anglais (Hengeveld 2013 : 32) :  
*The tall<sub>ADJ</sub> girl<sub>N</sub> sings<sub>V</sub> beautifully<sub>ADV</sub>.*  
 ‘La grande jeune fille chante merveilleusement.’

L’anglais est donc une langue à quatre parties du discours rigides. Il y a d’autres langues du type (D), qui ont moins de distinctions :

<sup>2</sup> Pour le cas de l’anglais, voir Clark & Clark (1979).

- (i) langues rigides à quatre distinctions : V, N, ADJ, ADV
- (ii) langues rigides à trois distinctions : V, N, ADJ
- (iii) langues rigides à deux distinctions : V, N
- (iv) langues à une seule partie du discours : V

D'après Hengeveld (1992), la seule partie du discours possible dans les langues du type (iv) est celle du verbe, dont le nahuatl classique, décrit par Launey (1994) comme une langue « omni-prédicative », est un bon exemple. Comme on peut montrer par le cas du tagalog (austro-nésien, Philippines), il y a des signes clairs d'un deuxième type de langues à une seule partie du discours qui n'a que des noms (Himmelman 1987, 2005, 2008, Bisang 2006). Étant donné que ce deuxième type contredit l'analyse de Hengeveld (1992), il sera discuté ci-après en plus de détail.

Une phrase déclarative simple du tagalog est caractérisée par l'ordre des mots prédicat – nom(s). Le prédicat n'est pas seulement marqué par des affixes d'aspect (perfectif, imperfectif, envisagé ; Schachter & Otanes 1972: 66) et de type d'action (*kind of action* ; voir Ramos 1974 : indicatif, distributif, aptatif, politesse, causatif), il a également un ensemble d'affixes qui expriment le rôle sémantique du syntagme marqué par *ang* (avec des noms communs) ou *si* (avec des noms propres) dans le schéma suivant :

- (14) PRÉDICAT      [*ang/si* N] [*ng* N] [*sa* N]  
 - aspect  
 - type d'action  
 - rôle sémantique

En plus du marqueur *ang/si*, pour lequel Schachter (1993) a présenté le terme *trigger* (T), le tagalog a des marqueurs de cas comme *ng* (*ni* avec des noms propres) et *sa* (*kay* avec des noms propres). Le marqueur *ng* est utilisé avec des noms qui ne sont pas dans la position marquée par *ang* et qui jouent les rôles d'agent, du patient ou d'une sous-catégorie de l'instrument. De même, le marqueur *sa* est associé à des noms qui n'apparaissent pas dans la position *ang* et qui jouent les rôles du lieu, du but ou de la source. Dans l'exemple (15a) ci-dessous, le verbe *bili* 'acheter' est marqué

par l'infixe *-um-* qui indique que le nom *lalaki* 'homme' dans le syntagme formé par *ang* joue le rôle d'agent (A). Dans ce cas-là, le nom *isda* 'poisson' joue le rôle du patient (P) marqué par *ng* et le nom *tindahan* 'magasin' joue le rôle du lieu (L) indiqué par *sa*. L'ordre des syntagmes marqués par *ang*, *ng* et *sa* est plus ou moins libre.

(15) a. Tagalog (Foley & Van Valin 1984: 135) :

*b<um>ili ang lalaki ng isda sa tindahan.*  
 acheter<A> T homme P poisson L magasin  
 'L'homme acheta un/le poisson dans un/le magasin.'

Le *trigger ang* indique une fonction référentielle. D'après Schachter (1976: 514), *ang* exprime la définitude. Les publications de Himmelmann (1987) et Adams & Manaster-Ramer (1988) montrent que cette définitude est trop rigide. Dans l'analyse plus précise de Himmelmann (1987: 102-104), *ang* est un article qui inclut la définitude et quelques aspects de la spécificité comme décrits par cet auteur. La sélection du syntagme nominal qui prend la position *ang* est donc certainement déterminée par le statut référentiel, mais il y a aussi un facteur plus général qui est associé à l'importance d'un élément linguistique dans le discours (voir *prominence* en anglais). Cette conclusion est étayée par l'observation que les noms marqués par *ng*, *sa* (et d'autres marqueurs de rôle sémantique) peuvent être définis eux aussi. Donc, la fonction du *trigger* ne peut pas se limiter au statut référentiel. Quelles que soient les fonctions précises du marqueur *ang*, il suffit dans les limites de cet article de savoir qu'on le trouve avec plusieurs éléments nominaux, soit avec des arguments, soit avec des non-arguments, et que chaque verbe a un certain nombre d'affixes lexicalement déterminés, qui indiquent le rôle sémantique du syntagme nominal dans la position du *trigger*. Dans les exemples suivants, le suffixe *-ø* indique que l'élément marqué par *ang* a le rôle du patient (15b), tandis que le suffixe *-(h)an* est associé au rôle du lieu (15c) :

(15) b. Tagalog (Foley & Van Valin 1984: 135) :

*b<in>ili-ø ng lalaki ang isda sa tindahan.*  
 acheter<PFV>-P A homme T poisson L magasin  
 ‘Un/l’homme acheta le poisson dans un/le magasin.’

c. Tagalog (Foley & Van Valin 1984: 135) :

*b<in>il-han ng lalaki ng isda ang tindahan.*  
 acheter<PFV>L A homme P poisson T magasin  
 ‘Un/l’homme acheta un poisson dans le magasin.’

Les phrases déclaratives définies par (14) et illustrées par (15) peuvent être interprétées comme des constructions de copule du type suivant :

(16) [N]<sub>prédicat</sub> [ang N]<sub>sujet</sub>

Dans l’analyse de Himmelmann (1987), les éléments de la position prédicative fonctionnent comme des nominalisations qui s’orientent vers un argument ou un élément adjoint (voir aussi Bisang 2006). Donc, la forme *b<um>ili* dans (15a) a les propriétés d’un nom d’agent avec la signification de « celui qui achète/l’acheteur ». De même, la forme *b<in>ili* dans (15b) fait référence au patient (« l’objet acheté ») et la forme *b<in>il-han* dans (15c) est orientée vers le lieu (« l’endroit où on acheta »). Le sujet nominal de la construction de copule est introduit par le marqueur *ang*, qui est décrit comme un marqueur général du sujet dans l’analyse de Kroeger (1993). Comme illustré par l’exemple suivant, les lexèmes dénotant des événements come *y<um>aman* ‘devenir riche’ peuvent apparaître dans toutes les deux positions de la construction de copule, de même que les lexèmes qui dénotent des objets comme *artista* ‘actrice’ :

(17) a. Tagalog (Schachter & Otones 1972: 62) :

*y<um>aman ang artista.*  
 devenir.riche<A> T actrice  
 ‘L’actrice est devenue riche.’

- b. *artista ang y<um>aman.*  
 actrice T devenir.riche<A>  
 ‘Celle qui est devenue riche est l’actrice.’

Le marqueur de cas *ng* est utilisé non seulement pour indiquer les rôles d’agent, de patient ou d’instrument avec des noms dans la fonction *non-trigger*, mais aussi pour établir une relation de possession entre deux éléments nominaux :

- (18) *lapis ng bata*  
 crayon POSS enfant  
 ‘le crayon de l’enfant’

La combinaison de la construction de copule avec la construction de la possession permet d’analyser les expressions déclaratives simples dans (15) comme des structures entièrement nominales. Dans le cas de (15c), répété ci-dessous comme (19), le prédicat consiste en un nom locatif (*b<in>il-han* « l’endroit où on acheta/où avait eu lieu l’achat ») suivi par deux modificateurs nominaux (*ng lalaki* « de l’homme » et *ng isda* « du poisson »), tandis que la position du sujet est remplie d’un syntagme nominal (*tindahan* « le magasin ») marqué par *ang*.

- (19) Tagalog (Foley & Van Valin 1984: 135) :  
*b<in>il-han ng lalaki ng isda ang tindahan.*  
 acheter<PFV>L A homme P poisson T magasin  
 ‘Un/l’homme acheta un poisson dans le magasin.’  
 Littéralement : ‘L’endroit d’achat du/d’un poisson par l’/un homme est le magasin.’

L’idée du caractère nominal du tagalog n’est pas nouvelle. On la trouve déjà dans Schachter & Otanes (1972), qui ont souligné le caractère arbitraire de la distinction entre les constructions de copule (*equational sentences*) et les phrases déclaratives dans l’exemple (15) (*narrational sentences*) :

« It may, in fact, quite reasonably be argued that the distinction ... between equational and narrational sentences in Tagalog is a somewhat arbitrary



one, and that all Tagalog basic sentences, including those here treated as narrational, are essentially equational in nature, involving a balancing of two elements—the predicate and the topic—against one another. » (Schachter & Otanes 1972: 62).

Si on appelle les langues dont le verbe est la seule partie du discours des langues « omniprédictives » (Launey 1994), on pourrait appeler les langues du type du tagalog des langues « omniréférentielles ». Dans tous les deux cas, cette analyse se base exclusivement sur le paramètre L et les propriétés syntaxiques rigides des éléments lexicaux de ces langues. C'est-à-dire, les mots exprimant des contenus lexicaux sont tous intégrés dans des structures qui correspondent typologiquement à des structures prédicatives ou bien nominales dans les langues du monde. Tout de même, un examen de la morphologie du nahuatl classique et du tagalog montre qu'au niveau du paramètre G il y a une différence entre noms et verbes. Dans le cas omniprédictif du nahuatl classique, il y a des morphèmes qui ne s'attachent qu'à des lexèmes qui dénotent des objets et qui peuvent donc être associés à la catégorie des noms (voir Launey 1994: 202-203, 207-208, 266). De l'autre côté, il y a des traits qui sont limités aux lexèmes qui dénotent des actions et qui forment un ensemble de mots qui correspond à la catégorie verbale dans des langues qui ont plus d'une seule partie du discours. Les traits en question se manifestent dans la possibilité d'être combiné avec certains marqueurs du temps et de l'aspect (Launey 1994: 28, 31, 51) et la possibilité d'avoir plus d'un argument. Puisque ces différences se perdent au niveau de la syntaxe qui traite tous les lexèmes de la même manière, il n'est pas nécessaire de distinguer deux parties du discours. La même situation se présente dans le cas omniréférentiel du tagalog. Dans cette langue, les affixes indiquant le rôle sémantique du *trigger* ne s'utilisent qu'avec des lexèmes qui dénotent des actions (voir *b<um>ili* dans (15a) ou *y<um>anan* dans (17)). Des formes telles que *\*um-artista* dérivé de *artista* 'actrice' (voir (17)) sont inacceptables.

Les exemples discutés dans cette section ont montré qu'il y a toujours une possibilité de clairement distinguer des parties du discours dans les langues du monde. Cette hypothèse a été

confirmée dans le tongien comme langue du type (A). Même dans le cas des langues du type (D) à une seule partie du discours, qui sont maximalelement rigides au niveau du paramètre lexical (L), il y a toujours une catégorie qui se distingue d'un autre type de mots comme *ang*, *ng* et *sa* en tagalog, qui forment une classe fermée qui est réservée à l'expression de certaines fonctions grammaticales. En outre, les exemples du tagalog et du nahuatl classique ont montré que même dans ces langues il y a une distinction entre le nom et le verbe à un niveau purement morphologique. Dans tous les deux langues, le paramètre grammatical prend la valeur rigide ( $G_{\text{RIGIDE}}$ ).

### 3. Les origines historiques des systèmes du chinois classique et du tagalog

Du point de vue synchronique, les exemples du chinois classique et du nahuatl classique sont typologiquement extrêmes ou exceptionnels. Cette section a l'objectif de montrer que cette situation est due à des changements morphophonologiques purement arbitraires du point de vue cognitif/sémantique.

Le chinois classique constitue le point final d'un processus de réduction morphologique du vieux chinois (9<sup>e</sup> – 3<sup>e</sup> siècle avant JC) (voir Sagart 1999, Xu 2006, Baxter & Sagart 2014 et beaucoup d'autres). La morphologie telle que l'on peut la reconstruire a des propriétés qui ressemblent à la morphologie dérivationnelle du khmer comme elle est décrite dans la section 2 :

- En général, les morphèmes sont flexibles, c'est-à-dire que le même affixe peut former ou un nom ou un verbe.
- Au niveau du lexème individuel, un affixe ne peut marquer qu'une seule fonction, celle d'un nom ou celle d'un verbe.

Cette situation est illustrée par l'exemple du préfixe \*s-, pour lequel on peut reconstruire au moins quatre fonctions (Sagart 1999 ; voir aussi Bisang 2013: 286-288) :

- (i) Formation d'un nom
- (ii) Formation d'un verbe

- (iii) Causativisation
- (iv) Expression de l'inchoatif

La première fonction est illustrée dans (20a) par la racine verbale *\*<sup>b</sup>lat(-s)* ‘tirer’ qui dans sa forme nominalisée *\*<sup>b</sup>s-hlat* signifie ‘la laisse’. Les autres exemples montrent les fonctions de la nominalisation (20b), de la causativisation (20c) et de l'inchoativité (20d). Dans tous les exemples, les caractères chinois sont donnés dans la version classique avec la transcription *pinyin* entre parenthèses.

- (20) a. Nom > verbe (Sagart 1999: 71):  
 拽 (*yì*) *\*<sup>b</sup>lat(-s)* ‘tirer’ > 鞅 (*xiè*) *\*<sup>b</sup>s-hlat* ‘la laisse’
- b. Verbe > nom (Sagart 1999: 73):  
 帚 (*zhǒu*) *\*<sup>b</sup>tu?* ‘le balai’ > 掃 (*sǎo*) *\*<sup>a</sup>s-tu?* ‘balayer’
- c. Causativisation (Sagart 1999: 70):  
 順 (*shùn*) *\*<sup>b</sup>m-lun-s* ‘obéissant, apprivoisé’ >  
 馴 (*xún*) *\*<sup>b</sup>s-lun* ‘faire obéir, apprivoiser [un cheval]’
- d. Inchoativité (Sagart 1999: 72):  
 悟 (*wù*) *\*<sup>a</sup>ηa-s* ‘être éveillé/conscient’ >  
 蘇 (*sū*) *\*<sup>a</sup>s-ηa* ‘s’éveiller, revenir à soi’

D’après ces reconstructions, le chinois préclassique jusqu’au 5<sup>e</sup> siècle avant JC était une langue grammaticalement rigide ( $G_{\text{RIGIDE}}$ ). Ce qui est moins facile à évaluer, c’est la valeur du paramètre  $L$ , qui pourrait avoir été FLEXIBLE ou RIGIDE. Pour cette raison, le chinois préclassique pourrait avoir été du type (A) ( $L_{\text{FLEXIBLE}}/G_{\text{RIGIDE}}$ ) ou du type (D) ( $L_{\text{RIGIDE}}/G_{\text{RIGIDE}}$ ). Avec la perte de sa morphologie, le chinois préclassique se développait dans la direction d’une langue du type  $L_{\text{FLEXIBLE}}$  à l’époque du chinois classique, dont le paramètre  $G$  était difficile à définir, parce qu’il n’était pas possible de déterminer clairement le progrès de la réduction morphologique. Tout de même il paraît raisonnable de supposer que la morphologie ait survécu jusqu’à un certain degré à l’époque du chinois classique. Avec ce scénario, on peut provisoirement situer le chinois classique dans un

continuum entre le type (A) et (C) avec un paramètre G difficile à préciser. Donc, la perte de la morphologie a produit une structure typologiquement exceptionnelle caractérisée par la flexibilité lexicale et une morphologie qui était en train de perdre sa force distinctive au niveau des parties du discours.

Dans le cas du tagalog, la réduction de la morphologie va de pair avec la perte d'une opposition entre le paradigme des formes indicatives et des formes non-indicatives. D'après la reconstruction du proto-austronésien de Ross (2002: 48), il y avait deux paradigmes morphologiques. Les formes du paradigme non-indicatif s'ajoutaient seulement aux verbes pour l'expression de l'impératif ainsi que pour marquer quelques auxiliaires et les prédicats non initiaux d'une chaîne narrative, tandis que les formes du paradigme indicatif apparaissaient avec des unités predicatives et référentielles dans les positions indiquées dans (14) et (16). Le tableau suivant présente les formes des deux paradigmes pour les rôles de l'agent, du patient, du lieu et du circonstanciel qui couvre plusieurs fonctions adverbiales :

	Agent	Patient	Lieu	Circonstanciel
Non-indicatif	$\emptyset$	<i>-u</i>	<i>-i</i>	---
Indicatif	< <i>um</i> >	<i>-ən</i>	<i>-an</i>	<i>Si-</i>

**Tableau 1** : La reconstruction des paradigmes morphologiques du proto-austronésien selon Ross (2002: 47)

Ce système de deux paradigmes morphologiques a été conservé dans la majorité des langues austronésiennes du type des langues philippines. Les exemples suivants sont du paiwan, une des langues austronésiennes parlée au Taiwan. Ils illustrent l'usage des formes non-indicatives dans l'impératif (21) et dans une chaîne narrative (22) et l'usage des formes indicatives pour exprimer le rôle sémantique (23). Dans le paiwan, le *trigger* (*T*) a la forme *a*. Les autres marqueurs sont *i* pour les syntagmes nominaux *non-trigger* (*NT*) du lieu et *tua* pour les syntagmes *non-trigger* dans les rôles de l'agent, du patient et d'autres :

- (21) Paiwan : Non-indicatif : impératif (Egli 1990: 284) :  
*kan-u a vurhasi.*  
 manger-IMP.2SG T patate.douce  
 ‘Mange la patate douce!’
- (22) Paiwan : Non-indicatif : chaîne narrative (Egli 1990: 226) :  
*rhivu-in sa pa-juru-i*  
 vaincre-P et CAUS-être.simple-L.NFIN  
 ‘[Il les] vainquit et [les] pacifia.’
- (23) Paiwan : Indicatif (Egli 1990: 175) :  
*t-em-ker ti kama tua rulayan tua kupu i umaq tua vua.*  
 boire<A> T père NT fatigue NT verre NT:L maison NT vin  
 ‘Le père boit du vin dans un verre dans la maison à cause de sa fatigue.’

Si la reconstruction de Ross (2002) est correcte, les langues austronésiennes étaient du type lexical rigide ( $L_{\text{RIGIDE}}$ ) à deux parties du discours (N et V) et leur morphologie était flexible ( $G_{\text{FLEXIBLE}}$ ) au niveau des formes indicatives et rigide ( $G_{\text{RIGIDE}}$ ) au niveau des formes non-indicatives. Après la disparition du paradigme non-indicatif en tagalog, le système aboutissait au type  $L_{\text{RIGIDE}}$  à une seule partie du discours dans lequel la distinction entre des lexèmes réservées à la position syntaxique nominale ou verbale était devenue obsolète. Au niveau de la morphologie, il y avait toujours la distinction entre les lexèmes qui pouvaient indiquer des rôles sémantiques (voir *b<um>ili* [acheter<A>] dans (15a)) et les lexèmes qui ne le pouvaient pas (voir *artista* dans (17)), mais cette distinction se limitait maintenant à la morphologie sans avoir des conséquences syntaxiques, parce que tous les deux types de lexèmes pouvaient apparaître dans toutes les positions d’une phrase déclarative définie dans (14). Avec cette limitation de la différence entre nom et verbe à la morphologie se perdait la distinction entre des lexèmes  $G_{\text{FLEXIBLE}}$  et  $G_{\text{RIGIDE}}$  du proto-austronésien. Il ne restait donc qu’un système morphologiquement rigide ( $G_{\text{RIGIDE}}$ ) avec des lexèmes qui pouvaient ou ne pouvaient pas apparaître avec des affixes indiquant des rôles sémantiques.

Le tagalog paraît être la seule langue du type des langues philippines qui a perdu la distinction entre les formes indicatives et

non-indicatives. Son statut de langue du type (D) à une seule partie du discours est donc, une fois de plus, le résultat d'une réduction morphologique à un moment spécifique dans son histoire. Ce qui reste à expliquer, c'est le caractère omniréférentiel du tagalog. À mon avis, les structures nominales présentées dans (16) doivent être vues dans le contexte de la structure informationnelle et l'emploi des phrases clivées. Mais cela doit rester une spéculation pour le moment dont la confirmation dépendra des recherches plus approfondies.

#### 4. Conclusion

Cet article a présenté un cadre typologique proposé dans le contexte de la Grammaire Fonctionnelle (*Functional Grammar*, voir Hengeveld 1992, Hengeveld et al. 2004, Hengeveld & Rijkhoff 2005, van Lier & Rijkhoff 2013) pour décrire et comparer les systèmes des parties du discours dans les langues du monde sur la base des deux paramètres L (lexical) et G (grammatical) avec leurs valeurs FLEXIBLE et RIGIDE. A cette occasion, il s'est avéré que cette approche pose certains problèmes pour les cas typologiquement extrêmes ou exceptionnels. Dans le cas du chinois classique, on a discuté un scénario qui amène à conclure qu'une langue peut être située dans un continuum entre deux types (section 3). Vu d'une perspective diachronique qui essaie de comprendre le développement des différents systèmes des parties du discours, il paraît être très plausible que le changement vers un autre type commence seulement dans un domaine spécifique avant de se propager dans le système entier d'une langue. Dans le cas du tagalog, on a montré que le verbe (omniprédicativité) n'est pas la seule partie du discours possible dans les langues du type (D) à une seule partie du discours, mais qu'il y a aussi l'option omniréférentielle basée sur le nom (section 2).

D'un point de vue plus général, cet article a aussi confirmé les deux hypothèses introduites dans la section 1. L'hypothèse (i) est soutenue par le tongien comme une langue du type (A) ainsi que par le tagalog et le nahuatl classique, deux langues du type (D) à une seule partie du discours (section 2). Dans toutes ces langues, la

distinction se montre au niveau de la morphologie sans qu'elle n'ait des effets au niveau de la syntaxe.

L'hypothèse (ii) a été illustrée par l'exemple du chinois classique et du tagalog (section 3), deux langues qui paraissent être typologiquement exceptionnelles. Tous les deux cas peuvent être décrits comme le résultat d'une réduction morphologique. La perte de la morphologie dérivationnelle vers la fin de la période du chinois ancien a suscité un changement vers le type (C) en chinois classique. En tagalog, le caractère nominal est le résultat de l'effacement de la distinction entre des formes indicatives et non-indicatives (Ross 2002), ce qui a rendu opaque la distinction entre les structures nominales et verbales.

La confirmation de l'hypothèse (ii) soulève des questions plus profondes qui concernent la motivation des phénomènes linguistiques. Dans la typologie, un grand nombre de régularités structurelles observées dans les langues du monde sont attribuées à des motivations sémantiques/cognitives ou à des motivations du discours (voir p. ex. Croft 2003 et beaucoup d'autres). Dans les scénarios historiques présentés ici les systèmes des parties du discours du chinois classique et du tagalog sont le résultat d'une simple réduction de forme morphophonologique qui est plutôt arbitraire du point de vue de la sémantique/cognition et du discours. Donc, un changement limité à la morphophonologie peut produire un grand effet dans l'analyse typologique du système des parties du discours global d'une langue. Si cette analyse est correcte, il faudra donc se demander quelle est la relation entre les processus diachroniques qui créent un système concret à un certain temps et nos instruments analytiques pour les situer synchroniquement dans un cadre typologique.

Walter BISANG  
Université de Mayence  
Department of English and Linguistics (FB 05)  
Jakob-Welder-Weg 18  
D-55099 Mainz  
(Allemagne)  
wbisang@uni-mainz.de

**Abréviations et gloses :**

1 = PREMIERE PERSONNE, 2 = DEUXIEME PERSONNE, 3 = TROISIEME PERSONNE, A = ACTEUR, ADV = ADVERBE, ADJ = ADJECTIF, ART = ARTICLE, CAUS = CAUSATIF, HUM = HUMAIN, IMP = IMPERATIF, L = LIEU, N = NOM, NEG = NEGATION, NFIN = NON-FINI, NT = NON-*TRIGGER*, OBJ = OBJET, P = PATIENT, PF = PARFAIT, PFV = PERFECTIF, PL = PLURIEL, POSS = POSSESSION, PST = PASSE, Q = QUESTION, SG = SINGULIER, T = *TRIGGER*, V = VERBE.

**Références**

- ADAMS, Karen L. & Alexis MANASTER-RAMER, 1988. “Some questions of topic/focus choice in Tagalog”, *Oceanic Linguistics*, 27, 79–101.
- BAXTER, William & Laurent SAGART, 2014. *Old Chinese. A new reconstruction*. Oxford, Oxford University Press.
- BISANG, Walter, 1992. *Das Verb im Chinesischen, Hmong, Vietnamesischen, Thai und Khmer*. [Le verbe en chinois, hmong, vietnamien, thai et khmer]. Tübingen, Narr.
- BISANG, Walter, 2006. “From meaning to syntax — semantic roles and beyond”. Dans: BORNKESSEL Ina, Matthias SCHLESEWSKY, Bernard COMRIE & Angela D. FRIEDERICI (éditeurs), *Semantic role universals and argument linking*, 191–236, Berlin, Mouton de Gruyter.
- BISANG, Walter, 2008. “Precategoriality and syntax-based parts of speech: The case of Late Archaic Chinese”, *Studies in Language*, 32, 568–589.
- BISANG, Walter, 2011. “Word Classes”. Dans: Song, Jae Jong (éditeur), *The Oxford handbook of linguistic typology*, 280–302, Oxford, Oxford University Press.
- BISANG, Walter, 2013. “Word-class systems between flexibility and rigidity—an integrative approach”. Dans: Jan RIJKHOFF & Eva VAN LIER (éditeurs), *Flexible word-classes: a typological study of underspecified parts of speech*, 275–303, Oxford, Oxford University Press.
- BISANG, Walter, 2015. “Modern Khmer”. Dans: Mathias JENNY & Paul SIDWELL (éditeurs), *The handbook of Austroasiatic languages*, 677–716. Leiden, Brill.
- BROSCHART, Jürgen, 1997. “Why Tongan does it differently: Categorical distinctions in a language without nouns and verbs”, *Linguistic Typology*, 1, 123–65.



- CLARK, Eve V. & Herbert C. CLARK, 1979. "When nouns surface as verbs", *Language*, 55, 767–811.
- CROFT, William A., 2000. "Parts of speech as typological universals and as language particular categories". Dans: VOGEL, Petra M. & Bernard COMRIE (éditeurs), *Approaches to the typology of word classes*, 65–102. Berlin, Mouton de Gruyter.
- CROFT, William A., 2003. *Typology and universals*, Cambridge, Cambridge University Press.
- EGLI, Hans. 1990. *Paiwanggrammatik* [Grammaire du paiwan], Wiesbaden, Harrassowitz.
- EVANS, Nicholas & Toshiki OSADA, 2005. "Mundari: the myth of a language without word classes", *Linguistic Typology*, 9, 351–390.
- FOLEY, William A. & Robert D. VAN VALIN Jr., 1984. *Functional Syntax and Universal Grammar*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HENGEVELD, Kees, 1992. *Non-verbal predication: theory, typology, diachrony*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- HENGEVELD, Kees, 2013. "Parts-of-speech systems as a basic typological determinant". Dans: RIJKHOFF, Jan & Eva VAN LIER (éditeurs), *Flexible word classes: typological studies of underspecified parts of speech*, 31–55, Oxford, Oxford University Press.
- HENGEVELD, Kees, Jan RIJKHOFF & Anna SIEVIERSKA. 2004, "Parts of speech systems and word order", *Journal of Linguistics*, 40, 527–570.
- HENGEVELD, Kees & Jan RIJKHOFF, 2005. "Mundari as a flexible language", *Linguistic Typology* 9, 406–431.
- HIMMELMANN, Nikolaus P. Jr., 1987. *Morphosyntax und Morphologie—Die Ausrichtungsauffixe im Tagalog* [Morphosyntaxe et morphologie—les affixes d'orientation en tagalog], Munique, Fink.
- HIMMELMANN, Nikolaus P. Jr., 2005. "The Austronesian languages of Asia and Madagascar: Typological Characteristics". Dans: ADELAAR, K. A. & Nikolaus P. HIMMELMANN Jr. (éditeurs), *The Austronesian languages of Asia and Madagascar*, 110–181, London, Routledge.
- HIMMELMANN, Nikolaus P. Jr., 2008. "Lexical categories and voice in Tagalog". Dans: AUSTIN, Peter & Simon MUSGRAVE (éditeurs), *Voice and grammatical relations in Austronesian languages*, 246–293, Stanford: California, Center for the Study of Language and Information (CSLI) Publications.
- JENNER, Philip N. & Saveros POU, 1980/1981. *A lexicon of Khmer morphology*. (Mon-Khmer Studies IX-X). Honolulu, University of Hawaii Press.

- KROEGER, Paul A., 1993. *Phrase structure and grammatical relations in Tagalog*. Stanford: California, Center for the Study of Language and Information (CSLI) Publications.
- LAUNEY, Michel, 1994. *Une grammaire omniprédicative. Essai sur la morphosyntaxe du nahuatl classique*. Paris, CNRS Éditions.
- RAMOS, Teresita V., 1974. *Tagalog structures*. Honolulu, The University Press of Hawaii.
- ROSS, Malcolm, 2002. “The history and transitivity of western Austronesian voice and voice marking”. Dans: WOUK, Fay & Malcolm ROSS (éditeurs), *The history and typology of Western Austronesian voice systems*, 17–62, Canberra, The Australian National University. Research School. Pacific Linguistics 518.
- SAGART, Laurent, 1999. *The roots of Old Chinese*. Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- SASSE, Hans-Jürgen, 1993. “Syntactic categories and subcategories”. Dans: JACOBS, Joachim, Arnim VON STECHOW, Wolfgang STERNEFELD & Theo VENNEMANN (éditeurs), *Syntax, an international handbook of contemporary research*, 646–686, Berlin, Mouton de Gruyter.
- SCHACHTER, Paul, 1976. “The subject in Philippine languages: topic, actor, actor-topic, or none of the above?”. Dans: LI, Charles N. (éditeur), *Subject and topic*, 493–518, New York, Academic Press.
- SCHACHTER, Paul, 1985. “Parts of speech systems”. Dans: SHOPEN, Timothy (éditeur), *Language typology and syntactic description, Vol. 1: Clause structure*, 3–61. Cambridge, Cambridge University Press.
- SCHACHTER, Paul, 1993. “Tagalog”. Dans: JACOBS, Joachim, Arnim VON STECHOW, Wolfgang STERNEFELD & Theo VENNEMANN (éditeurs), *Syntax, an international handbook of contemporary research*, 1418–1430, Berlin, Mouton de Gruyter.
- SCHACHTER, Paul & Fe T. OTANES, 1972. *Tagalog reference grammar*. Berkeley/Los Angeles/London, University of California Press.
- SUN, Linlin, 2020. *Flexibility in the parts-of-speech system of classical Chinese*. Berlin, Mouton de Gruyter.
- VAN LIER, Eva & Jan RIJKHOFF, 2013, “Flexible word classes in linguistic typology and grammatical theory”. Dans: RIJKHOFF, Jan & Eva VAN LIER (éditeurs), *Flexible word classes: typological studies of underspecified parts of speech*, 1–30, Oxford, Oxford University Press.
- VAN VALIN, Robert D. Jr., 2005. *Exploring the syntax-semantics interface*, Cambridge, Cambridge University Press.

- XU, Dan. 2006, *Typological change in Chinese syntax*, Oxford, Oxford University Press.
- Zádrapa, Lukás, 2011, *Word-class flexibility in classical Chinese. Verbal and adjectival uses of nouns*, Leiden/Boston, Brill.
- ZHANG, Wenguo (张文国), 2005. 古汉语的名动词类转变及其发展 [*Gu hanyu de ming dong cilei zhuanbian ji qi fazhan*] [La transition du nom au verbe et son développement en chinois classique], Beijing, Zhonghua Book Company.

## Chapitre III

# Polycatégorialité, transcatégorialité, grammaticalisation et ethnocentrisme (exemples en mandarin contemporain)<sup>1</sup>

### Abstract

The fact that the same word seems to belong to several categories (“parts of speech”) is attested in many languages: Fr. *voyage* in *un/le voyage* vs *je voyage* (or Engl. *travel* in *a/the travel* vs *I travel*). Even after the necessary precautions, when dealing with “parts of speech”, in order to avoid mixing up the constituency levels (ex.: *je voyage* or *I travel* and *un/le voyage* or *a/the travel* do not belong to the same level as *voyage* or *travel*), the concept itself of “polycatégorialité” appears problematic, if not ill-formed. Actually, if an element shows at the same

<sup>1</sup> Ce texte reprend, au paragraphe V près, celui de notre communication présentée lors de la journée d'études de la SLP sur la *Transcatégorialité dans les langues naturelles : description, modélisation, acquisition et application*, organisée le 21 janvier 2017, par Danh-Thành Do-Hurinville, Jean-Léo Léonard et Huy-Linh Dao. Nos remerciements vont à Madame Christine Lamarre pour ses remarques à l'issue de notre exposé, ainsi qu'aux auditeurs qui ont participé en 2016 au séminaire du jeudi (de 16 à 18 h.) sur « Typologie et abstraction » à l'École pratique des hautes études, en particulier à Mmes Hanzhu Chen, Zewen Meng et Chuqiao Li. Le temps assez considérable écoulé entre cette communication et sa publication a eu pour effet que des travaux conçus et mis au point en même temps sinon largement après ont été publiés avant: il s'agit en particulier des articles de Lemaréchal & Xiao 2017 sur la grammaticalisation en chinois (entre autres de *bǎ*) et 2018 sur les causatifs-factitifs à travers les langues (dont le chinois), et encore davantage du livre que Lin Xiao (Xiao 2019) a tiré de sa thèse (soutenue en juin 2018) sur l'iconicité de la syntaxe en chinois (dont le chap. VI est consacré à *bǎ*). Il en résulte sans doute quelques redites et doubles-emplois impossibles à éliminer sans une refonte complète de notre texte. Qu'on veuille bien nous en excuser.

time behaviours shared by a category A but not by a category B and behaviours shared by a category B but not by a category A, this only defines another category which is characterized by the whole of these behaviours. If this fact is not taken into account, we are very likely to project onto such a linguistic system oppositions between categories which this system does not possess.

This article deals with three cases attested in contemporary Mandarin Chinese (and very frequent in isolating languages): 1) the case where the same signifier (here, the simple verbal base) seems to function both as a verb and as an action noun; 2) the case where the same signifier may be used to designate a concrete object and to express the prototypical action associated with this object; 3) the case where a verb functions as a grammatical marker, to be specific, where a verb as “to take” is used as object marker (Chinese *bǎ*, a verb, an object ‘differential marker’, a common noun, a quantifier and a classifier).

To which extent the differences between the different uses and values are not just a matter of difference in structural position? Such is probably the case of verbal basis in a position of syntactic predicate vs in a position where we have in French an abstract noun of action or quality, and in English a word in *-ing*. Is it still the case between a “(to) lock” and a “(a/the) lock”? The use as a concrete common noun may be the only case where the difference is not just a matter of difference in structural position, because of what is called the “nouns (common concrete lexical) complexity” (Givón). Then, what about Chinese *bǎ*? In order to answer to these questions, we have chosen as a rule to decompose all values into semantico-logical predicative functions –  $f(x...)$  –, imbedded one into the other. Things being made this way explicit it is possible to measure more precisely the distance between the different uses and values.

## 1. Un concept problématique

Le fait que certains éléments (mots, morphèmes, mais aussi constituants plus complexes comme les ‘*que P*’) puissent sembler relever de plusieurs catégories (‘parties du discours’) est attesté dans beaucoup de langues, sinon dans toutes : fr. *voyage* dans *un/le voyage* vs *je voyage*. Même une fois prises les précautions nécessaires (qui ne sont pas toujours prises) quand il s’agit de ‘parties du discours’, à savoir, avant tout, celle de ne pas confondre les niveaux de constituance – ni *je voyage* ni *un/le voyage*

n'appartiennent au même niveau que *voyage* –, le concept même de 'polycatégorialité' apparaît assez problématique, sinon franchement mal formé. En effet, si un élément présente à la fois des comportements partagés par une catégorie A mais non par la catégorie B, et des comportements partagés par une catégorie B mais non par la catégorie A, cela définit seulement une autre catégorie caractérisée par l'ensemble de ces comportements. Ne pas en tenir compte risque fort d'avoir pour effet qu'on projette sur tel système linguistique des oppositions de catégories qu'il ne possède pas. Parler de polyfonctionnalité a encore un sens, même si cela ne dépasse pas le simple constat et n'a guère de vertu explicative ; parler de polycatégorialité est tout à fait problématique et fait courir le risque de reporter les différences de position structurale sur les catégories, alors même qu'une catégorie ne peut se définir que par l'ensemble des positions structurales qu'elle peut occuper. Un risque plus grave encore existe : celui de faire cadrer les définitions respectives des catégories A et B avec des catégories préconçues, c'est-à-dire essentiellement telles qu'elles apparaissent dans les langues à partir desquelles ont été élaborées grammaire et linguistique depuis l'Antiquité.

En revanche, ce qui importe, c'est de définir avec précision ce qui distingue, sépare deux emplois, certes relevant de catégories lexicales (parties du discours) distinctes dans certaines langues (occidentales, entre autres), mais pouvant très bien relever dans la langue considérée d'une seule et même catégorie. Nous évoquerons ici trois cas de figure: 1) le cas des langues où la même forme fonctionne comme verbe et comme le nom d'action correspondant, 2) le cas où le même élément peut désigner un objet concret et fonctionner comme un verbe exprimant l'action prototypique associée à cet objet, 3) le cas des langues où les grammèmes, ou une partie d'entre eux, sont des lexèmes, où un verbe "prendre" est utilisé comme marque d'objet ou d'instrument, un verbe "donner" comme marque de datif-bénéfactif ou de causatif, etc.<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> La plupart de nos exemples seront empruntés au mandarin contemporain. D'autres langues, le chinois classique, le vietnamien ou le thaï, auraient sans doute mieux convenu à notre projet. Le choix du mandarin contemporain a été déterminé par la présence de plusieurs étudiants chinois à notre séminaire de l'EPHE. Mme Xiao Lin a non seulement procuré la plupart des exemples et a fait bénéficier ce travail de son excellente connaissance de la

Au lieu d'analyser tel élément (base, mot ou syntagme, etc.) comme étant à la fois un nom et un verbe, on décrira plutôt ce qui sépare les emplois de cet élément unique (base, mot ou syntagme, etc.), dont les uns seraient ceux d'un nom abstrait d'action ou d'un nom concret, et les autres seraient ceux d'un verbe (plus précisément ceux d'une forme verbale finie) dans une langue comme l'anglais ou le français. On en fera autant pour les emplois d'un élément dont les uns seraient ceux d'un grammème et les autres ceux d'un lexème dans une langue occidentale. Ainsi on sera en mesure d'expliquer le fonctionnement des langues où il n'existe pas de telles distinctions<sup>3</sup>.

## **2. Verbe et nom abstrait d'action, adjectif et nom abstrait de qualité : polycatégorialité ou différence de position structurale ?**

Dans les langues isolantes, il est fréquent que la même forme, souvent réduite à la base lexicale, fonctionne à la fois comme forme verbale finie pouvant fournir le prédicat syntaxique d'une proposition indépendante et comme équivalent d'un nom abstrait d'action, d'un infinitif, d'un mot en *-ing* de l'anglais, par exemple. Ce cas est sans doute celui où la différence apparaît le mieux comme étant avant tout une différence de position structurale. Au lieu de

bibliographie en chinois, mais les discussions que nous avons eues et la richesse de ses suggestions ont fait que ce travail est le fruit d'une véritable collaboration entre les deux auteurs signataires de cet article.

<sup>3</sup> Nous abordons ici un problème essentiel de la linguistique du chinois en Chine, celui de la distinction verbo-nominale. On remarquera d'abord que l'idée même de cette distinction est totalement absente des théories chinoises antérieures à l'irruption des catégories grammaticales occidentales. La tradition chinoise ne distinguait qu'entre *shízi* (mots pleins) et *xūzi* (mots vides), *huózi* (mots vivants) et *sǐzi* (mots morts). La première véritable grammaire chinoise écrite par un grammairien chinois, *Mashi Wentong* ("Basic Principles for Writing Clearly and Coherently", 1898), de Ma Jianzhong (1845-1900), adopte largement le modèle occidental, y compris la liste des parties du discours héritée des grammairiens grecs de l'Antiquité avec la distinction nom-verbe. Cette grammaire a dominé les études linguistiques en chinois pendant plus d'un siècle.

Les positions que nous défendrons ici sont assez proches de celles de Zhu Dexi (1982, 1983, 1985a et b) et de Shen Jiaxuan (2006 et 2016). Zhu Dexi souligne qu'un verbe peut assurer en chinois les fonctions de sujet et d'objet dans une phrase sans avoir besoin d'être nominalisé. Dans la ligne de Zhu Dexi, Shen Jiaxuan (2006, 2016) va plus loin : si les verbes chinois n'ont pas besoin d'être nominalisés, c'est qu'ils sont des noms. Autrement dit, les noms chinois constituent une catégorie de 'super-noms' et les verbes une 'sous-catégorie'.

poser une forme appartenant à deux catégories lexicales à la fois, verbe et nom, c'est-à-dire deux homonymes, on posera une seule forme relevant d'une seule et même catégorie lexicale définie par l'ensemble de ses emplois, la différence d'emploi, et, éventuellement, les différences de contrainte (de TAM, etc.) entre les différents emplois, n'étant alors qu'une question de position structurale.

### 2.1. Catégories (nom vs verbe) ou positions structurales ?

Ainsi, en chinois, le verbe d'action composé *zhī-chí* "soutenir" ("étai/étayer" < "soutien/soutenir, aider" + "prendre/tenir (d'une main ferme), maintenir, soutenir"<sup>4</sup>) fonctionne à la fois comme une forme verbale finie et comme équivalent de ce qui serait un nom d'action, etc., dans une langue comme le français :

mandarin contemporain:

(1) 中国支持你们		中国的支持
<i>zhōng-guó zhī-chí nǐ-men</i>	>	<i>zhōng-guó -de zhī-chí</i>
NPlieu soutenir 2 Pl		NPlieu Mod soutenir
"la Chine vous soutient"		"le soutien de la Chine" <sup>5</sup>

De même, une base adjectivale comme *rè* "(être) chaud" ('verbe-adjectif', ou 'verbe de qualité') fonctionne aussi bien en position de prédicat syntaxique (prédicat de propriété) et comme équivalent d'un nom abstrait de qualité :

(2) 水很热	
<i>shuǐ hěn rè</i>	
eau très chaud	"l'eau est chaude"

<sup>4</sup> Cf. "Petit Ricci", s. v.

<sup>5</sup> Shen Jiakuan (2000) distingue deux classes de bases selon qu'elles acceptent ou non génitifs subjectif et/ou objectif (cf. lat. *metus hostium* "la crainte éprouvée par les ennemis" et "la crainte qu'inspirent les ennemis"):

<i>nǐ yǒu wǒ -de zhī-chí</i>	vs	<i>*nǐ shì wǒ -de zhī-chí</i>
2sg avoir/exister 1sg Mod soutenir		1sg Cop 1sg Mod soutenir
"tu as mon soutien" (NAction)		"tu es mon soutien" (NInstrument)

où la construction avec le génitif objectif est agrammaticale en chinois et non en français.



vs

(3) 北京的热真让人受不了

*běi-jīng -de rè zhēn ràng rén shòu -bù -liǎo*

NPlieu Mod chaud vraiment Caus gens supporter Nég réussir

"la chaleur de Pékin est insupportable"

Un exemple comme :

(4) 摩擦生热

*mó-cā shēng rè*

frottement naître/engendrer chaleur

"le frottement engendre de la chaleur"

illustre trois phénomènes à la fois: 1) la base composée [+dyn] (composé V<sub>1</sub>-V<sub>2</sub> quasi-synonymiques *mó-cā* "frotter, toucher" + "frotter, essuyer, frôler, racler") occupe une position structurale qui serait celle d'un nom abstrait d'action dans une langue comme le français, 2) la base *rè*, qui exprime un prédicat de propriété ('verbe-adjectif'), occupe une position structurale qui serait celle d'un nom abstrait de qualité dans une langue comme le français, et 3) la base *shēng* "naître, engendrer", [+dyn] verbe 'symétrique' (ou 'labile'<sup>6</sup>), employée ici transitivement, régit deux arguments, l'un en position sujet et l'autre en position d'objet (marque séquentielle<sup>7</sup>), et est, de ce fait, en position de prédicat syntaxique (verbe bivalent).

En outre, comme c'est souvent le cas dans les langues isolantes, la même forme, qui fonctionne ici comme un prédicat de propriété, peut fonctionner également comme prédicat dynamique, moyennant éventuellement l'adjonction d'une marque aspectuelle ("devenir

<sup>6</sup> Il est à souhaiter que ce renouvellement terminologique superflu de 'symétrique' en 'labile' n'occulte pas la bibliographie ancienne sur la question (Rothenberg 1974, Forest 1988, par exemple). Le terme d'ergatif employé par H. Frei dans son article sur *bǎ* peut au contraire prêter à confusion puisqu'il peut référer selon les auteurs, à un cas, une construction (entre autres chez Frei), un alignement et une classe de verbes (également chez Frei).

<sup>7</sup> Le chinois est et demeure une langue SVO. Dire que l'antéposition de l'objet introduit par *bǎ* ("prendre/tenir (dans la main refermée en poing)" > marque d'objet antéposé) est le signe d'un passage de SVO à SOV repose sur une méconnaissance de ce qu'est réellement la construction en *bǎ*, à savoir une construction à pivot lâche (voir, plus loin, parag. IV 1b ; et Lemaréchal & Xiao 2017, p. 348-349).

X"), et, conséquence logique du caractère symétrique (ou ‘labile’) des bases verbales, comme un causatif<sup>8</sup> ("rendre X" [+dyn] [+tr]<sup>9</sup>) :

(5) 他把水热一下

*tā bǎ shuǐ rè yí-xià*  
3sg Obj eau chaud un-peu "il fait réchauffer l'eau"

mais aussi bien:

(6) 他热汤

*tā rè tāng* "il chauffe de la soupe"  
3sg chaud soupe

Dans ces emplois, *rè* n'est plus compatible avec les intensifs (ici, *hěn* "très"<sup>10</sup>) :

(7) \*他很热饭

\**tā hěn rè fàn*  
3sg très chaud repas

Comme avec les bases prédicatives dynamiques (‘verbes d’action’), il n’y a aucune ambiguïté: dans l’ex. 2, la possibilité de faire précéder *rè* de *hěn* permet sans problème de l’identifier comme appartenant à la sous-classe de verbes constituée par les verbes-adjectifs employés ici comme prédicat de propriété, tandis que, dans l’ex. 5, la présence de la construction en *bǎ* + Objet antéposé au verbe ainsi que celle d’un complément de mesure (*yí-xià* "un peu") ou, dans l’ex. 6, la simple position de *rè* entre sujet et objet font de *rè* l’équivalent d’un verbe transitif, de même que dans l’ex. 3, la présence du modifieur en *-de* fait sans ambiguïté de *rè* l’équivalent

<sup>8</sup>. Au sens large du terme : sur les distinctions et précautions qui s’imposent à propos du terme et de la notion de ‘causatif’, voir Lemaréchal et Xiao 2017 b, p. 350 sqq.). Comme on le verra plus loin, il s’agit ici d’un ‘causal’ et non d’un ‘causatif’ ou ‘factitif’ proprement dits.

<sup>9</sup>. Ici, moyennant *bǎ* (cf. Lemaréchal & Xiao 2017 a, p. 350 sqq.), mais :

*tā rè tāng*  
3sg chaud soupe "il chauffe/fait chauffer de la soupe"

est tout à fait possible, avec l’objet sans marque segmentale et dans sa position postverbale, conforme à l’ordre non marqué SVO du chinois.

<sup>10</sup> Qui a pour effet de neutraliser le caractère implicitement comparatif ou contrastif des prédicats de qualité en chinois (*hěn* est généralement atone dans cet emploi de ‘petit mot’).

d'un nom commun, en l'occurrence d'un nom abstrait de qualité. Aucun problème donc pour le grammairien et le linguiste pour identifier ces positions structurales différentes et les valeurs qui y sont attachées, mais ce serait reporter sur les catégories ce qui est attaché aux positions structurales que de faire de *rè* tantôt un nom, un adjectif ou un verbe.

Quant aux locuteurs, ils n'ont nullement besoin de ces tests que sont la possibilité d'ajouter *hěn*, un modifieur en *-de*, un complément de mesure, vs un objet postposé ou introduit par *bǎ* et antéposé ; il leur suffit que ces différentes distributions soient stockées dans le lexique<sup>11</sup> avec la catégorie à laquelle le mot appartient, catégorie définie précisément par l'ensemble des positions structurales avec lesquelles elle est compatible (marque catégorielle). Il faut aussi, bien évidemment, que les locuteurs disposent, dans leur grammaire, de ce qui leur permettra de distinguer les différentes positions syntaxiques, en particulier de la valeur de l'ordre des constituants (marques séquentielles) à l'intérieur des constituants d'un niveau de constituance supérieur (marques intégratives), éventuellement associés à des marques segmentales (grammèmes et lexèmes plus ou moins grammaticalisés).

## 2.2. Un cadre d'analyse : "des prédicats à perte de vue"

Plutôt que de poser autant de *zhī-chí* et de *rè* homonymes (et synonymes à la position structurale près) appartenant à autant de parties du discours différentes qu'il y a de positions structurales distinctes qu'elles peuvent occuper, nous chercherons à déterminer avec exactitude la distance qui séparent ces différentes positions structurales, les différentes étapes à franchir pour passer de l'une à l'autre et inversement.

Pour cela, à des fins d'explicitation maximale<sup>12</sup>, nous nous donnerons pour règle de ne recourir qu'à des fonctions prédicatives

<sup>11</sup> Lemaréchal 1982.

<sup>12</sup> Ces notations en  $f(x)$  n'ont, rappelons-le, pas d'autre but : **décrire avec la plus grande précision possible le signifié de signes saussuriens définis par l'intersection de signifiés et de signifiants**. Il ne faut y voir aucune hypothèse sur le fonctionnement de l'esprit ni

sémantico-logiques minimales — des  $f(x, \dots)$  — enchâssées les unes dans les autres mettant en relation des entités instanciant leurs variables, ce qui détermine des calculs de différents ordres. On constatera que ce sont certaines de ces opérations à quoi correspondent oppositions de catégories lexicales et marques segmentales de langues comme le français<sup>13</sup>.

*a) Des prédicats sémantico-logiques enchâssés et des entités*

Rappelons<sup>14</sup> qu'on aboutit à de telles formules en  $f(x, \dots)$  par un processus d'abstraction en deux étapes: la première consiste à remplacer des individus par des variables individuelles: fr. *Marie court* correspond du point de vue sémantique à un "courir"(Marie), *Pierre court* à un "courir"(Pierre); "courir"(Marie), "courir"(Pierre), "courir"(Médor), "courir"("le bruit"), ne sont que des cas particuliers de "courir"(x): Marie, Pierre, etc., sont des individus qui instancient la variable individuelle x. De même, à côté de "courir"(x), on peut avoir "marcher"(x), "chanter"(x), mais aussi, pour un *x est boulanger*, un "boulanger"(x), pour *x est blond*, un "blond"(x), cela ne change rien du point de vue du nombre de variables individuelles par rapport à "courir"(x), ce qui les distingue, au contraire, d'un "tuer"(x,y) ou d'un "donner"(x,y,z). Dans une seconde étape, on substituera à "marcher"(x), "chanter"(x), "boulanger"(x), un  $f(x)$  où f représente une variable dite conceptuelle, dont "courir", "marcher", "chanter", "(être) boulanger", "(être) blond" ne sont que des instanciations, et dont les variables individuelles, x, y, z, etc., sont les arguments en tant qu'elles en saturent les places d'argument; à "tuer"(x,y), "manger"(x,y), etc., on substituera un  $f(x,y)$ ; de la même façon, à "donner"(x,y,z), "envoyer"(x,y,z), "dire"(x,y,z), un  $f(x,y,z)$ <sup>15</sup>. Contrairement à ce qu'on a pu dire, les notions de 'variable', d'argument' et de 'place d'argument' ne font pas double emploi

l'expression d'une quelconque sémantique formelle, dont les sémantiques des langues ne seraient que des 'applications'.

<sup>13</sup> Les développements qui suivent sont repris, entre autres, de Lemaréchal 2015 p. 54-57.

<sup>14</sup> Cf. Blanché 1968.

<sup>15</sup> Un des avantages de cette façon de procéder, ne serait-ce que du point de vue de la grammaire, est de montrer que les actants en tant qu'instanciant des places d'argument sont internes au prédicat qui les régissent.

avec celle d'actant'; elles sont applicables à des objets dont on pourrait difficilement dire qu'ils sont des 'actants', ainsi des arguments d'un prédicat comme "intelligent"(x) présent dans un énoncé comme: *intelligemment, Pierre n'a pas répondu à toutes les questions*, où on a à la fois un "intelligent"("Pierre n'a pas répondu à toutes les questions") et un "intelligent"(Pierre), comme c'est le cas de tout 'adverbe de proposition orienté vers le sujet', du type d'*intelligemment*<sup>16</sup>.

Les adjectifs sont, dans les langues qui en ont, des prédicats de propriétés ; les noms communs sont des prédicats d'inclusion à une classe d'entités prédéfinie ; les noms propres sont des prédicats "s'appeler x"(x)<sup>17</sup>. Mais on doit étendre encore l'analyse en termes de fonctions prédicatives sémantico-logiques —  $f(x, \dots)$  — aux adpositions —  $f_{\text{Adpos}}(x_{\text{repéré}}, y_{\text{repère}})$ <sup>18</sup> et autres marques de cas —, et de là aux rôles sémantiques et finalement à tout sème<sup>19</sup>. On distinguera prédicats de propriété, de repérage, etc. On considérera les adpositions et marques de cas comme des prédicats de relation entre leur régime et leur incidence (portée)<sup>20</sup>. Même les indexicaux sont des prédicats<sup>21</sup>. Les rôles sémantiques sont des prédicats. Enfin, les sèmes sont les prédicats élémentaires portés par les signifiants.

### b) Entités et ordres de calcul

Quant aux entités, on partira de l'idée qu'elles sont toujours désignées au moyen d'un de leurs prédicats ; ainsi on peut dire, dans la ligne de Quine et de Ryle, qu'il n'y a que des "prédicats à perte

<sup>16</sup> Voir Lemaréchal 2014, p. 9-10, et l'abondante bibliographie sur le sujet. Pour une présentation globale (souvent plus claire que le "dernier état de la question"), voir *Langue française* 88 sur *La classification des adverbes* (dir. H. Nølke 1990).

<sup>17</sup> Cf. Kripke 1972, Kleiber 1996.

<sup>18</sup> Fr. *le livre est sur la table* : "sur"("livre", "table").

<sup>19</sup> Cf. Lemaréchal 1996, 1998 et 2006.

<sup>20</sup> Cf. Lemaréchal 2012, 2014, p. 25 sqq.

<sup>21</sup> Cf. Lemaréchal 2018.

de vue". A la suite de Lyons<sup>22</sup>, nous distinguerons<sup>23</sup> des entités du premier, du second, du troisième ordre, et, à la suite de Dik<sup>24</sup>, du quatrième ordre. Les entités du premier ordre sont des objets concrets qui peuvent être définis comme des portions d'espace, elles-mêmes repérables dans l'espace ; on peut dire des entités du premier ordre qu'*elles existent*. Les entités du second ordre sont des portions de temps — des événements donc — repérables dans le temps ; on peut dire de ces entités du second ordre qu'*elles ont lieu*. Les entités du troisième ordre sont des propositions repérées comme appartenant à un monde possible, réel ou contrefactuel, etc. ; on peut dire de ces entités qu'*elles sont vraies ou fausses, bien ou mal*, etc., tous des prédicats exprimant une évaluation propositionnelle. Un même nom peut jouer dans plusieurs ordres par une sorte de métonymie: dans "l'autobus a un pneu crevé", "autobus" sert à désigner une entité du premier ordre tandis que, dans "l'autobus est à 5 heures", "autobus" sert à désigner par métonymie un événement, c'est-à-dire une entité du second ordre — c'est la nature du prédicat (de repérage temporel) qui contraint l'interprétation; dans "je préfère l'autobus au métro", "autobus" et "métro" désignent par métonymie des entités du troisième ordre. Dik y ajoute un quatrième ordre d'entités correspondant à l'énonciation.

Dik<sup>25</sup> distingue ainsi 4 niveaux : celui de la prédication nucléaire mettant en relation ou attribuant des propriétés à des entités du premier ordre, celui de la prédication étendue décrivant un état de

<sup>22</sup> Cf. Lyons 1977, p. 442-445: "Physical objects are what we will call first-order entities (...) First-order entities are such that they may be referred to, and properties may be ascribed to them, within the framework of what logicians refer to as first-order languages (e.g., the lower predicate-calculus) (...) By second-order entities we shall mean events, processes, states-of-affairs, etc., which are located in time and which, in English, are said to occur or take place, rather than to exist; and by third-order entities we shall mean such abstract entities as propositions, which are outside space and time (...) Whereas second-order entities are observable and, unless they are instantaneous events, have a temporal duration, third-order entities are unobservable and cannot be said to occur or to be located either in space or in time. Third-order entities are such that 'true' rather than 'real', is more naturally predicated of them; they can be asserted or denied, remembered or forgotten; they can be reasons, but not causes; and so on. In short, they are entities of the kind that may function as the objects of such so-called propositional attitudes as belief, expectation and judgement".

<sup>23</sup> Cf. Lemaréchal 2012, 2014 (p. 25-28) et 2015, p. 56 sqq.

<sup>24</sup> Cf. Dik 1989, p. 50 sqq.

<sup>25</sup> Cf. Dik 1989, chap. 3.

choses, celui de la proposition décrivant un fait possible et celui de l'énonciation décrivant un acte de parole :

(8)	(En°	(Prop°	(Préd° étendue	(f(x,...))))
	(en bref	(à mon avis	(hier	(dire(Paul, bêtise, Pierre))))
	<i>En bref,</i>	<i>à mon avis,</i>	<i>hier,</i>	<i>Paul a dit une bêtise à Pierre</i>
	Acte de	Evaluation	Repérage	Procès avec ses actants
	parole	proposelle	temporel	

Au niveau du prédicat nucléaire, il faut supposer stockés avec le lexique (au niveau des bases et de leurs dérivés) quatre types d'information :

1) le type de prédicat, selon les différentes parties du discours propres à telle ou telle langue — il est important que, dans cette perspective, les noms soient du côté des prédicats et non des entités —, et selon les 'types de procès' ('*Aktionsart*') dans la ligne de Vendler<sup>26</sup>,

2) le nombre d'arguments contrôlés par la base (les actants, pour ce qui est des verbes),

3) les rôles sémantiques assignés à chacun des arguments et qui les distinguent les uns des autres, rôles à définir d'abord de manière tautologique par rapport à chaque base — *f*"donner" (*x*"donateur", *y*"don(ation)", *z*"donataire" —, et, de là, seulement secondairement, de manière transversale, par généralisation, en 'agent', 'expérient', 'destinataire', etc.,

4) des contraintes sur les classes d'objets pouvant instancier chacune des places d'arguments et jouer chacun de ces rôles, contraintes sur les classes d'objets à distinguer clairement des rôles

<sup>26</sup> Nous préférons toutefois le classement en arbre de Porphyre (cf. Dik 1989, p. 95, par exemple) :



terminologie à la fois plus claire et plus rigoureuse, surtout quand elle est accompagnée des tests, contre-exemples et résolution des contre-exemples, correspondants (cf. Xiao Lin 2019, p. 13-14).

sémantiques, les rôles étant propres au scénario particulier exprimé par le régissant tandis que les propriétés des classes d'objets sont propres aux objets eux-mêmes, indépendamment des scénarios auxquels ils se trouvent mêlés.

### 2.3. Mesurer la distance entre les différents emplois (c'est-à-dire entre positions structurales) en termes de prédications sémantico-logiques enchâssées

Reprenons nos deux paires d'exemples, avec *zhī-chí* "soutenir", d'une part :

- (9) 中国支持你们  
*zhōng-guó zhī-chí nǐ -men*  
 NPlieu soutenir 2sg Pl  
 "la Chine vous soutient"

vs :

- (10) 你有我的支持  
*nǐ yǒu wǒ -de zhī-chí*  
 2sg avoir/exister 1sg Mod soutenir "tu as mon soutien"  
 (Nom d'action)

et avec *rè* "chaud", d'autre part:

- (11) 水很热  
*shuǐ hěn rè*  
 eau très chaud "l'eau est chaude"

vs :

- (12) 摩擦生热  
*mó-cā shēng rè*  
 frottement naître/engendrer chaleur  
 "le frottement engendre de la chaleur"

Dans (11), *rè* est un prédicat de propriété à une seule place d'argument  $f(x)$ , l'argument étant instancié par une entité du premier ordre désignée au moyen de *shuǐ* "eau". Il semble que, dans



(12), la succession des trois verbes  $V-V_1 + V_2 + V_3$  ne puisse avoir une autre interprétation que celle où elle correspond à une structure en SVO. Cela a pour corollaire que, le chinois étant une langue accusative à ordre SVO, le syntagme qui précède "engendrer/naître" est le sujet agent et celui qui le suit l'objet patient, et le verbe symétrique (ou labile) "engendrer/(être) né" est ici dans une construction transitive, associée à une fonction prédicative à deux arguments  $f(x,y)$  où  $x$  est l'agent et  $y$  le patient.  $VV_1$  et  $V_3$  y instancient donc les deux places d'argument du  $V_2$ . Dans la mesure où une place d'argument ne peut être instanciée que par une entité, la position de *mó-cā* "frotter" et de *rè* "chaud" fait qu'ils ne peuvent que désigner des entités. Il apparaît alors qu'il est nécessaire de faire intervenir ici une contrainte supplémentaire selon laquelle le chinois<sup>27</sup> exclut que des prédicats comme "chaud" et "frotter" puissent désigner une entité du 1er ordre particulière comme un "quelque chose de chaud" ou un "quelque chose qui frotte ou est frotté", autrement dit que des prédicats de propriété comme "(être) chaud" ou d'action comme "frotter", s'ils servent à désigner une entité, ne peuvent désigner que des entités d'ordre supérieur à un, autrement dit ne peuvent désigner que "le fait d'être chaud" et "le fait de (se) frotter, être frotté", à la différence des éléments qui peuvent exprimer des prédicats d'inclusion à une classe d'objets concrets prédéfinie, dont les noms communs concrets lexicaux<sup>28</sup>.

Cette inclusion dans une classe d'entités d'ordre supérieur à un – simple conséquence de la position structurale qu'il occupe et qui implique que le prédicat  $f$ "chaud" $(x)$  et le prédicat  $f$ "frotter" $(x,y)$  servent à désigner une entité –, ne nécessite nullement qu'on pose une classe lexicale de noms communs abstraits de qualité homonymes des prédicats de propriété, non plus qu'une classe lexicale de noms communs abstraits d'action homonymes des verbes d'action. Inversement, cette inclusion de *mó-cā* et de *rè* à des

<sup>27</sup> A la différence de langues comme le tagalog et les langues des Philippines (qui ont un article) où Article *ang* + prédicat désigne une entité vérifiant ce prédicat quel qu'en soit l'ordre : *bumili si Pedro...* "Pedro a acheté..." > *ang bumili...* "celui qui a acheté..." (cf. Lemaréchal 1982, 1989).

<sup>28</sup> Selon Zhu Dexi (1983) les verbes ne se trouveraient orientés vers les différents participants qu'une fois immergés dans tel ou tel contexte. Shen Jiaxuan (2016), va plus loin et propose de voir dans les verbes des noms (d'action ou de qualité), voir ci-dessous la note 30.

classes d'entités d'ordre supérieur à un impose l'interprétation métaphorique d'"engendrer/naître" en "causer".

On peut schématiser de la façon suivante les étapes qui amènent à interpréter f'(être)chaud"(x) et "frotter"(x,y) comme désignant des entités d'ordre supérieur à un, et à les traduire, dans une langue comme le français au moyen des noms abstraits *chaleur* et *frottement*:

(13)

S V O  $\rightarrow$  *shēng* = "engendrer" bivalent,  
 c-à-d. un  $f(x,y)$ , fonction prédicative à 2 places d'argument  
 $\rightarrow$   $x$  et  $y$  sont des entités et non des prédicats,  
 $\rightarrow$  donc "frotter" et "chaud" > désignation d'entités  
 + contrainte sur les classes d'entités pouvant être désignées  
 par des prédicats de propriété comme  
 f'chaud"(x) et d'action comme f'frotter"(x,y)  
 $\rightarrow$  inclusion des entités désignées par "chaud" et  
 "frotter" aux entités d'ordre  $n > 1$   
 $\rightarrow$  contrainte de réinterprétation de f'(faire) naître" en  
 f'engendrer, causer"(f,y)

Le phénomène qui fait qu'une position structurale qui ne peut être occupée que par une entité impose au segment qui l'occupe de désigner cette entité en lui assignant éventuellement d'appartenir à tel ou tel ordre d'entités (ou à telle ou telle classe particulière d'entités), ne se limite pas à des bases simples comme *rè* ou composées comme *mó-cā*, mais joue aussi bien dans le cas des équivalents de complétives, sujet ou objet :

(14) 她送你东西并不表示她爱你

*tā* *sòng* *nǐ* *dōng-xi* *bìng*  
 3sg offrir 2sg chose contrairement-à-ce-qu'on-attendrait  
*bù* *biǎo-shì* *tā* *ài* *nǐ*  
 Nég impliquer 3sg aimer 2sg  
 "Qu'elle t'offre des cadeaux n'implique pas qu'elle t'aime"

sujet et objet qui peuvent d'ailleurs se réduire, l'un et l'autre, en:

## (15) 送东西不表示爱

*sòng dōng-xi bù biǎo-shì ài*  
 offrir chose Nég impliquer aimer

"Offrir des cadeaux ne veut pas dire aimer"

où les verbes *sòng* "offrir" et *ài* "aimer" sont à interpréter comme des propositions (entités du 3ème ordre, en l'occurrence, du fait du sémantisme d'"impliquer") où les places d'argument de leur prédicat sont laissées ouvertes<sup>29</sup>:

(16) Nég[F"impliquer"(P<sub>1</sub>[fpréd"offrir"(x,y,z:  
 f"cadeau"(z)],P<sub>2</sub>[fpréd"aimer"(x,y))]

contrairement à (14) où elles sont instanciées par *tā* et *nǐ*.

## (17)

Nég(F"impliquer"(P<sub>1</sub>[fpréd"offrir"(x:"3sg"(x),y:"2sg"(y),z:"cadeau"(z)],  
 P<sub>2</sub>[fpréd"aimer"(x:"3sg"(x),y:"2sg"(y))])]

Quand, dans les langues isolantes à morphologie réduite, il y a homonymie ou bien entre forme verbale finie exprimant une action et ce qui serait, dans une langue comme le français, un nom abstrait d'action (ou un infinitif, etc.), ou bien entre une forme exprimant un prédicat de propriété et ce qui serait, dans une langue comme le français, un nom abstrait de qualité, la différence se réduit à une différence de position structurale, moyennant des contraintes sur la construction des entités et sur les classes d'objets (i. e. classes d'entités) pouvant instancier ces places d'argument, en particulier sur l'ordre de ces entités<sup>30</sup>.

<sup>29</sup> Restera à rendre compte de la coréférence entre les x et y d'"offrir" et les x et y d'"aimer", qui ne peut renvoyer qu'à un univers de croyance modèle ("topos", Ducrot) établissant une relation entre "aimer" et "offrir des cadeaux", qui détermine des attentes, dans le cas présent, contrariées, ce qui est explicité par *bing*, à analyser en *bing* (U<sub>1</sub> du discours, U<sub>2</sub> modèle), sans compter l'actant qui "attend" :

(a) *bing* (U<sub>1</sub>: Nég(F"impliquer"(P<sub>1</sub>; P<sub>2</sub>))(U<sub>2</sub>: F"impliquer"(P<sub>1</sub>; P<sub>2</sub>))

<sup>30</sup> La solution proposée par Shen Jiakuan (2016) consiste à considérer les bases d'emblée comme des noms d'action ou de qualité (voir, ci-dessus, la note 3). Adoptant des vues plus proches de celles de Zhu Dexi (1983), nous dirions plutôt que les bases sont par elles-mêmes orientées vers l'action ou la qualité qu'elles expriment — ce qui ne nécessite nullement qu'elles soient en elles-mêmes des 'noms' plutôt que des 'verbes' — et qu'elles ne deviennent

### 3. Verbe et nom concret : le verbe exprime l'action prototypique associée à l'objet concret

On peut s'attendre à ce qu'un cas comme celui où un élément fonctionne à la fois comme nom concret et comme verbe nous fasse parcourir une suite d'opérations à la fois plus nombreuses et plus complexes.

#### 3.1. L'homonymie de (*la*) *graisse* et de (*il*) *graisse*

Dans un grand nombre de langues, un certain nombre de noms concrets (ou, du moins, leur base) sont homonymes de verbes (ou leur base) en rapport évident avec eux.

Ainsi, en mandarin contemporain :

(18) 给我一个包

<i>gěi</i>	<i>wǒ</i>	<i>yí</i>	<i>-gè</i>	<i>bāo</i>	
donner	1sg	1	ClGal	sac	"donne-moi un sac"

(19) 三包茶

<i>sān</i>	<i>bāo</i>	<i>chá</i>
trois	sachet	thé
"3 sachets de thé"		

(20) 包衣服/书

<i>bāo</i>	<i>yī-fu</i>	/	<i>shū</i>
emballer	vêtements		livre
"emballer des vêtements/un/des livre(s)"			

*bāo* est tantôt dans une position structurale (dans les ex. 17 et 18) telle qu'il sera traduit en français par un nom commun ("sac, sachet"), tantôt dans une position structurale telle qu'il sera traduit par un verbe ("emballer", ou "en-sach-er"): en chinois, différence de

orientées vers un participant que sous l'effet de la position qu'elles occupent, c'est-à-dire quand elles sont en position de prédicat rapporté à une entité et non plus en position de désigner une entité qui garderait cette orientation vers l'action ou la qualité elle-même. La conception de Shen Jiakuan a l'avantage d'expliquer plus directement le fait que les bases, quand elles sont en position de constituer la désignation d'une entité, ne puissent désigner que des entités d'ordre supérieur à un.

partie du discours (verbe vs nom commun) ou simple différence de position structurale?

Dans les langues agglutinantes ou flexionnelles-fusionnelles, on a des dérivations marquées par un affixe verbalisant, comme en bikol (ici, *-ag-*) :

bikol (langue austronésienne des Philippines, langue agglutinante):

- (21) *patok* "ax" > *m-ag-patok* (passif *patuk-on*<sup>31</sup>) "to chop with an ax"  
*grasa* "grease" > *m-ag-grasa* (passif *grasa'-an*) "to grease"  
*anit* "skin" > *m-ag-anit* (passif *anit-an*) "to skin (an animal)"  
*labot* "hole" > *m-ag-labot* "to develop a hole"  
*m-ag/ang-labot* (passif *labot-an*) "to make a hole"  
*biahe* "trip" > *m-ag-biahe* "to go on trip"

En français, de tels verbes sont dérivés du nom au moyen de la voyelle thématique (verbes en *-er*), qui fonctionne comme la marque segmentale minimale de verbalisation :

français :

- (22) *marteau* > *martel-er* "utiliser l'instrument marteau"  
*peau* > *pel-er* "ôter la peau"  
*graisse* > *graiss-er* "mettre de la graisse"  
*trou* > *trou-er* "faire un trou"  
*voyage* > *voyag-er* "faire un voyage"

A côté de dérivés, on peut avoir des combinaisons avec un verbe support<sup>32</sup> plus ou moins approprié, ou hyperonymique :

<sup>31</sup> La marque du passif *-on* (affectation totale du patient) vs *-an* (affectation partielle ou superficielle du patient) vs *i-* (simple changement de configuration ou de repérage spatial) est significative pour ce qui nous occupe ici, étant donné que les sèmes attachés au degré d'affectation, totale vs superficielle vs spatiale, de l'objet du verbe ne sont pas sans conséquence, combinés avec d'autres sèmes, sur le signifié prédictible pour le verbe par rapport à celui du nom (ou inversement): *trouer* vs *graisser* ([+matériau],[ -partie du corps]) vs *peler* ([+partie du corps]).

<sup>32</sup> Cf. Vivès 1989.

- (23) *prendre/utiliser un marteau*  
*faire/percer un trou*  
*mettre de la graisse / enduire de graisse*  
*faire un voyage*

Dans tous les cas, le verbe exprime l'action prototypique associée au nom<sup>33</sup>.

Dans les langues isolantes à morphologie réduite, il n'est pas étonnant qu'il y ait homonymie (sinon identité). En mandarin contemporain, malgré l'extension de plus en plus grande, semble-t-il, de l'emploi des suffixes nominalisants issus de diminutifs<sup>34</sup>, *-zi* et *-r* (seconds éléments de composés signifiant "enfant, petit d'un animal") :

- (24) *chā-zi* "fourchette" (*chā* "piquer avec une fourchette")  
*shū-zi* "peigne" (*shū-tóu* "peigner-tête" > "se peigner")

mais: *hái-(zi)* "enfant",  
*bēi-(zi)* "coupe, tasse"

+ changement de ton:

*shān* "s'éventer"      *shàn-zi* "éventail"

on a un certain nombre de < Nom = Verbe exprimant l'action prototypique associée au nom >, comparable à:

<sup>33</sup> De la même façon (voir note 31), on doit se demander pourquoi "graisser" = "mettre (de la graisse)", tandis que "peler" = "retirer (la peau)". Ce qui peut expliquer la sélection de telle action prototypique plutôt que telle autre est variable selon les cas. Pour ce qui est de "graisser" et "peler", on peut avancer que, la peau étant une partie du corps, en condition normale, possession inaliénable (ou plutôt intrinsèque) du tout (le corps) auquel elle appartient, l'action ne peut être que de l'ôter et non de l'ajouter, tandis que, si on part de la graisse matériau (en fait, un type particulier d'instrument) et non partie du corps, etc., on ne peut que l'ajouter et que s'il s'agit de l'ôter, on doit avoir recours à un *dé-graiss-er*, plus marqué, où *dé-* spécifie le sens du mouvement non prototypique associé à "graisse". En tout état de cause, une spécialisation peut toujours n'être que le résultat d'une sélection en partie arbitraire à l'origine et ultérieurement fixée et transmise sous forme de normes (le changement linguistique comme phénomène social et non psychologique ou cognitif, cf. Meillet).

<sup>34</sup> En cela comparable aux *-et* et *-ette*, ou *-ot/-otte*, du français (*manette, curette*) ; cf. C. Delay 1996.

anglais:

- (25) (a) *hammer* / (to) *hammer*  
 (a) *skin* / (to) *skin*  
 (a) *grease* / (to) *grease*  
 (a) *hole* / (to) *hole*  
 (a) *travel* / (to) *travel*

Ainsi, le même signifiant sert (signifié) à la fois à désigner l'instrument et à exprimer la mise en œuvre de l'instrument<sup>35</sup>. C'est le cas de chinois *suǒ* "serrure" et de sa traduction en anglais (*a/to*) *lock*, à ceci près que le chinois n'a pas d'article, ni de marque d'infinifitif :

chinois:

- (26) 他买了一把锁  
*tā mǎi -le yì -bǎ suǒ*  
 3sg acheter Pft 1 Cl serrure  
 "il a acheté une serrure"

- (27) 我把锁忘在商店了  
*wǒ bǎ suǒ wàng (zài) shāng-diàn le*  
 1sg Obj serrure oublier VPrép magasin En°  
 "j'ai oublié la serrure au magasin"

<sup>35</sup> C'était déjà le cas de *bāo* "sac"/"emballer" (avec extension, en français, de sens par rapport à un *en-sach-er*), nom de lieu-instrument et action prototypique de mise en œuvre de ce lieu-instrument, la nature de lieu(-instru-ment). Dans fr. *en-sach-er*, le préfixe *en-* exprime à lui seul le procès de mouvement-déplacement d'un extérieur vers un intérieur, alors que la base nominale (*sac/sach-*) sur laquelle est construit ce verbe dénominalif recatégorise comme "sac" ou "emballage" le lieu d'arrivée-instrument d'emballage ; ainsi, dans :

(a) *Un tablier d'école l'ensache du col aux genoux* (Colette, *La maison de Claudine* p. 36, in *TLFi* s. v.)

la base *-sach-* recatégorise le sujet (causateur) *le tablier d'école* comme étant un "sac", c'est-à-dire assigne à "tablier d'école" le prédicat supplémentaire consistant à "être (comme) un sac": l'"sac"(x)"tablier d'école") (sur ce type d'analyse emprunté au LADL, cf. Lemaréchal 1997, p. 186, 204-206). Quant à la voyelle thématique (verbes en *-er*), elle y est une marque explicite de verbalisation.

L'exemple de l'emballage illustre, par la même occasion, les processus d'extension/restriction de sens des bases, en même temps que de perte de transparence (ou plutôt de compositionnalité), en tous cas pour la partie des locuteurs du français ignorant ce sens particulier de *balle*, ici un "(type d')emballage", (cf. *ballot*; *em-/dé-baller*).

(28) 他忘了锁车

*tā wàng -le suǒ chē*  
3sg oublier Pft fermer-à-clé voiture

"il a oublié de fermer à clé la voiture" (Xiao Lin<sup>36</sup>)

Comme on le voit, ce qu'on pourrait considérer<sup>37</sup> comme des indices de 'nominalité' ne manque pas ; ainsi :

1) la quantification à l'unité de l'ensemble désigné par *suǒ* (ex. 26),

2) la position structurale de *suǒ*, objet patient d'une action comme "acheter" (ex. 26),

3) la position structurale de *suǒ*, dans la construction avec antéposition de l'objet introduit par *bǎ* (ex. 27).

De même, ce qu'on pourrait considérer<sup>38</sup> comme des indices de 'verbalité' ne manque pas non plus : dans l'ex. 28, la position structurale de *suǒ* objet d'un verbe comme *wàng* signifiant à la fois "oublier qqch qq part" et "oublier de faire qqch". Mais ces indices, sans doute utiles au grammairien, ne sont, en fait, que la conséquence des positions structurales occupées par *suǒ* (niveaux de constituance et catégories de constituants).

Chinois *suǒ* est comparable, à l'absence de la marque de dérivation près, à :

Latin :

(29) *clau-i* "clé", *clau-u* "cheville" vs *clau-dere* "(en)fermer, clore"

<sup>36</sup> Sur "oublier", cf. Xiao 2019, p. 5.

<sup>37</sup> A tort : aucun de ces indices ne caractérise les noms communs en tant que tels, c'est-à-dire en tant que prédicats d'inclusion à une classe prédéfinie d'entités ('classes d'objet' du Lexique-Grammaire), tous caractérisent en revanche les entités (et ensemble d'entités) que ce nom commun sert ici à désigner ("appeler les choses par leur nom").

<sup>38</sup> Souvent à tort : on mêle en général, d'une part, des indices effectivement caractéristiques des prédicats, verbaux ou non, comme :

1) le type de prédicat — prédicat d'inclusion, prédicat de propriété, etc. —,

2) l'*Aktionsart* [ $\pm$ dyn], [ $\pm$ tél], etc., [ $\pm$ cont] ou [ $\pm$ exp] (cf. note 23),

3) le nombre d'arguments, alias 'valence',

4) les rôles sémantiques assignés à ces arguments), et, d'autre part, des caractéristiques relevant de niveaux supérieurs (ordres de calcul  $n > 1$ ), comme l'aspect, le temps, le mode, etc. (cf. parag. II 3b).



*claudio* étant issu d'un *clau-* + *-do*<sup>39</sup>. Quant à fr. *serrure*, il illustre le chemin inverse, où le nom d'instrument est dérivé, au moyen du suffixe *-ure*, du verbe *serrer* pris dans le sens, obsolète aujourd'hui, de "mettre à l'abri en lieu sûr, ranger" (*TLF* s. v.<sup>40</sup>), ce qui fait que *serrure* doit être considéré, dans la synchronie actuelle, comme un nom d'instrument non dérivé. Plus que jamais, il faut se garder de confondre diachronie et synchronie : *serrure* est transparent, c'est-à-dire segmentable<sup>41</sup>, au moment où le mot a été créé et l'est resté tant que *serrer* a gardé le sens de "mettre/conservé en sûreté", mais aujourd'hui il est opaque et n'est segmentable que dans la mesure où *-ure* est identifiable, alors que *serr-* ne l'est plus<sup>42</sup>. Ce serait, enfin, un préjugé "primitiviste" de supposer a priori qu'on va toujours du concret vers l'abstrait.

### 3.2. Quelles étapes sur le chemin du "loquet" à "fermer à clé", et retour ? Diathèse, prédicat d'inclusion et accord sémique

Entre l'instrument *suǒ* "(a) lock" et sa mise en œuvre *suǒ* "(to) lock", il y a avant tout :

- 1) une relation qui relève de la diathèse et de la voix, *suǒ* "(to) lock" = "*utiliser* (une serrure) pour fermer à clé" vs "(a) lock" = "(objet dont une des propriétés est d') *être utilisé* pour fermer à clé", auquel s'ajoute, quand *suǒ* (ou sa traduction "lock") sert à désigner l'objet concret :
- 2) le fait qu'il fonctionne alors comme un nom commun, c'est-à-dire en tant que prédicat d'inclusion de l'entité désignée à une classe ouverte d'objets prédéfinie et stable : "toute serrure passée, présente, future, toute serrure possible et imaginable", qui se définit, du fait de la 'complexité des noms', par des sèmes qui le distinguent

<sup>39</sup> Où *-do* est, étymologiquement, non un suffixe, mais le reflet de la racine verbale indoeuropéenne *\*dheh<sub>1</sub>-* "poser, mettre", fonctionnant comme verbe support dans un "mettre la barre" ; cf. R. Garnier 2012.

<sup>40</sup> Donné par le *TLF* pour vieilli ou régional.

<sup>41</sup> Pour une discussion de cet usage de la notion de transparence, voir Lemaréchal 2015 note 18, p. 58.

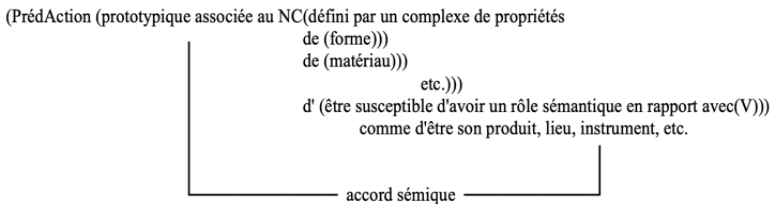
<sup>42</sup> Le *Grand Robert* donne pour étymologie *\*serrare* < lat. tardif *serare* "fermer avec une barre (*sera*), clôté" (< *sera* "serrure, barre, verrou", Ernout et Meillet, s. v.). De même, chinois *suǒ* a désigné d'abord la "barre" : *shàng suǒ* "mettre la barre" (lit. "monter la barre") (cf. *Dictionnaire chinois-français*, Librairie You-Feng, 1990, s. v.). Ainsi, *clauu/i-*, *sera-*, *suǒ* "(mettre la) barre" renvoient à un même stade de l'histoire de la serrurerie.

d'autres objets vérifiant le prédicat "être utilisé pour fermer-à-clé", comme un "loquet", un "cadenas", une "barre", etc.

Désigner un *x* au moyen d'un nom commun, c'est le juger digne d'être inclus dans une classe prédéfinie par un certain nombre de propriétés, c'est-à-dire de prédicats de propriété (sémantique du prototype<sup>43</sup>). En désignant une entité au moyen de *suǒ* ou de *lock*, on inclut cette entité dans une classe ouverte d'entités définies par un complexe de propriétés, de forme, matériau, etc., qui sont autant de sèmes. Dans le cas d'un mot comme chinois *suǒ* ou anglais *lock*, un de ces sèmes, pour ne pas dire le plus important puisqu'il s'agit de désigner un artefact humain conçu dans le but de servir à quelque chose, est nécessairement celui qui consiste à être mis en œuvre ("to lock") comme serrure ("a lock"), à être utilisé en tant qu'instrument dédié. Quand *suǒ* ou *lock* sert à exprimer un procès, alors *suǒ* ou *lock* fait référence à l'action prototypique associée à la classe d'objets définie par ce complexe de propriétés, dont celle consistant à être un instrument pour fermer-à-clé, c'est-à-dire d'être l'objet dédié à cette action.

On peut représenter le passage de nom d'objet à l'action et inversement au moyen des deux schémas suivants, où chaque étape est représentée par l'enchâssement d'un prédicat, enchâssement symbolisé de manière abrégée par des parenthèses :

(30) (NC:PrédInclusion(classe d'entités(définie par un complexe de propriétés:  
de (forme)))  
de (matériau)))  
etc.)))  
d'(être un instrument  
dédié pour(fermer)))<sup>44</sup>



<sup>43</sup> Cf. Kleiber 1990 pour une bonne présentation.

<sup>44</sup> Soit  $x_{NC}:f_{PrédIncl}^c(x,X:<f_n(X,...) > f_{Forme}(X) \wedge f_{Matériau}(X) \wedge f_{Taille}(X) \wedge f_{Instr}[X,<f^{''fermer''}(x_jAgtr,yPat)>]$

### 3.3. La relation de voix entre nom d'instrument et verbe de mise en œuvre d'un instrument : applicatif instrumental, voix instrumentale et nom d'instrument en kinyarwanda et en tagalog

Entre "être un instrument spécifique à tel type d'action" et "mettre en œuvre tel ou tel instrument", il n'y a, en fin de compte, qu'une relation de diathèse-voix, celle existant entre "être utilisé pour" et "utiliser pour".

Il se trouve que les langues des Philippines en donnent une idée claire, dans la mesure où elles possèdent une voix instrumentale permettant d'introduire dans la valence du verbe (diathèse progressive) et de promouvoir en position de sujet (subjectivation, définitoire de la notion même de voix) l'instrument de l'action exprimée par la base :

tagalog (préfixe *i-paN*<sup>45</sup>, redoublement /C<sub>1</sub>V<sub>1</sub>/ à l'inaccompli):

- (31) *i- p<in>a- pam -bili n -ila n- ang mga kagamitan*  
 Voix TAM Instr acheter Génitif 3pl Gén Art Plur appareil  
*sa tindahan ang pera -ng Amerikano*  
 Prép magasin Art argent Rel<sup>o</sup> américain

"they buy goods at the store with American money" (Schachter & O., p. 321)  
 (lit. "de l'argent américain a été utilisé-pour-acheter des choses par eux...")

face à l'actif:

- (32) *b<um>i- bili- s-ila n- ang mga kagamitan*  
 Act+Rdbt acheter Suj+3pl Gén Art Plur appareil  
*sa tindahan (sa pamanagitan n- ang pera -ng Amerikano)*  
 Prép magasin au-moyen Gén Art argent Rel<sup>o</sup> américain  
 "they buy goods at the store ..." (ibidem)

<sup>45</sup> *i-p<in>a-paN-* est formé sur *i-paN-* par adjonction de l'infixe *-in-* de REALIS et du redoublement en /C<sub>1</sub>V<sub>1</sub>/ d'inaccompli; de même, *b<um>i-bili-*, dans l'ex. 32, est formé sur la base verbale *bili* au moyen de l'infixe de voix active *-um-* et du même redoublement en /C<sub>1</sub>V<sub>1</sub>/ d'inaccompli. Le préfixe *paN-* (ex. 31, 36-39), porte le sème "spécifique et dédié", qui distingue l'"emploi d'un instrument dédié" d'une "utilisation occasionnelle d'un objet".

NB : Gén = génitif marque de complément de nom, de complément d'agent ou de complément d'objet quand celui-ci est indéfini ; Art = article ; 3pl = 3ème pers. du pluriel ; Plur = marque de pluriel ; Prép = préposition ; Rel<sup>o</sup> marque de relativation qui marque aussi bien les relatives que les épithètes, apposition, etc. ; Act = actif.

Il en va de même dans les langues bantoues du type du kinyarwanda qui distingue<sup>46</sup> les deux étapes d'augmentation de la valence (diathèse progressive), avec un applicatif instrumental marqué par le suffixe *-iish*<sup>47</sup> qui promeut l'instrument en objet :

Kinyarwanda :

- (33) *u- mu-gabo a- ra- andik -iish -a*  
 Pf Cl11.homme 3sg PrstDisj écrire Instr/Caus TAM  
*a i- baruwa i- mashiini*  
 Pf+Cl9 Cl11 lettre Pf+Cl9 machine  
 "l'homme a écrit la lettre à la machine"

en face de la construction avec l'instrument en position de circonstant marqué par la préposition *na* "avec":

- (34) *n- da- andik -a u- rw- aandiko n' ü- mashiini*  
 1sg PrstDisj écrire TAM Pf Cl11 lettre avec Pf+Cl9 machine  
 "j'écrit une lettre à la machine"

avant que la marque de passif *-w-* ne promeuve cet objet (ou plutôt, cet objectivisé) en sujet:

- (35) *i- mashiini i- ra- andik -iish -w- -a*  
 Pf+Cl9 machine Cl9Suj PrstDisj écrire Instr/Caus Passif TAM  
*n' uu- mu- gabo*  
 avec/et Pf Cl11 homme  
 "la machine à écrire a été utilisée par l'homme pour écrire"

En tagalog, sur une base qui désigne la "toilette à l'éponge" *punas*, on peut obtenir une série dérivationnelle comme :

<sup>46</sup> Le tagalog brûle les étapes, mais nous avons soutenu (Lemaréchal 2010, chap. I et V) que les voix multiples typiques des langues des Philippines sont issues d'applicatifs par une sorte de passif par renversement.

<sup>47</sup> Applicatif instrumental qui sert aussi de causatif (cf. Lemaréchal et Xiao, 2018 à côté d'un applicatif proprement dit qui promeut (au sens de Perlmutter et de la "Relational Grammar") en objet datif et bénéfactif, et d'un applicatif comitatif qui promeut en objet complément d'accompagnement et de manière et sert aussi de réciproque.

Tagalog :

(36)

<i>punas</i>	>	<i>pam-(p)unas</i>	>	<i>i-(pam)- punas</i>
N°sponge bath"		Adj	/Nom	V voix instr
("toilette à l'éponge "		"for use in wiping"	"rag"	"to be used to wipe"
>		<i>m-ag- punas / punas-an</i>		
		V actif	/	passif <sup>48</sup>
		"to mop"	/	"be mopped"

(English, *Tagalog-English Dictionary*, s. v.)

où *p-am-punas* signifie "for use in wiping" quand il est en position d'adjectif ("reservational", Schachter et Otones 1971, p. 259); précédé de l'article *ang*, *p-am-punas* sert à désigner un instrument dédié à l'essuyage:

(37) *p-am-punas* "rag"

Précédé de la marque de voix *i-*, il fonctionne comme verbe à la voix instrumentale (ici, à l'accompli marqué par l'infixe *-in-*):

(38)

<i>i-</i>	<i>p&lt;in&gt;am-</i>	<i>punas</i>	<i>n-</i>	<i>ang</i>	<i>katulang</i>	<i>n-</i>	<i>ang</i>	<i>ka-sangkap-an</i>
Voix	Acc+Instr	essuyer	Gén	Art	bonne	Gén	Art	meubles
					<i>ang basaha -ng</i>			<i>iyon</i>
					Art	chiffon	Rel°	Distal

"the maid wiped furniture with rag"

(lit. "le chiffon a été utilisé-pour-essuyer les meubles par la bonne"

(Schachter et Otones 1972, p. 320)

ou à l'actif avec la simple marque de verbalisation *ag-* exprimant l'action prototypique associée à la base, déjà illustrée par bikol *m-ag-grasa* "graisser" (< *grasa* "graisse"), etc.<sup>49</sup> (ici, à l'accompli marqué par le préfixe *n-*):

<sup>48</sup> Passif en *-an* pour les patients partiellement ou superficiellement affectés. Le verbe a ainsi les trois voix des verbes de déplacement dits 'ergatifs' (De Guzman) en *-an* pour le passif de l'objet affecté en surface, le passif en *i-* de l'objet déplacé ou associé à l'action et l'antipassif en *ag-* (Lemaréchal 1997, p. 135 sqq., 2010, p. 292 sqq.), *paN-* facultatif marquant l'instrument dédié :

(a)	<i>punas -an</i>	<i>mo</i>	<i>ang mesa</i>	
	chiffon	Psf	2sgPossAgt	Art table
				"mop the table" (English 1986, s. v.)

<sup>49</sup> Cf., ci-dessus, parag. III 1.

- (39) *n- ag- punas ang katulang n- ang ka-sangkap-an*  
 Acc Verb° chiffon Art bonne Gén Art meubles  
 "the maid wiped furniture" (ibidem)

Ainsi, le jeu des diathèses et voix de langues agglutinantes comme le tagalog et le kinyarwanda révèle, comme on peut s'y attendre de langues agglutinantes<sup>50</sup>, certaines des opérations qui lient complément d'instrument, voix instrumentale (en tant que permettant de subjectiver l'instrument) et nom d'instrument, chaque opération étant marquée par un morphème qui lui est propre, là où l'anglais, ou des langues isolantes comme le chinois, ont un seul et même signifiant occupant différentes positions structurales qui se révèlent au grammairien par des phénomènes de distribution<sup>51</sup>:

Anglais :

- (40) (a) *mop* "balai à frange, lavette (à vaisselle)"  
 (to) *mop* "essuyer à l'aide de cet instrument ou avec un instrument recatégorisé comme tel"  
*to mop one's brow* "s'éponger le front" (Robert et Collins, s. v.)

Là où le chinois ou l'anglais n'ont rien, les affixes de diathèses et de voix de langues comme le tagalog et le kinyarwanda ne sont, dans un certain sens, que les signifiants attachés à une partie des prédications enchâssées qui font passer du nom d'instrument au verbe de mise en œuvre de l'instrument, et inversement<sup>52</sup>.

#### 4. Lexème et grammème : le cas de chinois *bǎ*

Dans les langues isolantes à morphologie réduite, on trouve souvent un verbe "prendre" ou "mettre" fonctionnant, à des degrés variables de spécialisation, comme marque d'objet ou d'instrument, un verbe "donner" comme marque de datif et de bénéfactif, etc.<sup>53</sup>:

<sup>50</sup> Cf. Lemaréchal 2014, p. 81.

<sup>51</sup> Positions structurales éventuellement marquées par des marques intégratives, séquentielles et catégorielles (cf. Lemaréchal 2012, p. 37).

<sup>52</sup> Cf. Lemaréchal 1998, chap. IV-VI, p. 147-151 en particulier. Cette transparence (cf. note ci-dessus et Lemaréchal 2015 note 18) s'étend en fait à *pa-*, *ag-* et *aN-* (cf. Lemaréchal 2010, p. 304-305, 292-299 et 299-300).

<sup>53</sup> Cf. Lemaréchal 1998, p. 207 sqq., exemples empruntés à Givón 1984, p. 179.

(41)

objet:	<i>ìywi awá utsi ikù</i> boy took door shut "the boy shut the door"	(yatye)
instrumental :	<i>mo fi àdà gé igi</i> I took machete cut wood <u>mettre</u> "I cut wood <b>with</b> the machete" ( <sup>54</sup> )	(yoruba)
datif:	<i>mo s o fun o</i> I said give you "I said to you"	(yoruba)
bénéfactif:	<i>nám útom emì nì mì</i> do work this give me "do this work for me"	(efik)

C'est aussi le cas en chinois.

En mandarin contemporain, *bǎ*, un verbe "prendre, tenir", marque l'objet quand celui-ci est antéposé au verbe ; il ne fonctionne qu'assez rarement comme verbe autonome, au sens de "(re)tenir", "garder", "garder pour soi" ; il figure surtout dans des expressions figées ou dans des verbes composés V-O ou V-V. Mais *bǎ* désigne aussi la "poignée"<sup>55</sup>, le contenu de la main refermée en poing aussi bien que l'instrument qui sert à la préhension au moyen de la main refermée en poing. On peut y voir comme idéalement réunies toutes les étapes de processus de grammaticalisation (au sens de Meillet, le seul légitime à notre avis), rassemblant tous les indices connus depuis bien longtemps, et rebattus, de ce phénomène.

#### 4.1. Bǎ, verbe plein et marque d'objet

##### a) Bǎ "prendre/tenir en main"

<sup>54</sup> Nous avons corrigé ici plusieurs inadvertances dans l'exemple de Givón (*mo fi adé gé nākā*) et nous avons rendu la graphie des exemples yoruba conforme aux conventions orthographiques de la langue. En revanche, nous n'avons pu vérifier les exemples empruntés par Givón à d'autres langues que le yoruba.

<sup>55</sup> A la différence de fr. *poignée*, chinois *bǎ* n'a, autant que nous sachions, aucun rapport avec des mots désignant le "poing" ou la "main".

*Bǎ* est un verbe "prendre" ([+dyn]) / "tenir" ([-dyn])<sup>56</sup>, souvent dans des sens particuliers tels que "retenir", "garder", "garder pour soi" :

(42) 你把着我别摔了

*nǐ bǎ -zhe wǒ, bié shuāi -le*  
 2sg tenir Inacc 1sg Proh tomber Pft  
 "tiens-moi bien (= retiens-toi à moi), et ne tombe pas"  
 "tiens-moi bien (= retiens-moi), que je ne tombe pas"<sup>57</sup>

(43) 你把着我别让我摔了

*nǐ bǎ -zhe wǒ, bié ràng wǒ shuāi -le*  
 2sg tenir Inacc 1sg Proh laisser 1sg tomber Pft  
 "tiens-moi, ne me laisse pas tomber"

(44) 幸好我一把把把把住了

*xìng-hǎo wǒ yī-bǎ bǎ bǎ bǎ -zhù le*  
 heureusement 1sg. 1 prise Obj guidon tenir/prendre-stable Pft.  
 "Heureusement que j'ai d'un coup immobilisé le guidon"  
 "Heureusement que j'ai pris d'un coup le guidon"

(45) 你把门

*nǐ bǎ mén*  
 2sg garder porte "(tu) garde(s) la porte"

(46) 小明把着巧克力不让别人吃

*Xiǎo-míng bǎ -zhe qiǎokèlì bú ràng bié-rén chī*  
 NP garder Inacc chocolat Nég laisser-Caus autrui manger  
 "XM garde les chocolats et ne laisse pas les autres en manger"

ou dans des collocations assez contraintes:

(47) 把妹

*bǎ mèi* "draguer une fille"  
 prendre petite-sœur

<sup>56</sup> La valeur [-dyn] "tenir" n'est généralement pas signalée (voir, toutefois, *Le petit Ricci* s.v. "tenir en main").

<sup>57</sup> Nous remercions vivement Hanzhu Chen de nous avoir signalé cette double interprétation.



sinon dans des verbes composés V-N, N-V ou V-V:

(48) 把舵 *bǎ -duò* "tenir le gouvernail"/"timonier"

(49) 把玩 *bǎ -wán* "jouer" < "tenir" + "jouet"

(50) 把脉 *bǎ -mài* "prendre le pouls"

éventuellement avec une valeur métaphorique:

(51) 把握

*bǎ -wò* "bien tenir en main, maîtriser (la situation)"  
prendre saisir/tenir

b) Du verbe "prendre" au trait [+‘disposal’]<sup>58</sup>

*Bǎ* fonctionne comme marque de l’objet antéposé. Cette construction implique 1) sinon une action délibérée de l’agent, en tous cas, une action qui engage sa responsabilité, 2) une action avec affectation du patient (ce qui exclut les verbes relevant d’un type de procès [+expérience]<sup>59</sup>), et surtout : 3) qu’on dispose de l’objet avant l’action, ce qu’on a appelé ‘disposal verbs’<sup>60</sup>:

(52) 我想把一个朋友介绍给他

*wǒ xiǎng bǎ yí-ge péng-you jiè-shào gěi tā*  
1sg vouloir Obj 1 Cl ami présenter Dat 3sg  
"j’aimerais bien lui présenter un de mes amis"

en face de:

<sup>58</sup> Pour plus de détails, nous renvoyons à l’étude déjà parue, bien que postérieure, dans Lemaréchal & Xiao 2017, p. 341-358, et surtout à Xiao 2019, chap. VI.

<sup>59</sup> Ce qui découle du fait que les procès [+expérience] (comme "voir", "savoir" ou "connaître", "apprendre", etc.) décrivent non pas l’état d’un monde de référence extérieur, mais l’état intérieur de l’argument qui éprouve l’expérience, l’état du monde extérieur n’en étant nullement affecté ; ainsi de "voir": que Paul voit (ou ne voit pas) Pierre traverser la rue ne change rien au fait que Pierre traverse la rue.

<sup>60</sup> Cf. ‘disposal verbs’ chez Chao 1968 p. 705: "Verbs expressing disposal of something in some way have the syntactical property of admitting the pretransitive construction with *bae* (pinyin *bǎ*)"; p. 344, 346. Déjà chez Wang Li 1943 ; voir Xiao 2019, chap. VI, et Lemaréchal & Xiao 2017, p. 341-358. Voir en outre Frei 1956-1957.

(53) 我想给他介绍一个朋友

wǒ xiǎng gěi tā jiè-shào yí-ge péng-you

1sg vouloir Bénf 3sg présenter 1 Cl ami

"j'aimerais bien lui faire rencontrer quelqu'un qui puisse devenir son ami"

On doit considérer que ce sème même de [+‘disposal’] de l’objet antéposé marqué par *bǎ* est issu directement de "prendre"/"tenir", moyennant la ‘désémantisation’<sup>61</sup> typique du passage de lexème à grammème, ‘désémantisation’ qui ne va pas plus loin que celle qui caractérise un "prendre" verbe-support comme dans fr. *prendre sa voiture pour aller se promener, prendre son parapluie pour sortir, prendre sa plume et écrire un mot*, etc. On interprétera la valeur de [+‘disposal’] comme un "prendre" plus abstrait.

c) *Bǎ + Objet antéposé en tant que construction à pivot*<sup>62</sup>

Nous avons soutenu que, pour rendre compte à la fois des valeurs de l’objet antéposé avec *bǎ* (contrainte sur les classes d’objet instanciant la place d’argument ouverte par *bǎ* et spécification assignée à cet objet) et de son fonctionnement syntaxique, la construction en :

(54) Agent + *bǎ* + Patient + V + ...

doit être analysée comme une construction à pivot en:

(55) Sujet agent + *bǎ* V1 "prendre" > MObjet + Objet de V1

de V1

= Sujet patient de V2 + V2

dans une construction passive par renversement

c’est-à-dire un :

<sup>61</sup> ‘Désémantisation’ au sens de perte de certains sèmes concrets particuliers, et non de perte de tout sens, comme on le lit sous la plume de certains spécialistes de la grammaticalisation. Aucun vidage du mot. Une valeur grammaticale est un sens ; toute unité significative minimale en tant que signe saussurien a un signifiant et un signifié. Bien plutôt que de "javellisation" (Alain Peyraube), il s’agit d’une extension d’une notion à des emplois plus abstraits.

<sup>62</sup> Cf. Lemaréchal 2014.

(56)

"moi + prendre + un de mes amis + (qui puisse) être présenté + à lui"  
 (> [+ 'disposal'])

*Bǎ* reste un verbe qui conserve une partie de son sens, et qui, malgré sa presque totale grammaticalisation, garde sa syntaxe de verbe transitif fonctionnant comme V1 d'une construction à pivot où l'objet de V1 est le sujet de V2, ce qui implique que ce V2, quand il est transitif, figure dans la construction passive par renversement et effacement obligatoire de l'agent, qui doit être considéré comme le passif de base du chinois :

(57) Sujet Agent + V ± Patient Objet > Sujet Patient + V

(58a) 他把汤喝了

*tā bǎ tāng hē -le*

3sg Obj soupe boire Pft

"il a bu la soupe"

(Xiao Lin, in Lemaréchal & Xiao 2017, p. 355)

(58b) 汤喝了

*tāng hē -le*

soupe boire Pft

"la soupe est/a été bue"

(Xiao Lin, *ibidem*, p. 356)

Cet emploi grammaticalisé d'un verbe "prendre" (ou "mettre") ou d'un ancien verbe "prendre" (ou "mettre") – ce qui ne relève plus alors que de l'étymologie – pour marquer l'objet est une caractéristique récurrente des langues du type dit isolant. Cette caractéristique est solidaire d'un certain nombre d'autres caractéristiques: 1) l'existence de séries verbales et constructions à pivot plus ou moins étroites (marques intégratives), 2) le fait que les équivalents de nos adpositions (et de bien d'autres de nos grammèmes) y soient des verbes ou d'anciens verbes (définissant des sous-catégories de verbes à usage de grammèmes), 3) l'importance de l'ordre des constituants (marques séquentielles),

ordre souvent régi par une certaine iconicité<sup>63</sup>. Ainsi, on a dans une langue africaine comme le yatye :

yatye :

- (59) *iywi awá utsi ikù*  
 boy took door shut  
 "the boy shut the door"  
 (Givón 1984, p. 179)

Qui a dit que le fait qu'une langue soit isolante vs agglutinante vs flexionnelle-fusionnelle, était sans importance<sup>64</sup>?

Grammaticalisation ne veut pas dire perte des structures syntaxiques d'origine et transformation de verbes en adpositions et autres grammèmes fonctionnant à la façon de leurs équivalents en français ou en anglais. Il y a simplement spécialisation, totale ou partielle d'un lexème en grammème, ce qui définit une sous-classe particulière à l'intérieur de la classe de lexèmes de départ<sup>65</sup>.

#### 4.2. Bǎ, verbe "prendre, tenir" et nom de la "poignée"

a) Bǎ, *nom de partie d'objet, nom de mesure et classificateur numéral*

*Bǎ* sert à désigner la "poignée", le "manche", le "guidon" du vélo, le "volant", etc., comme nom de partie d'objet servant ('dédié') à la préhension au moyen de la main refermée en poing, c'est-à-dire en tant qu'instrument dédié de préhension<sup>66</sup>:

- (60) 三个车把  
*sān -gè chē -bǎ* "3 guidons de bicyclette ou de moto"  
 3 CIGal véhicule
- (61) 闸把  
*zhá -bǎ* "(poignée de) frein de vélo"  
 frein

<sup>63</sup> Cf. Tai 1985, et Xiao 2019, chap. VI.

<sup>64</sup> Cf. Paul 2008, Delplanque 1998.

<sup>65</sup> Cf. Lemaréchal 1989, p. 89-94.

<sup>66</sup> Les exemples 60 à 63 sont repris de Lemaréchal & Xiao 2017, p. 341-342.

On trouve également, à côté de *-bǎ* avec 3<sup>ème</sup> ton, *-bà* avec 4<sup>ème</sup> ton + suffixe diminutif nominalisant *-r*:

(62) 门把儿 *mén bà-r* "poignée de porte"<sup>67</sup>

(63) 刀把儿 *dāo bà-r* "manche de couteau"

On appliquera à ce *bǎ* "poignée, etc./prendre, tenir en main" le même type d'analyse que celle proposée ci-dessus pour chinois *suǒ* et anglais (*a/to*) *lock*, "serrure/(en)fermer-à-clé".

*Bǎ* fonctionne également, de la même façon que *poignée* en français, comme nom de mesure dans une expression de quantification ; ce nom de mesure commute, en chinois, avec les classificateurs numériques proprement dits, dans la structure : Numéral + Classificateur + NC<sup>68</sup>:

(64) 三把盐 *sān bǎ yán* "3 poignées de sel"  
(Nom de mesure)

Mais *bǎ* fonctionne aussi comme Classificateur numéral des objets ayant une poignée ou un manche — c'est-à-dire ayant pour une de leur partie intégrante (nom de partie d'objet) un instrument dédié à ce mode de préhension — :

(65) 三把扇子 *sān -bǎ shàn-zi* "3 éventails"  
(CINum des objets ayant une poignée ou un manche)

mais aussi des objets qu'on prend dans la main refermée en poing (ce qui renvoie directement au type d'action et non plus à l'instrument):

<sup>67</sup> Signalons que Lin Xiao et d'autres locuteurs consultés emploient *mén-bǎ* et non *mén-bà-r*.

<sup>68</sup> La bibliographie sur les noms de mesure et sur les classificateurs numériques ainsi que sur leur rapport réciproque est considérable. On est allé jusqu'à dire qu'ils formaient une seule catégorie ; ce qui les distingue peut-être encore le mieux, c'est que le numéral devant le nom de mesure porte sur la mesure et dénombre la mesure "3 poignées (de sel)", tandis que, devant le classificateur, il dénombre l'objet lui-même — "3 éventails" — (cf. M.-Cl. Paris 1981).

- (66) 三把椅子 *sān bǎ yǐ-zi* "3 chaises" (à condition qu'on puisse prendre le siège en question d'une seule main, refermée en poing, par le haut du dossier)

*b) La distance entre les positions structurales de verbe et de classificateur*

Si on part de l'hypothèse, comme nous l'avons fait, que la valeur d'un mot comme *bǎ* (et de tout mot de ce type dans les langues isolantes) ne lui est assignée que par sa position structurale, on cherchera à déterminer ce qui sépare *bǎ* dans les emplois où il est l'équivalent d'un verbe "prendre(/tenir) (en main)" de *bǎ* dans ses emplois comme classificateur numéral et comme nom de mesure. Pour mesurer avec précision la distance qui sépare ces différents emplois, on aura de nouveau recours à des fonctions prédicatives – des  $f(x,y)$  – enchâssées les unes dans les autres –, dont les places d'argument sont, par définition, instanciées par des entités, qui sont elles-mêmes désignées, comme toute entité, par un de leur prédicats, y compris, éventuellement, des prédicats d'inclusion à une catégorie d'entités, ce qui n'implique pas nécessairement l'intervention de classes lexicales ('partie du discours' et 'sous-classes de parties du discours') spécifiques – verbes, noms et grammèmes.

On considérera que les classificateurs numéraux sont des hyperonymes fonctionnant en position de modifieurs épithétiques. Pour passer d'un prédicat sémantico-logique à deux places d'argument "prendre-dans-la-main-refermée-en-poing"(x,y), exprimé par chinois *bǎ*, au classificateur numéral (des "objets à poignée"), on peut emprunter deux chemins l'un passant effectivement par un "poignée", l'autre où on va directement de "prendre-avec-la main-refermée en poing" au classificateur:

- (67) 三把扇子 *sān bǎ shàn-zi* "3 objets à poignée (ou qu'on manipule en le prenant dans sa main refermée en poing) qui sont des éventails"

La première étape commune aux deux chemins est celle où un x est inclus dans la classe ouverte des "éventails" —  $\text{Préd}_{\text{Incl}}(x, \text{"éventail"})$  — : *shàn-zi* est marqué explicitement comme nom commun concret lexical par le suffixe *-zi* issu du 2nd élément

de composé possessif, grammaticalisé en ‘nominalisateur’ < ‘diminutif’. Les deux chemins divergent dès la seconde étape. Dans la première solution, la classe des "éventails" est elle-même incluse dans la classe superordonnée des "objets à poignée", c’est-à-dire des  $f_{\text{avoir/avec}}(x, \text{poignée})$ ; selon qu’on considère ou non que les Classificateurs numériques constituent une sous-classe spécifique de NCs lexicaux, on considérera qu’il y a ou non une nominalisation effective. Avec "poignée", il y a inclusion d’un  $x'$  à la classe d’entités  $x':f(\text{"poignée"})(x')$ , entités désignées au moyen d’un de leurs prédicats, en l’occurrence celui qui consiste à "être utilisé pour prendre dans sa main refermée en forme de poing", c’est-à-dire le passif d’un "utiliser pour prendre dans sa main refermée en forme de poing" — on a vu qu’en kinyarwanda ce passif est explicitement marqué (au moyen du suffixe *-w-*) quand il s’agit de formes verbales incorporant une marque d’applicatif instrumental (ex. 34 < *-andikiish-w-* "écrire" + Applic. instrumental + passif > "être utilisé pour écrire"). On assigne donc au mot servant à désigner la "poignée" le rôle sémantique de patient de l’action "utiliser pour", c’est-à-dire un "être utilisé pour". Ici s’achève le chemin correspondant à la première solution envisagée, qu’on peut représenter de la façon suivante :

(68) (objet(sous-catégorisé comme  $P_{\text{redIncl}}$ (classe d’objets(désignés(par une de ses parties  $S_{\text{Synecdoque}}$ (définies comme(instrument(prendre-dans-la-main-refermée-en-poing))))))))))

Le deuxième chemin consiste à passer directement au classificateur à partir du verbe "prendre-dans-sa-main-refermée-en-forme-de-poing". L’inclusion est, dans cette solution, une inclusion du  $x$ : "éventail"( $x$ ) à une classe superordonnée d’entités définies directement par la propriété "qui peut être prise dans la main refermée en forme de poing", c’est-à-dire impliquant une Modalisation d’un Passif du prédicat  $f$ "prendre..."( $x, y$ ), c’est-à-dire assignant à  $b\tilde{a}$  le rôle sémantique  $f_{\text{patient}}(y, f(x, y))$ . On voit que ce chemin est plus direct que le premier : il fait l’économie de l’entité "poignée" instrument de préhension :

- (69) (objet(sous-catégorisé comme<sub>PrédIncl</sub>°(classe d'objets (susceptibles<sub>Modal</sub>°  
 (patient(prendre dans la-main refermée en poing))))))  
 <————— *bǎ* —————>

c) *La distance entre les positions structurales de verbe et de nom de mesure*

*Bǎ* employé comme nom de mesure ("poignée de sel") implique un chemin différent :

- (70)(objet(quantifié(mesure(contenant(patient(prendre dans la main refermée en poing))))))  
 <————— *bǎ* —————>

Le 'nom de mesure' fonctionne comme un nom de contenant, c'est-à-dire une spécification d'un "ce qui est pris dans la main refermée en forme de poing", c'est-à-dire du passif de "prendre/tenir dans la main refermée en forme de poing". On peut considérer que l'interprétation de *bǎ* comme signifiant une mesure est due à sa position structurale marquée par sa position dans la chaîne entre un numéral et le nom non comptable, ici *yán* "sel". Etant donné que de tels 'noms de mesure' occupent, dans ce type de langues, la même position structurale que les 'classificateurs numéraux', la sélection entre les deux interprétations, c'est-à-dire entre les deux chemins à parcourir, ne pourra s'opérer que par accord sémique avec l'objet à mesurer vs à classifier: objet qui se mesure par poignées vs objet qui a une poignée ou qui se prend avec la main refermée en poing. Le point commun reste le sème "être pris dans la main refermée en forme de poing". Cela au cas où le choix reste motivé — un exemple comme (66) irait plutôt dans ce sens —, mais le choix du classificateur peut très bien être stocké dans le lexique avec l'emploi de tel mot pour désigner telle classe d'objets, ce qui pose le problème de l'irréductibilité des noms communs concrets dans la mesure où cela relève de la complexité intrinsèque aux noms concrets<sup>69</sup>.

<sup>69</sup>. Cf. Givón 1984, p. 55.



d) De la "main refermée en poing" au verbe

Quant à la valeur "prendre/tenir dans la main refermée en forme de poing" que nous avons attribuée à *bǎ* dans ses emplois en position de prédicat syntaxique (comme verbe d'action), s'agissant d'une unité lexicale monomorphématique, on aura recours, comme nous l'avons fait pour ses autres emplois, à une analyse en sèmes internes à cette unité: on analysera *bǎ* comme incorporant jusqu'à fusion complète (amalgame, au sens de Martinet) un complément d'instrument constitué d'une partie du corps (possession inaliénable) "avec la main refermée en poing"<sup>70</sup>, de la même façon qu'on a pu le faire<sup>71</sup> pour angl. *kick* défini comme un "cogner" incorporant la partie du corps "pied" à titre d'instrument. Dans le cas présent, cela implique non seulement la main, mais la façon dont elle est disposée : notre glose ne dit pas autre chose et, dans un sens, nous n'avons fait ici que l'explicitier.

## 5. Une question ouverte : Complexité et irréductibilité des noms communs concrets lexicaux

Ce qu'il est convenu d'appeler la 'complexité des noms' (comprenez : des noms communs concrets) rend-il l'interprétation des bases, quand elles sont employées pour désigner une entité concrète, irréductible à leur position structurale ? Et faut-il, de ce fait, poser alors deux items homonymes — par exemple, un *suǒ* (ou un *lock*) "serrure" distinct, homonyme d'un *suǒ* (ou un *lock*) "fermer-à-clé" ?

La situation des noms concrets est différente de celle des noms abstraits d'action ou de qualité, du fait de trois caractéristiques qui sont propres aux NCs concrets et qui les distinguent des autres prédicats, à savoir: 1) d'être des prédicats d'inclusion d'une entité à une classe *prédéfinie* d'entités, qui se trouvent être des entités *du premier ordre*, 2) d'être non seulement des prédicats stables (alias, [-dyn]), mais *définitoires* de la catégorie d'entités qu'ils servent à

<sup>70</sup>. Ce sème ne demeurant plus guère que sous une forme métaphorique dans la construction avec antéposition de l'objet : "tenir en main" > "maîtriser" > [+contrôle] de l'agent sur l'objet (sème interne à [+disposal]).

<sup>71</sup>. Cf. Givón 1984, p. 128.

désigner ("appeler les choses par leur nom"), et surtout 3) d'être, en tant que servant à désigner des entités concrètes, des *prédicats complexes*, c'est-à-dire *mis pour un ensemble de prédicats plus ou moins prototypiques, relevant de domaines sans rapport les uns avec les autres, de forme, taille, matière, couleur, parties plus ou moins prototypiques*, qui ne se limitent pas au(x) sème(s) qui en fonde(nt) l'existence pour les locuteurs, entre autres au prédicat qui le met en rapport avec quelque activité d'utilisation, d'effectation, d'affectation, etc. Dans le cas, qui nous occupe, d'entités concrètes désignées par une unité qui fonctionne également comme un verbe, seul(s) le(s) sème(s) du nom commun concret qui est/sont en relation avec le verbe est/sont partagé(s) avec celui-ci. Il suffit de comparer les schémas (sous (30)) que nous avons proposés pour rendre compte de la distance séparant chinois *suǒ* (ou angl. *lock*) "serrure" de *suǒ* (ou *lock*) "fermer-à-clé", pour s'apercevoir que le verbe n'a en commun avec le nom concret que le sème de l'action prototypique avec laquelle il est associé: "(mettre en jeu/être un) instrument dédié pour fermer à clé", tandis que le nom commun concret se définit par toutes sortes de caractéristiques qui n'ont aucun lien avec cette action. Cette complexité attachée à l'emploi d'une base pour désigner une classe d'objets concrets n'est autre que celle de l'ensemble *hétérogène* de (prédicats de) propriétés, plus ou moins prototypiques, pour lesquelles "est mis" le prédicat d'inclusion "être une serrure"; et cet ensemble prédéfini de propriétés sans lien entre elles, étant stocké dans le lexique avec le mot, est inaccessible à l'énonciateur qui produit/reçoit le message: c'est ce qui fait de ce mot un nom commun concret *lexical*<sup>72</sup>: on ne

<sup>72</sup> On pourrait objecter que tous les prédicats sont potentiellement complexes et peuvent être définis par (et décomposables en) un ensemble de sous-prédicats multipliables ad infinitum — le syndrome de la "modification" (à la Butor). Ainsi les verbes sont-ils, eux aussi, complexes, du fait, par exemple, qu'ils peuvent exprimer une suite de procès et être, eux aussi, mis pour un ensemble de prédicats, dont certains pourraient d'ailleurs être exprimés par des verbes — "manger" = "porter à sa bouche" + "mordre" + "mâcher" + "déglutir", etc. —, ou du fait qu'ils peuvent ajouter à un hyperonyme toutes sortes de spécifications. Mais tous ces sous-prédicats ne sont nullement hétérogènes, alors que ceux de taille, couleur, matière, forme, structure, etc., qui font la 'complexité' définitoire des noms concrets le sont tout à fait, et ne sont liés par aucune sorte d'implication, hyper/hyponymie, etc. A noter qu'en diachronie, des verbes "mordre" ou "mastiquer" peuvent très bien donner un "manger" (fr. *manger* < lat. *manducare* "mâcher"; PIE \**h<sub>1</sub>ed-* "manger" < "mordre"). Il faut donc bien préciser : c'est l'hétérogénéité des prédicats de taille, couleur, matière, parties constitutives,

fabrique pas du lexique en même temps qu'on crée les énoncés. Cette *complexité* des noms communs concrets a-t-elle pour effet de rendre l'interprétation comme désignant une "serrure" d'un mot tel que chinois *suǒ* irréductible à sa position structurale ? Celle-ci ne jouant plus qu'un rôle de sélection entre deux homonymes ?

Toutefois, revenons à l'exemple déjà cité sous (26) :

(26) 他买了一把锁

*tā mǎi -le yì -bǎ suǒ*  
3sg acheter Pft 1 Cl serrure "il a acheté une serrure"

Dans cet exemple, sont stockés dans le lexique avec un verbe comme "acheter", non seulement le fait que ce verbe est trivalent et contrôle trois arguments qui se distinguent par leurs rôles sémantiques d'agent, de patient (plus précisément d'objet déplacé) et de tiers actant représentant ici le vendeur, mais aussi le fait que ce verbe exerce des contraintes de sélection sur les entités susceptibles d'instancier chacune de ses places d'arguments, en particulier sur l'entité instanciant la place d'argument 'objet déplacé', qui doit être une entité du 1<sup>er</sup> ordre. Comme toute entité, celle-ci ne peut être désignée que par un de ses prédicats, exprimé en l'occurrence par *suǒ* "(en)fermer à clé/serrure" sans que soit explicitée la relation entre objet et action, dont il faut supposer que le caractère prototypique suffit : Relation ("entité concrète", "action prototypique") ou Relation prototypique("action", "entité"). Ainsi la position structurale occupée par *suǒ* suffit à en faire, même en l'absence de quantification par *yì-bǎ*, la désignation d'une entité du premier ordre définie par le prédicat qui lui est prototypiquement associé (prototypicité qui restera à analyser en termes de modalités). Les autres prédicats qui peuvent y être associés relèvent des connotations (connaissances partagées, topoi, etc.). Cela apparaît clairement avec un mot comme *chasse-mouche* auprès de locuteurs qui n'en ont jamais vu même en images : le nom en est réduit aux sèmes qu'il partage avec l'expression verbale - *chasser* (x, *mouches*). En fin de compte, cela ne veut-il pas dire que les positions

etc., caractéristiques des entités concrètes, stockés comme autant de sèmes dans le lexique des noms communs concrets qui fait la différence et les rendrait irréductibles.

structurales avec les contraintes de sélection qui y sont associées suffisent ?

## 6. Conclusion

Jusqu'à quel point peut-on se passer du concept de 'polycatégorialité' (et de 'transcatégorialité') ? Certes, tout signe, au sens saussurien du terme, se définit par l'intersection entre un signifiant et un signifié, mais à partir de quelle différence de signifié est-on en droit de poser des homonymes ? Et qu'est-ce qui motivera alors le choix entre les différentes interprétations ? Considérer que les différences de position structurale justifieraient d'emblée de poser autant d'homonymes revient vite à confondre positions structurales et catégories, et à reporter les différences d'un domaine sur l'autre au gré d'images préconçues, sinon même à poser un nombre indéfini d'homonymes. Il faut, au contraire, définir chaque catégorie par l'ensemble des positions structurales qu'elle peut occuper.

Dans une langue isolante du type du chinois (sans infinitif, nom d'action, etc., sans adpositions et autres grammèmes totalement séparés de leurs catégories de départ), les emplois des bases comme noms concrets seraient-ils, du fait même de ce qu'on a pu appeler la 'complexité des noms' (comprenez: "des noms communs concrets lexicaux"), les seuls emplois à ne pouvoir être réduits à des différences de position structurale et à ne pouvoir s'expliquer que par une différence de catégorie ('polycatégorialité') ou un changement de catégorie ('transcatégorialité'), la position structurale n'y jouant alors plus qu'un rôle de sélection entre l'interprétation comme nom commun concret lexical et les autres interprétations? Tous les autres emplois ne seraient, en tous cas, qu'une affaire de position structurale ; toutes les contraintes éventuelles — compatibilités et incompatibilités avec les oppositions d'*Aktionsart*, de TAM, de transitivité, de voix, etc.— étant la conséquence de ces différences de positions structurales. Peut-on aller jusqu'à poser que l'interprétation d'une base comme nom commun concret n'est, elle aussi, qu'une question de position

structurale, une fois que cette position structurale contraint une base à servir à désigner une entité du premier ordre ?<sup>73</sup>

Alain LEMARECHAL  
Sorbonne Université  
École Pratique des Hautes Études

Lin XIAO  
Ecole des Hautes Etudes  
en Sciences Sociales

Centre de Recherche  
Linguistique sur l'Asie  
Orientale

<sup>73</sup> Dans le cas de *bǎ* "prendre, tenir dans la main refermée en poing", la situation pourrait alors se résumer de la façon suivante :

- 1) quand *bǎ*, est en position de prédicat syntaxique, *bǎ* fonctionne comme une fonction prédicative à deux places d'argument dans une construction active (SVO) (éventuellement dans une série verbale lâche où il est grammaticalisé en marque de l'objet antéposé), avec une dérive métaphorique "tenir en main" > "maîtriser" > [+contrôle] de l'agent sur l'objet (sème interne à [+disposal'])
- 2) mais quand *bǎ* est dans une position structurale qui lui assigne de servir à désigner une entité du premier ordre, *bǎ* fonctionne comme une fonction prédicative à un seul argument patient, c'est-à-dire comme un passif "être tenu dans la main refermée en poing": a) ou bien en position de tête de syntagme comme désignation de la "poignée, etc.", b) ou bien en position de déterminant comme 'classificateur' (des objets "qui se tiennent dans la main refermée en poing") ou comme 'nom de mesure' ("le contenu de la main refermée en poing") selon une contrainte de sélection opérée par la tête qu'il détermine, selon que celle-ci désigne un objet comptable ou non.

**Liste des abréviations :**

Art	article	NPlieu	nom propre de lieu
Adj	adjectif	Pl(ur)	pluriel
Bé <sup>nf</sup>	bénéfactif	Obj	marque d'objet
Cl	classificateur	P	proposition
ClGal	classificateur général	Pf	prépréfixe ou augment (l. bantoues)
Caus	causatif	Pft	parfait
Cop	copule	Préd <sup>o</sup>	prédication
Dat	datif	Prép	préposition
Disj	disjoint	Proh	prohibitif
dyn	dynamique ( <i>Aktionsart</i> )	Prop <sup>o</sup>	proposition
En <sup>o</sup>	énonciation	Prst	présent
Gén	marque de génitif	Rel <sup>o</sup>	marque de relativation
Inacc	inaccompli	Suj	marque de sujet
Instr	vois instrumentale	TAM	marque de temps, aspect ou mode
Mod	modifieur	tél	télique ( <i>Aktionsart</i> )
mom	momentané ( <i>Aktionsart</i> )	U	univers de discours
Nég	négation	Verb <sup>o</sup>	marque de verbalisation
Nom <sup>o</sup>	marque de nominalisation	VPrép	verbe-préposition
NP	nom propre de personne		

## Références bibliographiques

- "Le petit Ricci" = *Dictionnaire français de la langue chinoise*, 2005, préparé par l'Institut Ricci, Paris.
- BISANG Walter, 2008. "Precategoriality and syntax-based parts of speech: The case of Late Archaic Chinese", *Studies in Language. International Journal sponsored by the Foundation "Foundations of Language"*, Vol.32-3, p. 568-589.
- BLANCHE Robert, 1968. *Introduction à la logique contemporaine*. Paris, Armand Colin.
- CHAO Yuenren, 1968. *A Grammar of Spoken Chinese*. Berkeley-Los Angeles, University of California Press.
- CHAPPELL Hilary et William MCGREGOR (éds.), 1996. *The Grammar of Inalienability. A Typological Perspective on Body Part Terms and the Part-Whole Relation*. Berlin-New York, Mouton-de Gruyter, 931 p.
- DELAY Corinne, 1996. *Il était une fois un "petit x". Pour une approche nouvelle de la catégorisation diminutive*. Paris, Larousse.
- DELPLANQUE Alain, 1998. "Le mythe des 'séries verbales'", *Faits de langues*, 11-12, p. 231-250.
- Dictionnaire chinois-français*, 1990. Paris, Librairie You-Feng.
- DIK Simon C., 1989. *The theory of Functional Grammar, I*. Dordrecht, Foris Publications.
- DUCROT Oswald, 1987. "Argumentation et topoï argumentatifs", in *Actes de la 8<sup>ème</sup> Conférence des professeurs de français de l'enseignement supérieur de l'Université d'Helsinki*, p. 27-57.
- ENGLISH Leo James, 1986. *Tagalog-English Dictionary*. Quezon City, National Bookstore.
- ERNOUT Alfred et Antoine MEILLET, 1932 (éd. 2001), *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck.
- FOREST Robert, 1999. *Empathie et linguistique*. Paris, PUF.
- FREI Henri, 1956-1957, "The Ergative Construction in Chinese: The Theory of Pekinese *pa3*". *Gengo Kenkyu* 31, p. 22-50, et 32, p. 83-115.
- GARNIER Romain, 2012. "Allomorphisme et loi de limitation rythmique en latin". *BSLP CVII/1*, p. 233-257.
- GIVÓN Talmy, 1984-1989. *Syntax I-II*. Amsterdam-Philadelphia, Benjamins.
- JAKOBSON Roman, 1932. "Zur Struktur des russischen Verbums", in *Mélanges Mathesius*, p. 74-84.

- JAKOBSON Roman, 1936. "Beitrag zur allgemeine Kasuslehre", *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 6, p. 240-288.
- KIMENYI Alexandre, 1980. *A Relational Grammar of Kinyarwanda*. Berkeley, University of California Press.
- KLEIBER Georges, 1981. *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*. Paris, Klincksieck.
- KLEIBER Georges, 1990. *La sémantique du prototype*. Paris, PUF.
- KRIPKE Saul, 1972. "Naming and necessity" (trad. fr. : *La logique des noms propres*, Paris, Les éditions de minuit, 1982).
- LEMARECHAL Alain, 1982. "Sémantisme des parties du discours et sémantisme des relations". *BSLP LXXVII/1*, p. 1-39.
- LEMARECHAL Alain, 1989. *Les parties du discours. Sémantique et syntaxe*, Paris, PUF.
- LEMARECHAL Alain, 1996. "Causatifs et voix dans les langues des Philippines et de Formose et en malgache". Strasbourg, *SCOLIA*, 7, p. 129-167.
- LEMARECHAL Alain, 1997. *Zéro(s)*, Paris, PUF.1997.
- LEMARECHAL Alain, 1998. *Etudes de morphologie en (f(x,...))*. Paris, Peeters.
- LEMARECHAL Alain, 2004. "Typologie et théorie de la prédication", in *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, XIV (*Les constituants prédicatifs et la diversité des langues*). Paris, Peeters, p. 13-28.
- LEMARECHAL Alain, 2006. "Quelques remarques sur "les rôles sémantiques comme prédicats"", *BSLP CI/1*, p. 457-471.
- LEMARÉCHAL Alain, 2010. *Comparative Grammar and Typology. Essays on the Historical Grammar of the Austronesian Languages*. Leuven-Paris-Walpole, MA, Peeters.
- LEMARECHAL Alain, 2012. "Diversité des langues, typologie linguistique et abstraction", in *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (séance du 06/01/2012), p. 21-41.
- LEMARECHAL Alain, 2014a. "Typologie de la complémentation : la linguistique de la diversité des langues prise entre ethnocentrisme et abstraction", *BSLP CIX/1*, p. 1-87.
- LEMARECHAL Alain, 2014b. "Marque d'agent et marque d'objet : mirages et réalités de la grammaticalisation en chinois", communication aux Journées du CLAO, juin 2014.
- LEMARECHAL Alain, 2015. "Systèmes protase-apodose hypothétiques : 'parataxe' et marques susceptibles d'être associées aux systèmes hypothétiques", *BSLP CX/1*, p. 51-114.



- LEMARECHAL Alain, 2018. "La déixis et l'anaphore comme prédicats de position", *BSLP* CXIII/1, p. 409-415.
- LEMARECHAL Alain et Lin XIAO, 2017. "Que faut-il entendre par 'grammaticalisation' dans les langues isolantes ? Le cas de *ná, bǎ, bèi, ràng* ou *jiào, gěi* et *-de<sub>3</sub>* ("potentiel") en chinois mandarin contemporain : des verbes grammaticalisés qui fonctionnent encore comme des verbes", *BSLP* CXII/1, p. 331-431.
- LEMARECHAL Alain et Lin XIAO, 2018. "Le causatif-factitif dans les langues isolantes, agglutinantes et flexionnelles-fusionnelles (chinois, kinyarwanda, tagalog, latin, sanskrit, etc.) : points de vue général et typologique", in André Thibault (éd.), *Le causatif. Perspectives croisées* (= Actes du colloque Le factitif : perspectives croisées, 17-19 novembre 2016 (Universités de Paris-Sorbonne et Paris-Diderot). Strasbourg, ELiPhi, p. 283-318.
- LYONS John, 1977. *Semantics I-II*. Cambridge, Cambridge University Press.
- NØLKE Hennig, 1990 (éd.). *La classification des adverbes* (= *Langue française*, 88). Paris, Larousse.
- PARIS Marie-Claude, 1981. *Problèmes de syntaxe et de sémantique en linguistique chinoise*. Paris, Collège de France.
- PARIS Marie-Claude, 1989. *Linguistique générale et linguistique chinoise : quelques exemples d'argumentation*. Université de Paris 7, Laboratoire de linguistique formelle.
- PARIS Marie-Claude, 1998. "Syntaxe et sémantique de quatre marqueurs de transitivité en chinois standard : *ba, bei, jiao* et *rang*", in A. Rousseau (éd.) *La transitivité*. Lille, Presses du Septentrion.
- PAUL Waltraud, 2008. "The serial verb construction in Chinese: a tenacious myth and a Gordian knot", *The Linguistic Review*, 25? 3/4, p. 367-441.
- PEYRAUBE Alain, 1985. "Les formes en *bǎ* en chinois vernaculaire médiéval et moderne", *Cahiers de linguistique-Asie orientale*, 14/2, p. 193-213.
- PEYRAUBE Alain, 1991. "Syntactic change in Chinese: on grammaticalization". *Bulletin of the Institute of History and Philology of the Academia Sinica*, 59/3, Taiwan, p. 617-652.
- PEYRAUBE Alain, 1994. "Nouvelles réflexions sur l'histoire des formes accusatives en *bǎ* du chinois", *Cahiers de linguistique-Asie orientale*, 23, p. 265-277.
- PEYRAUBE Alain, 1998. "Ordre des mots et changement d'ordre des mots en chinois ancien", in *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettre*. Paris, De Boccard, p. p. 533-542.

- QUINE Willard V., 1960, *Word and Object* (trad. fr. *Le mot et la chose*, Flammarion, 1977).
- RIX Helmut, 2001. *Lexikon der indogermanischen Verben*. Wiesbaden, Reichert.
- ROTHENBERG Myra, 1974. *Les verbes à la fois transitifs et intransitifs en français contemporain*. La Haye-Paris, Mouton.
- RYLE Gilbert, 1933. "Imaginary objects", in *Proceedings of the Aristotelian Society*, Suppl. vol. XII.
- SCHACHTER Paul et Fe T. OTANES, 1971. *Tagalog Reference Grammar*. Los Angeles, University of California Press.
- SHEN Jiaxuan, 2006. *Renzhi yu hanyu yufa yanjiu* ("Etudes de grammaire cognitive en chinois"). Pékin, The Commercial Press.
- SHEN Jiaxuan, 2016. *Mingci he dongci* ("Nom et verbe"). Pékin, The Commercial Press.
- SHEN Jiaxuan et WANG Dongmei, 2000. N de V he 'canzhaoti — mubiao' goushi ("N de V" as a reference point construction), *Shijie hanyu jiaoxue* (Chinese Teaching in the world) n°4.
- TAI James, 1985. "Temporal sequence and Chinese word order", in John Haiman (ed.), *Iconicity in Syntax*. Amsterdam, Benjamins.
- Trésor de la langue française informatisé*, 2004. Paris, CNRS Editions.
- VENDLER Zeno, 1967. *Linguistics in philosophy*. Ithaca, Cornell University Press.
- VIVÈS Robert, 1989. "La prédication nominale et l'analyse par verbes supports". *L'information grammaticale*.
- WANG Li, 1943. *Hanyu shigao* ("Esquisse de la diachronie du chinois"), Pékin.
- WANG Li, 1943. *Zhongguo xiàndài yùfa* ("Grammaire moderne chinoise"). Pékin, The Commercial Press.
- XIAO Lin, 2019. *Le chinois et l'iconicité de la syntaxe. L'iconicité de la séquence temporelle : du texte à l' 'Aktionsart'*. Paris-Louvain, Peeters.
- ZHU Dexi, 1982. *Yufa jiangyi* ("Cours de grammaire"). Pékin, The Commercial Press.
- ZHU Dexi, 1983. "Zizhi he zhuanzhi — Hanyu mingcihua biaoji 'de, zhe, zhi' de yufa gongneng he yuyi gongneng" ("Self-designation and trans-designation: grammatical functions and semantic functions of the Chinese nominalization markers "de", "zhe" and "suo"). *Fangyan* (Dialects), Vol.1, p.16-31.

- ZHU Dexi, 1985a. *Yufa wenda* ("Questions et réponses en grammaire"). Pékin, The Commercial Press.
- ZHU Dexi, 1985b. "Guanyu xiangxin jiegou de dingyi" ("À propos de la définition des constructions endocentriques"). *Yufayanjiu he tansuo*, Vol.3



Les énoncés arabe et français sont sémantiquement équivalents. Le prédicat principal, réalisé en français par un adverbe et en arabe par un verbe, ne peut être réalisé en français par un verbe ou, en arabe par un adverbe. En français la forme verbale correspondant au verbe arabe serait *\*Il a malé (le gouvernement + la gouvernance)*, qui n'existe pas, ou *?\*Il a bonifié (le gouvernement + la gouvernance)* qui pourrait éventuellement être acceptée avec *gouvernance* mais avec un net glissement de sens par rapport à l'énoncé d'origine. On pourrait donc considérer que le prédicat adverbial français et le prédicat verbal arabe sont, au regard de leur sens commun, dans une distribution complémentaire du type de celle que l'on peut trouver en français où les deux constructions : *Ce travail te prouve qu'il est d'une intelligence remarquable* et *Ce travail te prouve qu'il est remarquablement intelligent* montrent une translation *nom>adjectif* et une autre *adjectif>adverbe*, ou encore la paire classique *Il danse avec beaucoup de grâce* et *Il danse très gracieusement* ou en plus de la distribution complémentaire interne à une même catégorie *beaucoup>très* on a une translation *nom>adverbe*.

Il reste que, d'une langue à l'autre comme au sein de la même langue, on est en droit de s'interroger d'une part sur l'extension du phénomène, d'autre part sur son origine ou si l'on préfère sa généalogie.

L'extension des changements de catégorie qui n'affectent pas le sens est à la fois grande et très contrainte. Elle est grande dans la mesure où le phénomène relève de ce mécanisme que nous avons baptisé *restructuration* (Ibrahim 2015) à la suite du *Lexique-Grammaire*. C'est-à-dire un type de réarrangement structurel qui n'est pas - tout au moins théoriquement - lexicalement aveugle comme peuvent l'être les *transformations* mais qui est bien, lexicalement, très fortement contraint. Mais avec cette particularité quelque peu contrariante que les translations observées à grande échelle entre deux catégories ne sont pas spécifiques d'un ensemble lexical sémantiquement homogène. On pourrait presque dire, qu'en termes d'extension, la transcatégorialité bien qu'elle soit répandue aussi bien dans une langue que dans le passage d'une langue à l'autre n'est ni formellement systématique - au sens où on pourrait

affirmer *telle catégorie, étant donné telle structure, peut toujours donner telle autre catégorie*, ni sémantiquement identifiable au niveau des unités du lexique.

Pour leur généalogie, les changements de catégorie ont donné lieu, depuis longtemps, à des hypothèses diverses qu'il serait trop long, surtout si l'on se place dans une perspective comparatiste, et quelque peu fastidieux, de passer en revue. Nous exposerons donc notre hypothèse en convoquant toutes les fois où cela nous paraîtra éclairant les hypothèses antérieures sur lesquelles elle s'appuie.

## 2. Une matrice analytique commune aux deux langues

Nous partons de l'hypothèse qu'il est toujours possible lorsque l'on constate une équivalence sémantique liée à une restructuration entre deux énoncés d'une même langue ou de deux langues d'associer ces énoncés à une matrice analytique définitoire (Ibrahim 2015) commune qu'il est possible d'exprimer indifféremment dans l'une des deux langues ou dans les deux langues. Voici donc, en français (caractères droits) et en arabe (*italiques*), la matrice analytique définitoire complète de : « Il a mal gouverné / *'asâ'a -l h:okm* »

Au moment de l'énonciation, l'énonciateur désignant par IL une personne dont il a été  
*fî waqt -l kalâm yos:diro -l motakallim mochîrane bifath: -l hamza ilâ chakhsine*

question pendant la période qui est avant le moment de l'énonciation porte sur la personne  
*sabaqat -l ichârato 'ilayhi khilala -l fatrati -l sâbiqati liwaqti-l kalâm*

désignée un jugement disant qu'elle fait (preuve + montre) d'une mauvaise gestion dans  
*h:okmane qâ'ilane 'annaho (yobdî+yoz:hiro) 'adâ'ane sayyê'ane khilâla*

l'exercice de sa gouvernance  
*momârasatihi lil h:okm*

En réduisant les opérateurs métaphrastiques de l'actualisation temporelle et de la désignation des actants on obtient<sup>1</sup> :

### Matrice I

Il a fait (preuve + montre) d'une **mauvaise** gestion dans l'exercice de sa gouvernance

(*'abdâ + 'az:hara*) *'adâ'ane sayyé'ane khilâla momârasatihi lil h:okm*

qui donne:

(1) Par réduction des *supports*, *corrélats*, *noms classifieurs* et *prépositions*

Sa gouvernance était mauvaise  
*kâna h:okmahô sayyé'ane*

(2) Par verbalisation du nom prédicatif et adverbialisation de l'adjectif prédicatif

Il a mal gouverné  
 $\emptyset$

(3) Par verbalisation de l'adjectif prédicatif

$\emptyset$   
*'asâ'a -l h:okm*

Cette approche suppose que l'on accepte l'idée qu'un énoncé simple comporte nécessairement au moins un prédicat, qu'il peut en comporter deux et que les prédicats, qui ne sont pas réductibles mais peuvent changer de catégorie grammaticale, ont besoin pour faire sens dans un énoncé et a fortiori dans un discours, d'actualisateurs de différents types - *opérateurs métaphrastiques*, *supports*, *corrélats*, *classifieurs*, *substituts génériques* -, présents dans les matrices, mais réductibles, entièrement ou partiellement, dans les énoncés réalisés.

<sup>1</sup> Les prédicats, principaux ou seconds, sont en caractères gras. Tous les autres actualisateurs: *supports* - simples comme *faire* ou *donner* ou complexes comme *faire preuve de*, *corrélats* - comme *gestion* -, *noms classifieurs* comme *exercice de*, sont soulignés.

Cette approche suppose également, dans la mesure où un prédicat ne peut assurer la prédication que via un certain nombre d'opérations qui l'actualisent, d'effectuer des choix quant aux catégories grammaticales ou aux types de mots qui peuvent ou doivent figurer dans une matrice et d'établir une hiérarchie entre certaines de ces catégories - sauf bien entendu lorsque l'on a affaire à des langues omniprédicatives - sur la base de leurs aptitudes à la prédication et à la transcatégorialité.

Dans une matrice, en dehors des verbes supports et des verbes opérateurs - au sens que nous donnons à ce terme, c'est-à-dire des verbes appartenant à une classe fermée à effectif réduit qui ont, pour les supports une fonction d'actualisation appropriée des noms et, pour les opérateurs, la possibilité de prendre pour argument n'importe quel autre verbe, proposition ou phrase - tous les verbes doivent figurer dans la matrice sous leur forme nominale. Cette exigence force pour ainsi dire la mise au jour des actualisateurs du prédicat nominal et lève les ambiguïtés constitutives des formes verbales, chaque matrice exprimant un sens et un seul.

Les adverbes ne figurent jamais dans une matrice. Les adjectifs n'y figurent que s'ils sont prédicatifs et ne peuvent pas être réduits à un nom sans que cette translation ne modifie leur sens. Cette situation exige un éclaircissement touchant à la mesure du potentiel prédicatif des différentes catégories grammaticales.

### **3. Le potentiel prédicatif de quelques catégories grammaticales**

En français et dans la plupart des langues que nous connaissons le potentiel prédicatif minimal s'exprime avec la catégorie du nom alors que le potentiel maximal s'exprime avec la catégorie du verbe. Avec un potentiel légèrement inférieur à celui du verbe et avec moins d'autonomie on trouve la catégorie de l'adjectif. La mesure de la différence se fait par l'identification des outils et paramètres d'actualisation du prédicat. La nature catégorielle du prédicat verbal intègre en français comme dans toutes les langues indo-européennes et afro-asiatiques tous les paramètres d'actualisation à l'exception de la détermination. Le prédicat verbal fonctionne en autonomie, en intégrant dans sa forme conjuguée les paramètres de complétude,



personne, nombre, aspect, mode d'action, mode et temps mais il peut aussi, dans sa forme infinitive et sous certaines conditions pragmatiques et lexicales, rester autonome et satisfaire au paramètre de complétude. Un phénomène magistralement illustré dans les années 70 par des publicités du *Club Méditerranée* (*courir, manger, nager, jouer...*).

L'adjectif, paradoxalement, ne réalise pas sa complétude prédicative par l'intégration des paramètres actualisateurs caractéristiques du système verbal ou par ceux de la détermination caractéristiques du nom mais, comme l'a pointé très justement la *Grammaire de Port-Royal* du fait qu'il constitue la forme linguistique que prend volontiers le *jugement* qui « *parmi les trois opérations de notre esprit : concevoir, juger, raisonner* » (p. 23) est celle qui s'identifie le mieux à cette forme de prédication qui consiste à donner un *attribut* puisque, comme le souligne *Port-Royal* :

Le jugement que nous faisons des choses, comme quand je dis *la terre est ronde*, s'appelle PROPOSITION ; et ainsi toute proposition renferme nécessairement deux termes : l'un appelé *sujet* qui est ce dont on affirme, comme *terre*, et l'autre appelé *attribut*, qui est ce qu'on affirme, comme *ronde* : et de plus la liaison entre ces deux termes, *est*. » (p. 23-4)

La sélection et la donation au sujet d'un attribut par le jugement sont justifiées, toujours dans la perspective de *Port-Royal*, par le fait que cet attribut, ce *nom adjectif* dans la terminologie de *Port-Royal* (p.25) est, du fait de sa *manière de signifier* (p.25) un *accident* (p.25) c'est-à-dire dans une formulation plus moderne *un marqueur linguistique d'événement*, c'est-à-dire de ce qui, tout en n'existant que par la substance à laquelle il est attribué, est nouveau et, par conséquent, *prédicatif* au regard de la substance nominale qui lui préexiste.

*Port-Royal* va plus loin et n'hésite pas à considérer qu'en fin de compte le verbe n'est qu'une forme d'adjectif:

[...] les hommes ayant joint en une infinité de rencontres quelque attribut particulier avec l'affirmation, en avaient fait ce grand nombre de verbes différents du substantif, qui se trouvent dans toutes les langues, et que l'on pourrait appeler *adjectifs*, pour montrer que la signification qui est propre à chacun, est ajoutée à la signification commune à tous les verbes, qui est celle de l'affirmation. (Chapitre XVIII, *Des Verbes qu'on peut appeler Adjectifs, et de leurs différentes espèces, Actifs, Passifs, Neutres*, p. 82-83)

Ce que Port-Royal dit de l'adjectif en français s'applique sans restriction à ce que les grammairiens arabes ont appelé *s:ifa* (littéralement *qualité* ou *caractéristique*) ou *na3t* (littéralement *désignation* ou *qualification*). La *s:ifa* comme le nom et contrairement au verbe n'est pas formellement identifiée par un schème : c'est-à-dire une organisation syllabique canonique de référence. Son statut grammatical est globalement identique à celui de l'adjectif français.

Mais qu'en est-il des adverbes?

Observant que les grammaires françaises distinguent *adverbes*, *compléments circonstanciels* et *propositions subordonnées circonstancielle*s, Maurice Gross (1986: 11) écrit :

Nous ferons abstraction de cette triple distinction et nous donnerons à toutes ces formes le nom unique d'*adverbe généralisé* abrégé en *adverbe*, ou bien le terme synonyme de *complément adverbial*. Cette position a pour conséquence immédiate de déterminer la structure globale des adverbes, par la formule générale des groupes nominaux prépositionnels :

(A) : *Prép Dét N Modif*

Nous utiliserons souvent *Prép N* comme abréviation pour (A). Rappelons que le modifieur (Modif) peut prendre une forme complétive *Qu P*, ce qui permet de couvrir le cas des propositions circonstancielles. Certains des éléments de cette structure (A) peuvent être absents ou contractés.

Et il ajoute un peu plus loin (p. 18)

Le fait que certains adverbes semblent applicables à tous les verbes ne devrait pas cacher que de nombreux verbes sélectionnent de nombreux adverbes, au point que la situation dite de non-sélection est peut-être la plus rare.

Nous ne suivrons pas ici Maurice Gross dans l'extension qu'il donne à la notion d'*adverbe généralisé* mais nous retiendrons pour comprendre la valeur prédicative des adverbes le fait qu'ils ont pour base un groupe nominal prépositionnel de type (A). Que par exemple lorsque je dis :

*Je l'ai connu il y a longtemps* je dis *Je l'ai connu il y a un (Dét) temps (N) que je juge long (Modif)*

et que lorsque je dis :

*Il répond intelligemment*

je dis :

*Il répond avec (Prép) une (Dét) intelligence (N) que je juge digne d'être remarquée (Modif).*

Il est clair que *Modif* peut avoir des contenus et des formes très complexes. Notamment que *Modif* peut avoir une valeur adjectivale ou au contraire être neutre au regard du caractère évaluatif que véhicule un modifieur adjectival.

Ce que les grammairiens arabes appellent *h:âl* (littéralement *état*) n'est que partiellement équivalent à l'adverbe. Il s'agit, encore plus qu'en français, d'une catégorie qu'on devrait appeler comme le suggère Alain Rouveret dans cette livraison, d'une catégorie *hybride*. Il dispose d'une déclinaison qui le distingue de la *s:ifa* mais globalement il recouvre également ce que l'on appelle en français *adjectif verbal*. Les réalisations de l'équivalent arabe de l'adverbe se répartissent entre les formes spécifiquement déclinées *Kâna yantéz:éro dawraho s:âbirane* (= Il attendait son tour patiemment), les formes correspondant à ce que Aristote appelle dans ses *Catégories* (Organon - I Catégories - pp.5-6) *position* comme *debout wâqifane*, *assis jâlisane*, *agenouillé râki3ane*, *prosterné sâjidane*, etc... qui s'analysent par *en (Prép) position (N) debout (Modif)* et les formes signalées à juste titre par la *Grammaire méthodique* de Riegel *et al.* : où des

« adjectifs semblent former des adverbes par conversion lorsqu'ils sont employés après un verbe: *manger gras/léger*, *rouler français*, *voter socialiste*, etc. Ce schéma très productif en français moderne s'explique par la combinaison de deux constructions: celle du complément d'objet interne et, d'autre part, de l'attribut de l'objet. Sur le modèle de *Il mange son steak saignant*, on peut analyser *il mange gras* comme une construction [N<sub>0</sub> - *mange* - N<sub>1</sub> - Adj] où le complément d'objet interne N<sub>1</sub> [= (tout) ce qu'il mange] non réalisé est néanmoins caractérisé par l'attribut de l'objet (*ce qu'il mange est gras*). Ce rapport de caractérisation de l'objet interne du verbe (donc du procès général dénoté par le verbe) se retrouve à l'identique dans de nombreuses expressions plus ou moins figées: (...) *ECRIRE serré / large / grand / petit* (...) *TAILLER large / trop court / un peu juste*, etc. Remarque - L'objet interne non exprimé peut être restitué par différentes restructurations de la construction adverbiale qui explicitent son rapport prédicatif avec l'adjectif: relativisation (Ce qu'il mange est salé); nominalisation du verbe (Le tir était trop long); construction de l'objet interne avec un verbe support (Il crie fort → Il pousse un cri fort; réalisation de l'objet interne sous la forme d'un complément indirect : *Il parle fort* (...) → *Il parle d'une voix forte* (...)). (p. 657, 4.3. L'emploi adverb(i)al des adjectifs) »

C'est ainsi que pour

*Il dort profondément*

correspondra en arabe

*yanâmo nawmane 3amîqane* (=Il dort dormition profonde)

dont la matrice partielle - **Matrice II** - est:

Il (est plongé dans + dort d') un **sommeil** jugé **profond** du fait de sa complétude

(*yanâmo nawmane* + *yaghotto fi nawmine*) *yo3tabaro 3amîqane bi h:okm iktimâlihi*

Dans les deux langues l'adverbe indique une modalité de la prédication plutôt que son foyer sauf dans les cas où il identifie l'événement à la position. Quand on dit *Je l'ai vu assis* ou *ra'aytoho jâlisane* il est clair que l'énonciation n'a pas pour finalité de dire que quelqu'un a été vu mais bien qu'il était assis. D'ailleurs s'il est naturel de dire *Il dormait et même profondément !* il est tout à fait bizarre de dire <sup>\*?</sup>*Je l'ai vu et même debout !*

#### 4. Équivalences et différences

La distribution complémentaire que nous avons constatée avec la matrice I est une tendance mais est loin d'être la règle ou même de s'expliquer par un mécanisme régulier.

Il existe différents cas de figure :

##### **CAS I**

*Le nom prédicatif de la matrice peut dans les deux langues se réaliser sous une forme adjectivale, adverbiale ou verbale*

##### **Matrice III**

Il a éprouvé de la **souffrance** pendant un temps dont la durée a été jugée **longue**

*istach3ara 'alamane 'athnâ'a zamanin i3tobirat moddataho t:awilaton*

(1) Sa souffrance a été longue

*kâna 'alamoho t:awilane*

(2) Il a souffert longtemps

*ta'allama t:awilane*

(3) Sa souffrance s'est prolongée *t:âla 'alamoho*

#### Matrice IV

Il était (en + dans l') attente de son tour faisant preuve de patience  
*kâna fî intiz:âri dawrihi mosta3inane bil sabri*

- (1) Son attente de son tour était patiente *kâna intiz:aroho lidawrihi  
s:abourane*  
 (2) Il attendait patiemment son tour *kâna yantaz:iro dawraho  
s:âbirane*  
 (3) Il patientait dans l'attente de son tour *kâna yas:biro fî intiz:ari  
dawrihi*

#### Matrice V

Il a éprouvé de la souffrance à un degré dont l'élévation a été jugée intense

*istach3ara 'alamane ilâ darajitin i3toubira irtifâ3ouha h:adan*

- (1) Sa souffrance a été intense *kâna 'alamoho h:âdane*  
 (2) Il a souffert intensément *ta'allama (bichakline h:âd + bi  
h:idda)*  
 (3) Sa souffrance s'est intensifiée *ih:tadda 'alamoho*

#### Matrice VI

Amazon effectue la livraison des commandes avec rapidité  
*yaqoumo amazon bitaslimi -l t:alabât:e bisor3a*

- (1) La livraison par Amazon des commandes est rapide  
*taslîm amazon lilt:alabâte sari3on*  
 (2) Amazon livre rapidement les commandes  
*yosallim amazon 'alt:alabâte sari3ane*  
 (3) Amazon accélère la livraison des commandes  
*yosri3o amazon fî taslim -l t:alabâte*

Dans ces 4 matrices l'équivalence transcatégorielle, avec ses translations, se vérifie parfaitement aussi bien à l'intérieur de chacune des deux langues qu'entre les deux langues. On constate simplement une absence de continuité morphologique dérivationnelle en V-2 pour l'arabe et en VI-3 pour le français,

respectivement compensée par le corrélat *chakl* en arabe et l'équivalent lexical *accélère* en français.

**CAS 2**

*Équivalence catégorielle maintenue dans les deux langues mais avec, dans les deux langues, une verbalisation bloquée*

**Matrice VII**

Il prendra la direction du gouvernement dans l'immédiat  
*saya 'khodh maqâlîd 'al h:okm 3alâ -l fawr*

- (1) Son accession au gouvernement sera immédiate *taqalodo -l h:okm sayakouno fawriyane*
- (2) Il gouvernera immédiatement *sayah:komo fawrane*
- (3) Ø Ø

**CAS 3**

*Équivalence catégorielle maintenue dans les deux langues mais l'adverbialisation ne peut se faire en arabe que via l'objet interne.*

Cf. plus haut la Matrice II

**CAS 4**

*L'adverbialisation prend des formes différentes dans les deux langues - La verbalisation est bloquée en français*

**Matrice VIII** (Cf Ibrahim 2015: 282-3)

Il (met + se met) pour habillement des habits jugés élégants  
 (yartadi + yalbaso) libâsane yo3tabaro 'anîqane

- (1) Son habillement est élégant *libâsoho 'aniq*
- (2) Il s'habille élégamment *yalbaso -l'albisa bi'anâqa (= Il porte ses vêtements avec élégance)*
- (3) Ø *yata'annaqo fî malbasihî*

Sans être identique à l'exemple initial de l'étude, celui-ci s'en rapproche.



Les différences de verbalisation entre les deux langues tiennent donc à l'économie différente de la grammaire de leurs opérateurs aspectuels (Ibrahim 2015)

Dans tous les cas, l'adverbialisation opère une réduction de la structure *Prép Dét N Modif*. Cette réduction est très rarement bloquée en français du fait qu'elle occupe un créneau de l'expression absolue ou non bornée de la gradualité que le verbe ou les formes nominales n'ont pas vocation en français à exprimer. En arabe l'expression non bornée de la gradualité est plus volontiers exprimée par le verbe mais les formes adverbiales prépositionnelles (*Prép Det N Modif*) peuvent souvent remplacer la forme canonique lorsqu'elle est bloquée.

Amr Helmy IBRAHIM<sup>2</sup>

Université de Franche-Comté & Université Paris-Sorbonne

## Références bibliographiques

- ARISTOTE, 1989. *Organon -I- Catégories - II - De l'interprétation* (Trad. et notes par J. Tricot). Paris: Vrin.
- ARNAULD, Antoine & Claude LANCELOT, 1660. *Grammaire générale et raisonnée contenant les fondements de l'art de parler expliqués d'une manière claire et naturelle* [dite *Grammaire de Port-Royal*]. Paris. [Consultée dans Paris: Republications Paulet, 1969 - Édition préfacée par Michel Foucault, d'après l'édition de 1830 comprenant les *Remarques* de Charles Duclos, 108p. pour la grammaire sans les remarques.]
- GROSS, Maurice, 1986. *Grammaire transformationnelle du français, 3-syntaxe de l'adverbe*. Paris: Asstril.
- IBRAHIM, Amr Helmy, 2015. *L'analyse matricielle définitoire: un modèle pour la description et la comparaison des langues*. Paris: CRL.
- RIEGEL, Martin, Jean-Christophe PELLAT & René RIOUL, 1994. *Grammaire méthodique du français*. Paris: Presses Universitaires de France.

<sup>2</sup> Le Professeur Amr Helmy IBRAHIM est décédé le 4 août 2018. Si un lecteur souhaite discuter du contenu de l'article, il peut s'adresser à Claire Martinot, Professeur des Universités, Sorbonne Université : martinot.claire@gmail.com, qui fera son possible pour répondre au questionnement éventuel.





**DEUXIÈME SECTION**

**LA ‘TRANSCATÉGORIALITÉ’  
À TRAVERS LES LANGUES**



## Chapitre V

# À l'aune de la transcatégorisation : modélisation des emplois de *ET* dans la langue d'hier et d'aujourd'hui

### Abstract

This study aims to prove that the theoretical framework of the transcategorization offers a modelling of the uses of *ET* (« and ») in synchrony and diachrony, that is, to reconcile the conjunctive uses, the connective uses and the interjective and discourse marker uses by signaling the transition from one to the other and by highlighting the overlapping areas. Thus, the study presents a broadened version of the standard diachronic and synchronic theory (Ramat 2001, 2009, 2019 and Robert 1999, 2003, 2018) as well as of the revisited version (Do-Hurinville et Dao 2016, Hancil, Do-Hurinville et Dao 2018).

The applicability of the theory is verified further by an overview of the transcategorization of two other underdetermined terms, *CAR* (« because ») and *DONC* (« so /therefore »).

### 1. Introduction

Cette étude est consacrée au terme *et*<sup>1</sup>. Nous voulons démontrer qu'il s'agit d'un item sous-déterminé qui peut, selon les contextes d'emploi, fonctionner soit comme une conjonction de coordination, soit comme un connecteur, soit comme un marqueur discursif. Si certaines configurations permettent d'identifier avec certitude l'une ou l'autre de ces catégories, d'autres attestent des recouvrements ou

<sup>1</sup> Nous adressons nos vifs remerciements au Professeur Paolo Ramat pour la relecture de ce texte. Bien que sa conception de la transcatégorisation soit différente de la nôtre, ses remarques, suggestions, et sa grande rigueur nous ont été particulièrement profitables.

des cumuls. Elles plaident pour un continuum des valeurs et, par conséquent, pour une superposition des étiquettes correspondant aux catégories discursives. Se crée ainsi un système dont l'unité se fonde sur la présence d'une valeur de base, sorte de prototype ou de matrice, à partir de laquelle s'ordonnent d'autres valeurs. En fonction de l'application, de l'incidence<sup>2</sup> du terme, se produit un accroissement ou une diminution de sa portée, soit de sa valeur sémantique. Cette « géométrie variable » est responsable de la catégorisation multiple qu'on lui confère dans de nombreux cas. Seul un modèle dynamique peut contribuer à la modélisation des différents statuts de *et* et éclairer sa capacité à appartenir à une seule catégorie, ou à plusieurs catégories à la fois.

Cette situation n'est pas spécifique à la langue moderne : des attestations en latin classique illustrent également ces variations d'emplois. À son tour, le français médiéval perpétue les emplois latins en y ajoutant des emplois spécifiques. Le français préclassique et le français classique prolongent, abandonnent ou rénovent les usages. Partant, l'objectif de cette étude est double : montrer que le cadre théorique de la transcatégorisation permet de proposer une modélisation des emplois de *et* en synchronie et en diachronie, autrement dit de réconcilier les emplois conjonctifs, connectifs, interjectifs et les emplois de marqueur discursif en signalant le passage de l'un à l'autre et en mettant en évidence les zones de superposition des emplois. Après un rappel des principes de la transcatégorisation (2.), nous proposerons un élargissement de cette théorie (3.). La théorie « élargie » sera ensuite appliquée à *et* en mettant à l'épreuve ses attestations latines, médiévales et modernes, en signalant les emplois rémanents et les emplois disparus (4.). Après une rapide vérification de l'applicabilité de cette théorie à deux autres formes sous-déterminées – *car* et *donc* (5), nous terminerons par le bilan des apports de la transcatégorisation et sa contribution à une « grammaire de discours » (Hopper, 1987 : 148), qui répond aux contraintes des pressions exercées par et sur les locuteurs actifs.

<sup>2</sup> L'incidence indique à quel terme un autre terme est syntaxiquement rattaché. La distinction entre incidence et portée dans le domaine des adverbes est définie et illustrée par Guimier (1996).

## **2. Le cadre théorique : transcategorization (Ramat 2001, 2019, Ježek et Ramat 2009) ; transcatégorisation princeps (Robert, 1999, 2003, 2018) ; transcatégorisation revisitée (Do-Hurinville et Dao 2016, Hancil, Do-Hurinville et Dao 2018) et transcatégorisation élargie**

Comme le laissent deviner ses composantes (*trans-* + *catégorie* + *-tion*), le terme *transcatégorisation* est un type de changement / variation linguistique qui rend compte de la flexibilité d'un terme linguistique et de sa capacité à changer de catégorie, ou à impliquer plusieurs catégories. Elle montre comment une structure invariante peut s'appliquer à différentes échelles (niveaux) syntaxiques et subir des modifications de sa portée sémantique.

Un bref aperçu de l'histoire du terme nous permettra de signaler les modifications du cadre théorique. Le phénomène est évoqué par Lucien Tesnière en 1953 sous l'étiquette de *translation*. Quarante ans plus tard, dans le cadre de la théorie des opérations énonciatives, Antoine Culioli propose (1995) une démarche transcatégorielle en suggérant de substituer à l'épistémologie du compartimenté, du statique et du linéaire « une épistémologie de l'interactif, du dynamique et du non-linéaire ». Par la suite, le terme *transcategorization* apparaît dans les travaux de Paolo Ramat dédiées à la dégrammaticalisation en tant qu'appellation alternative pour désigner des phénomènes nommés *décatégorisation* ou *recatégorisation* par les théoriciens de la grammaticalisation. La définition proposée dans un de ses textes récents est la suivante : « a categorial shift of linguistic material – particularly of lexical items – with no superficial change, resulting from their employment in a new (morpho)syntactic environment. » (2019 : 155)

En 1999 et 2003, dans ses travaux liés à la variation, au changement et à la typologie linguistique, Stéphane Robert aborde le fonctionnement transcatégoriel de morphèmes attestés dans différentes catégories en synchronie à l'intérieur d'un processus qu'elle désigne par *transcatégorialité*. Si les premiers travaux de Robert définissent ce processus à la lumière de la

grammaticalisation et par opposition à cette dernière, invoquant une grammaire *fractale*<sup>3</sup>, un texte récent de l'auteur élargit la notion dans une optique qui correspond aux objectifs de la présente étude : «...grammaticalization is the diachronic aspect of the more general phenomenon of transcategoriality that we have to account for.» (2018 : 108). Elle rejoint ainsi le point de vue exprimé auparavant par Ježek et Ramat qui admettaient que la transcategorisation peut aussi résumer « a diachronic shift from a *source* to a *target* category » (2009 : 391).

En 2016, une étude de Do-Hurinville et Dao<sup>4</sup> propose un modèle revisité de la transcategorisation qui insiste sur le va-et-vient entre les termes transcategoriels. Schématisé par un triangle isocèle (la forme la plus adaptée pour éviter les écueils de « hiérarchie » et « sens du changement »), le modèle est limité à trois macro-catégories fonctionnelles situées respectivement aux sommets du triangle : des lexèmes, des grammèmes et des pragmatèmes, qui opèrent dans les domaines lexical, grammatical et pragmatique. Les lexèmes incluent les noms, les verbes et les adjectifs ; les grammèmes les adverbes, les marqueurs aspectuels, les prépositions, les conjonctions ; les pragmatèmes les marqueurs discursifs et les particules interjectives. En fonction de ses usages, une unité peut passer d'un sommet (ou pôle) à l'autre ; les trois pôles sont donc en relation dynamique. Une unité est dite transcategorielle dès qu'elle peut occuper au moins deux sommets du schéma ; lorsqu'elle est attestée sur les trois, sa transcategorialité est maximale. A chaque sommet, le terme transcategoriel peut développer plusieurs emplois que l'on peut recenser en tant que lexème 1, lexème 2, lexème 3, etc., grammème 1, grammème 2, etc., pragmatème 1, pragmatème 2, etc. ; ces ensembles forment des micro-systèmes.

<sup>3</sup>Annoncée dans le titre « Polygrammaticalisation, transcategorialité et grammaire fractale » (2003).

<sup>4</sup>Plus récemment, Do-Hurinville a présenté une approche de la transcategorialité comme source de complexité : « Quand la transcategorialité requiert l'invariabilité pour devenir source de complexité. Exemples de *Limite* et *juste* en français », Communication au Colloque *Complexité des structures et des systèmes linguistiques : le cas des langues romanes*, Sofia, 24-25 novembre 2018.

Le modèle de la transcatégorisation s'adapte à toutes les langues. En effet, toutes les langues connaissent des termes qui transcendent les catégories discursives traditionnelles et ne se limitent pas à une seule d'entre elles. Les écarts, les glissements de l'une à l'autre sont consubstantiels au langage naturel<sup>5</sup>. Cette formalisation ne convient pas seulement aux langues contemporaines ; elle correspond parfaitement à la situation des langues anciennes<sup>6</sup>. Ainsi, le modèle peut être appliqué aux données actuellement disponibles de la langue française médiévale. Celle-ci est parfois tellement complexe que l'on a du mal à décrire ses termes par un seul concept de la linguistique contemporaine<sup>7</sup>. La transmission du signe linguistique induit irrémédiablement des variations, des recouvrements, des superpositions et des abandons / disparitions (voir Marchello-Nizia 2006, pour un aperçu général ; Verjans 2017 ; Verjans 2009 et Bertin 2010, pour l'évolution les conjonctions, Fagard 2010, pour celle les prépositions)<sup>8</sup>. Or, le plus souvent, ces phénomènes de superposition des valeurs / statuts sont traités sous l'angle de la grammaticalisation sans préjuger de la validité du cadre théorique requis.

La grammaticalisation est un type de changement extrêmement complexe. Dans son acception prototypique, il suppose un figement dans un processus en chaînes (Heine, Claudi et Hünnemeyer 1991) avec un ordonnancement des valeurs, parfois décrit « en pente »

<sup>5</sup> Comme rappelé par Guillaume, et défendu dans sa théorie.

<sup>6</sup> Voir le Numéro 1 de *Cognitive Linguistics* 2018, co-dirigé par Hancil, Do-Hurinville et Dao.

<sup>7</sup> Ainsi, dans une étude consacrée aux emplois de *que* en moyen français, M. Wilmet (1978 : 100) signale 32 réalisations de *que*, lesquelles dépassent évidemment la catégorisation habituelle qui est limitée aux catégories de pronom et conjonction.

<sup>8</sup> En guise d'exemple : les phrases suivantes rendent compte de la transcatégorisation (ou plutôt d'un type de transcatégorisation) de *petit* dans l'ancienne langue (Capin, 2007 : 287-303), depuis l'adverbe incident à un verbe, en passant par l'adverbe incident à un nom, l'adverbe incident à un adjectif, jusqu'à l'adjectif qualificatif :

- Par foy, seigneur, cil qui vous a cy envoyé prise **petit** nous et noz sens (*Bérinus*, fin 14<sup>e</sup> s., 140) « Par ma foi, seigneurs, celui qui vous envoyé ici nous estime **peu**, nous et nos valeurs. »

- **Petit** en y ot de mors. (Froissart, *Chroniques*, 14<sup>e</sup> s., 195) « Il y eut **peu** de morts. »

- [L'oiselés] qui si aperletés / Estoit que point n'estoit vuiseux / Et s'estoit **un petit** noiseus. (Machaut, *Dit Alerion*, 14<sup>e</sup> s., 274) « [L'oiseau] qui était si agile, n'était pourtant pas habile et était même un **peu** bruyant. »

- Maintenant voit-on clairement la **petite** constance de ton muable courage (Chartier, *Q.I.*, 25) « Maintenant on voit clairement la petite constance de ton cœur changeant. »



(*cline*) ou « en degrés » (*gradualness*)<sup>9</sup> ; il est associé à une déperdition sémantique (« javellisation »<sup>10</sup>, ou « rétention » de la richesse lexicale (Bybee *et al.*, 1994 : 17) ou « attrition » (Meillet 1912) et à une *décatégorisation* (Hopper et Thomson 1984) ; il résulte d'une réanalyse (un parenthésage différent, une reconfiguration des relations morpho-syntaxiques) ; cette dernière est soit liée aux contextes d'emploi et par conséquent difficilement prévisible, soit basée sur un modèle constructionnel par analogie<sup>11</sup> ; elle est associée à une subjectification / intersubjectification (Traugott et Dasher 2003) et une conventionnalisation. Le changement catégoriel couvert par ces étapes est le passage du lexical au grammatical, la nouvelle catégorie étant une catégorie discursive de rang inférieur<sup>12</sup>. Appréhender le processus dans son intégralité est souvent très difficile en raison du manque de documentation pour les états anciens et ceci, non seulement par rapport au terme étudié, mais aussi par rapport aux constructions, aux modèles, aux patrons qui auraient pu servir à générer et à construire le nouvel élément linguistique. Dans la majorité des cas, ces informations manquantes sont alors comblées par déduction.

Comparée à la grammaticalisation, la transcatégorisation présente plusieurs avantages. Nous les exposons brièvement.

Comme son nom l'indique, elle couvre tout changement de catégorie : des emplois continus dont on peut tracer l'évolution en synchronie aussi bien que des emplois discontinus en diachronie. Alors que la grammaticalisation suppose un figement depuis une catégorie majeure en catégorie mineure, la transcatégorisation souligne la mobilité catégorielle et correspond à une schématisation – dans un contexte syntaxique particulier, seules quelques propriétés du terme seront sélectionnées, sans obligatoirement impliquer une déperdition sémantique, sans modification de surface et sans perte

<sup>9</sup> En 2010, Traugott et Trousdale ajoutent à la notion de degré celle de *gradualness*, particulièrement intéressante pour la présente étude.

<sup>10</sup> Terme de Lehman (1982), traduit par Lamiroy (1999) et repris par Peyraube (2002).

<sup>11</sup> Ou, comme le précise très justement Combettes (2008 : 138), une « généralisation ».

<sup>12</sup> D'où la décatégorisation signalée. Par catégorie discursive nous entendons les parties du discours, comme indiqué plus loin. Des acceptions élargies de la grammaticalisation prennent en compte le domaine syntaxique et discursif, les catégories impliquées sont alors, bien entendu, des catégories syntaxiques et les marqueurs discursifs.

de privilèges syntaxiques comme sous-entendu dans la *décatégorisation* (Ramat 2001). A la différence de la grammaticalisation standard, la transcatégorisation permet de rendre compte de changements catégoriels de toutes sortes et ne se limite pas au passage d'une catégorie supérieure à une catégorie inférieure.

La transcatégorisation prévoit un va-et-vient entre les termes qui en résultent (comme indiqué dans le schéma proposé par Do-Hurinville & Dao, 2016), sans impliquer des pertes ou des profits, alors que la grammaticalisation est unidirectionnelle, en dépit de quelques exceptions signalées (Capin et Schnedecker, 2013 : 509-527, entre autres) et de la justification cognitive de cette dernière, soit le passage du concret à l'abstrait, défendue par Traugott.

Un dernier point enfin, souvent abordé dans les discussions autour de la délimitation du programme de la grammaticalisation (voir le bilan des discussions et les références mentionnées dans Do-Hurinville et Dao 2016, mais aussi Dostie 2004, Erman et Kotsinas 1993, Waltereit 2007, Badiou-Monferran et Buchi 2012 ; Badiou-Monferran 2014) : l'hésitation entre la solidarisation ou la désolidarisation de la grammaticalisation et de la pragmaticalisation. En contrepartie, la transcatégorisation inclut, indiscutablement, la pragmaticalisation.

En prenant en compte ces avantages, nous considérons la transcatégorisation comme un cadre théorique plus général que la grammaticalisation ; un cadre opérationnel en synchronie, mais aussi en diachronie, dans lequel la grammaticalisation dans son acception large pourrait constituer un cas particulier. Qu'est-ce à dire ? En écho avec les positions théoriques précitées, et en particulier avec la position de Ježek et Ramat (2009), la transcatégorisation affecte des termes (des mots) complets à l'entrée et à la sortie de la variation. Par conséquent, des grammaticalisations au sens étroit, comme le passage de *mente* au suffixe *-ment* pour la création des adverbiaux en *-ment*, la réanalyse de *per haps* à *perhaps*, des processus dérivationnels (*chanter* > *le chant*) et même des reduplications (le canadien *ben ben*) sont exclus de son champ d'application. Etant donné qu'elle inclut la pragmaticalisation et la polygrammaticalisation (Graig 1991) / hypergrammaticalisation (Soutet 2001), la transcatégorisation peut être considérée comme un

terme englobant, autrement dit, un hypéronyme pour noter tout changement ou variation catégorielle d'un terme invariant, quelle qu'elle soit, en diachronie ou en synchronie. Cette généralisation tient, aussi trivial que cela puisse paraître, à la signification que l'on donne à *catégorie*. En effet, ce terme peut désigner :

- une catégorie discursive ou partie du discours (les bien connues catégories de premier niveau ou majeures – nom, verbe, adjectif, adverbe, et les catégories de second niveau ou mineures – pronom, déterminant, préposition, conjonction, interjection et assimilée) ;

- une catégorie syntaxique déclinée en prédicat, argument et modifieur (depuis Tesnière 1953, jusqu'à Söres 2008) ;

- une catégorie pragmatique : interjection, marqueur discursif, *hedge* et *shield* dans la tradition anglo-saxonne (Lakoff 1972, Fraser 2010, Prince *et al.*, 1982), marqueur de commentaire métadiscursif ou connecteur « énonciatif » (Badiou-Monferran et Marchello-Nizia 2020).

- une catégorie sémantique. Cette dernière est une des plus stratifiées, avec des effets de recouvrements qui autorisent à signaler de nombreuses transcatégorisations. Le classement dans une catégorie dépend de l'angle d'approche (linguistique, fonctionnel, ontologique), mais l'intérêt porté à la taxinomie est toujours vivant<sup>13</sup>. On signalera, de manière non-exhaustive : les catégories des sémantiques primitifs de Wierzbicka (1996) ; les catégories nominales dégagées dans divers cadres taxinomiques, que ces derniers soient verticaux – nom *sommital* (Kleiber et Lammert 2012), nom superordonné, nom de base, nom subordonné (Rosch *et al.* 1976), *shell nouns* (Schmid 2000)<sup>14</sup> – ou horizontaux, comme les plus « traditionnels » nom commun/nom propre, concret/abstrait, noms d'humain (Schneidecker et Mihatsch 2008) / nom à référent non-humain, massif/comptable. D'autres distinctions peuvent être ajoutées : les impliqués dans une catégorisation et/ou relevant d'une scalarité (Mihatsch 2010) – catégorisateur,

<sup>13</sup> Voir les numéros entiers de revues de linguistique consacrées à la taxinomie : *Langue française* 185, *Travaux de linguistique* 69, *Linx* 76, parmi les plus récents.

<sup>14</sup> L'abondance des étiquettes ne permet pas un compte rendu exhaustif : *container nouns* (Vendler), *labelling nouns*, (Francis) *signaling nouns*, (Flowerdew) *carrier nouns* (Ivanič), *sous-spécifiés* (Legallois).

atténuateur, approximateur, etc.; ceux qui relèvent de l'ontologie référentielle – des N catégorématiques et des N syncatégorématiques (Kleiber 1981) avec divers degrés de dépendance syntactico-sémantique (Huyghe 2014) qui ouvrent la voie à de nouvelles taxinomies. La liste peut être prolongée, sans oublier les tropes qui résultent également d'une transcatégorisation : en 1994, Jacqueline Picoche avait expliqué les plus communs – métaphore, métonymie, synecdoque et catachrèse – en convoquant des termes guillaumiens comme la *subduction* et la *transduction*<sup>15</sup> lesquelles relèvent, au bout du compte, mais sous d'autres noms, de la transcatégorisation.

Si l'on accepte cette diversité, alors chaque changement de catégorie, quelle qu'elle soit, principale ou secondaire, d'un domaine linguistique à l'autre (voir les lexèmes, grammèmes, pragmatèmes du modèle de Do-Hurinville et Dao 2016) ou à l'intérieur du même domaine (déclinée en sous-catégories ou acceptions), impliquerait une transcatégorisation. Dans cette conception élargie de la transcatégorisation, l'histoire des termes habituellement définis en tant que conjonctions *et*, par conséquent, l'histoire de *et* revêt un intérêt tout particulier.

### 3. Conjonctions et transcatégorisation élargie

Avant de poursuivre, nous aimerions évoquer une autre modélisation proposée par Eve Sweetser (2006) pour décrire le parcours sémantique de plusieurs termes depuis leur sens étymologique jusqu'à leur sens pragmatique. L'auteur nomme ce parcours *le modèle des domaines*. Nous essaierons de montrer qu'il s'agit, ici aussi, d'une transcatégorisation, que le modèle proposé repose sur les mêmes principes que la transcatégorisation princeps, la transcatégorisation revisitée et la transcatégorisation élargie.

Sweetser propose une analyse selon laquelle un item peut s'inscrire dans trois domaines : le domaine référentiel, le domaine épistémique et le domaine interactionnel. Le passage de l'un à

<sup>15</sup> Selon l'auteur, la *subduction* est un processus d'abstraction et d'appauvrissement sémique qui caractérise la métaphore et la métonymie ; la *transduction* est un processus de réutilisation d'une partie ou tout d'un sémème A dans un sémème B, éventuellement aussi riche ou plus riche que le précédent.

l'autre est provoqué par un changement de portée, lié à une métaphorisation et/ou une subjectification, orchestrée par le locuteur. Ainsi, un terme peut être attesté dans 1) le domaine référentiel, 2) le domaine épistémique, 3) le domaine interactionnel. Le premier est le plus simple à isoler, il correspond le plus souvent à la valeur de l'étymon. Les domaines épistémique et interactionnel sont souvent superposés et dépendent de l'interprétation. En fonction des usages, et en fonction des périodes, le terme peut apparaître dans les trois domaines à la fois, ou seulement dans un ou deux des énumérés. Sweetser ne fait pas appel à la taxinomie et ne raisonne pas en termes de catégories, mais son modèle rappelle le va-et-vient de la transcatégorisation revisitée par Do-Hurinville et Dao (2016). En guise d'illustration, à la suite de Degand et Fagard (2008), nous illustrons ce modèle par l'exemple de *parce que*.

Au niveau (1), le niveau du « contenu », on trouve l'usage bien connu de *parce que*, habituellement défini comme conjonction de subordination dans une phrase comme (1) :

(1) La route est mouillée **parce qu'**il a plu.

où *parce que* est utilisé dans un contexte causal proprement dit, parce qu'il renvoie à une causalité établie sur la base d'un jugement d'un état de choses. Il cristallise le résultat de sa grammaticalisation dont le parcours est *pro eo quod* > *por ce que* > *par ce que* > *parce que*.

L'exemple (2) :

(2) Il a plu, **parce que** la route est mouillée.

illustre le domaine épistémique, glosable par « Je déduis qu'il a plu parce que je vois que la route est mouillée. », dans lequel on observe l'inversion des valeurs de cause et de conséquence. Cette inversion est basée sur un jugement déductif qui impose une relation différente de celle en (1), parce qu'elle ne se prête pas à une analyse vériconditionnelle. Dans ce cas, *parce que* est habituellement catégorisé comme connecteur.

À la différence des usages attestés dans (1) et (2), l'exemple (3) :

(3) Qu'est-ce que tu fais ce soir **parce qu'il** y a un bon film au cinéma ?

implique le locuteur dans son rôle interactif ; la relation causale s'établit seulement dans l'acte de langage et non grâce au contenu propositionnel. *Parce que* a alors une valeur illocutoire, proche des valeurs que transmettent habituellement les marqueurs discursifs<sup>16</sup>.

À la lumière des assises théoriques qui précèdent, les trois emplois reflètent trois catégories distinctes dans lesquelles rentre l'invariant *parce que* - conjonction, connecteur et marqueur discursif<sup>17</sup>. Si l'on ajoute à cette flexibilité la grammaticalisation mentionnée, soit le passage du spatial (de *par* descendant du latin *per*) au logique, la transcatégorisation illustrée reflète la conception élargie puisqu'elle couvre aussi bien la synchronie que la diachronie<sup>18</sup>.

Nous montrerons dans ce qui suit que ce modèle à trois niveaux peut rendre compte des emplois de l'invariant *et* en diachronie et en synchronie et contribuer à expliquer sa transcatégorialité.

<sup>16</sup> Voir aussi le classement en termes de *connecteur énonciatif* dans le chapitre réservé aux connecteurs dans la *Grande Grammaire Historique de Français* réalisé par Badiou-Monferran et Marchello-Nizia (2020). Cette dénomination s'inscrit dans le cadre d'une conception élargie de la catégorie des connecteurs, distincte de l'option minimaliste défendue, entre autres, dans les travaux du Groupe  $\lambda$ -1 (1975) qui opposent *car* et *puisque*, fonctionnant comme des connecteurs, à *parce que*, fonctionnant comme un *opérateur*.

<sup>17</sup> Soit grammème 1, grammème 2 et pragmatème, selon le modèle de Do-Hurinville et Dao (2016)

<sup>18</sup> *Parce que* n'étant pas l'objectif principal de cette étude, nous nous bornons seulement à rappeler d'autres ramifications du phénomène de sa *transcatégorialité* qui touchent *par*, une de ces composantes. Son étymon latin, *per* est une préposition spatiale (*per forum*, « à travers le forum ») ; à partir de ce sens, apparaissent des emplois temporels (*per decem dies* « pendant dix jours »), l'indication de « moyen et intermédiaire » (*per manus*, « à l'aide des mains »), celle de « suite occasionnée » (*per imprudentiam* « suite à l'imprudence ») (Gaffiot : 1139). Toutes ces valeurs persistent en français médiéval, amplifiées par un emploi adverbial (*moult / trop / tant par* « très, extrêmement ») et, moins important pour notre propos, un emploi de préfixe dans des formations verbales (*parachever, paraïmer, parcroitre, pardire*), adjectives (*paraïgu*) et nominales (*parfin, a la parfin*). Les valeurs sont reconduites en français moderne – que l'on pense à *par monts et par vaux, par mauvais temps, par alliance, par inadvertance*, etc.

## 4. La transcatégorisation de *ET*

Affirmer que *et* possède plusieurs valeurs et plusieurs statuts est désormais une lapalissade. Pour le compte-rendu détaillé de ses statuts, de ses catégorisations, nous renvoyons à Corminboeuf (2014) et Badiou-Monferran et Marchello-Nizia (2020). Classé tour à tour, comme jonctif (Tesnières), ligament (Antoine), conjonction de coordination (canonisé dans la tradition scolaire depuis Lemaire 1885), mais aussi, et bien avant, analysé comme marque d'hypotaxe syndétique (Chifflet, 1659 : 122-12 et Régnier-Desmarais, 1706 : 683-687), *et* a été nommé également « connecteur », « *et* de relance énonciative » (Serbat, 1990 : 28), « *et* syndético-hypotactique » (Torterat 2001), occasionnant le plus souvent un débat provoqué par sa présence dans des séquences syntaxiquement hétérogènes. La prolifération des étiquettes qui résulte de cet effort de classification / catégorisation n'est pas anodine : si l'on excepte les contradictions, elle reflète les nombreuses configurations et interprétations d'un terme polyvalent. Sans prétendre épuiser les contenus de *et*, nous proposons un modèle dynamique, inspiré du modèle de Sweetser et des modèles transcatégoriels qui permet de décrire le passage d'un emploi à un autre et de postuler plusieurs lectures, certaines faciles à isoler, d'autres se superposant et produisant un effet de « tuilage » (Badiou-Monferran et Capin 2020). Cette modélisation se fait sous forme d'échelle, à partir d'un premier niveau, le niveau référentiel ou le niveau du contenu, où *et* note une adjonction, une addition.

### 4.1. La valeur de base

La valeur de base forme le niveau 1. Au niveau 1, *et* correspond à ce que l'on définit habituellement comme un coordonnant, ou un conjonctif, proche de la « traditionnelle » conjonction de coordination et opère sur l'axe syntagmatique et propositionnel. Selon la théorie des blocs sémantiques (Carrel et Ducrot 1999) c'est un opérateur / connecteur d'addition<sup>19</sup>, que l'on peut définir

<sup>19</sup> Pour les auteurs de cette théorie, un opérateur relie des syntagmes, les connecteurs relient des propositions, les articulateurs relient des textes.

sémantiquement comme *un quantitatif*. Dans la langue moderne, il entraîne le pluriel<sup>20</sup> :

- (4) Une femme et un enfant **son**t rentrés dans la pièce.  
 (5) J'ai vu Paul et Marie, un garçon et une fille **charmants**.

Un des usages les plus saillants de *et* est la cristallisation de l'opération mathématique « plus » (*Un et un font deux*), soit un effet de « somme ». Il est connu depuis le latin : on le voit dans les constructions du type *senatus populusque Romanus ; terra marique ; jus vitae necisque* ou bien dans des constructions polysyndétiques *et pater et mater*<sup>21</sup>.

Les observations des attestations nous permettent de postuler les caractéristiques suivantes pour qu'une lecture de *et* puisse être située au niveau 1 :

- Les segments coordonnés par *et* ont le même statut morphosyntaxique et il n'y a pas de différence dans leur valeur argumentative. Par conséquent, une glose par « et en plus, et de plus, et même » ou bien par « mais », « cependant », « nonobstant », etc. n'est pas attendue. Si, dans une séquence comme

- (6) J'achète du pain et de la viande.

on n'envisage pas de hiérarchie entre *le pain* en tant qu'élément de base et *la viande* en tant que denrée plus chère, et si l'on souhaite produire juste un effet de liste par adjonction, alors l'interprétation de *et* sera conjonctive<sup>22</sup>.

<sup>20</sup> L'accord en nombre n'est pas régulier dans la langue médiévale, en particulier lorsque les segments conjoints par ses soins ne sont pas contigus :

**Pais** vos aport et **joie** qui dura tos dis. (*Li ver del juise*, 12<sup>e</sup> s., v.420, éd. Rankka) « Je vous apporte paix et joie qui durera toujours ».

Dans le cas de maintien de la construction « discontinue » en français moderne, *et* atteindra le statut de marqueur discursif (cf. 4.3.), illustrant de ce fait le continuum de la transcatégorisation.

<sup>21</sup> *atque* et *ac* ont plutôt une glose en « et même » ; ils indiquent que l'on renchérit et non que l'on additionne.

<sup>22</sup> Dans certains contextes, il ne sera pas impossible de considérer que l'achat de viande est un argument « plus fort » ou une information « plus pertinente » que l'achat de pain. Auquel cas, les conjoints ne sont plus interchangeable, et *et*, possiblement co-occurent avec *même* (dans un énoncé comme *J'achète du pain et même de la viande*), fonctionne non plus comme



En revanche, cette interprétation sera exclue si dans :

(7) Elle est laide et riche.

on entend « elle est laide mais riche » en vertu de la loi rhétorique qui ferait du second terme le terme le plus marqué (Badiou-Monferran 2002). A la connexion se superpose alors une implication ; *et* se trouve dans l'intersection entre un coordonnant et connecteur.

Dans la langue moderne, les segments conjoints sont contigus. Dans la langue médiévale et jusqu'en français classique (Fournier, 2002 : 94-95), la discontinuité des segments coordonnés est de rigueur :

(8) La lasse d'arme vait par tot lo cors fuiant. / Li diable l'en chacent mut angoissosement, / Fierement la requierent et derrier et devant, / **Ses doleros pechiez** li vunt renouvelant / **Et sa lasse de vie** c'at demeneie tant / Sor lo piz li assient a la boche devant (*Li ver del Juise*, 12<sup>e</sup> s., v.56-61) « Sa malheureuse âme s'enfuit du corps ; les diables la chassent violemment ; ils la poursuivent brutalement, tantôt derrière, tantôt devant ; ils lui rappellent ses douloureux péchés et la misérable vie qu'elle a menée ; ils s'assoient sur sa poitrine en face de sa bouche... »

(9) **Dieu** le veut, et **nos affaires** (Mme de Sévigné, 1689, I, 1142, III, 680).)

- De la première caractéristique mentionnée plus haut découle la deuxième : la possibilité d'inverser l'ordre des constituants sans modifier l'interprétation de l'énoncé. Si, et seulement si

(10) J'achète de la viande et du pain.

est l'équivalent de (6), alors la lecture est conjonctive.

- La troisième caractéristique réside dans l'impossibilité d'effacer le coordonnant. Ainsi, la suppression de *et* n'est pas possible dans (11) :

un coordonnant mais comme un marqueur pragmatique (*cf. infra*, 4.3). Voir aussi A. H. Ibrahim (2001 : 92-126) et son hypothèse de la hiérarchie dans l'équivalence.

(11) Dix garçons et filles... > \* Dix garçons filles

En revanche, lorsque la commutation avec zéro est possible, *et* n'a plus le même statut et l'interprétation change : témoin, la paire suivante où l'on passe de l'action d'ajouter (12a) à l'action d'assembler (12b):

(12a) J'achète (et) du pain (et) de la viande (et) du vin.

(12b) J'achète du pain, de la viande, du vin.

D'un point de vue diachronique, la suppression du *et* a affecté en particulier les binômes synonymiques. Ces derniers offrent un bon exemple de superposition de catégories et de valeurs. Nous renvoyons à Buridant (1980) pour une description complète et détaillée des configurations. Pour les besoins de la présente étude, nous signalons seulement des cas comme (13) et (14) :

(13) Clarion ont souvent acolé et tenu, / N'i a un seul n'en face **son ami et son dru**. (Adenet le Roi, *Buevon de Conmarchis*, 1271, 79)

(14) ...pareillement nature ne puet en aucun fait meritore qui passe **sa faculté et son pouvoir**, mais elle puet au fait de pechiet... (Hugo Ripelinus Argentoratensis, *Le Somme abregiet de theologie*, 1481,171)

où l'amplification ou la glose par deux dénominations équivalentes - *son ami et son dru* (13) et *sa faculté et son pouvoir* (14) – sera majoritairement remplacée par une seule dénomination dans la langue des siècles ultérieurs<sup>23</sup>. Par conséquent, la traduction moderne opterait plutôt pour « il n'y a pas un seul qui ne veuille en faire son ami proche » dans (13) et « la nature ne peut pas exercer son pouvoir sur les faits mais peut l'exercer sur les péchés » dans (14). D'autres types de binômes évolueront vers des constructions appositives<sup>24</sup>.

<sup>23</sup> Sauf dans les cas de figements : « les sanglots et les pleurs » (Taine, *Notes sur Paris*, 1867, 19) ; « les pleurs et les sanglots » (Balzac, *Eugénie Grandet*, 1833, 1093) ; « les sanglots et les larmes » (Montalembert, *Histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie*, 1836, 129) ; « les larmes et les sanglots » (Michelet, *L'Insecte*, 1857, 104).

<sup>24</sup> D'un point de vue diachronique (voir aussi Mazziotta 2012), dans le cas de termes coréférents, le remplacement du binôme par une construction appositive est possible, sans

Dans la langue moderne, les conjoints dans les configurations binominales ne sont pas (sauf figement) symétriques : le second peut, à l'inverse du premier, se passer de déterminant (« mon collègue et ami », Schwartz, *Un mathématicien aux prises avec le siècle*, 1997, 352). *Et* ne fonctionne donc pas vraiment comme une conjonction de coordination. Pour autant, dans la mesure où la possibilité d'insertion d'un adverbial comme *en plus*, ou encore *même*, caractéristique de l'emploi dit de *marqueur discursif* (voir ci-dessous), semble problématique, voire agrammaticale : « Les sanglots et \*même les pleurs », on a affaire à une configuration mixte.

Un autre cas de recouvrement des catégories est visible dans les cas où *et* coordonne des segments endocentriques, appartenant au même paradigme (Touratier 1990), désignés par les générativistes comme des cas de *gapping*. Ces constructions sont attestées à toutes les époques, comme en témoignent les exemples suivants de français moderne (15) de français médiéval (16) ou l'exemple latin (17) :

(15) **Marie** aime le ballet **et Paul** le cinéma.

(16) **Tuit li bon** avoc lui iront en paradis, / **Et li mal** en infer u ja ne prendront fine (*Li vers de Juise*, 12<sup>e</sup> s., v.192-193) « Tous les bons iront avec lui au paradis et les mauvais, en enfer où ils ne mourront jamais. »

(17) Fateor me sectorem esse, verum **et alli multi** (Cic. *Amer*, 94, cité dans le dictionnaire de Gaffiot 603) « J'avoue être un acheteur de biens, vraiment, *et/mais* beaucoup d'autres (le sont aussi).»

L'organisation repose ici sur la restitution de la structure elliptique et suppose un ordre qui n'est pas réversible ; par conséquent, il enfreint la deuxième caractéristique signalée plus haut. De ce fait, *et* est alors plus proche d'un connecteur que d'un

devenir obligatoire. Dans l'exemple suivant, on peut envisager le remplacement de *mon très cher frere et amy* par *mon très cher frere, mon amy*.

Je vous avois rescrit que on print garde a lui, car on m'avoit bien dit qu'il ne vous ayroit point de grant amour. **Mon très cher frere et amy**, il fault souffrir biau coup de choses. (Jean de Béthencourt, *Le Canarien*, 1490, Chap. XXVII, 107).

En effet, dans un texte de la même période, on trouve « **mon frere, mon amy doux** » (Anonyme, *La Passion d'Auvergne*, 1477, 150). Toutefois, la non-expression du coordonnant peut-être expliquée aussi par les contraintes du mètre.

conjonctif et relève plutôt d'une lecture de niveau 2 dont il sera question sous 4.2. Cependant, bien que les trois exemples illustrent le même type de construction, la relation établie dépend, au-delà de la syntaxe, de la pragma-sémantique verbale : ainsi, sur les trois, l'exemple latin est celui où *et* est le plus proche de statut d'un connecteur du fait de la complexité de l'ellipse (passif et infinitif actif dans la complétive), mais surtout de la sémantique verbale – à l'accusation d'être un acheteur de bien, le locuteur se défend en évoquant d'autres cas ; le marqueur adversatif *mais* conviendrait mieux dans la traduction.

D'autres tours coordonnés par *et* nécessitent encore la prise en compte de la situation d'énonciation. Une construction banale comme :

(18) Pierre fume et boit.

autoriserait, une fois de plus, deux interprétations (pour le moins). La première est une interprétation coordonnante – soit, l'ajout de l'action de boire à l'action de fumer, sans aucune implication. Dans ce cas, conformément aux caractéristiques dégagées, on pourrait inverser l'ordre des constituants (*Pierre boit et fume.*). Mais si l'action de boire est jugée plus répréhensive par le locuteur, s'il y a un raisonnement ou argumentation, s'il y a prise en compte de la situation d'énonciation doublée de valeurs illocutoires / perlocutoires, alors l'interprétation de *et* ne sera ni conjonctive, ni connective, mais discursive (*Pierre fume et, en plus (!), il boit*).

L'histoire de la langue confirme le rôle de la pragmatique dans l'interprétation des valeurs et son rôle dans la transcatégorisation. Ainsi, l'exemple suivant :

(19) Car se vivre l'en le lessoit, / Toute nostre gent destruiroit / **Et**  
la nostre loy abatroit. (*Passion*, déb.14<sup>e</sup> s., v.427-429)

se prêterait à deux lectures – une lecture conjonctive qui autoriserait l'inversion de l'ordre des constituants :

(19a) « Car si l'on le laissait vivre, il détruirait tous les nôtres et il abolirait notre loi. » – interprétable comme l'équivalent de « Car si l'on le laissait vivre, il abolirait notre loi et il détruirait tous les nôtres. »

et une lecture discursive qu'une glose par « et même » rendrait plus évidente :

(19b) « Car si on le laissait vivre, il détruirait tous les nôtres et même, il abolirait notre loi. »

Dans ce dernier cas (19b) *et* articule à la fois deux énoncés, comme dans le cas de la lecture conjonctive de niveau 1, et deux énonciations. Il est l'objet d'un réinvestissement dramatique qui sert à convaincre les acteurs du débat dans la nécessité d'éliminer l'adversaire et implique également le domaine interactionnel, soit le niveau 3 de notre modèle ou bien un pragmatème, selon le modèle de Do-Hurinville et Dao (2016). Sa capacité à fonctionner sur les deux niveaux permet de le définir comme un terme transcategoriel.

## 4.2. Niveau 2

*Et* atteint le niveau 2, le niveau épistémique, dans le cas de lectures implicatives, qui s'élaborent à partir de prémisses. L'opération d'addition est présente, mais à la différence de ce qui se passe au niveau 1, l'ordre des termes est important, la solidarité entre les deux énoncés est plus forte et ne permet pas l'inversion. *Et* sert à marquer des relations logiques ; d'un point de vue catégoriel, il a le statut d'un connecteur (Badiou-Monferran et Capin 2020).

Plusieurs sous-types de *et* peuvent être distingués en fonction du niveau hiérarchique des termes reliés. Sans être exhaustive, l'énumération qui suit permet néanmoins un aperçu. Nous commençons par des emplois où la proximité avec le conjonctif est la plus forte en raison de la possibilité d'apparaître dans un contexte syntaxique similaire, à savoir sur l'axe syntagmatique ou propositionnel.

### 4.2.1 *Et de contenu subjectif*

Il s'élabore par déduction à partir d'un contenu précédent. L'opération d'adjonction est toujours présente, mais l'ordre est

déterminé et la suppression de *et* – plus difficile. Pendant toutes les périodes de l'évolution du français, *et* a ainsi pu exprimer le but, la conséquence, la conclusion ou bien l'opposition<sup>25</sup>, comme dans l'exemple précité (7) ou dans (20) :

(7) Elle est laide et riche.<sup>26</sup>

(20) Lors vient a le nourrice en disant : « Esvelle toi », **et** elle ne dit mot ; lors le tire par le bras **et** elle toudis dort de plus en plus. (*Ysaye le Triste*, 1449, 9, 31) « Alors, il s'approche de la nourrice en disant « Réveille-toi », mais elle ne dit pas un mot ; alors il la tire par le bras, mais elle continue à dormir, de plus en plus profondément.»

De même, en latin :

(21) Multa que non volt videt. **Et** multa fortasse que volt (Pline, *Cur.* 607, cité par Gaffiot, « Il voit beaucoup de choses qui lui déplaisent. Mais aussi, peut-être, beaucoup de choses qui lui plaisent ».)

Les emplois médiévaux demandent une attention particulière à cause de la présence de deux supports différents : l'édition critique et le manuscrit. Dans l'exemple suivant, une jeune fille se rend à la cour du roi Arthur. Elle cherche Lancelot et lui demande de la suivre jusqu'à une forêt, au nom du roi Pellès. Lancelot ne connaît pas la demoiselle et essaie d'obtenir quelque renseignement, mais la demoiselle est évasive. Quoi qu'il en soit, Lancelot est obligé d'accepter, par fidélité au code de chevalerie. Dans sa réponse, *et* note alors la conséquence et sera rendu par « donc » dans une traduction :

(22) Quel besoing, fet il, avez vos de moi ? – Ce verrez vos bien, fet ele. – De par Dieu, fet il, **et** g'irai volentiers. » Lors dist a un escuier qu'il mete la sele... (*Queste Graal*, éd. C. Marchello-Nizia, 1225-1230, ms K, Lyon « Par Dieu, fit-il, j'irai donc volontiers. »)

<sup>25</sup> Voir Badiou-Monferran et Capin (2020), et, pour la période médiévale, Capin (2013).

<sup>26</sup> Voir Badiou-Monferran (2002) pour un commentaire approfondi des prémisses : « La laideur n'est pas une condition de bien-être, la richesse, si ».

Mais à regarder de près, la situation est encore plus complexe, comme on le rappellera également dans les développements qui suivent. Dans le ms.K, col.160a, qui a servi de base à l'édition citée, on note le *et* sous sa forme abrégée et il semble précédé d'un *punctus* (un autre précède un peu plus loin *lors*), soit la transcription suivante :

(22a) Depardieu fet il · **Z** girai uolentiers · lors dist aun escuier...

Or, cette association est fréquente dans l'organisation de ce texte : dans beaucoup de cas, elle correspond à un double marquage. Si cette hypothèse est juste, *et* sert alors à la segmentation des énoncés en cooccurrence avec un signe ponctuation. L'emploi est signalé dans les travaux d'Elena Llamas Pombo (2007, 2016) qui l'interprète comme une marque d'oralité et une pratique de la ponctuation médiévale. Dans cette perspective, la fonction pragmatique se superpose à la fonction logique et l'emploi de *et* se situe à la croisée du niveau 2 et du niveau 3. La traduction par « donc » reste toujours valable, à condition d'y voir plutôt un *donc* marqueur discursif.

Dans ses emplois connectifs, *et* peut apparaître seul ou en co-occurrence avec un autre connecteur, le plus souvent de statut adverbial ; témoin, l'exemple médiéval où *et* précède *nequedent*, « cependant » :

(23) Molt par li doi savoir bon gré / qu'el m'a primes amor mandé, / et molt me metrai a grant fais, / ainz que la perde et que la lais. / **Et nequedent**, feme est molt sage / d'enginier mal an son corage. (*Enéas*, 12<sup>e</sup> s., v.8993-8998) « Je dois lui savoir gré de m'avoir demandé mon amour et je ferai beaucoup d'exploits avant de la perdre ou de la laisser. Et cependant, une femme est très habile à inventer le mal. »

#### 4.2.2. Et « corrélatif »

Cette appellation regroupe des cas où *et* assure la jonction entre deux propositions de niveau hiérarchique différent, que ce soit d'un point de vue formel (par ex. une impérative suivie d'une assertive (24) ou d'un point de vue sémantique (la première renfermant une condition ou introduisant une corrélation (25, 26 et 27) :

- (24) Ecris-moi **et** je t'envoie le programme.  
 (25) Tu m'écris d'abord **et** je t'envoie le programme.  
 (26) Qu'il m'attaque **et** je dévoile son programme.  
 (27) Plus il boit **et** plus il a soif.

Ces emplois sont connus depuis le latin et sont repris dans la langue médiévale : ainsi, l'exemple latin de *et* après un impératif (28) et l'exemple médiéval de jonction de propositions comparatives (29) :

(28) Dic quibus in terris et eris mihi magnus Apollo (Virgile, *Ecl* 3, 104, cité dans le dictionnaire de N.Theil, tome 1, 956, « Dis-moi dans quelle contrée et tu seras pour moi le grand Apollon. »)

(29) Cume il plus li desloioient /Et del leissier conseil donnoient /**Et** il tozdis plus esperneit / De veier ce que il diseit. (Guillaume de Saint Pair, *Chronique rimée du mont Saint Michel*, 1160, v. 2575-2578) « Plus ils le désapprouvaient et lui conseillaient de laisser tomber et plus il faisait en sorte de faire ce qu'il disait. »

La relation établie ici rappelle une relation de subordination (Allaire 1996). Il s'agit de cas où la dépendance est plus forte, soit parce qu'elle repose sur une base à schème corrélatif de type *Si* + Verbe 1, *alors* + Verbe 2 (voir Dancyngier 1998, Rossari 2002, 2007, Rousseau 2005, Serbat 1990, entre autres), soit parce qu'il y a des éléments cataphoriques ou anaphoriques, qui sont, par définition, inhérents à l'hypotaxe. Les propositions indiquent des actions solidaires, envisagées non pas dans leur distinction, mais dans leur solidarité et ceci, en dépit de leurs formes différentes. L'expression majoritaire du sujet après *et* (sujet anaphorique ou anaphorisant un élément de la partie précédente) est un signe de cette dépendance. A la différence du sous-type précédent, l'omission du *et* est ici possible. Une distinction s'impose toutefois entre le système comparatif (27 et 29), où l'omission est possible en structure de surface comme en structure profonde, et les systèmes implicatifs (24-26), où l'omission n'est possible qu'en structure de surface. De fait, pour ces derniers, ainsi que le souligne Alaire (1996), *et* demeure en structure profonde. Il marque la solidarité des



éléments du système. C'est sa possible restitution qui fait sens et permet de différencier (i) les énoncés implicatifs (ou finaux) du type *Qu'il vienne (et) c'est possible* ; *Qu'il vienne, (et) je sais tout* (ii) des énoncés clivés *Qu'il vienne c'est possible* (issu de *C'est possible qu'il vienne*, et au sein duquel *et* n'a pas de place), *Qu'il vienne, je le sais* (issu de *Je sais qu'il vient*, lequel n'admet pas non plus *et*). Autrement dit, *et* en contexte implicatif fonctionne bien comme un connecteur, alors qu'en contexte comparatif, sa valeur se rapproche de celle d'un marqueur discursif. Pour autant, dans les deux contextes, la présence de *et* dans la structure confère à la construction une dimension dialogale supplémentaire<sup>27</sup>. Le fonctionnement de *et* se situe ainsi, de (24) à (27), à la jonction du niveau épistémique et du niveau interactionnel (*infra*, 4.3.).

Dans un autre sous-type d'emploi, *et* est encore plus proche du niveau interactionnel. Il s'agit d'emplois où *et* introduit des segments détachés, disloqués.

#### 4.2.3. Et introduit un segment incomplet

Plusieurs configurations sont possibles :

-l'élément détaché contient une forme ou locution averbale comme dans (30), (31) et (32) :

(30) L'état se révèle, **et** de loin, le premier acheteur.

(31)... il lui ordonna de ranger ces documents dans le tiroir aux oubliettes, **et** sans délai. (M. Lévy, cité par Hobaek-Haff, 2017 : 93<sup>28</sup>)

(32) Anna a sept ans durant les années 60, **et ce** dans un bled au pied des Dents-du-Midi. (exemple de Berrendoner 1990, repris par Muller 2018)

L'adjonction d'un démonstratif confère à cet agencement un statut de prédication satellite (Muller, 2018 : 127) parce que le démonstratif reprend le contenu qui précède et nominalise le

<sup>27</sup> Pour des commentaires sur les usages modernes, voir Béguelin, Avanzi et Corminboeuf (2010).

<sup>28</sup> La construction a été étudiée par Hobaek-Haff (2017 : 90-101) et Muller (2018 : 126-129).

contenu de la première partie en soulignant la dépendance à celle-ci.

- l'élément détaché est une incidente (une parenthétique) :

(33) Paul – et c'est fort heureux – a renoncé à son projet. (Bally, *Cahiers de F. de Saussure*, I, 40, 1941, cité par Antoine, 1958, p. 634 et repris dans Badiou-Monferran et Capin 2020)<sup>29</sup>

Quel que soit le sous-type, *et* n'est pas obligatoire, prouvant par là que le rapport entre le segment détaché et le reste n'est pas de type coordonnant. Il ne traduit pas non plus des liens implicatifs aussi forts que dans les cas signalés sous 4.2.1., mais lorsqu'il est intégré à une reprise dans le cas d'association avec le démonstratif, il a plutôt à voir avec la subordination. Il obéit à la contrainte de l'ordre ; le déplacement du segment détaché n'est pas toujours possible<sup>30</sup>. *Et* a ici un rôle dans la progression de la charge informationnelle de l'énoncé – il sert à introduire un focus (une information saillante) ; sans lui, le circonstant ou la parenthétique détachée n'auraient jamais le même relief. Dans cet emploi, la transcatégorisation de *et* touche le niveau pragmatique, le niveau 3.

### 4.3. Niveau 3

Au niveau 3, *et* conjoint des actes de discours sans lien implicatif. La liaison qu'il établit est alors une liaison pragmatique de caractère procédural. Il ne participe pas à la construction du sens de la phrase. Marque d'oralité ou d'oralisation, il peut être omis ; il est associé à une ponctuation ; il est paraphrasable par des adverbiaux pour noter une succession temporelle ou un renchérissement (*Et puis, Et alors, Et ensuite, Et en plus, Et en outre, Et de surcroît, Et de même, Et même*) ou encore par des relatifs pour marquer une forme de contiguïté ou de concomitance existentielle (*Et dont, Et lequel*)

<sup>29</sup> Tous nos exemples illustrent le français moderne. La raison en est que ces constructions sont assez rares en français médiéval, la structure informationnelle de l'énoncé obéissant à d'autres principes. Antoine (1958 : 635) donne quelques exemples.

<sup>30</sup> \*Anna, et ce dans un bled... a sept ans... n'est pas un énoncé acceptable. D'autres contraintes sont signalées dans Ruppli (1988).

(Badiou-Monferran et Monferran 2020, Badiou-Monferran 2018). Il peut apparaître en récit (4.3.1) ou en discours (4.3.2.).

**4.3.1. En récit**, il sert à indiquer la progression, la « relance » de l'information, d'où son étiquette de *et* « de relance » (Serbat 1990). Comme mentionné plus haut, dans les manuscrits médiévaux, il alterne ou il est co-occurent avec deux signes de ponctuation – *la virgula* ou *le punctus*. L'exemple suivant contient une transcription diplomatique du feuillet 2v du ms Digby de la *Chanson de Roland*. Le *punctus* y est associé à *et*, représenté soit par la graphie *e*, soit par la note tironienne<sup>31</sup> :

(34) Li reis marsilie out sun conseil finet . /sin apelat clarin (...) de balaguet . /estamarin 7 eudropin sun per . /e priamun 7 guerlã le barbet . /e machiner 7 sun uncle maheu . / 7 iouner 7 malbien d'ultremer . /7 blancadrins por la raisun cunter. (*Roland*, 12<sup>e</sup> s., ms. Digby 23 Pt 2, fol. 2v) « Après avoir tenu son conseil, le roi Marsile appela Clarin (...) de Balaguer, Estamarin et Eudropin son pair, et Priamon, et Garlan le Barbu, et Machiner, et son oncle Mathieu, et Jouner, et Malbien d'Outremer, et Blancadrin, pour exposer sa décision. »

Les éditeurs modernes de la chanson de geste (Dufournet 1993, Segre 2003) développent l'abréviation en reprenant la graphie avec laquelle elle alterne dans le manuscrit : – *e*. Faut-il y voir un conjonctif ou une marque d'oralité ? Nous pensons qu'il engage, sans rompre entièrement le lien avec l'adjonction connective, une interprétation essentiellement interactionnelle.

L'exemple montre la présence du *et* interactionnel (discursif, « de relance ») au niveau syntagmatique. Cependant, c'est au niveau propositionnel que l'emploi est le plus caractéristique :

(35) Il commanda que les tables fussent mises et l'en les mist. **Et** il s'alerent assooir chascun en son leu aussi com il avoient esté au matin. **Et** quant il se furent tuit assis par leenz et il furent acoisié, lors oïrent venir .I. escrois de tonoirre si grant et si merueilleus qu'il lor fust avis que li palés deust fondre. **Et** maintenant entra leenz .I. rai de soleil qui fist le palés plus

<sup>31</sup> Elle ressemble ici davantage à 7. C'est donc ce symbole, différent de celui dans (22a) que nous avons utilisé pour la transcription diplomatique.

cler a .VII. doubles qu'il n'estoit devant. (*La Quête du Saint Graal*, 1230, éd. Bogdanov, 111-112)

Hérité du latin tardif, l'emploi est particulièrement fréquent au Moyen Âge. Dans son étude sur la *Mort du Roi Arthur*, J. Rychner le désigne par l'étiquette « *et* d'attaque » (1970 : 25). Selon l'auteur, il possède plusieurs fonctions / valeurs : il « confère au nouveau sujet une plus forte individualité dramatique en l'opposant au sujet précédent » ; ou bien il est dit « d'orientation prospective » (1970 : 35), possédant « une puissance inaugurante » (1970 : 26<sup>32</sup>). Rychner soutient que ses valeurs doivent être prises en compte pour établir la ponctuation des éditions critiques. Massif dans les textes bibliques, sa haute fréquence caractérise les sermons et textes bibliques protestants du 16<sup>e</sup> au 18<sup>e</sup> s. (Skupien Dekens 2018). Le *et* « de relance » se maintient dans les textes de fiction pendant la période de la Renaissance (Badiou-Monferran 2018, Badiou-Monferran et Monferran 2020) mais se raréfie par la suite (Badiou-Monferran 2018, Badiou-Monferran et Capin 2020) ; des traces de cet emploi se rencontrent encore dans les textes contemporains :

(36) **Et** nous apercevions enfin, au bas de la colline, le long des Communes, les phares de la voiture. **Et** elle arrivait dans son sillage de lumière. **Et** notre dure journée enfin achevée, nous regagnions cette chaude maison (Mauriac, *Le Pont du secret*, 1993, 188-189)

**4.3.2. En discours**, il sert à baliser *et*, à la fois, à structurer, à marquer le tour de parole. Il s'agit d'emplois pérennes, attestés déjà en latin. *Et* apparaît en contexte dialogal ou monologal pour annoncer un discours direct (37 et 38), pour signaler le changement du locuteur (39) ou pour relancer le récit après un discours direct (40), (41) :

(37) Trimalchio autem miti ad nos uultu respexit **et** « uunim » inquit « si non placet mutabam » (*Cena Trimalchionis*, 48, 1) « Trimalchion, l'air radouci, se tourna vers nous et « le vin » dit-il, « s'il ne vous plaît pas, je le ferai changer. »

<sup>32</sup> Une autre interprétation apparaît en filigrane : Rychner l'associe également à l'introduction d'un élément nouveau (1970 : 32).

(38) ... car autretel dient il tuit, / nul d'eus n'ira ja sanz conduit. **Et dist Jocaste** : « Je irai, / qui le message conduirai. (*Thèbes*, 1150, v.4011-4018) « ... car tous dirent la même chose, « aucun d'eux n'ira sans escorte ». Et Jocaste dit : « J'irai et conduirai le messenger. »

(39) Se vous veez Grejois foïr / quant il verront le roi venir, / si les suivez hardiement, / car il sont mout mauvese gent. » / **Et cil respont** : « Si ferons nous,... (*Thèbes*, 1150, v.3525 -3529) « Si vous voyez les Grecs fuir lorsqu'ils verront venir le roi, suivez-les courageusement, car ce sont des gents très mauvais. » Et celui-ci répond : « Nous le ferons... »

(40) Quo imus, inquam, ad prandium ? **Atque** illi tacent... (Plaute, *Les Captifs*, 476, LLT B) « Où allons-nous, dis-je, pour dîner ? » Et ils se taisent... »

(41) Trenchet li cuer... Que mort l'abat, qui qu'en peïst u qui nun. / Dist l'arcevesque : « Cist colp est de baron ! » / **E** Anseïs laiset le cheval curre, / Si vait ferir Turgis de Turteluse ... (*La Chanson de Roland*, 12<sup>e</sup> s., v.1279) « Il lui perce le cœur... au point qu'il l'abat mort, qu'on le déplore ou non. L'archevêque dit : « C'est le coup d'un baron ! » Et Anséis lâche la bride de son cheval et va frapper Turgis de Tortelose... »

Il est particulièrement apte à montrer la stratégie argumentative du locuteur dans des contextes injonctifs, hypothétiques ou interrogatifs, ou bien associé à un pronom personnel dans l'adresse pour souligner la charge rhétorique (42, 43, 44) :

(42) **Et vos**, sire, fait il au roi, / metez terme de la bataille ; / ne quidez pas qu'an moi defaille... (*Enéas*, 1160, v.7768 -7770) « Et vous, sire, dit-il au roi, mettez terme à la bataille, ne pensez pas que je veuille me dérober... »

(43) Por seint Michiel, sanz altre ennoi, / Laissez mei ci ennuit et hoi, / **Et si** vos faire nel volez, / De meie part saveir poiez : / Je n'en istrai pas, par mon chief... (Guillaume de Saint Pair, *Chronique rimée du Mont St-Michel*, 1160, v.1987-1991) « Au nom de Saint Michel, sans inquiétude, laissez-moi ici cette nuit ! Eh ! Et si vous ne voulez pas le faire, vous pouvez être sûr en ce qui me concerne : je ne sortirai pas, je vous le jure... »

(44) Quant veneie a vos us, ne me vousistes veïr, / Tant ne vos soi proier que en eussies merci ; / En vos grans maisuns ne me lessastes gisir, / Vos me meistes al plain as freis et as gresis, / Sempres le trouverez comme

m'avez servi. / **Et vos riches femmes que ci vei devant mi.** / Ou est ore le grant orgoil et le doleros pris, / Les mantials traïnans, les tribolez sorplis, / Et les goles de martre dunt eustes tel pris, / Et les nusches d'or qui pendeient devant ? (*Li ver del juise*, 12<sup>e</sup> s., v.426-435)<sup>33</sup> « ... et vous, riches femmes que je vois ici devant moi, où sont le grand orgueil et le pénible prix, les vêtements traïnants, les malheureux surplis... »

Parfois, l'interrogation porte sur un discours indirect précédent :

(45) Si li unt dit que pelerin / Qui nen esteient pas frarin / Sunt el mostier, si l'attendeient, / Quer avec lui parler voleient. / « **Et** dont sunt il ? – Nos ne savum, / Ne demandeï ne lor avum. (Guillaume de Saint Pair, *Chronique rimée du Mont St Michel*, 1160, v. 605-610) Ils lui ont dit que des pèlerins qui n'étaient pas à plaindre, étaient dans l'abbaye et l'attendaient car ils voulaient parler avec lui. « Et d'où viennent-il ? – Nous ne le savons pas et nous ne leur avons pas demandé. »

mais, comme le signale G. Serbat (1990 : 27), le rapport avec le contexte n'est pas obligatoirement explicite ; *et* sert alors à noter la connivence entre les actants de la situation de communication, comme dans :

(46) **Et** si on allait au cinéma ? (cité par Serbat 1990)

Nous l'avons déjà signalé : même s'il est possible de trouver des traces de cet emploi dans la langue moderne et ceci, non seulement dans les représentations de l'oral (46), mais aussi dans des textes narratifs (36), la fréquence du « *et* de relance » diminue sensiblement après le Moyen Âge. Deux emplois médiévaux disparaissent assez rapidement : *et* après une hypothétique et *et* après une temporelle (en *quant* ou *la ou*), illustrés respectivement dans (47) et (48) :

(47) Se le volés **et** nos bien l'otroyons. (*Auberi le Bourguignon*, cité par Antoine 1962 : 863) « Si vous le voulez, eh bien, nous l'accordons ! »

<sup>33</sup> Faute de place, nous ne pouvons pas verser dans ce dossier d'autres tours produisant le même effet : les formules *et s'il vous plect*, *et sachiez que*, *et por ce*, *et (bien) tesmoigne le livre*, etc.

(48) Quant il ot aporté a terre l'enfant outre l'eve, e il s'en retornoit por apporter l'autre... (*La Vie de Saint Eustache*, 13<sup>e</sup> s., 17) « Quand il mit l'enfant sur l'autre rive, eh bien, il retourna chercher l'autre... »)

Nous complétons les analyses fines de F. Torterat (2002, 2007) avec une réserve, relative à la prise en compte du mètre – il pourrait être responsable de la présence de *et* pour justifier le décompte syllabique – et une remarque pour signaler, une fois de plus, l'éventualité d'une double lecture qui infléchirait la segmentation des énoncés. Ainsi, l'énoncé suivant :

(49) Quant li servise fut finez / **Et** li cors fut bien attornez / Ordeinent la procession / Li major clers et li clerjon (Guillaume de Saint Pair, *Chronique rimée du Mont St Michel*, 1160, v.1247-1250)

se prête soit à (49a), avec une segmentation en phrase complexe et phrase simple, et une glose *via* un marqueur discursif ; soit à (49b) – deux temporelles coordonnées et une principale, et une glose avec un conjonctif :

(49a) « Lorsque le service fut achevé, eh bien, le corps fut préparé. Les clercs principaux et les jeunes clercs préparèrent la procession. »

(49b) « Lorsque le service fut achevé et que le corps fut préparé, les clercs et les jeunes clercs préparèrent la procession. »

#### 4.3.3. Et interjectif

Les cas précédents nous amènent à évoquer un autre cas que nous avons qualifié de « *et* interjectif » (Capin 2013). Dans le modèle proposé par Do-Huriville et Dao (2016), il occuperait la place d'un pragmatème 2 ou 3, voire plus, en fonction du décompte. Sa présence est justifiée par la spécificité du support manuscrit : comme indiqué plus haut, l'abréviation *via* la note tironienne (7 ou Z) et les graphies *e*, *et* et *he*<sup>34</sup> alternent. Le cas ressemble fortement au cas précédent et la glose peut recourir à un marqueur discursif de type « eh bien » ou « et puis », « assurément ». Cependant, associés à un terme d'adresse ou à une autre interjection, ces graphies servent d'appoint prosodique pour interpeler ou noter un affect (Capin 2013,

<sup>34</sup> Cette dernière peut désigner aussi une forme de l'indicatif présent du verbe *hair*.

Badiou-Monferran et Capin 2020). Cette analyse autorise à voir dans l'exemple suivant un premier *et* interjectif en cooccurrence avec un *car* interjectif et un impératif, et un deuxième *et*, coordonnant, assurant la jonction entre deux propositions :

(50) « Frere, dist il, **et car** me resgardéz. /Ja fumez noz d'un seul pere engendré /Et d'unne mere fumez noz tuit troi né. (*Ami et Amile*, début 13<sup>e</sup> s., v. 2525-2527) « Frère, dit-il, regardez-moi donc ! Nous avons été engendrés par un seul père et nous sommes nés, tous les trois, d'une même mère. »

Nous terminerons ce tour d'horizon par une première remarque conclusive : conformément au principe d'échelle, la transcategorisation esquissée permet de noter trois niveaux principaux articulés par *et* – le niveau conjonctif, le niveau connectif et le niveau discursif – sans clivages, en montrant des zones de superposition des catégories et des valeurs. Mais s'agit-il d'une particularité liée à cet item ? Un bref détour sur l'histoire de deux autres formes réputées conjonctives, basé sur des exemples de nos travaux antérieurs (Badiou-Monferran 2002, Badiou-Monferran et Rossari 2016 ; Capin 2014, Capin et Glikman 2017), permettrait de vérifier l'applicabilité de la modélisation « élargie ».

## 5. Le test de *car* et *donc*

### 5.1. Emplois et statuts de *car* en diachronie

Une fois grammaticalisé, *car* (*car* < *quare* < *quae res*)<sup>35</sup> peut noter la relation de cause à effet, comme dans l'exemple suivant :

(51) Or ne me porront mais gaber / ne rois ne dus ne quens ne ber ; / **car** cil qui Rome a deffendue, / de cui ma mors est descendue, / les metra mais al convenir (G. d'Arras, *Ille et Galéron*, date ms.1289, v.4620) « Ni rois, ni ducs, ni comtes ne pourront plus se moquer de moi, car celui qui a défendu Rome, qui a été à l'origine de ma souffrance, il les fera comparaître en justice. »

<sup>35</sup> Voir aussi Fagard et Degand (2008).



où la cause introduite par *car* - « celui qui a défendu Rome les fera comparaître » entraîne la conséquence « ni rois, ni ducs, ni contes, ni barons ne pourront me tourner en dérision ». *Car* traduit alors une implication logique et peut être catégorisé en tant que connecteur logique.

Dans l'exemple suivant (52), *car* marque la cause d'une croyance : même si la mort d'une mère provoque un immense chagrin, il faut l'accepter, *car* « nous allons tous mourir » :

(52) – Par foi, fet ele, vostre mere ot tel duel de vostre departement que le jor meismes, si tost com ele fu confesse, morut ele. – Or ait Dex, fet il, merci de s'ame, que certes ce poise moi [mout] ; mes puis que einsi est avenu, a sofrir le nos covient, **car** a ce repererons nos tuit. Mes certes, je n'en oï oncques mes noveles. Mes de cel chevalier que je quier, por Deu, savez en vos noveles nules, qui il est et dont il est, et se c'est cil qui... ? (*Queste Graal*, 1230, éd. F. Bogdanow, 232)

*Car* est alors un connecteur épistémique.

Ces emplois médiévaux sont reconduits dans la langue moderne. En revanche, d'autres vont progressivement disparaître : on doit à Soutet (1992) l'analyse d'un *car* « conjonctif » dans la complétive (53), ainsi que d'un *car* « relatif » (54), ce qui augmenterait le nombre de grammèmes à trois :

(53)... il requeroient pardon a leur cité en disant **quar** elle par .II. fois avoir esté destruite... (Bersuire, *Tite-Live*, 1354-1356, 16-6) « Ils demandaient pardon pour leur cité en disant qu'elle avait été déjà détruite deux fois. »

(54) Mais ne savés l'engin **car** il firent. (*Prise d'Orange*, 12<sup>e</sup>-13<sup>e</sup>, v.814) « Mais vous ne savez pas la ruse qu'ils firent. »

Un autre *car* est spécifique aux textes médiévaux – le *car* interjectif ou discursif (Capin et Glikman 2017), reconnaissable grâce à la présence d'un subjonctif ou d'un impératif dans l'énoncé (50, *supra*) et (55) :

(55) Montjoie ! escrie, sainz Denis, **car** m'aidiez : / De cestui rois est Looïs vengiez. » (*Couronnement de Louis*, 12<sup>e</sup> s., v.1939-1940) « Il

crie : « Montjoie ! Saint Denis, aidez-moi donc ! Louis est vengé de ce roi ! »

Compte tenu de ces emplois, la transcatégorialité médiévale de *car* permet de noter le va-et-vient entre cinq catégories différentes.

## 5.2. Emplois et statuts de *donc* dans la langue médiévale

Comparées à celles de *car*, les attestations de *donc* dans la langue médiévale permettent d'illustrer une transcatégorisation encore plus complète.

Résultat de la grammaticalisation de *dum / tunc*<sup>36</sup> et *que* en latin, *donc* est avant tout un adverbe temporel, capable d'exprimer la concomitance et la coïncidence lorsque la pragma-sémantique verbale permet de postuler des événements ordonnés sans possibilité d'insérer un autre événement entre eux, des événements élaborant la même topique et une absence de relation de résultat<sup>37</sup>. On le trouve dans des propositions assertées ; des temporelles ; dans des constructions du type *de donc en avant, jusqu'à donc en avant, tres donc que, a ce donc, a don, adonc* ; ou bien dans des relatives de « relief épique » (Andrieux-Reix 1995 : 133-145). Ce dernier cas est illustré dans (56) :

(56) Qui **donc veïst** Pintain plorer, / Renart maudire et devorer, / et Chantecler ses piez estandre : Mout grat pitiez l'en poïst prandre. (*Renart*, branche 1, 13<sup>e</sup> s., 16)<sup>38</sup> « Si seulement vous auriez pu voir Pintain pleurer, Renart maudire et déchiqueter et Chantelair devenir raide, vous auriez éprouvé de la compassion ! »

Lorsque la succession temporelle induit une relation de réaction et de résultat, *donc* ne réfère plus à des éléments spatio-temporels du cotexte, il quitte le niveau 1 et intervient dans l'établissement de relations logiques entre énoncés ; il rejoint alors le niveau 2 (*cf.* 4.2. *supra*). La consécutive temporelle installe une relation de consécutive logique. *Donc* acquiert alors le statut de connecteur :

<sup>36</sup> Voir aussi Ponchon (2004).

<sup>37</sup> Pour les notions de « résultat » et, *infra*, de « réaction », voir la *Segmented Discourse Representation Theory*, Lascarides et Asher 1993 ainsi que Asher et Lascarides (2003).

<sup>38</sup> Pour un commentaire détaillé, voir Capin (2016), texte à la demande.

(57) Et tuit cil qui de l'eve burent / Après la mort le roi morurent, / Tant que la chose fu seüe / Et la malice aperceüe. **Donc** fu la comune asanblee. / Et la fontaine ont estoupee. (Wace, *Partie arthurienne du Brut*, 1155, v.457-462.) « Et tous ceux qui buvaient de cette eau après la mort du roi mouraient jusqu'à ce que la chose fût connue et la malice aperçue. La commune fut donc rassemblée et la fontaine bouchée. »

Si la relation établie n'est pas basée sur un jugement de vérité et de vériconditionnalité (*cf. supra*, 3), mais sur des actes abductifs (Badiou-Monferran et Rossari 2016), l'on passe des faits constatés à une hypothèse explicative ; *donc* est alors un connecteur épistémique :

(58) Miaudre de moi a vos m'anvoie / Plus gentix fame et plus vaillanz. / Mes se ele est a vos faillanz, / **donc** l'a vostre renons traïe, / Qu'ele n'atant secors n'aie / fors que de vos... (*Yvain*, 1178-1181, v. 5062-5087) « Une femme d'un rang supérieur au mien, plus noble et plus émérite m'envoie vers vous. Si vous lui faites défaut, c'est que votre renommée l'aurait trahie, car elle n'attend de l'aide que de vous. »

Ce niveau comprend également des cas où *donc* fonctionne comme un relatif dans ce que la grammaire désigne habituellement par le terme de *relative périphrastique*. La reconnaissance de ces cas est souvent difficile en raison de la multiplicité des graphies dans la langue médiévale : *donc*, *doncques*, *dont*, *don*, etc. alternent.

Le dernier niveau est atteint avec des emplois discursifs. *Donc* est alors récapitulatif, explicatif, sert à reprendre le fil de la conversation (59). Dans des contextes impératifs, il est proche de l'interjectif (60) :

(59) Ci apres recomnace a parler Abaielart a la saige Heloys : « **Dont** li estraignement donnast conseil a m'ame et n'enlaidist pas mon corps, ne ne m'empeechast nulle aministration de offices. [...] Quant **donc** la divine grace me nettoia de ces tres vilz membres mieulx que elle ne m'estranga – qui pour l'usaige de souveraine laidur sont appelés honteus... (Abelard, *La vie et les epistres*, 12<sup>e</sup> s., 80) « Alors Abélard recommence à parler à la savante Eloïse : « Donc, l'oppression avisa mon âme sans blesser mon corps et ne m'empêcha pas de célébrer les offices [...] Donc, lorsque

la grâce divine me nettoya de ces membres ignobles plutôt que de s'éloigner de moi –lesquels pour leur grande laideur sont appelé honteux...»

(60) Sire, voulez vos **donques** que ge i aille ? Oïl, fet li rois, **Or** comandez **donc** a Gaheriet mon frere qu'il viengne o nos. (*Mort Artu*, 1230, éd. Frappier, 122) « Sire, voulez-vous donc que j'y aille ? – Oui, répondit le roi, demandez donc à Gaheriet, mon frère, qu'il vienne avec vous ! »

Comme dans les cas précités, les superpositions sont fréquentes. Ainsi, dans l'exemple suivant, la présence de *donc* en discours indirect rend flou le dosage exact entre le niveau 1 et le niveau 3, entre l'adverbe temporel et le marqueur discursif :

(61) « Ha ! frere, por quoi m'avez-vous gité de la grant joie ou ge estoie ? » Et cil li demande en quel joie il estoit **donc**. « J'estoie, fet il, en si grant joie et en si grant compagnie d'angres qu'oncques ne vis... » (*Mort Artu*, 1230, éd. Frappier, 61) « Ah, cher frère, pourquoi m'avez-vous réveillé et fait sortir de la grande joie que j'éprouvais ? » Et Bliobéris lui demanda quelle joie il éprouvait ? à ce moment / quelle était ? donc la joie qu'il éprouvait... »

Le bilan des transferts rejoint celui des items précédents : à l'instar de *et* et *car*, *donc* illustre, peut-être de manière plus complète que *et* et *car* (adverbe–connecteur–marqueur discursif), mais en reproduisant le même trajet, le transfert catégoriel des termes sous-déterminés, inscrit en langue.

## 6. Conclusion

Ce qui précède permet d'affirmer que la transcatégorialité représente une modélisation universelle : elle peut rendre compte aussi bien de la situation en synchronie que de la situation en diachronie. Son apport majeur réside dans la souplesse de la modélisation proposée : désormais, ce n'est pas exclusivement le partitionnement en catégories qui compte, mais aussi la reconnaissance de catégories intermédiaires, voire marginales. De là découle la possibilité de résoudre des cas de conflits avec des

instructions encodées par un autre item ou une autre construction ainsi que la réinterprétation des combinaisons et leurs conversions. Elle plaide pour une conception de catégories *ad hoc*, spécifiques à la situation de communication et insiste sur la capacité d'un terme à se charger d'un contenu sémantique en fonction de la configuration syntaxique et pragmatique dans laquelle il se trouve. Elle permet de tenir compte de la présence de causes complexes, multifactorielles ; d'expliquer la discontinuité des usages, comme le passage d'une catégorie de niveau 1 à une catégorie de niveau 3, et par conséquent d'élucider tous les *shifts / drifts /* et cas diffus ; elle prend en compte l'acte de parole et la compétence du locuteur.

Daniéla CAPIN  
UR 1339 LILPA / *Scolia*,  
Université de Strasbourg

Claire BADIOU-MONFERRAN  
EA 7345 CLESTHIA, « Langage, systèmes, discours »,  
Université Sorbonne Nouvelle- Paris 3

## Références bibliographiques

- ANDRIEUX-REIX, Nelly, 1995. « *Lors veïssiez*, histoire d'une marque de diction », *Linx* 32, 133-145.
- ANTOINE, Gérald, 1958-1962. *La Coordination en français*. Paris, d'Artrey, tomes I et II.
- ALLAIRE, Susanne, 1996. « Y-a-t-il un *et* coordonnant ? ». Dans : MULLER, Claude (éditeur), *Dépendance et intégration syntaxique*, 15-23. Tübingen, Niemeyer.
- ASHER, Nicholas et LASCARIDES, Alex, 2003. *Logics of Conversation*. Cambridge University Press.
- BADIOU-MONFERRAN, Claire, 2000. *Les conjonctions de coordination ou « l'art de lier ses pensées » chez La Bruyère*. Paris, Champion.
- BADIOU-MONFERRAN, Claire, 2002. « Coordonner : (qu') est-ce (qu') ajouter ? ». Dans : AUTHIER-REVUZ, Jacqueline et LALA, Marie-Christine (éditeurs), *Figures d'ajout, phrase, texte, écriture*, 97-110. Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.

- BADIOU-MONFERRAN, Claire et BUCHI, Eva, 2012. « Plaidoyer pour la désolidarisation des notions de pragmatification et de grammaticalisation », Actes du colloque du *CMLF2012*, <https://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20120100135>
- BADIOU-MONFERRAN, Claire, 2014. « Grammaticalisation vs Pragmaticalisation. Bref retour sur les éléments d'un débat ». Dans : AYRES-BENNETT, Wendy (éditeurs), *L'histoire du français : état des lieux et perspectives*, 289-304. Paris, Classiques Garnier.
- BADIOU-MONFERRAN, Claire et MONFERRAN, Jean-Charles, 2020. « *Et* de relance dans les romans pantagruéliques : fait de langue ou fait de style ? ». Dans : CIFARELLI, Paola et GIACONE, Franco (éditeurs), *Les langues et les langages dans l'œuvre de François Rabelais*, 275-294. Genève, *Études rabelaisiennes* 59.
- BADIOU-MONFERRAN, Claire et ROSSARI, Corinne, 2016. « *Donc* et la complétion du discours », *Le français moderne*, 2016, 2, 148-163.
- BADIOU-MONFERRAN, Claire, 2018. « De l'écrit oralisé à l'oral scripturalisé. L'évolution des emplois de *et*, jonctif de phrases et de propositions, dans les fictions narratives en prose des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles ». Dans : LALLEMAND, Marie-Gabrielle et MOUNIER, Pascale, *L'oralité dans le roman (XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles)*, 53-74. Caen, *Elseneur* 32.
- BADIOU-MONFERRAN, Claire et CAPIN, Daniéla, 2020. « Comment identifier *Et* de relance en diachronie longue ? ». Dans : SAIZ SANCHEZ Marta, RODRIGUEZ SOMOLINOS Amalia, GOMEZ-JORDANA FERARY Sonia, *Marques d'oralité et représentation de l'oral en français*, 369-390. Chambéry, Presses de l'Université de Savoie.
- BADIOU-MONFERRAN, Claire, 2020. « Morphologie des coordonnants *et*, *ou*, *ni* et des locutions coordonnantes », 943-960 ; « Sémantique des coordonnants *et*, *ou*, *ni* », 1650-1674 ; en collaboration avec Christiane Marchello-Nizia, « Sémantique des connecteurs », 1629-1649. Dans : MARCHELLO-NIZIA, Christiane, COMBETTES, Bernard, PREVOST, Sophie et SCHEER, Tobias, *Grande Grammaire Historique du français*. Berlin, De Gruyter Mouton.
- BEGUELIN, Marie-Josée, AVANZI, Mathieu et CORMINBOEUF, Gilles (éditeurs), 2010. *La parataxe, Structures, marquages et exploitations discursives*, Berne, Peter Lang, tome 2.
- BERRENDONNER, Alain, 1990. « Pour une macrosyntaxe », *Travaux de linguistique* 21, 25-36.

- BERTIN, Annie, 2010. « Précision et approximation dans l'évolution des conjonctions ». *L'information grammaticale* 125, 8-11. <halshs-00732633>
- BURIDANT, Claude, 1980. « Le strument “et” et ses rapports avec la ponctuation dans quelques textes médiévaux ». Dans : DESSAUX-BERTHONNEAU, Anne-Marie (éditeur), *Théories linguistiques et traditions grammaticales*, 13-53. Lille, PUL.
- BURIDANT, Claude, 1980. « Les binômes synonymiques. Esquisse d'une histoire des couples de synonymes du Moyen Âge au XVII<sup>e</sup> siècle », *Bulletin du Centre d'Analyse du discours* 4, 5-79.
- BYBEE, Joan, PAGLIUCA, William, et PERKINS, Revere, 1994. *The Evolution of Grammar: Tense, Aspect, and Modality in the Languages of the World*. University of Chicago Press.
- CAPIN, Daniéla, 2013. « Hé, ho, ha, dea : interjections, connecteurs ou marqueurs discursifs ? Le témoignage des textes en prose médiévaux », *Diachroniques* 3, 95 -119.
- CAPIN, Daniéla et SCHNEDECKER, Catherine, 2013. « *Tout le monde* : étude d'une pronominalisation très particulière (ancien français, moyen français, langues romanes) ». Dans : BOUTIER, Marie-Guy, HADERMANN, Pascale, et VAN ACKER, Marieke (éditeurs), *La variation et le changement en langue, (langues romanes)*, 509-527. Helsinki, Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki LXXXVII, Partie III.
- CAPIN, Daniéla, 2016. « Les ressources de DONC depuis le Moyen Âge jusqu'au français préclassique. Essai d'interprétation globalisante », Colloque International « Représentation de l'oral et marques d'oralité dans la diachronie du français », Universidad Complutense de Madrid, Espagne, 12-13 mai 2016.
- CAPIN, Daniéla, 2018. « Repérage, statuts et glose des interjections dans les textes médiévaux ». Dans : AYRES-BENNETT Wendy *et al.* (éditeurs), *Nouvelles voies d'accès au changement linguistique*, 297-317. Paris, Garnier.
- CAPIN, Daniéla et GLIKMAN, Julie, 2017. « De l'emploi interjectif des conjonctions : le cas de CAR devant impératif dans les textes médiévaux ». Dans : PREVOST, Sophie et FAGARD, Benjamin (éditeurs), *Le Français en diachronie, Dépendances syntaxiques, morphosyntaxe verbale, grammaticalisation*, 295-317. Bern, Peter Lang.
- CAREL, Marion et DUCROT, Oswald, 1999. « Le problème du paradoxe dans une sémantique argumentative », *Langue française* 123, 6-26.

- CHIFFLET, Laurent, *Essay d'une parfaite grammaire de la langue française*, reproduction en fac-similé, BNF.
- CORMINBŒUF, Gilles, 2014. « Réanalyse du relateur *et* », *Langages* 196, 89-107.
- CRAIG, G. Colette, 1991. « Ways to go in Rama : a case study in Polygrammaticalization ». Dans: TRAUOGOTT, Elizabeth et HEINE, Bernd (éditeurs), *Grammaticalization*, Volume II, Focus on Types of Grammatical Markers, John Benjamins.
- CULIOLI, Antoine, 1995. « Qu'est-ce qu'un problème en linguistique ? Étude de quelques cas » Dans : MAHMOUDIAN, Mortéza (éditeur), *Fondements de la recherche en linguistique, Perspectives épistémologiques*, Cahiers de l'ILSL, Université de Lausanne 6, 7-16.
- DANCYNGIER, Barbara, 1998. *Conditionals and Prediction : Time, Knowledge and Causation in Conditional Constructions*. Cambridge, Cambridge University Press.
- DO-HURINVILLE, Danh Thành et DAO, Huy Linh, 2016. « La transcatégorialité. Une histoire de *limite* sans limite », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, CXI, 1, 157-211.
- DOSTIE, Gaétane, 2004. *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs*. De Boeck Supérieur.
- ERMAN, Britt et KOTSINAS, Ulla-Brit, 1993. « Pragmaticalization : the case of *ba'* and *you know* », *Studier i modern språkvetenskap* 10, 76-93.
- FAGARD, Benjamin et DEGAND, Liesbeth, 2008. « La fortune des mots : grandeur et décadence de *car* », 1<sup>e</sup> Congrès Mondial de Linguistique Française (CMLF), Paris, France, <halshs-01242119>
- FAGARD, Benjamin, 2010. *Espace et grammaticalisation - L'évolution sémantique des prépositions dans les langues romanes*, EUE - Éditions Universitaires Européennes, <halshs-00637449>
- GRUPE λ-I (1975), « *Car, parce que, puisque* », *Revue romane*, Bind 10 (1975)-2, en ligne.
- GUIMIER, Claude, 1996. *Les adverbes du français. Le cas des adverbes en -ment*. Paris, Ophrys.
- HANCIL, Sylvie, DO-HURINVILLE, Danh Thành et DAO, Huy Linh (éditeurs), 2018. « Transcategoriality, A cross-linguistic perspective », *Cognitive Linguistic Studies* 5, 1, 1-8.
- HEINE, Bernd, CLAUDI, Ulrike et HÜNNEMEYER, Friederike, 1991. *Grammaticalization : a conceptual framework*. Chicago, Chicago University Press.



- HOBÆK-HAFF, Marianne, 2017. « La construction en *et ce* revisitée, et ce, par Henning Nølke », *Mélanges offerts à Henning Nølke*, Aarhus, Université d'Aarhus, 90-101.
- HOPPER, Paul, 1987. *Emergent grammar*, Berkeley Linguistics Conference (BLS) 13, 139-157.
- HOPPER, Paul et THOMPSON, Sandra, 1984. «The discourse basis for lexical categories in universal grammar », *Language* 60, 703-752.
- HUYGUES, Richard, 2014. « Noms syncatégorématiques et degrés de dépendance syntactico-sémantique ». Dans : HILGERT Emilia *et al.* (éditeurs), *Res per Nomen IV*. Reims, Epure, 155-171.
- IBRAHIM, Amr Helmi, 2001. « Argumentation interne et enchaînements dans les matrices définitives », *Langages* 142, 92-126.
- JEZEK, Elisabeta et RAMAT Paolo, 2009. « On part-of-speech transcatégorization », *Folia Linguistica* 43/2, 391-416.
- KLEIBER, Georges, 1981. *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*. Paris, Klincksieck.
- KLEIBER, Georges et LAMMERT, Marie, 2012. « Présentation », Questions de sémantique nominale, *Scolia* 26, 7-9
- LAKOFF, George, 1972. « Hedges: A Study in Meaning Criteria and the Logic of Fuzzy Concepts », *Papers from the Eighth Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, 183-228. Repr. dans *Journal of Philosophical Logic* 2 (1973), 458-508.
- LASCARIDES, Alex et ASHER, Nicholas, 1993. « Temporal interpretation, discourse relations and common sense entailment », *Linguistics and Philosophy* 16 (5), 437-493.
- LEMAIRE, Pierre-Auguste, 1874. *Grammaire de la langue française*. Paris, Delalain.
- LLAMAS POMBO, Elena, 2007. « Réflexions méthodologiques pour l'étude de la ponctuation médiévale ». Dans : LAVRENTIEV, Alexei (éditeur), *Systèmes graphiques de manuscrits médiévaux et incunables français : ponctuation, segmentation, graphies*, 11-48. Université de Savoie.
- LLAMAS POMBO, Elena, 2016. « Ponctuation médiévale, pragmatique et énonciation. Lire l'*Ovide Moralisé* au XIV<sup>e</sup> siècle », *Linx* 73, 113-146.
- LAMBERT, Frédéric, 2001. « *Et* : un cas de grammaticalisation ? », *Travaux de linguistique du Cerlico* 14, 113-134.
- MAZZIOTTA, Nicolas, 2012. « Approche dépendancielle de la coordination des compléments du verbe en ancien français », *Actes du CMLF 2012*, 187-198.

- MIHATSCH, Wiltrud, 2010. « Les approximateurs quantitatifs entre scalarité et non-scalarité », *Langue française* 165, 125-153.
- MEILLET, Antoine, [1912] 1982. « L'évolution des formes grammaticales », *Linguistique générale et linguistique française*, 131-148. Paris-Genève, Champion-Slatkine.
- MULLER, Claude, 2018. « L'emploi de *ce* dans les reprises de contenu propositionnel », *Scolia* 32, 95-117.
- PICOCHÉ, Jacqueline, 1994. « Les figures éteintes dans le lexique français de haute fréquence », *Langue française* 101, 112-124.
- PONCHON, Thierry, 2004. « La polysémie de *donc* en français médiéval et ses incidences sur la phrase », *Modèles linguistiques*, 25, 247-259.
- PRINCE, Ellen, BOSK, Charles et FRADER Joel, 1982. « On Hedging in Physician-Physician Discourse ». Dans : DI PIETRO, Robert J. (éditeur), *Linguistics and the Professions*, 83-97. Norwood (NJ), Ablex.
- RAMAT, Paolo, 2001. « Degrammaticalization or transcatégorization ? » Dans : SCHANER-WOLLES, Chris, RENNISON John R., NEUBARTH Friedrich, (éditeurs), *Naturally!. Linguistic studies in honour of Wolfgang Ulrich Dressler presented on the occasion of his 60th birthday*, 393-401. Torino, Rosenberg & Sellier.
- RAMAT Paolo (2019), « The limits of Transcatégorization », *Incontri Linguistici* 42, 155-173
- REGNIER-DESMARAIS, François-Séraphin, 1706. *Traité de la grammaire françoise* (Reprod. en fac-sim.), 683-687. BNF.
- ROBERT, Stéphane, 1999. « Grammaire fractale et sémantique transcatégorielle : entre syntaxe et lexique », *Langages* 136, 106-123.
- ROBERT, Stéphane, 2003a. « Introduction : de la grammaticalisation à la transcatégorialité ». Dans : ROBERT, Stéphane (éditeur), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation : Polysémie, transcatégorialité et échelles syntaxiques*, 9-18. Peeters.
- ROBERT, Stéphane, 2003b. « Polygrammaticalisation, grammaire fractale et propriétés d'échelle ». Dans : ROBERT, Stéphane (éditeur), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation : Polysémie, transcatégorialité et échelles syntaxiques*, 85-120. Peeters.
- ROBERT, Stéphane, 2003c. « Vers une typologie de la transcatégorialité ». Dans : ROBERT, Stéphane (éditeur), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation : Polysémie, transcatégorialité et échelles syntaxiques*, 255-270. Peeters.

- ROBERT, Stéphane, 2018. «The challenge of polygrammaticalization for linguistic theory: Fractal grammar and transcategorial functioning», *Cognitive Linguistic Studies* 5, 1, 106-133.
- ROSCH, Eleanor *et al.*, 1976. «Basic Objects in Natural Categories», *Cognitive Psychology* 8, 382-436.
- ROSSARI, Corinne, 2002. «Interprétation épistémique et causalité : compatibilité et incompatibilités ». Dans : ANDERSEN, Hanna Leth et NØLKE, Henning (éditeurs), *Macro-syntaxe et macro-sémantique*, 285-299. Peter Lang.
- ROSSARI, Corinne et COJOCARIU, Corina, 2007. «Parataxe et Coordination ». Dans : ROUSSEAU André *et al.* (éditeurs), *La coordination*, 127-140. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- ROUSSEAU, André, 2005. « Quelques fondamentaux sur la subordination ». Dans : LAMBERT, Frédéric et NØLKE, Henning (éditeurs), *La Syntaxe au cœur de la grammaire*, 297-308. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- RUPPLI, Mireille, 1988. *La coordination en français moderne*, Thèse de Doctorat. Paris 3.
- SCHMIDT, Hans-Jörg, 2000. *English Abstract Nouns as Conceptual Shells. From Corpus to Cognition*. Berlin, New Yourk, Mouton de Gruyter.
- SCHNEDECKER, Catherine et MIHATSCH, Wiltrud (éditeurs), 2018. *Les noms d'humains-théorie, méthodologie, classification*. De Gruyter.
- SERBAT, Guy, 1990. « Et “jonctif” de proposition : une énonciation à double détente », *L'Information grammaticale* 46, 26-28.
- SKUPIEN DEKENS, Carine, 2018. « Ponctuation et cohésion : ce que les premiers mots nous disent. Etude sur un corpus de textes religieux du XVI-XVIIIe siècles », *Communication, Journée d'Etudes Scolia*, Université de Strasbourg, 26 janvier 2018.
- SOUTET, Olivier, 1992. *Études d'ancien et de moyen français*. 147-169. Paris, PUF.
- SWEETSER, E. Eve, [1990] 2006. *From etymology to pragmatics. Metaphorical and cultural aspects of semantic structures*. Cambridge, Cambridge University Press, 6<sup>e</sup> éd.
- TORTERAT, Frédéric, 2000. « *Eh* allomorphe de *Et* ? Approche critique d'une distinction homonymique », *Cahiers de praxématique* 34, 107-131.
- TORTERAT, Frédéric, 2007. « Emplois *interjectifs*, *injonctifs* et *co-subordinatifs* des coordonnants en ancien et moyen français ». Dans ROUSSEAU, André *et al.* (éditeurs), *La coordination*, 225-249. Rennes, Presses universitaires de Rennes.

- TRAUGOTT, Elizabeth et DASHER, Richard, 2002. *Regularity in Semantic Change, Cambridge Studies in Linguistics 97*. Cambridge, Cambridge University Press.
- TRAUGOTT, Elizabeth et TROUSDALE, Graheme, 2010. « Gradience, Gradualness and Grammaticalization ». Dans : TRAUGOTT, Elizabeth et TROUSDALE, Graheme (éditeurs), *Gradience, Gradualness and Grammaticalization*, 45-75. John Benjamins.
- VERJANS, Thomas, 2017. « De la partie du discours à l'espace catégoriel. L'exemple des termes pluricatégoriels en français médiéval ». Dans : PONCHON, Thierry *et al.* (éditeurs), *Mots de liaison et d'intégration. Préposition, conjonction et connecteur*, 71-89. John Benjamins.
- WALTEREIT Richard (2007), « À propos de la genèse diachronique des combinaisons de marqueurs. L'exemple de *bon ben* et *enfin bref* », *Langue française* 154, 94-109.
- WIERSBICKA, Anna, 2009. « Semantic Primitive and Semantic Fields ». Dans : LEHRER, Adrienne et KITAY, Eva Feder (éditeurs), *Frames, Fields and Contrasts*, 209-228. London, Routledge.

## Bases de données

Base du Français Médiéval, Corpus 2019, <https://bfm.ens-lyon.fr/>

Frantext 2019, <https://www.frantext.fr/>

Library of Latin Texts, séries A et B, <https://www.brepols.net>



## Chapitre VI

# Transcatégorialité et développement des langues créoles : l'exemple du 'nombre' et des 'prépositions' *pour* et *avec* dans les créoles français

### Abstract

Creole languages, in this case French Creoles, question the notion of transcategoriality, provisionally defined as the capacity of a linguistic unit to belong to several linguistic classes or categories. The "type-token" (Broschart, 1997) internal economy of these languages promotes transcategoriality. Two types of transcategorial functioning are studied, using examples from Mauritian Creole (Mau.) and Haitian Creole (Haitian):

i) units - different according to the creoles examined - change category to satisfy a semantic obligation. Thus, the expression of plurality is marked by *bann*, also a lexical unit (meaning *group*) in Mauritian Creole, and by *-yo*, also a pronominal unit (meaning *they, them*) in Haitian Creole.

ii) "Identical" units (*'pour'* *for* and *'avec'* *with* in this case), derived from the same French etymons, show similar transcategorial shifts in the two Creole languages studied, but with partially different distributions and combinatorial properties.

The two types of transcategorial shifts analyzed in Haitian Creole and Mauritian Creole show strong identities, within different linguistic systems. The transcategoriality of *-yo* and *bann* is related to the grammaticalisation phenomena that led to the selection of these units in relation to other grammatical categories. The structure of the NP in both languages influenced the placement of the plural transcategorized

mark in both languages: preposed to N in Mauritian Creole and postposed to N in Haitian Creole. The systems of TMA markers in the two Creoles being compared are not identical. *Pou* is grammaticalized as a pre-verbal marker in Mauritian while it is more of a deontic modal auxiliary in Haitian. The use of *ek* to mark oblique arguments allows the development of ambitransitivity and a specific expression of the passive in Mauritian. These constructions are not attested in Haitian Creole.

## 1. Introduction

Parmi les nombreuses définitions du procès de développement des langues créoles formulées, je défendrai, dans cette contribution, l'idée que la créolisation résulte d'un apprentissage par contacts des variétés linguistiques dominantes dans un site donné, par des adultes plurilingues, en position de subalternes. Initialement ce type de procès s'est déroulé principalement dans les environnements coloniaux des dix-huitième et dix-neuvième siècles, lors des expansions impériales européennes. Ces variétés linguistiques émergentes se sont constituées en entités autonomes à travers les actes d'identité (Le Page & Tabouret-Keller 1985), suscités par les procès de sociogenèse à l'œuvre dans ces colonies.

Comme D. Bickerton (1988) l'a noté fort justement, lors du développement des langues créoles, de la créolisation, certaines unités des langues donatrices du lexique ont disparu, sans être « reconstituées » – c'est le cas par exemple des morphèmes de genre ou d'accord en nombre – alors que d'autres unités ont été systématiquement reconstruites – les marqueurs de temps, de mode et d'aspect, les articles ou les mots interrogatifs par exemple.

Tableau 1  
D'après Bickerton (1988)

Morphèmes reconstitués si 'perdus'	Morphèmes non reconstitués
Articles	Accord en genre
Marqueurs TMA	Accord en nombre
Mots interrogatifs	Morphologie verbale désinentielle
Marqueur de pluriel	Morphologie dérivationnelle
Pronoms personnels	Les cas des pronoms et la morphologie du genre
Marquage du cas oblique	La plupart des morphèmes prépositionnels
Une préposition locative	
Complémenteur à valeur irréelle	
Marqueur de relatif	
Marqueurs réfléchis et réciproques	

Si l'on confronte une langue créole émergente à celle qui a été la principale donatrice de son lexique, – dans le cas des créoles français, la langue française donc – de nombreux exemples de mouvements entre catégories grammaticales et lexicales – de transcategorialité (cf. Robert 2003) – peuvent être relevés dans la langue d'arrivée par rapport à la langue de départ. Ainsi, le nominal français *côté* a fourni la préposition *kot* (chez) ou le mot interrogatif *ki koté* (où) et le verbe français *gagner* est à l'origine d'un existentiel *gen* (il existe) et d'un verbe plein *genyen / genje* (obtenir, avoir, posséder). La non-attestation de la copule dans certains contextes phrastiques a également favorisée une relative indistinction des classes adjectivales, verbales et nominales, si bien que tout lexème créole semble avoir vocation prédicative.

Pour des raisons qui tiennent à leur histoire externe ainsi qu'à leurs propriétés linguistiques, les langues créoles, en l'espèce les créoles français, interrogent la notion de transcategorialité, provisoirement définie comme la capacité d'une unité linguistique à



relever de plusieurs classes ou catégories linguistiques. Dans ces langues apparues à date récente, les évolutions diachroniques et les fonctionnements synchroniques ne se distinguent pas aussi nettement que dans des langues plus anciennement établies.

Deux types de fonctionnements transcategoriels seront étudiés ici :

- des unités – différentes selon les créoles examinés – changent de catégorie pour satisfaire à une obligation sémantique : l’expression du pluriel par exemple,

- des unités ‘identiques’ (*pour* et *avec* en l’occurrence), dérivées des mêmes étymons français, manifestent des glissements transcategoriels analogues dans les deux langues créoles étudiées mais avec des distributions et des combinatoires partiellement différentes.

Les exemples illustrant cette contribution proviennent du créole mauricien (mau.) pour l’Océan Indien et du créole haïtien (haï) pour la Caraïbe. Certains des exemples de créole haïtien sont repris de DeGraff (2007), de Valdman (1978) et de Fattier (1998) ; les exemples mauriciens sont principalement produits par l’auteur, locuteur natif.

Cet article s’ouvre sur un bref rappel de quelques aspects du développement des langues créoles et de leurs propriétés grammaticales les plus remarquables. J’expliquerai ensuite, la polyfonctionnalité des marqueurs de la pluralité d’une part, et les contextes d’emploi des marqueurs *pour* et *avec* en mauricien (mau.) (Océan Indien) et en haïtien (haï) (Caraïbe). Je terminerai cette présentation par une discussion des fonctionnements transcategoriels dans ces langues et des leçons que l’on peut en dégager pour la théorie linguistique. Je voudrais montrer l’imbrication entre les procès de réanalyse et de grammaticalisation à l’œuvre dans le développement des langues créoles et les fonctionnements transcategoriels en synchronie.

## **2. Les langues créoles : développement et propriétés internes**

### **2.1. Le développement des langues créoles**

Dans la diversité des langues du monde, les langues créoles présentent quelques particularités « externes » et « internes » spécifiques, souvent signalées : i) les circonstances de la traite négrière et les longs déplacements de captifs en Afrique vers les zones d'embarquement ont favorisé le plurilinguisme, voire l'acculturation, des populations serviles qui participeront au développement des langues créoles ; ii) les conditions sociohistoriques particulières de la déportation et de l'esclavage ont façonné le mode d'apparition de ces langues ; iii) elles ont émergé rapidement, en trois générations ou moins, et ne sont attestées que depuis quelques centaines d'années ; iv) et, enfin, si leur lexique provient principalement de la langue du maître, la grammaire des langues créoles présente une certaine mixité (Aboh 2015).

Les premières productions en langue créole manifestent un procès de contacts interlinguistiques et d'appropriation (Chaudenson 1992). Par la suite, le développement grammatical des langues créoles repose sur un faisceau de procédés où l'on identifie des phénomènes de réanalyse, d'analogie et de grammaticalisation (Véronique 1999, Fon Sing 2010, Kriegel (éd.) 2003).

### **2.2. Quelques caractéristiques morphosyntaxiques des créoles français : un bref rappel**

Les langues créoles, et les créoles français, sont des langues à faible morphologie dérivationnelle et grammaticale. Ces langues se situent plutôt du côté des langues « type-occurrence » (*type-token*) pour reprendre la distinction de Broschart (1997), que du côté des langues à opposition verbo-nominale stricte. Cette configuration typologique est favorable à de fortes manifestations de transcategorialité.

Les propriétés suivantes sont présentes dans de nombreuses langues créoles françaises.

a) une relative indistinction des classes lexicales (par rapport à la fonction prédicative)

1. mau. en lager in leve (une bagarre a éclaté)

1'. mau. li n lager ek bug la (il s'est battu avec l'homme)

2. haï. tout bwa se bwa (tout espèce de bois est du bois)  
(Valdman 1978)

b) L'absence de différenciation entre « verbe » fini et « verbe » non fini

3. haï. Jan te vle Mari vini (Jean voulait que Marie vienne),

4.' haï. \*Jan te vle Mari te vini,

4.'' haï. Jan te vlé pou Mari te vini (Jean voulait que Marie vienne),

5. mau. Jan ti le Mari vini (Jean voulait que Marie vienne),

5.' mau. Jan ti le ki Mari vini (Jean voulait que Marie vienne),  
mais

5.'' mau. \*Jan ti le ki Mari ti vini.

En 3 et 4'', *vini* est valide pour le même intervalle temporel ; le recours au marqueur de subordination *pou* autorise un marquage explicite du temps et de l'aspect. Le mauricien, au contraire du haïtien, n'autorise aucun marquage explicite dans la complétive (cf. 5'').

c) L'absence de copule dans les énoncés équatifs (sous certaines conditions, variables selon les langues créoles)

6. mau. Pol ti profeser (Paul (est) enseignant)

6.' haï. Pol te profeser

d) L'existence de présentatifs

7. mau. gèj / ena tilapli (il y a une pluie fine)

7' haï. *gen kèk mango mi nan panyen ki anwo tèt ou a* (il y a quelques mangues mûres dans le panier au-dessus de ta tête)

e) L'absence de morphologie grammaticale (flexion verbale, accord) et un alignement des arguments verbaux contraignant

8. mau. pol ãvoj direkter let (Paul envoie une / la lettre au directeur)

- 8'. mau. pol ãvoj let direkter (a. Paul envoie la lettre du directeur  
 b. Paul envoie une lettre au directeur)  
 mais 8''. mau. pol ãvoj li (direkter) sa (let) (Paul envoie le (au directeur) cela (la lettre))  
 8'''. mau. pol ãvoj sa direkter (Paul envoie cela au directeur)

En l'absence de morphologie grammaticale, l'alignement strict des arguments peut être modifié par l'effacement de certains actants, et par le recours à des préverbes et à des 'prépositions'.

9. mau. pol ãvoj sa pou direkter (Paul envoie « ça » pour le directeur)  
 9'. mau. pol ãvoj sa pou li (Paul envoie « ça » pour lui)

En créole haïtien, les contraintes d'alignement font que seul l'objet direct est déplaçable (Valdman 2015 : 204),

10. haï. Li ba tifi a yon ze (il donne a la fille un œuf)  
 10'. haï. se yon ze li ba tifi a (C'est un œuf qu'il donne à la fille)  
 10''. haï. se tifi a li ba yon ze (\* C'est la fille il a donné un œuf).

### 3. Des marqueurs transcatégoriels dans les créoles français

Les fonctionnements transcatégoriels dans les langues créoles françaises obéissent à deux impératifs :

- La transcatégorialité fournit des solutions au moindre coût quand des fonctionnements grammaticaux doivent être reconstitués ; il en est ainsi par exemple pour l'expression de la pluralité / quantité (voir le tableau 1 *supra*).
- L'économie interne « type-occurrence » (type-token) (Broschart, 1997) de ces langues favorise la transcatégorialité.

#### 3.1. – *yo* et *bann* : l'expression de la 'pluralité' grammaticale

L'expression de la pluralité dans les créoles français des deux zones emprunte deux stratégies différentes bien identifiées par Mülhäusler (1981) : l'emploi du pronom personnel 3 pluriel (6) (haï) et l'emploi d'une expression de quantité (mau.)

### A. – *yo* (créole haïtien)

#### a) Développement diachronique

Dans la Caraïbe, l'emploi de - *yo* dans le contexte de l'expression de la pluralité est attesté dès *la Passion... en langage nègre* dont M.-C. Hazaël-Massieux (2008) situe la rédaction vers 1720-1740, soit près d'un siècle après la création des premiers établissements coloniaux français dans cette région. Elle rapporte les exemples suivants (« tous pères jouifs la *ïo* », « toutes zapotes la *ïo* » etc.) (2008 : 412 et suivantes). Dans des textes ultérieurs du créole haïtien ancien, « la *yo* » est la marque systématique du pluriel. Par la suite « la » disparaît, laissant « -*yo* » comme marque unique de la pluralité en créole haïtien. Dans les créoles des Petites Antilles, une autre forme de marqueur pluriel se développe au début du vingtième siècle.

Dans l'Océan Indien, dès les premiers textes, outre l'emploi nu des lexèmes avec une signification de pluralité indéfinie, le lexème *bann* (bande) accolé au nom permet l'expression de la pluralité et de la quantité.

#### b) Emplois transcatégoriels de – *yo*

i) En créole haïtien, *yo* est le pronom de personne 3 pluriel. Cette forme tonique pronominale est employée dans différentes positions argumentales autour du verbe :

11. *yo antann yo byen* (ils s'entendent bien).

ii) post-posé à un élément nominal, *yo* marque le pluriel

12. *li kouri dèyè makout yo* (il a poursuivi les makout (= malfrats))

13. *Divalyé yo pati* (les Duvalier = la bande à Duvalier est partie).

Comme marqueur de pluralité, – *yo* peut se combiner avec tous les autres déterminants. Voici des exemples avec le démonstratif,

14. *Mwen t a renmen sa yo* (j'aimerais ceux/ celles -là)

14'. *Moun sa yo renmen kandida sa a* (Ces gens là aiment ce candidat là)

iii) post-posé à un élément nominal, – *yo* comme les autres pronoms personnels du haïtien dans la même position, marque un rapport de possession.

15. liv *yo* (leur livre)

À noter l’ambiguïté de

16. *yo te ba yo liv yo* (ils leur ont donné leurs livres / ils leur ont donné les livres)

Tableau 2  
Emplois transcatégoriels de *yo*

	<i>yo</i>	– <i>yo</i>	– <i>yo</i>
Catégorie	pronom	Marqueur de pluralité	Marqueur de possession
Point d’incidence	Proposition : Pronom	SN	SN

B. *bann* (créole mauricien)

En tant que substantif, *bann* peut être glosé par « groupe ». En 17, *bann* est employé dans un syntagme précédé du déterminant possessif *so* (son/sa),

17. *saken get so bann* (chacun s’occupe de sa bande (de son groupe ethnique)).

Deux emplois transcatégoriels sont attestés pour *bann* :

i) un emploi de proforme nominale

18. Ø *mizisien fin arive* (les musiciens sont arrivés) > *zot fin arive* (ils sont arrivés) > ***bann*** *la fin arrivés* (ceux qu’on connaît sont arrivés)

ii) un emploi de pluralisateur / quantifieur

19. *en zelev fin arive* (un élève est arrivé) > Ø *zelev fin arive* (les élèves sont arrivés) > *bann zelev fin arive* (les élèves sont arrivés).

19’. *zelev la fin arive* (l’élève est arrivé) > *bann zelev la fin arive* (les élèves sont arrivés)

Tableau 3  
Emplois transcatégoriels de *bann*

	bann	bann	bann
Catégorie	substantif	pronom	Marqueur de pluralité (contexte du défini)
Point d'incidence	Proposition : SN	Proposition : SN	SN

### 3.2. Le marqueur *pou*

#### a) L'émergence de *pou* dans les créoles français

Les premières attestations de *pour* dans les créoles français se trouvent en contexte prédicatif verbal non fléchi. Dans cette position syntaxique de "proto-complémenteur", *pour* véhicule des valeurs modales d'intentionnalité et de but. Les créoles des Petites Antilles commencent à se séparer de ceux de l'Océan Indien dans les fonctionnements qu'ils attribuent à *pour* après cette première phase commune de développement linguistique.

Dans les créoles des Petites Antilles tout autant qu'à Haïti, *pou* se trouve confronté à *ba / baj* (donner), élément d'une construction sérielle, non attestée sous cette forme dans l'Océan Indien. De plus, aux Antilles comme à Haïti, les propositions introduites par le complémenteur *pou* peuvent recevoir des marques temporelles et aspectuelles, distinctes de celles du prédicat de la principale, ce qui n'est pas le cas en mauricien.

#### b) Emplois transcatégoriels de *pou* en mauricien et en haïtien

Dans le créole d'Haïti (et des Petites Antilles également), *pou* est attesté comme préposition, comme modal et comme marqueur de complétive, ainsi que l'attestent les exemples suivants de l'haïtien cités d'après Lefebvre *et al.*, 1982,

20. pote sa pou mouen (apporte ça pour moi) (valeur prépositionnelle)

21. tout solda pou vini laplas (tous les soldats doivent venir à la place) (valeur modale),

22. yo te suvèye baay sa a pou anpèché moun vole (ils avaient surveillé cette affaire pour empêcher les gens de (la) voler) (valeur d'introducteur de complétive de but)

*pou* en mauricien remplit également essentiellement trois fonctions :

a) un rôle prépositionnel où il est le véhicule de relations sémantiques de bénéficiaire ou de possession,

23. li fin aste sa pou mwa (il finir acheter ça pour moi = il a acheté ça pour moi)

b) un rôle de marqueur de complétive de but,

24. li pran so bisiklet pou li vini (il prend son vélo pour il vient = il prend son vélo pour venir)

c) et une fonction de marqueur aspecto-modal intégré au syntagme verbal,

25. li pou vini si li kapav (il marqueur venir si il pouvoir = il viendra s'il le peut)

Enfin, il convient de noter que *pou* associé à *gêj* / *gãj* (gagner), ou *nek* (ne...que) constitue une locution qui manifeste la survenance soudaine d'un procès,

26. li gêj pou vini (il trouve le moyen d'arriver à cet instant précis)

27. li nek pou vini (il ne fait qu'arriver à cet instant précis).

Il est à noter que 27' a la même signification que 27,

27'. li nek vini (il ne fait qu'arriver à cet instant précis).

Tableau 4  
Emplois transcatégoriels de *pou* en haï. et en mau.

	Créole haïtien	Créole mauricien
Préposition (de but)	+	+
Modalité (valeur déontique)	+	+
Complémenteur	+	+



### 3. 3. Les marqueurs *avèk / ak et ek*

En créole haïtien, le morphème grammatical *avèk* et sa variante *ak* remplit deux fonctions principales :

i) une fonction de connecteur entre SN,

28. Mwen ak li nou zanmi lontan (Moi et lui sommes amis depuis longtemps),

ii) une fonction de préposition. Dans ce rôle, *ak* marque des arguments obliques comme en 29,

29. Pyè rankontre ak Bouki bò mache (Pierre a rencontré Bouki près du marché)

ou des satellites syntaxiques (Creissels 2006) comme en 30 et 30',

30. Bouki ap koupe zèb ak yon manchèt (Bouki coupe l'herbe avec une machette),

30'. Tifi a rete avèk matant mwen (la jeune fille va habiter (chez) ma tante).

*ak* peut introduire un argument oblique dans une construction passive ; ce syntagme est alors placé en tête de construction comme en 30'' (Valdman 2015 : 201).

30''. Ak lanp la kay la klere (avec la lampe, la maison est éclairée).

En mauricien, *ek* fonctionne également comme préposition introduisant des arguments obliques et des satellites. *Ek* introduit un argument oblique dans le cas de la construction passive,

31. li (Patient) gagn bate ek rotin (Satellite) (ar/ek so papa) (Agent) (il a été frappé par son père avec un martinet)

*Ek* introduit également un argument oblique dans une construction ambitransitive, d'où l'idée qu'il pourrait fonctionner comme un morphème applicatif,

32. li (A) rij ek li (P) (il lui sourit) vs li rij li (il se moque de lui)

32. li (A) koz brit ek li (P) (il l'engueule) vs li koz brit (il parle mal)

Tableau 5  
Un classement des verbes « ambitransitifs » en mauricien

	V ek N	V Ø N / VØ	Sémantique des constructions
1.	Mo (gêj) sagrê ek li (j'ai du chagrin avec lui)	Mo sâgrê li (je ressens du chagrin (pour) lui)	Passif – agent (Arg. 2)
2.	mo disâ in mâze ek pinez (mon sang a été mangé / suçé par les punaises) pol (gêj) dâse ek li (Paul a reçu / danse avec lui)	Pinez mâz mo disâ (les punaises ont suçé mon sang)  Pol dâs li (Paul le danse = Paul le bat)	Passif – agent (Arg. 2)
3.	mo kone ek li (j'apprends avec/ à cause de lui)	mo kon li (je le connais)	Passif agent (Arg. 2) vs Expérient (Arg. 2)
4.	mo rij ek li (je ris avec lui) mo koz ek li (je parle avec lui)	mo rij li (je me moque de lui) mo koz li / mo koz so koze (je parle de lui)	Expérient/ comitatif vs Patient (Arg.2)
5.	mo galup ek li (je le poursuis)	mo galupe / mo galup lakaz (je cours/je cours (à) la maison)	Expérient/ comitatif (Arg. 2) vs Ø

*Ek* fonctionne également comme connecteur de SN,  
33. pol ek s oser fini vini (Paul et sa sœur sont venus).

Tableau 6  
Emplois transcatégoriels de *ak* en haï. et de *ek* en mau.

	Créole haïtien	Créole mauricien
Préposition	+	+
Connecteur	+	+

#### 4. La transcatégorialité dans les créoles français

Les deux types de glissement transcatégoriels analysés en créole haïtien et en créole mauricien présentent de fortes identités au sein de systèmes linguistiques, qui diffèrent cependant partiellement dans les sites linguistiques où ces glissements s'opèrent. Cela est particulièrement visible dans le cas de l'expression du pluriel. La transcatégorialité de *–yo* et de *bann* est également liée aux phénomènes de grammaticalisation qui ont conduit à l'élection de ces unités à d'autres catégories grammaticales.

En haïtien, comme dans les créoles des Petites Antilles, les déterminants sont, pour l'essentiel post- posés au noyau nominal ; ils se trouvent à droite de N. En mauricien, comme dans les autres créoles de l'Océan Indien, les déterminants sont préposés au noyau nominal, donc à gauche de N. La structure des SN dans les deux langues agit de fait sur le placement de la marque de pluriel transcatégorisée dans ces deux langues : préposée à N en créole mauricien et post-posée à N en créole haïtien.

Les systèmes des marqueurs de TAM dans les deux créoles comparés ne sont pas identiques. *Pou* est grammaticalisé comme marqueur pré-verbal en mauricien alors qu'il est plutôt une auxiliaire modal déontique en haïtien. Bien que les deux langues ne semblent pas connaître de distinction entre forme verbale finie et forme verbale infinitive (Véronique 2007), les complétives en *pou* du haïtien acceptent des marques de TAM, qui ne sont pas attestées dans des propositions comparables en mauricien.

L'emploi de *ek* pour marquer les arguments obliques permet le développement de l'ambitransitivité et d'une expression spécifique du passif en mauricien. Ces constructions ne sont pas attestées en créole haïtien.

Il convient, enfin, de noter que les glissements de catégories observés dans les données décrites sont rendus possibles par le fait que les unités transcategorielles analysées (- *yo* et *bann* d'une part, *pou* en mauricien et en haïtien, et *ak* ~ *ek*, d'autre part), partagent des identités sémantiques en synchronie.

Georges Daniel VÉRONIQUE  
Aix-Marseille Univ, CNRS, LPL, Aix-en-Provence

## Références bibliographiques

- ABOH, Enoch Oladeh, 2015. *The emergence of Hybrid Grammars. Language contact and change*, Cambridge University Press.
- BICKERTON, Derek, 1988. "Creole languages and the bioprogram". Dans: NEWMYER, Frederick J. (éditeur). *Linguistics: The Cambridge Survey*. II Linguistic Theory: Extensions and Implications, 268-284, Cambridge University Press.
- BROSCHART, Jürgen, 1997. "Why Tongan does it differently: Categorical distinctions in a language without nouns or verbs", *Linguistic Typology* 1,123-165.
- CHAUDENSON, Robert, 1981. *Textes créoles anciens (La Réunion et Ile Maurice). Comparaison et essai d'analyse*, Helmut Buske Verlag.
- CHAUDENSON, Robert, 1992. *Des hommes, des îles, des langues*, L'Harmattan.
- CREISSELS, Denis, 2006. *Syntaxe générale, une introduction typologique 2. La phrase*, Hermès, Lavoisier.
- DEGRAFF, Michel, 2007. « Kreyòl Ayisyen or Haitian Creole (Creole French) ». Dans : HOLM, John, PATRICK, Peter L. (éditeurs.). *Comparative Creole Syntax. Parallel Outlines of 18 Creole Grammars*, 101-126, Battlebridge Publications.
- FATTIER, Dominique, 1998. *Contribution à l'étude de la genèse d'un créole : l'Atlas linguistique d'Haïti, cartes et commentaires*, Thèse d'état, Université de Provence.

- FON SING Guillaume, 2010. *Genèse et système des marqueurs de TMA en créole mauricien et en créole haïtien*, Thèse, Université Paris III-Sorbonne Nouvelle.
- HAZAËL-MASSIEUX, Marie-Christine, 2008. *Textes anciens en créole français de la Caraïbe, histoire et analyse*, Publibook Université.
- LEFEBVRE, Claire, MAGLOIRE-HOLLY, Hélène, PIOU, Nanie (éditeurs), 1982. *Syntaxe de l'haïtien*, Karoma Press, Inc.
- LE PAGE Robert Brock, TABOURET-KELLER Andrée, 1985. *Acts of identity. Creole-based approaches to language and ethnicity*, Cambridge University Press.
- KRIEGEL, Sibylle, (éditeur), 2003. *Grammaticalisation et réanalyse. Approches de la variation créole et française*, CNRS Editions.
- MÜHLHAUSLER, Peter, 1981. « The Development of the Category of Number Marking in Tok Pisin ». Dans : MUYSKEN, Peter (éditeur), *Generative study of creole languages*, 35-84, Foris.
- ROBERT Stéphane, 2003. « Vers une typologie de la transcatégorialité ». Dans : ROBERT, Stéphane (éditeur), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation : Polysémie, transcatégorialité et échelles syntaxiques. Afrique et langage 5*, 255-270 <hal-00103584>.
- VALDMAN, Albert, 1978. *Le créole : structure, statut et origine*, Klincksieck.
- VALDMAN, Albert, 2015. *Haitian Creole. Structure, Variation, Status, Origin*, Equinox Publishing Ltd.
- VERONIQUE, Georges Daniel, 1999, « L'émergence de catégories grammaticales dans les langues créoles : grammaticalisation et réanalyse ». Dans : LANG, Jürgen, NEUMANN-HOLZSCHUH (éditeurs), *Reanalyse und Grammatikalisierung in den romanischen Sprachen (187-209)*, Max Niemeyer Verlag.
- VERONIQUE, Georges Daniel, 2007. « « Infinitifs » et « participes » dans les créoles français », *Faits de langues*, 30, 23-32.

## Chapitre VII

# Le morphème *-ING* en anglais : un cas de transcategorialité synchronique et diachronique ?

### Abstract

The *-ing* morpheme in present-day English has the characteristics of a transcategorial marker, as it serves to form nouns, verbs and adjectives, and it functions in different syntactic environments (as verbal gerunds and participial modifiers). The article sets out to trace the origins of the marker, which actually started out as two different markers: an adjectival *-ende/-inde* suffix and a purely nominal *-ung/-ing* suffix, which in turn led to a unique *-ing* suffix in the Middle English (ME) period (13<sup>th</sup> c.). Reasons for this merger are manifold: the phonetics of the suffixes' variants no doubt played an important role, as well as the progressive acquisition of a verbal syntax by nominal constructions, which seemed to have been the decisive factor. In the perspective of the two models proposed in the literature on *transcategoriality* (Robert 2003, Craig 1991, Heine & Kilian-Hatz 1994), the data do not appear to fit either; the evolution of *-ing* does not support an account in terms of grammaticalization proper, neither does it presuppose a unique source from which different "chained" values emerged in discourse. Rather, the evolution of *-ing* to its present verbo-nominal status is the result of successive structural reanalyses (Fanego 2004) that stem from the initial indeterminacy of nominal gerunds in the ME period.

## 1. Introduction : *-ing* morphème transcategoriel en anglais contemporain (AC) standard

D'un point de vue descriptif, le morphème *-ing* en Anglais Contemporain (AC) a les caractéristiques d'un marqueur transcategoriel. Pour (Robert 2003 : 256), un marqueur a cette propriété s'il peut fonctionner en synchronie dans différentes catégories syntaxiques, et s'il manifeste une aptitude qu'elle nomme la « variation d'échelle, qui se caractérise par la possibilité [pour l'item] de changer de portée syntaxique selon le contexte dans lequel il s'insère, tout en gardant une certaine identité sémantique ». Il convient d'ajouter que cette propriété de transcategorialité concerne en priorité les langues à morphologie légère, comme les langues isolantes, mais elle peut se rencontrer dans des langues à morphologie plus lourde, comme l'anglais. Ainsi, en AC le morphème *-ing* intervient dans la formation de plusieurs catégories syntaxiques (Huddleston 1984) : nom (1a, 1b), nom verbal (*gerundial noun*, 2a, 2b), adjectif (3), flexion verbale du progressif (4), marqueur de proposition non-finie, gérondivale (5a, b), participiale (6a, b) :

- (1) a- *I have a **feeling** that something went wrong.*  
 'J'ai le sentiment que quelque chose s'est mal passé.'  
 b- *These **killings** must stop.*  
 'Ces tueries doivent cesser.'
- (2) a- *She had witnessed the wanton **killing** of the birds.*  
 'Elle avait assisté à l'assassinat/l'abattage gratuit des oiseaux.'  
 b- *He heard a **scurrying** of disturbed mice.*  
 'Il entendit un bruit de fuite de souris dérangées.'
- (3) *The show was **entertaining**.*  
 'Le spectacle fut divertissant.'
- (4) *I'm **singing** in the rain...*  
 'Je chante sous la pluie...'
- (5) a- *He told me when to [start **singing**] / He started [to sing].*

‘Il m’a indiqué quand commencer à chanter.’ / ‘Il commença à chanter’

b- *He’s got into the habit of [singing in his bath] (\*of to sing in his bath)*

‘Il a pris l’habitude de chanter dans son bain.’

(6) a- *The man [singing a stupid song] is my neighbor.*

‘L’homme qui chante une chanson stupide est mon voisin.’

b- [**Being** only three-foot tall], he had to stand on a chair.

‘Comme il ne mesurait que 90 cms, il a dû monter sur une chaise.’

À cela s’ajoutent des constructions mixtes comme dans (7), à la fois nominales (déterminants *this* et *no*) et verbales (V + Objet)<sup>1</sup> :

(7) a- [*This constant telling tales*] has got to stop.

‘Cette manie de raconter sans arrêt des fables doit cesser.’

b- *There’ll be [no stopping her].*

‘Il n’y aura pas moyen de l’arrêter.’

Dans cet article, nous allons montrer que cette transcatégorialité actuelle est le résultat de processus diachroniques, dont le principal est la réanalyse et pas nécessairement la grammaticalisation (Boulonnais 2003, Fanego 2004). L’histoire de ce morphème est une suite de confusions phonétiques, de fusion de morphèmes, et de réanalyses structurales. Nous nous proposons d’abord de retracer dans ses grandes lignes l’évolution du morphème *-ing* au travers des principales périodes de l’histoire de l’anglais : le vieil-anglais (VA, 7<sup>ème</sup>-11<sup>ème</sup> s.), le moyen-anglais (MA, 12<sup>ème</sup>-15<sup>ème</sup> s.) et l’anglais moderne (AM, 16<sup>ème</sup> – 19<sup>ème</sup> s.). Notons que le fait typologique majeur qui caractérise l’anglais, langue du groupe germanique de l’ouest, est le passage d’une langue synthétique, à morphologie lourde, à une langue analytique, avec une perte progressive des flexions nominales et verbales dès la fin du VA, et leur perte définitive au début de l’AM. Cependant, des distinctions

<sup>1</sup> Pour décrire ces emplois phrastiques, des grammairiens et linguistes tels que Sweet (1903), Huddleston & Pullum (2002), ont utilisé des termes de *a half-gerund* et de *gerund-participle*.



morphologiques persistent qui maintiennent une différence catégorielle entre les noms, verbes et adjectifs. Ensuite, une fois les données présentées, nous tenterons de caractériser le phénomène de transcatégorialité tel qu'il semble s'être appliqué à l'anglais.

## 2. La période du VA

La plupart des spécialistes du VA (Mossé 1945, Denison 1993, Miller 2002, Mitchell 2003, Boulonnais 2003) reconnaissent deux, parfois trois (Lancri 2001, Ogura 2009) sources historiques différentes qui se seraient confondues en un seul morphème : (1) le suffixe *-ende/-inde/-ande* du participe présent ; (2) le suffixe nominal servant à dériver des noms d'activité *-ung(e)/-ing(e)*, et (3), peut-être également la désinence d'un ancien infinitif fléchi (*-enne/-inne /-anne*). Puis, à partir du milieu du MA (13<sup>ème</sup> s.), une seule forme subsiste : *-ing/-yng*. Il convient d'expliquer pourquoi et comment la forme en *-ung*, strictement nominale, a progressivement acquis des propriétés verbales jusqu'à devenir « gérondif » en MA, puis d'illustrer les phénomènes de confusion des formes qui ont abouti à une forme unique dès le milieu du MA.

Nous trouvons trois formes différentes en VA :

### 2.1. Substantif déverbal : *-ung*, devenu *-ing(e)* ensuite (fin 12<sup>ème</sup> s.)

Pendant la période du VA, *-ung* (avec des variantes selon les dialectes : *-yng*, *ing*) sert à former des noms à partir de verbes d'activité essentiellement; il est très productif dans cette fonction (8a), et coexiste avec d'autres suffixes nominaux, comme en (8b) :

(8) a- *Ac giestran-daeg ic waes on **huntunge**.*

'Hier j'étais à la chasse.'

b- *Ac on his agnum lande is se betsta hweal-**huntath**.*

'Mais dans son propre pays se trouve la meilleure chasse à la baleine.'

Très fréquemment, le nom en *-ung* admet une complémentation (génitif complément du nom en 9a), ou bien il apparaît dans un

groupe prépositionnel (9b), fournissant une représentation nominale du procès :

(9) a- *Swithost he for thider, to-eacan [thaes lands **sceawunge**], for thaem hors-hwaelum, for-thaem hie habbath swathe aethele ban on hiora tothum.* (Alfred géographe 9ème s).

‘Surtout, le but de ses voyages là-bas - en plus de l’observation du pays – était de chasser les morses, parce qu’ils ont de très nobles morceaux d’os dans leurs défenses.’

b- *Thille besthunyten [on leornunge] ?*

‘Veux-tu être battu pendant ton apprentissage?’ (colloque d’Aelfric c. 1000)

## 2.2. Participe présent : *-end(e)/-ind(e)/-and(e)*

La forme en *-ende* (Est Midlands), *-inde* (Ouest Midlands), *-ande* (Nord) avait un fonctionnement adjectival, et servait à former :

- des noms d’agent:

(10) a- *Se Ælmihtiga **Hælend**,*

‘le Tout-Puissant Sauveur’ (lit., ‘le guérisseur’)

b- ***wīgend***

‘combattant’

- des propositions adjectivales qui modifiaient une tête nominale (11), ou fonctionnaient comme complément des verbes de perception (12) ; dans ce dernier cas, il alternait avec l’infinitif simple (*‘wepan’*) ;

(11) ... *Ðæt man [his hlaford of lande **lifigende**] drife*

‘... qu’on chasse le seigneur de la terre où il vit. [lit.: ‘le seigneur de sa terre vivant’]

(12) *Ic geseah ða englas dreorige wepan and ða sceoccan **blissigende** on eowerum forwyrde.* ‘J’ai vu les anges pleurer amèrement et les démons se réjouir de notre destruction.’

- l'ancêtre de la forme progressive (périphrase *be + V-ende*), qui avait un sens duratif:

- (13) *Ond hie þa feohtende wæron.*  
 'et ils se battaient sans arrêt.'

### 2.3. Existence d'un double infinitif

L'infinitif des verbes se présentait sous une forme non fléchie (14) et fléchie (15) ; cette dernière était une ancienne forme de datif qu'on ne trouvait que suivie de la préposition *tō* :

- (14) *Se byrdesta sceall gyldan*  
 'Les plus riches doivent payer.'

- (15) a- *...and begunnon ða tō wyrceenne.*  
 '...et ils commencèrent à travailler.'

- b- *Hē smeade þæt hūs tō ārcærenne.*  
 'Il s'avisait de construire une maison.'

### 3. Le MA : changement et confusion des formes

Cette période se caractérise par une perte progressive de la valeur grammaticale des désinences : par exemple, la flexion de l'infinitif (*-en/-an*) s'érode (16), et un nouvel infinitif en *to* ou *forto* se développe (17) :

- (16) *As I here telle*  
 'comme j'entends dire'

- (17) *Sche þoghte to beginne*  
 'Elle pensa commencer'

- Jif him list forto laike*  
 'S'il lui plaît de jouer.' (Chaucer, 14<sup>ème</sup> s.)

Une conséquence de ces changements est que s'observent des confusions phonétiques entre l'infinitif fléchi (*-enne, -inne*) et le participe présent (*-ende, -inde*), qui deviennent parfois indifférenciés en MA (18). Selon Visser (1963-73) et Ogura (2009),

la contamination phonétique a très certainement mené à une “contamination morphologique” (Ogura 2009 : 733).

- (18) Don Michel's *Ayenbite of Inwyt*, c. 1350 - *þe lhord and alle þo þet byeþ to ham **helpinde***.  
 ‘... the lord and all those that were there to help them’.

La distinction entre la forme de participe présent (19a) et celle du nom verbal (19b) se maintient jusqu’au 14<sup>ème</sup> siècle, mais on observe que selon les dialectes les formes se rapprochent phonétiquement (*-inde* /*-inge*):

- (19a) *Horn fond **sittinde** Arnoldin*.  
 ‘Horn found Arnoldin sitting.’  
 (19b) *And cam to the kinge at his up **risinge***.  
 ‘Et il vint chez le roi à son lever.’ (*King Horn*, 1260)

Le fait le plus significatif de cette période est l’élargissement de l’emploi du nom verbal en *-ing(e)*/*-yng(e)*: selon Fanego (2004), la voie était ouverte à une réanalyse de la structure dans les configurations du type « adverbe ou adjectif/préposition + nom en *-ing*, comme en (20) ; dans d’autres exemples, on observe que la forme en *-ing* est en distribution complémentaire avec l’infinitif (21, 22):

- (20) *Ac Glouton was a gret cherle, and a grym in the **liftyng***.  
 (Piers Plowman, c. 1380)  
 ‘Mais le Glouton était un grand gars, lourd à soulever.’ (lit. ‘lourd dans le soulèvement’)  
 (21) [***Wepyng***], and [*not for to stynte to do synne*], may not avaylle.  
 ‘Pleurer, et ne pas cesser de commettre des péchés, ne peut pas convenir.’ (Chaucer, c 1401)  
 (22) *For-þi þat þer ben diuerse kindes of spirites, þerfore it is needful to us [discrete **knowing** of hem]... And it is ful needful*

*and speedful [to knowe his queintyse] and [not for to unknowe his doleful desires]. (Discrecyon 80/85, 14è.)*

‘Parce qu’il y a diverses sortes d’esprits, alors il est nécessaire pour nous de les reconnaître discrètement... Et il est nécessaire et urgent de reconnaître leur ruse et de ne pas négliger leurs désirs douloureux.’

C’est à cette époque que les deux formes (-inde/-ende et -inge) se confondent définitivement (23), excepté dans les dialectes du Nord, où le participe présent en *-ande* (24a) se maintient plus longtemps, même si la pression est forte et que des formes en *-yng* (24b) peuvent se trouver dans un même texte:

(23) *So that what man, pryvé or apert in special, that he myght wyte, **grocchyng**, pleynded or helde ayeins any of his wronges, or [bi puttyng forth of whom so it were], were it never so unprevable, were apeched and it were **displysyng** to hym Nichol, anon was emprisoned.* (Pétition des Merciers de Londres, 1386)

Par conséquent, si, à la connaissance [du maire], quelqu’un, en privé et surtout en public, se plaignait, protestant, et manifestait contre l’un quelconque de ses dols, ou en mettant en avant n’importe qui, même si son accusation était totalement indémontrable, il était accusé comme si cela était déplaisant à Nicolas, et était emprisonné incontinent. (traduction inspirée de L. Carruthers)

(24a) *Ther as clater**ande** fro the crest the colde bourn rennez.*

‘There clattering from the crest the cold bourn runs.’

(24b)... *and therefore sy**kyng** he sayde.*

‘... and therefore sighing he said’. (Sire Gauvin, 1380)

Selon Miller (2002), c’est la généralisation syntaxique de *-ing* (ancien *-ung*) des catégories nominales vers les catégories phrastiques qui a motivé le remplacement phonologique de *-ende/-inde* par *-ing(e)*. Dans (23), la suite « préposition (*bi*, ‘by’) + forme en *-ing* » avec un complément introduit par la préposition *of*, augmente l’indétermination catégorielle (Fanego 2004) des noms

en *-ing* et favorise une lecture verbale de la séquence. A la fin du 15<sup>ème</sup> siècle, le remplacement de *-inde/-ende* par *-ing(e)* est achevé : le morphème *-ing* est devenu transcategoriel.

#### 4. Fin du MA/AM : vers un emploi verbal.

Une observation importante de Fanego (2004) qui se trouve confirmée ici, est que les changements constatés dans la syntaxe de *-ing* ne correspondent pas à un processus simple de grammaticalisation. En particulier, une des propriétés distinctives de ce changement qui ne s'applique pas à *-ing* est le passage d'un sens lexical à un sens plus grammatical. Les noms en *-ing* (anciennement *-ung*) n'ont jamais cessé d'exister, comme en (25):

(25) *I would I had bestowed that time in the tongues, that I have in fencing, dancing, and bear-baiting.*

'J'aurais aimé consacrer autant de temps dans les langues étrangères que j'en ai consacré à l'escrime, la danse, et les combats d'ours et de chiens.' (*Twelfth Night*, Sh., début 17ème s.)

Il s'est plutôt agi de réanalyses successives, de changements graduels dans les catégories, et d'étapes intermédiaires, qui ont mené à des constructions mixtes ensuite. La réanalyse de *-ing* de morphème nominal à verbal a eu lieu vers le milieu du 16<sup>ème</sup> siècle : en (26), *cursynge* est modifié par un adverbe (tout en étant précédé d'un déterminant, *swich*, 'such'), et en (27), *knowing* est précédé d'une négation verbale (*not*) :

(26) *-And ofte tyme swich **cursynge** wrongfully retorneth agayn to hym that curseth.*

'Et souvent lorsqu'on insulte quelqu'un méchamment, l'insulte revient à celui qui a insulté.' (Chaucer, 14ème s.)

(27) *Mighty prince, said I, let not my not **knowing** you serve for the excuse of my boldness.*

‘Puissant Prince, dis-je, autorisez que le fait que je ne vous connaisse pas serve d’excuse pour mon audace.’ (Sidney 16ème s.)

Les constructions mixtes sont alors fréquentes dans les emplois propositionnels (28): soit le patient est construit directement (*unbuttoning thee*), soit au moyen de la préposition *of* (*drinking of old sacke*). Cette coexistence entre le nouveau gérondif verbal et le gérondif nominal déjà existant, est caractéristique de l’AM (29), période à laquelle apparaissent des constructions hybrides :

(28) *Thou art so fat-witted with **drinking of** old sacke, and **unbuttoning**  $\emptyset$  thee after supper.*

‘Boire du vin blanc et te déboutonner après le dîner, cela te rend idiot.’ (*Henry IV*, Sh.)

(29) *The **seeing**  $\emptyset$  these effects will be both noisome and infectious.*

‘Voir ces effets / La vision de ces effets sera à la fois répugnante et contagieuse.’ (*King Lear*, Sh.)

Plus surprenant encore, on observe dans certains cas une syntaxe identique entre les emplois de gérondifs (nominaux) et de participe présent (adjectival), comme en (30) et (31) :

(30) - *Here stood he in the dark, his sharp sword out, **mumbling of** wicked charms, **conjuring**  $\emptyset$  the moon.*

‘Il se tenait ici dans l’obscurité, son épée cruelle tirée, marmonnant des charmes maléfiques, invoquant la lune.’ (*King Lear*, Sh.)

(31) *I suppose this Letter wil find thee **picking** of Daisies.*

‘Je suppose que cette lettre te trouvera en train de ramasser des marguerites.’<sup>2</sup> (Addison, 1711)

Selon Boulonnais (2003), la dernière étape de l’évolution de *-ing* jusqu’à l’époque actuelle a fait du morphème un « second » infinitif,

<sup>2</sup> Ces exemples sont empruntés à Boulonnais (2003).

à côté de l'infinitif en « *to* + base verbale »: une proposition gérondive en *-ing* admet des sujets vides (32), peut être complément d'un verbe recteur (33a, 34a), en concurrence avec une proposition infinitive (33b, 34b), figure dans les constructions extraposées (35a) comme les propositions infinitives (35b), et dans des constructions à montée (36):

- (32) ... *the supposition of [there being such choice to be had]*.  
 'La supposition qu'il puisse y avoir un tel choix de disponible.' (Defoe 1722)
- (33) a- ... *offered a prayer so deeply devout that he seemed [kneeling and praying at the bottom of the sea]*.  
 '... exécuta une prière si dévotement qu'il semblait être agenouillé et prier au fond de la mer.'
- b- *He seemed [to be full of such serene household joy then.]*  
 'Il semblait être si rempli de joie domestique alors.' (*Moby Dick*, 1851)
- (34) a- *The cell phone in Sophie's sweater pocket suddenly began ringing*.  
 'Le téléphone mobile dans la poche du pull de Sophie commença de sonner.'
- b- *The line began to ring*.  
 'La ligne se mit à sonner.' (20ème s.)
- (35) a- *'tis a sickness [denying thee anything]*  
 b- *a death [to grant this]*  
 'C'est folie de te refuser quoi que ce soit; la mort que de te l'accorder.' (*Winter's Tale*, Sh.)
- (36) *The clock stopped striking*.  
 'La pendule cessa de sonner.' (1860)

Notons au passage que l'époque du MA vers l'AM est également la période au cours de laquelle la construction périphrastique (« préposition *in* ou *on* + *V-ing* ») se grammaticalise pour devenir



une construction aspectuelle progressive (*be + V-ing*), vers le milieu du 19<sup>ème</sup> siècle).

(37) *The house was in building, puis was building.*  
 ‘La maison était en construction’ (17<sup>ème</sup> s.)

## 5. Discussion et conclusion

Le modèle de Robert (2003), d’inspiration culiolienne, défend l’existence d’une identité sémantique unique pour tout item transcatégoriel, qui se réalise sous la forme abstraite d’une forme schématique, apte à prédire tous les emplois du marqueur en discours. Une approche différente de ces phénomènes est suggérée par (Craig 1991, Heine 1993, Heine & Kilian-Hatz 1994), pour qui un morphème polyfonctionnel s’insère dans des « chaînes de grammaticalisation » : les auteurs réfutent l’idée d’une identité sémantique qui subsumerait tous les emplois en discours, mais insistent sur l’existence de relations transitionnelles entre les différents emplois des morphèmes transcatégoriels, avec l’établissement de catégories basées sur un « chaînage » conceptuel. L’histoire du morphème *-ing* telle que nous venons de la décrire, tend à privilégier la seconde hypothèse : descriptivement, en synchronie, nous trouvons bien un morphème unique. Mais il est difficile de rassembler sous un même invariant un morphème à la syntaxe strictement nominale (*these killings*) et à la syntaxe strictement verbale (*start singing*). À la suite de Heine (1997), nous pensons qu’une explication de ce phénomène de transcatégorialité pour le morphème anglais *-ing* doit faire référence à des processus diachroniques, et ne saurait être simplement motivé, comme dans les langues isolantes, par "*un moyen d’optimisation des systèmes linguistiques, permettant à un minimum de formes d’avoir un maximum de fonctions*" (Robert 2003 :18). Nous avons décrit le faisceau de phénomènes qui a provoqué la fusion de deux morphèmes distincts en un seul : un rapprochement phonétique et structurel à la fois des deux formes, ainsi que la sémantique associée à ces formes (dans l’expression nominale des processus), les a fait se confondre progressivement, dans une tendance générale de l’anglais de perte des flexions et d’indifférenciation des finales. Puis

une fois ce rapprochement de formes effectué, le nouveau morphème *-ing* a subi plusieurs cycles de réanalyses structurales qui ont abouti à la création du suffixe verbo-nominal actuel, sans que le morphème strictement nominal *-ing* ne disparaisse. A vrai dire, le modèle de type « chaîne de grammaticalisation » décrit par Craig et Heine ne semble pas s'appliquer non plus: d'après les auteurs, il suppose une « hétérosémie » (Lichtenberk 1991), c'est-à-dire que les sens multiples « chaînés » doivent dériver d'une source historique unique (cf. les travaux de Heine sur le morphème *tɛ* en baka), ce qui n'est pas le cas en anglais.

À l'instar de Fanego (2004), nous penchons plutôt vers une explication fondée sur un changement graduel de catégories pour *-ing* favorisé par une indétermination catégorielle initiale (dès le début du MA) des nominaux en *-ing*, dont les schémas de surface se prêtaient à plusieurs analyses structurales. Ceci a mené à de véritables constructions mixtes qui persistent à ce jour. Il ne s'agit pas d'un processus de grammaticalisation car les changements subis par les formes en *-ing* ne correspondent pas à tous les éléments qui fondent la grammaticalisation, en particulier le passage d'un fonctionnement lexical à un fonctionnement grammatical.

Eric CORRE  
 Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3  
 eric.corre@univ-paris3.fr

### Liste d'abréviations

VA (vieil-anglais), MA (moyen-anglais), AM (anglais moderne), AC (anglais contemporain).

## Références bibliographiques

- BOULONNAIS, Dominique, 2003. *Les formes verbo-nominales en -ING*, colloque de diachronie. Bergerac.
- BOULONNAIS, Dominique, 2004. « TO et les infinitives : l'hypothèse de la transcendance prépositionnelle ». Dans Claude DELMAS (éditeur), *La contradiction en anglais*, CIEREC Travaux 116, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 55-90.
- BOULONNAIS, Dominique, 2006. « La notion de sujet : contribution diachronique ». Dans Claude DELMAS (éditeur), *Complétude, cognition, construction linguistique*. Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 61-96.
- CARRUTHERS, Leo, 1997. *L'Anglais médiéval : introduction, textes commentés et traduits*, Turnhout & Paris : Brepols (L'Atelier du Médiéviste n° 4).
- CORRE, Eric, 2005. « *Begin / start* et leur complémentation : perspective diachronique et synchronique », *Anglophonia, French Journal of English Studies*, Sigma, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- CRAIG, Colette, 1991. 'Ways to go in Rama : a case study in polygrammaticalisation'. Dans TRAUGOTT, Elisabeth Closs et HEINE, Bernd (éditeurs), *Approaches to grammaticalization*, (vol 2). Amsterdam, John Benjamins, *Typological studies in language*, 19, 455-492.
- CREPIN, André, 1995. *Deux mille ans de langue anglaise*, Paris, A. Colin.
- DENISON, David, 1993. *English Historical Syntax*, London, New York, Longman.
- HEINE, Bernd & Christa KIKIAN-HATZ, 1994. "Polysemy in African languages : An example from Baka". Dans GEIDER, Thomas et KASTENHOLZ, Raimund (éditeurs), *Sprachen un Sprachzeugnisse in Afrika, Eine Sammlung philologischer Beiträge Wilhelm J.G. Möhlig zum 60 Geburtstag zugeeignet*. Köln, Rudiger Köppe Verlag.
- HEINE, Bernd, 1997. *Cognitive foundations of grammar*. New York, Oxford, Oxford University Press.
- HUDDLESTON, Rodney et Pullum, Geoffrey, 2002. *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- JESPERSEN, Otto, 1909-1949. *A Modern English Grammar on Historical Principles I-VII*, Heidelberg, K. Winter, and Copenhagen, E. Munksgaard.
- LICHTENBERK, Frantisek 1991. "Semantic change and heterosemy in grammaticalization", *Language* 67, 3, 475-509.

- LANCRI, Annie, 2001. "Réflexions sur l'invariant de *-ING* : variations sur le mode diachronique" in Revue GRAAT, numéro consacré à "Mélanges en l'honneur de Gérard Deléchelle", 89-106. Tours.
- MILLER, Gary, 2002. *Nonfinite Structures in Theory and Change*. Oxford, Oxford University Press.
- MITCHELL, Bruce et ROBINSON, Fred, 2003. *A Guide to Old English, 6th Edition*. Oxford, Blackwell Publ.
- MOSSE, Ferdinand, 1950. *Manuel de l'anglais du moyen-âge, des origines au 14ème siècle*. Aubier.
- OGURA, Michiko, 2009. "The Interchangeability of the Endings *-ende* and *-enne* in Old and Early Middle English », *English Studies*, 90, 6, 721-734.
- PALMER, Frank R., 1965. *The English Verb*, London. Longman (Second Edition, 1988).
- SWEET, Henry, 1903. *A New English Grammar III*. Oxford, Clarendon.
- VISSER, Theodore, 1963-69. *An Historical Syntax of the English Language*. Leiden, E.J. Brill.



## Chapitre VIII

# Le nom verbal gallois, problèmes de dérivation et de représentation

### Abstract

Some languages have at their disposal a particular class of lexical objects, usually labeled « transcategorial items », which cannot be univocally identified as belonging to one of the four major lexical categories, but manifest different categorial signatures depending on the context. One of the aims of this article is to show that transcategoriality should be sharply distinguished from another phenomenon, « category mixing », in which there is a mismatch between (part of) the internal structure of a phrase and its external distribution. I wish to identify the derivational and representational difficulties raised by the existence of transcategorial items and mixed categories across languages through the study of two particular cases, the English gerundive and the Welsh verbo-nominal constructions, to propose a model of description and to specify the mechanisms that make the two phenomena possible. It turns out that the notion of mixity itself should be sharpened and distinguished from those of « hybridity » and « bivalence ». I come to the following conclusions :

(i) The English Poss-*ing* construction is the only gerundive construction that shows signs of mixity (cf. *Everyone was impressed by Pat's artfully folding the napkins*). (ii) The evidence usually adduced in support of the existence of category mixing in Welsh verbo-nominal constructions doesn't seem to be compelling. (iii) If one adopts a syntactic approach to the definition of lexical categories, where a categorizing head is coupled with a categorially unspecified root, the

predicative and argumental uses of the verb-noun in contemporary Welsh seem to involve different structures, making use of distinct category-defining heads, a verbalizer and a nominalizer respectively. (iv) A careful study of the Middle Welsh evidence suggests that category mixing was indeed part of the syntax of the language at the time.<sup>1</sup>

Il existe dans les langues une classe particulière d'items lexicaux, parfois étiquetés « transcatégoriels » (cf. Robert 2003), qui ont pour particularité de ne pouvoir être univoquement identifiés comme appartenant à l'une des quatre catégories lexicales majeures (V, N, Adj, P), mais manifestent, suivant les emplois, les propriétés de catégories différentes (propriétés verbales et nominales par exemple), ce qui fait de ces entités des items « transcatégoriels ». Les exemples prototypiques d'items transcatégoriels sont fournis par les langues isolantes, où ils ne présentent aucune structure morphologique interne, mais peuvent endosser plusieurs fonctions selon l'environnement syntaxique dans lequel ils figurent, suggérant qu'ils possèdent plusieurs signatures catégorielles. Des fonctionnements analogues s'observent dans les langues flexionnelles, où la « transcatégorialité » est endossée par des morphèmes spécifiques « fonctionnant en synchronie dans différentes catégories syntaxiques » (Robert 2003). Ces morphèmes ont pour effet d'associer à la racine lexicale à laquelle ils sont attachés plusieurs identités catégorielles, permettant à l'item résultant d'endosser suivant les contextes des propriétés verbales ou des propriétés nominales. Il est intéressant de ce point de vue de s'interroger sur l'appartenance éventuelle à la classe des mots transcatégoriels de catégories verbo-nominales telles que le gérondif anglais, le mašdar de l'arabe classique, le nom verbal des langues celtiques. Chacune se présente comme une forme morphologiquement complexe, résultant d'un processus d'affixation à une racine lexicale et, dans le cas des langues non concaténatives, de l'association d'une voyelle particulière au gabarit CV.

<sup>1</sup> Je remercie Georges-Jean Pinault, Eric Corre et Huy-Linh Dao pour leur aide dans la rédaction de cet article.

Au cours de l'argumentation, il apparaîtra nécessaire de distinguer soigneusement la notion d'item transcategoriel de celle de «catégorie mixte». C'est ainsi que l'on désigne habituellement les syntagmes qui manifestent une distortion entre structuration interne et distribution externe.<sup>2</sup> Plus précisément, dans la caractérisation qu'en donne Jackendoff (1977), une catégorie mixte est un syntagme dont les traits catégoriels changent à un point de la ligne de projection reliant la tête lexicale du domaine à sa projection étendue.

L'objet de cet article est d'identifier les enjeux et les difficultés soulevées par l'analyse du fonctionnement des marqueurs transcategoriels et des catégories mixtes à travers l'étude d'un cas particulier, le nom verbal gallois, de proposer un modèle d'analyse et de préciser les mécanismes qui rendent possible ce type de phénomène dans les langues.

## 1. Le gérondif anglais

Afin de se faire une idée plus exacte des questions soulevées par l'existence et le fonctionnement des items transcategoriels et des catégories mixtes, il est utile, en un premier temps, de reconsidérer le comportement et les propriétés de la forme gérondivive *-ing* en anglais.

- (1) a. Everyone was impressed by Pat's artful folding of the napkins.  
[gérondif nominal]  
b. Everyone was impressed by Pat artfully folding the napkins.  
[-*ing* accusatif]  
c. Everyone was impressed by Pat's artfully folding the napkins.  
[-*ing* possessif]  
(exemples empruntés à Malouf 2000)

Dans l'exemple (1a), qui illustre la construction gérondivive nominale, *folding* a une syntaxe clairement nominale (modification adjectivale, complémentation prépositionnelle) et occupe dans la

<sup>2</sup> Le terme de «distortion» est emprunté à Jean-Claude Milner (1989).



proposition une position accessible à des expressions nominales de différents types (nominaux référentiels, pronoms ...). Dans la construction *Acc-ing* (1b), *V-ing* est la tête d'un domaine qui a la syntaxe interne d'une construction verbale (complémentation directe, non médiatisée par un marqueur prépositionnel ; modification adverbiale) et la distribution externe d'une proposition. (1c) illustre la construction dite *Poss-ing*: *V-ing* est bien dans ce cas la tête d'un prédicat verbal, comme le confirment le recours à la complémentation directe et la légitimité de la modification adverbiale. Mais, au-dessus du prédicat verbal, l'expression gérondive a la structuration interne d'une expression nominale - l'argument sujet est réalisé comme un génitif saxon. Elle en a aussi la distribution externe. Le fait que la construction combine marquage verbal de l'objet et marquage nominal du sujet permet de reconnaître la projection gérondive dans ce cas comme une catégorie mixte.

Il est facile de vérifier que les constructions *Acc-ing* et *Poss-ing* manifestent des propriétés distributionnelles différentes.

- (2)a. I disapproved of John's killing the mocking bird.  
 a'. I disapproved of John killing the mocking bird.  
 a". \*I disapproved of the killing the mocking bird.  
 b. John's killing the geese destroyed the liver business.  
 b'. \*John killing the geese destroyed the liver business.  
 c. John probably being a spy, Bill tried to avoid him.  
 c'. \*John's probably being a spy, Bill tried to avoid him.  
 d. the city which we remember him describing [ \_\_ ]  
 d'. \*the city which we remember his describing [ \_\_ ]

La bonne-formation de (2a) et (2a') correspond à la situation attendue si les expressions nominales et les propositions définissent les unes et les autres des objets prépositionnels légitimes. (2a") indique que le déterminant défini ne peut être la tête d'une construction *V-ing* quand V est un prédicat transitif et que son objet est explicite. Le contraste entre les exemples (2b) et (2b') proposés par Marantz montre qu'un domaine *Acc-ing* ne peut occuper la position sujet d'une proposition à temps fini, position accessible à la construction *Poss-ing*. Inversement, dans les constructions

gérondives absolues, seule la construction *Acc-ing* est légitime, la structure *Poss-ing* est exclue. *Acc-ing* peut donc fonctionner comme une proposition adjointe, pas *Poss-ing*. Ces contrastes correspondent à la situation attendue si la construction *Poss-ing* est analysée comme une projection nominale et la construction *Acc-ing* comme une projection verbale/ propositionnelle. L'asymétrie entre (2d) et (2d') confirme cette conclusion. On sait en effet que l'extraction hors des domaines propositionnels ne soulève en général aucune difficulté particulière et que l'extraction hors des domaines nominaux est beaucoup plus difficile.

La légitimité/non-légitimité des sujets dans les constructions *V-ing* réalisées en position sujet mérite un examen plus attentif, car elle a des conséquences théoriques de grande portée. Deux dimensions empiriques du phénomène doivent être prises en compte. D'une part, les données sont plus complexes que ne le laissent penser les jugements de grammaticalité donnés en (2b) et (2b'). Même si un contraste existe entre ces exemples, beaucoup de locuteurs anglophones ne partagent pas le jugement sévère de Marantz à propos de (2b').<sup>3</sup> Il est facile d'autre part de construire des exemples parfaitement bien-formés qui paraissent en tout point parallèles à (2b'). Pires (2006) donne (3a) et (3b) comme grammaticaux:

- (3) a. John reading the book was much preferred.
- b. Sue showing up at the game surprised everybody.
- c. \*It is expected John reading the book.

Admettons d'autre part que le contraste entre (2b) et (2b') soit réel. Comme l'observe Kiril Sidorov, il n'est pas du tout certain qu'il mette en jeu la nature nominale ou verbale de la forme *V-ing* impliquée dans chaque construction; il pourrait simplement refléter le fait que le sujet d'une construction *Acc-ing* ne peut être casuellement légitimé par un item interne à cette structure non-finie et est totalement dépendant du contexte externe pour la valuation de son Cas. Le recours à la forme *Poss-ing* évite la difficulté puisque

<sup>3</sup> Je remercie Eric Corre pour cette observation.

le sujet, structurellement construit comme un génitif saxon, est légitimé de façon interne à la construction.

L'identité et la diathèse du verbe matrice semblent également jouer un rôle dans la légitimité des constructions *Acc-ing* en position sujet: en (2b'), la structure *Acc-ing* occupe la position sujet d'un prédicat agentif et transitif; en (3a), le verbe impliqué est le prédicat inaccusatif par excellence, le verbe *to be*; en (3b), on a affaire à un verbe psychologique, c'est-à-dire à un prédicat inaccusatif sélectionnant deux arguments internes; (3c) montre que la structure *Acc-ing* ne peut occuper la position d'argument interne dans une construction passive, qui, comme on le sait, n'est pas une position d'assignation casuelle. La possibilité pour le sujet de la construction *V-ing* d'être casuellement légitimé (i.e. pour son trait de Cas d'être valué) joue un rôle déterminant dans la bonne-formation des structures correspondantes.

Le point commun aux exemples bien-formées (3a) et (3b) est que la proposition gérondive, qui occupait initialement la position objet du prédicat matrice s'est déplacée à un point de la dérivation dans la position sujet, site où le nominatif est assigné. Lorsque la proposition occupe un site pour lequel aucune source casuelle n'est disponible, le résultat est agrammatical, cf. (3c). Pour une raison qui reste à déterminer, le trait de Cas du sujet du gérondif n'est valué que par une dérivation dans laquelle la proposition gérondive s'est elle-même déplacée en position sujet pour des raisons casuelles.

On doit aussi noter qu'un gérondif verbal (construit directement avec un objet nominal) est pleinement légitime en position sujet lorsqu'il n'est pas lui-même pourvu d'un sujet explicite ou lorsque ce sujet est construit comme un génitif saxon. On peut ainsi opposer (4a) et (4b) à (4c):

- (4) a. Flying planes can be dangerous.
- b. The children's constant flying planes turned out to be dangerous.
- c. ?\*Antoine constantly flying planes ruined the company.

Si un sujet silencieux est associé à *flying* en (4a), ce ne peut être que l'entité PRO, qui n'est pas porteuse d'un cas morphologique.

Mais ce sont alors les constructions gérondives absolues (cf. (2c), (2c')) qui posent problème. Pourquoi la forme *Acc-ing* est-elle la seule possible dans ce contexte qui semble ne rendre disponible aucun élément susceptible de légitimer casuellement l'argument sujet? On doit en fait supposer, comme le fait Pires (2006), qu'une tête T sans réalisation morphologique est présente dans ces domaines et participe à la valuation du trait de Cas du sujet. De fait, si l'on se réfère aux données françaises, cette tête a bien les propriétés du temps fini, comme l'indique la distribution des adverbes et de la négation dans ces domaines:

- (5) a. Marie ne croyant pas aux fantômes, ...
- b. Jean n'ayant pas remis son manuscrit à temps, ...
- c. Sophie lisant souvent des romans policiers, ...

La présence du temps fini expliquerait de façon naturelle pourquoi, comme le remarque Pires (2006), les constructions gérondives absolues se distinguent des structures *Acc-ing* proprement dites par leur préférence marquée pour le nominatif, un comportement qui, selon moi, appuie l'hypothèse du marquage interne dans ces structures.<sup>4</sup>

- (6) Max expected Julius to win the game, he/\*him being the best athlete in school.  
[adapté de Pires 2006]

Si cette hypothèse est correcte, il est absolument nécessaire de distinguer la construction gérondive absolue (ou construction « Nom-ing ») de la construction *Acc-ing*.<sup>5</sup>

Le problème majeur est, semble-t-il, de décider pourquoi la stratégie de légitimation utilisée dans la construction gérondive absolue n'est pas disponible en position sujet. L'origine de cette

<sup>4</sup> Pires (2006) développe une analyse différente.

<sup>5</sup> Une autre observation intéressante faite par Pires est que les constructions *Acc-ing* réalisées en position objet ne doivent pas être analysées comme des constructions à marquage casuel exceptionnel (ECM), puisqu'elles ne définissent pas des compléments acceptables pour les verbes ECM (*Mary prefers/\*believes him swimming*).

limitation pourrait se trouver simplement dans le fait qu'un domaine propositionnel fini ne peut occuper cette position.

## 2. Trois types de catégories

Les données relatives au gérondif anglais manifestent deux caractéristiques qui permettent de se faire une idée plus exacte de la nature des morphèmes transcatégoriels et des catégories mixtes. La première est ce que Stéphane Robert appelle la « flexibilité syntaxique » : un même suffixe, ici *-ing*, a la possibilité d'endosser, suivant les contextes, des statuts catégoriels différents, ici un statut verbal (dans la construction *Acc-ing*) et un statut nominal (dans la construction gérondive nominale). La seconde est le fait pour le mot porteur de ce suffixe de manifester *dans l'un de ses emplois*, ici *Poss-ing*, des propriétés à la fois verbales et nominales. On peut dire que la première caractéristique permet d'identifier le morphème *-ing* comme un « morphème transcatégoriel » et que la seconde permet de caractériser le syntagme *V-ing* dans la construction *Poss-ing* comme une « catégorie mixte ». Les deux notions sont indépendantes l'une de l'autre. La seule existence de gérondifs nominaux et de gérondifs verbaux, illustrée par (1a) et (1b), assure au morphème *-ing* un statut transcatégoriel. D'autre part, bien que *-ing* soit présent dans les trois constructions gérondives (1a), (1b), (1c), seule la dernière, *Poss-ing*, est une catégorie mixte; ce n'est le cas ni de la première, ni de la seconde. Si l'on s'en tient au niveau descriptif, pré-théorique, qui a été adopté jusqu'ici, on peut observer que plusieurs combinaisons des propriétés verbales et nominales sont possibles a priori.<sup>6</sup>

(i) XP a la distribution externe d'un domaine nominal, mais X manifeste certaines des propriétés d'une tête verbale. Ou XP a la distribution externe d'un domaine verbal, mais X manifeste certaines des propriétés d'une tête nominale. Est **mixte** toute catégorie présentant ces caractéristiques.

(ii) Dans les structures nominales, X a toutes les propriétés d'une tête nominale ordinaire. Dans les structures verbales, X a toutes les

<sup>6</sup> Les distinctions qui suivent sont introduites et discutées dans Rouveret (1987), (1994).

propriétés d'une tête verbale ordinaire. Convenons d'étiqueter X, dans ce cas, comme une **catégorie bivalente**.

(iii) X a un comportement unitaire dans les deux types de constructions, qui le distingue à la fois des têtes nominales [+N, -V] et des têtes verbales [-N, +V] (si l'on adopte un système exclusivement fondé sur les traits [ $\alpha$ N], [ $\beta$ V]). X définit alors une entité autonome [+N, +V] dans l'inventaire des parties du discours. Je dirai que X, dans ce cas, est une **catégorie hybride**.

Les catégories hybrides soulèvent une difficulté très sérieuse, à l'encontre des hypothèses courantes sur la composition en traits des catégories majeures et sur le processus d'insertion lexicale. Elles peuvent en effet difficilement être intégrées à une approche qui, comme le modèle génératif dans sa période pré-minimaliste, distingue entre termes et positions et pour qui la liste des étiquettes possibles pour les positions se confond nécessairement avec la liste des appartenances catégorielles possibles pour les termes. Si elles existent, les catégories verbo-nominales hybrides seraient spécifiées [+N, +V]. Or il n'existe pas de position [+N, +V] pour les accueillir. Un terme [+N, +V] ne devrait pas pouvoir être inséré indifféremment dans une position [+N, -V] ou une position [-N, +V], sauf si un phénomène de neutralisation affectait les positions syntaxiques pertinentes et en faisait des sites [+ N] ou des sites [+ V].<sup>7</sup>

Les catégories mixtes soulèvent un autre type de difficulté, cette fois à l'encontre des approches qui posent que l'appartenance catégorielle d'un domaine syntaxique est exclusivement déterminée par la catégorie de la tête de ce domaine, non par sa distribution externe. Or, par définition, les catégories mixtes illustrent une distortion entre l'identité catégorielle globale d'un domaine et l'identité catégorielle de sa tête lexicale: une entité apparemment verbale peut être la tête d'un domaine qui manifeste certaines propriétés nominales et a la distribution externe d'un syntagme nominal.<sup>8</sup>

<sup>7</sup> Voir Rouveret (1987) pour une discussion de l'hypothèse de la neutralisation.

<sup>8</sup> On doit noter aussi que la Convention X-barre prédit correctement que deux constituants, présentant des structures internes différentes, peuvent ne pas manifester de différences distributionnelles et néanmoins ne pas instancier le même type catégoriel.

L'existence d'items transcatégoriels et de catégories mixtes dans les langues soulève des problèmes complexes de représentation et de dérivation qui seront abordés dans les sections suivantes. Pour tenter de les résoudre, je concentrerai la discussion sur les constructions verbo-nominales du gallois et des langues celtiques, sans pousser plus avant l'étude des constructions gérondives de l'anglais.

### 3. Propriétés du nom verbal gallois

Il existe dans toutes les langues celtiques, dès les premiers textes, un « nom verbal », c'est-à-dire une forme différenciée du paradigme verbal, non fléchi pour le temps, la personne, le nombre, la voix, et employée dans un ensemble hétérogène de constructions, dans des situations où les autres langues indo-européennes ont recours à l'infinitif, au supin, au participe ou encore à des formes verbales fléchies.<sup>9</sup>

#### 3.1. Morphologie

Du point de vue morphologique, le nom verbal gallois (*berfenw* «verbe-nom») peut soit se réduire à la racine nue du verbe, cf. *dilyn* «suivre», *dechrau* «commencer», *gostwng* «abaïsser», soit se présenter comme une forme suffixée avec mutation vocalique, cf. *gweithio* («travailler», racine *gaith*), *goleuo* («éclairer», racine *golau*), *rhoddi* («donner», racine *rhodd*). On est donc fondé à conclure que le nom verbal est une forme morphologiquement complexe, dans laquelle un suffixe verbo-nominalisateur, qui peut

<sup>9</sup> Sur la relation entre les différentes formes non-finies des paradigmes verbaux, le témoignage de la grammaire comparée est précieux. Georges-Jean Pinault me signale que l'indo-européen possédait déjà trois types de formations, qui coexistent dans certaines langues: (i) l'infinitif proprement dit, formé sur un thème verbal, exprimant éventuellement les distinctions de temps et de voix, (ii) les noms verbaux ou quasi-infinitifs, qui se rattachent également à un thème verbal, mais ne disposent que d'un inventaire limité de formes casuelles, sans valeur de temps, ni de voix – le supin latin est l'une de ces formes, (iii) les noms d'action qui ne sont pas rattachés à un thème verbal et qui disposent d'un système complet de cas morphologiques leur permettant d'endosser un large éventail de fonctions. Pinault note également que, diachroniquement, on observe souvent un passage d'une catégorie à une autre. Selon ce chercheur, le celtique commun devait avoir des infinitifs, comme le montre le celtique continental (cf. celtibère *-unei*). En vieil-irlandais, ces infinitifs sont remplacés par des noms verbaux à des cas figés. On a clairement affaire dans les langues celtiques à l'époque moderne et contemporaine à une formation de type (ii).

ne pas avoir de réalisation morphologique, est attaché à la racine verbale.

### 3.2. Syntaxe

Il est commode de répartir les emplois du nom verbal gallois en deux classes distinctes: les emplois prédicatifs et les emplois argumentaux. Dans ce qui suit, VNP désigne la projection maximale du nom verbal VN.

#### 3.2.1. VNPs en emploi prédicatif

a. Le VNP définit le prédicat verbal d'une proposition à temps fini ou non-fini.

Dans la construction que l'on peut appeler « sérielle » (cf. Rouveret 1994), le sujet est commun à toutes les propositions coordonnées, tout comme les spécifications temporelles qui sont identifiées par la forme verbale finie du premier membre de la coordination.

- (7) Aethant i 'r tŷ ac eistedd a bwyta.  
sont-allés à la maison et s'asseoir et manger  
« Ils sont allés à la maison, se sont assis et ont mangé. »

Dans les propositions non-finies, le sujet précède la projection VNP et est gouverné par la préposition *i* « à ».

- (8) a. Dywedodd Emyr i Siôn fynd i Gaerdydd.  
a dit Emyr à Siôn aller à Cardiff  
« Emyr a dit que Siôn était allé à Cardiff. »  
b. Bwriadai 'r athro i 'r plant ddarllen llyfr arall.  
avait l'intention le professeur à les enfants lire livre autre  
« Le professeur avait l'intention de faire lire un autre livre aux enfants. »

b. Le VNP est le complément d'un auxiliaire (9), d'un modal (10), d'un prédicat à contrôle (11) ou à montée (12).

- (9) a. Mi wneith Mair ganu heno.  
Prt fait Mair chanter ce soir  
« Mair chantera ce soir. »



- b. Cafodd y dyn ei ladd.  
a obtenu l'homme CL tuer  
« L'homme a été tué. »
- (10) Fe ddylai Gwyn ei ddisgrifio. [Borsley 1993]  
Prt devrait Gwyn CL décrire  
« Gwyn devrait le décrire. »
- (11) Ceisiodd pawb ganu 'r anthem. [Borsley 1993]  
a essayé tout le monde chanter l' hymne  
« Tout le monde a essayé de chanter l'hymne. »
- (12) Dechreuodd Gwyn ddarllen y llyfr. [Borsley 1993]  
a commencé Gwyn lire le livre  
« Gwyn a commencé à lire le livre. »

c. Le VNP est le complément d'une particule aspectuelle.

En gallois, ce sont des constructions périphrastiques associant le verbe *bod* «être», une particule aspectuelle (*yn*, *wedi*, *ar* ...) et un constituant verbo-nominal qui servent de support à l'expression de diverses valeurs aspectuelles, le progressif et le perfectif en particulier, cf. (13).<sup>10</sup> Les combinaisons Asp + VNP se rencontrent aussi dans les propositions réduites ((14)) et dans les constructions absolues ((15)).

- (13) a. Mae'r dyn wedi lladd yr offeiriad.  
est l'homme Perf tuer le prêtre  
« L'homme vient de tuer le prêtre. »
- b. Roedd Megan yn canu yn hyfryd. [Borsley 1997]  
était Megan Prog chanter Préd agréable  
« Megan chantait de façon agréable. »
- c. Mae rhywun yn ei weld.  
est quelqu'un Prog CL voir  
« Il y a quelqu'un qui le voit. »

<sup>10</sup> La plupart des particules aspectuelles sont homophones de prépositions locatives. Le parallélisme entre constructions locatives et constructions aspectuelles n'est cependant pas absolu parce que la préposition *yn* « dans » et la particule progressive *yn* déclenchent des mutations différentes sur l'initiale consonantique du mot qui suit: mutation nasale dans le cas de la préposition *yn* « dans » (*ym Mangor* «à Bangor») et absence de mutation et maintien de la forme radicale dans le cas de la particule aspectuelle (cf. (13b), (14)). Quant à la particule prédicative *yn* (cf. note 11), elle déclenche la mutation douce (*lenition*). On a donc affaire à plusieurs morphèmes grammaticaux, non à un item polyfonctionnel/ transcatégoriel.

- (14) Clywais i ef yn canu \*(yn) hyfrid.<sup>11</sup> [Borsley 1993]  
 ai entendu je lui Prog chanter Préd agréable  
 « Je l'ai entendu chanter de façon agréable. »
- (15) Aeth i 'r ystafell a 'r dynion yn bwyta.  
 il est allé dans la salle et les hommes Prog manger  
 « Il est entré dans la salle, pendant que les hommes  
 mangeaient. »

### 3.2.2. VNPs en emploi argumental

a. Le VNP est un complément de nom.

- (16) amser hau  
 temps semer  
 « le temps des semilles »

b. Le VNP est modifié par un adjectif.<sup>12</sup>

- (17) rhedeg cyflym  
 courir rapide  
 « le fait de courir vite »

c. Le VNP occupe la position de sujet grammatical.

- (18) Mae canu da yn werth ei wrando.  
 est chanter bon Préd digne CL écouter  
 « Il vaut la peine d'écouter un chant bien exécuté. »

d. Le VNP est précédé de l'article ou d'un « adjectif possessif », c'est-à-dire d'un article pronominal qui prend la forme d'un clitique préfixé.

- (19) Deffrowyd ef gan y gweiddi.  
 a été réveillé lui par le crier  
 « Il a été réveillé par les cris. »

<sup>11</sup> Les exemples (13b) et (14) seraient agrammaticaux en l'absence de la particule prédicative *yn* qui, en gallois, précède les groupes adjectivaux attribués et permet aussi de dériver des adverbiaux de manière à partir des adjectifs. Elle doit être soigneusement distinguée de la particule aspectuelle progressive *yn* et de la préposition locative *yn*, qui ont des propriétés de mutation différentes, voir note précédente.

<sup>12</sup> Un adjectif épithète suit le nom sans la médiation d'une particule (seule une classe limitée d'adjectifs précède).

- (20) a. Y mae ei chanu yn gwella.  
 Prt est son chanter Pred meilleur  
 « Sa façon de chanter s'améliore. »
- b. ?Nid wyf yn deall ei siarad.  
 Neg je suis Prog comprendre son parler  
 « Je ne comprends pas sa façon de parler. »
- c. Clywais i ei ganu (\*yn) hyfrid.<sup>13</sup> [Borsley 1993]  
 ai entendu je CL chanter Préd agréable  
 « J'ai entendu son chant agréable. »

Il faut reconnaître que l'on trouve peu d'exemples bien-formés avec l'article pronominal. En général, ils mettent en jeu un nom verbal intransitif ou un nom verbal transitif employé absolument.

#### 4. Approche fonctionnelle

Les analyses traditionnelles du nom verbal en gallois médiéval et moderne (Lewis 1928, Richards 1938, 1950-51, Evans 1970), mais aussi en gallois contemporain (Willis 1988, Fife 1990) reviennent à assigner à ce dernier le statut d'une catégorie mixte. Nous venons de voir que les constituants verbo-nominaux sont susceptibles d'un emploi prédicatif et d'un emploi argumental. Il est naturel de poser que, dans le premier cas, on a affaire à une catégorie verbale et dans le second à une catégorie nominale, une dualité qui appuie l'hypothèse que le suffixe verbo-nominal est un morphème transcategoriel. D'autre part, dans les emplois proprement prédicatifs, qui sont de loin les emplois dominants, il y a distorsion entre la distribution externe des VNPs, qui est celle d'une projection verbale, et leur make-up interne, qui est en partie celui d'un groupe nominal. Dans l'emploi prédicatif, comme dans l'emploi argumental, les VNPs ont la même construction interne que les NPs ordinaires.<sup>14</sup> Je donne ici la liste des propriétés pertinentes.

<sup>13</sup> Dans cet exemple, on a bien affaire à un emploi nominal. L'insertion de la particule prédicative *yn* devant l'adjectif, faisant de ce dernier un adverbe, rendrait la phrase agrammaticale.

<sup>14</sup> L'approche traditionnelle et les analyses qui en sont dérivées supposent qu'il est possible d'établir une relation simple et directe entre le statut nominal d'une catégorie et la construction génitive de son dépendant. Il en va de même pour les analyses qui, comme celle de Borsley (1993) et Carnie (2011), s'appuient sur l'absence de marquage génitif pour rejeter

(i) La séquence [VN DP] est analysable comme une construction génitive du type « état construit » [N DP], dans laquelle le groupe nominal dépendant est construit directement avec le nom tête, sans la médiation d'une préposition :

- (21) mab y brenin  
 fils le roi  
 « le fils du roi »

(ii) Comme le N en (22) (et comme le VN dans ses emplois proprement nominaux, cf. (20b)), le VN peut servir de support à un clitique préfixé, cf. *ei* en (9b), (10), (13c) et (18).

- (22) eu tŷ (hwy)  
 leur maison eux  
 « leur maison à eux »

(iii) Aucune mutation n'est observable sur l'initiale consonantique du terme dépendant, cf. (23a) ; ce comportement est parallèle à ce qui s'observe dans la construction génitive cf. (23b); il contraste avec celui de l'argument direct d'un verbe fléchi dans l'ordre VSO, soumis à mutation (*lenition*), cf. (23c).

- (23) a. Mae Megan wedi gweld cymydog.  
 est Megan Perf voir voisin  
 « Megan a vu un voisin. »

L'analyse nominale du nom verbal et imposer l'analyse verbale. La légitimité de cette approche dépend en fait de la place et du rôle assignés à la morphologie dans le dispositif grammatical, variables suivant les approches. Pour certaines, les propriétés morphologiques d'une langue ne donnent aucun indice sur son fonctionnement syntaxique. Pour d'autres, ces propriétés non seulement manifestent, mais pour une bonne part déterminent la syntaxe. La difficulté rencontrée ici n'est pas spécifique au nom verbal celtique. La grammaire comparée, qui a l'ambition de reconstruire le système grammatical d'une langue à partir de son fonctionnement morphologique, fonde souvent son argumentation sur des équivalences de ce type. Benveniste, par exemple, dans son étude sur les infinitifs avestiques datant de 1935, considère comme des formes douteuses tous les infinitifs construits avec un dépendant génitif: il s'agit pour lui de simples formes nominales. Mais ce point de vue n'est pas partagé par Haudry (1977) qui souligne justement qu'identifier morphologie et fonctionnement syntaxique brouille les distinctions nécessaires, surtout quand la syntaxe des catégories verbo-nominales est en cause.

- b. plant cymydog  
 enfants voisin  
 « les enfants d'un voisin »
- c. Gwelodd Megan gymydog ddoe.  
 a vu Megan voisin hier  
 « Megan a vu un voisin hier. »

(iv) Le parallélisme entre construction verbo-nominale et construction nominale est encore accentué en irlandais où l'objet direct du nom verbal est marqué génitif dans les emplois clairement prédicatifs, dans les périphrases aspectuelles en particulier.

- (24) Nuair a bhí siad ag ceannach an tí, ...  
 quand C étaient eux Prog acheter la maison-Gén  
 « Quand ils étaient en train d'acheter la maison, ... »

En bref, dans les emplois prédicatifs, les domaines VNPs ont la même syntaxe interne que dans les emplois argumentaux : cette syntaxe est nominale.<sup>15</sup>

C'est là la propriété que l'analyse traditionnelle et les approches qui ont suivi tentent d'expliquer: le fait que les projections verbo-nominales, même dans leurs emplois indiscutablement verbaux, présentent une structure interne nominale. Plusieurs options formelles peuvent être envisagées pour représenter cette propriété.

On peut associer à certaines analyses l'étiquette de « fonctionnelles », d'une part parce que le statut du prédicat verbo-nominal est fixé par le contexte catégoriel dans lequel il figure, d'autre part parce que la catégorie qui permet cette identification est elle-même une tête fonctionnelle. Une hypothèse courante dans le champ de la syntaxe formelle contemporaine est en effet que l'inventaire catégoriel de chaque langue particulière inclut, aux côtés des têtes lexicales, une collection de têtes fonctionnelles, qui ont deux caractéristiques : (i) elles coiffent une projection lexicale ou une autre projection fonctionnelle; (ii) elles abritent les mots et

<sup>15</sup> Il est tentant d'autre part d'analyser les séquences Asp-VNP dans les constructions périphrastiques aspectuelles comme des suites P-NP. On se souvient que la plupart des particules aspectuelles sont homophones de prépositions locatives (cf. note 10).

affixes fonctionnels et accueillent les têtes lexicales déplacées. Touchant le nom verbal, l'idée de départ est que, comme les autres projections lexicales VP, AP, NP, les projections VNP, qui se trouvent être des projections nominales, définissent des domaines prédicatifs. Ces projections ne deviennent référentielles que par leur association avec la catégorie Déterminant (ou avec la catégorie Nombre) et elles ne définissent des domaines verbaux que lorsqu'elles sont dans la portée immédiate d'une particule aspectuelle (ou dans celle de la catégorie Temps). Si l'on pose que Nombre et Aspect s'excluent mutuellement (cf. Rouveret 1994), on explique que les domaines VNPs dans le domaine d'une tête fonctionnelle puissent alternativement se comporter comme des projections nominales et comme des projections verbales. Cette analyse prédictive nominale des constructions verbo-nominales attribue un rôle déterminant, dans leur fonctionnement, à l'armature fonctionnelle coiffant les entités lexicales. En relâchant le lien entre forme et fonction, cette analyse parvient à représenter le paradoxe des noms verbaux en emploi prédicatif: structuration interne nominale, fonctionnement verbal.<sup>16</sup>

## 5. Approche compositionnelle

Le rôle des têtes fonctionnelles est encore accru dans les recherches récentes, qui permettent d'envisager une analyse concurrentes des constructions verbo-nominales. La caractérisation du nom verbal comme une catégorie mixte est en effet pleinement compatible avec l'idée que l'affixe verbo-nominal est lui-même introduit dans les structures comme un morphème catégoriellement

<sup>16</sup> J'ai proposé une analyse de ce type dans Rouveret (1987, 1994). Elle a été critiquée par Borsley (1997), pour qui une «analyse nominale» des noms verbaux n'est pas envisageable. Ses arguments en faveur de l'analyse verbale sont convaincants et certains seront repris ici dans le cadre de l'analyse «compositionnelle». Mais Borsley fait comme si analyser les VNs comme des noms revenait à faire des constituants verbo-nominaux des DPs. Mon analyse suppose au contraire que si les projections verbo-nominales sont des projections nominales, c'est-à-dire des projections prédicatives de catégorie NP, elles ne sont en aucun cas des expressions référentielles, c'est-à-dire des DPs. Il est vrai que le cadre d'hypothèses adopté par Borsley rejette la distinction entre catégories lexicales et catégories fonctionnelles et, contrairement à la théorie adoptée ici, pose que les expressions nominales sont des projections NP, les expressions verbales des projections VP, ce qui rend difficile l'expression des distinctions pertinentes ...

neutre, c'est-à-dire non spécifié pour la distinction verbal/nominal, et reçoit une identité catégorielle du contexte fonctionnel local dans lequel il figure.

### **5.1. Approche syntaxique à la construction des catégories lexicales**

Dans l'approche syntaxique à la construction des catégories lexicales, défendue par Marantz dans le cadre du courant appelé « Morphologie Distribuée », l'assignation d'une racine à une catégorie particulière prend la forme d'un processus d'enchâssement de cette dernière dans une projection qui la sous-catégorise, l'idée étant qu'une racine ne peut rester à l'état libre et ne peut fonctionner syntaxiquement que si elle est construite comme le complément d'un terme « catégorisateur ». On considère habituellement les têtes pertinentes comme des catégories fonctionnelles d'un type particulier, mais Panagiotidis (2015) insiste avec raison sur la nécessité de distinguer de façon tranchée les éléments catégorisateurs *n* et *v* des catégories fonctionnelles majeures (Voix, Aspect, Temps, Déterminant, Nombre, Complémenteur). L'hypothèse compositionnelle est formulée en (25).

- (25) Les têtes lexicales (verbes, noms, adjectifs) se décomposent en une racine catégoriellement neutre et une tête «catégorisante» (*v*, *n* ou *a*) qui définit leur appartenance catégorielle (cf. Marantz 1997, 1999, 2002).

Indiquons brièvement quelles propriétés sont habituellement associées aux deux catégorisateurs majeurs.

*v* active la grille thématique de la racine, introduit l'argument externe dans son spécifieur, est porteur d'un cas accusatif lorsque la racine est transitive, est le lieu des interprétations agentive et événementielle, coexiste avec les adverbes.<sup>17</sup>

*n* autorise la dérivation d'une entité nominale. Une tête complexe *n*+racine se comporte comme un nom ordinaire, dépourvu de sélection argumentale. Le seul complément légitime est donc le dépendant génitif, qui peut endosser des rôles thématiques variés.

<sup>17</sup> Sur *v*, voir Chomsky (1995) et Marantz (1999, 2002).

- (26) a. v : Le témoin décrit l'accident      forme verbale transitive  
           [ v [ √DECRIRE l'accident ] ]  
       b. n : la description de l'accident      nominalisation  
           [ D [ n [ √DÉCRIRE l'accident ] ] ]  
       c. n [ v : John's describing the accident      Poss-ing  
           [ D [ n [ v [ √DESCRIBE the accident ] ] ] ]

La nominalisation *la description de l'accident* admet deux interprétations, une interprétation événementielle et une interprétation résultative (cf. Grimshaw 1990). Il est plausible de penser que, dans la seconde, la grille thématique de la racine est désactivée et que la catégorie v est absente: le nominal est directement créé à partir d'une racine lexicale, ce qu'exprime la représentation (26b). Dans la construction gérondiver (26c), v est présent à l'intérieur d'une nominalisation. Le nominal est créé dans ce cas à partir d'une structure verbale, recatégorisée par l'ajout du nominalisateur.<sup>18</sup> Cette présentation, qui est celle de Marantz (1999, 2002), ouvre la possibilité que deux têtes catégorisantes coiffent la même racine lexicale. Elle suppose également que l'élément nominalisateur, ici la catégorie n, peut être inséré à différents niveaux de la structure syntaxique, puisqu'il peut être associé soit à une racine nue, soit à une racine qui a déjà été catégorisée comme verbale par v.<sup>19</sup> Le fait que, suivant la catégorie à laquelle il est attaché, n nominalise différents niveaux de structure introduit un paramètre de variation entre les langues, qui fait des prédictions touchant la présence dans chacune de différentes formes nominales et verbo-nominales.<sup>20</sup>

Tentons d'étendre (25)/(26) à l'analyse des constructions verbo-nominales. Le point de départ est l'idée que les VNs, comme les

<sup>18</sup> Un *caueat* est ici nécessaire. Comme le montrent Ackema & Neeleman (2004: 175-181), il est peu probable que le nominalisateur dans les constructions gérondiver nominales soit le morphème *-ing* lui-même. Il est plus plausible de considérer *-ing* comme un marqueur aspectuel. Cela signifie, si l'on admet la distinction faite dans cette section entre «têtes fonctionnelles» et «têtes catégorisantes» que ces dernières peuvent ne pas avoir de réalisation morphologique propre.

<sup>19</sup> Marantz (1999, 2002) ne dit rien sur la construction gérondiver nominale (*John's describing of the accident*), qu'il semble analyser dans les mêmes termes que la construction Poss-ing, cf. (26c).

<sup>20</sup> Sur ce point, voir Alexiadou, Iordăchioaia & Soare (2010), en particulier leur étude comparée du supin et de l'infinitif roumains.



autres catégories lexicales et comme les formes morphologiquement complexes, ne sont pas emmagasinés dans le lexique avec une spécification catégorielle, mais construits dans la syntaxe. Les propriétés des noms verbaux et des groupes verbo-nominaux sont mieux accommodées dans une théorie qui décompose les groupes VNPs en plusieurs couches structurales (projection d'une racine structurellement neutre, projection d'une tête *v* ou *n* qui nominalise ou verbalise la racine, possible recatégorisation ultérieure...). A priori, la distinction entre l'emploi argumental et l'emploi prédicatif des VNPs devrait reposer sur l'identité de la tête catégorisante coiffant la racine: *v*, soeur d'une projection XP, identifie XP comme un VP et X comme un V; *n*, soeur de XP, identifie XP comme un NP et X comme un N. Mais on n'aura garde d'oublier que les phénomènes de recatégorisation existent (cf. (26c)) et que c'est toujours la tête la plus haute, ici la tête recatégorisante, qui confère son identité catégorielle à l'ensemble du domaine.

## 5.2. VNPs en emploi prédicatif

Rappelons quelques propriétés saillantes des VNPs en emploi prédicatif, leurs propriétés distributionnelles d'abord, puis leurs propriétés argumentales.

Ils occupent des positions d'où les expressions nominales ordinaires sont exclues, cf. (9)-(10)-(11)-(12), et ils ne peuvent occuper toutes les positions où les expressions nominales sont légitimes, la position de sujet grammatical par exemple, cf. (27).

- (27) \*Cafodd canu 'r anthem ei geisio gan bawb.  
 a obtenu chanter l'hymne CL essayer par tous  
 « Chanter l'hymne a été tenté par tous. »  
 [Borsley 1993]

Dans les constructions périphrastiques aspectuelles, cf. (13)-(15), les particules aspectuelles ne se distinguent pas des prépositions locatives (sinon pour certaines, par leurs propriétés de mutation, cf. *yn*). Pour qui souhaite maintenir l'analyse nominale des VNs, il est évidemment tentant d'analyser les séquences Asp-VNP comme des suites P-NP. Une autre option, plus en accord avec l'approche compositionnelle, consiste à poser que les particules

appartiennent à une catégorie fonctionnelle autonome Aspect. Par définition, cette catégorie ne peut sélectionner un complément nominal.

Dans l'emploi prédicatif, les arguments internes sélectionnés par la racine verbale sont obligatoirement présents. L'argument externe de la tête verbo-nominale peut être réalisé comme le sujet grammatical d'un modal, des auxiliaires *gwneud* «faire» et *cael* «obtenir», du verbe *bod* «être» dans les périphrases aspectuelles. Il peut aussi être le sujet d'une proposition aspectuelle réduite ou d'une proposition absolue. Dans les propositions non-finies il est également externalisé et réalisé comme le complément de la préposition fonctionnelle *i*. On ne trouve pas d'exemple de proposition non-finie à verbe initial: l'ordre VN-DP<sub>s</sub>-DP<sub>o</sub> exclu. Cette limitation suit de l'absence de morphologie d'accord sur le VN.

- (28) a. \*Dywedodd ddod y dyn. [prédicat inaccusatif]  
 il a dit venir l'homme  
 au sens de « Il a dit que l'homme était venu. »  
 b. \*Credaf barhau'r oedfa ychydig amser. [prédicat inaccusatif]  
 je crois durer le concert peu de temps  
 c. \*Credaf ddawnsio'r plant neithiwr. [prédicat inergatif]  
 je crois danser les enfants hier soir

### 5.3. VNPs en emploi argumental

Les VNPs en emploi argumental se distinguent des VNPs en emploi prédicatif à la fois par leur distribution et leurs propriétés argumentales.

Ils ont une distribution relativement restreinte et occupent des positions exclusivement nominales, dont la position de sujet grammatical, cf. (20a), (29).

- (29) Cafodd canu Emrys ei glywed gan bawb. [Borsley 1993]  
 a obtenu chant Emrys CL.3MSg écouter par tous  
 « Le chant d'Emrys a été écouté par tous. »

Les exemples les plus clairs de cet emploi sont ceux où le VNP est précédé de l'article défini, cf. (19).

Dans l'emploi argumental, la réalisation des deux arguments d'une racine transitive est exclue. L'interprétation du groupe verbo-nominal est exclusivement résultative, non événementielle.<sup>21</sup>

Une différence majeure entre les deux emplois est que dans l'emploi argumental, l'article pronominal n'est pas interprété comme un argument pronominalisé, mais comme un possessif, cf. (15a), alors que dans l'emploi prédicatif, il ne peut être compris que comme l'argument interne du VN et n'est donc présent que si le VN est transitif, cf. (9b), (10), (29).

#### 5.4. Une première analyse

Il est naturel de supposer que, dans les emplois prédicatifs, une tête *v* est présente au dessus de *V* et que le domaine résultant n'est pas coiffé par une tête *n*.

(30) [<sub>VP</sub> ... [ X-v [ DP<sub>S</sub> ✕ DP<sub>O</sub> ]]] suffixe verbo-nominal = *v*

Les VNPs en emploi prédicatif sont donc analysables comme des projections *vPs*, dépourvues de morphologie de temps et d'accord. La structure (30) ne peut rester en l'état, comme l'indique l'agrammaticalité des tours (28). L'argument sujet doit quitter le *vP* et occuper une position externe à ce domaine.

Inversement, une tête *n* est présente dans les structures illustrant l'emploi nominal. Les VNPs correspondants sont analysables comme des projections *nP*, dans lesquelles la grille thématique de la racine est désactivée.

(31) [<sub>nP</sub> ... [ X-n [ ✕ DP ]]] suffixe verbo-nominal = *n*

Mais on sait que, dans l'approche compositionnelle, le morphème nominalisateur *n* a la possibilité de s'attacher à différents niveaux de structure: on peut former un nom à partir d'une racine (cf. (31)) ou créer un nom à partir d'un verbe, donc en insérant *n* au dessus de *v*, cf. (26c). L'analyse des domaines VNPs nominaux est-elle aussi simple que le suppose (31)? On observe qu'un VN argumental peut

<sup>21</sup> Les noms d'action admettent au contraire les deux interprétations en anglais (cf. Grimshaw 1990), en français et aussi en gallois (cf. section 8).

coexister avec un adverbe, preuve indiscutable que *v* est aussi présent dans cet emploi, l'adverbe étant interne ou adjoind à la projection *vP*.

- (32) a. Rhedeg yn gyflym yw priodwedd gyntaf milwr.  
courir Pred vite est qualité première soldat  
« Courir vite est la première qualité du soldat. »  
b. Mae ymarfer yn gyson yn llesol.  
est s'entraîner Préd régulier Préd bénéfique  
« S'entraîner régulièrement est bénéfique. »

Il est tentant de conclure que les VNs en emploi argumental sont des nominaux dérivés de verbes, non d'une racine nue catégoriellement neutre.<sup>22</sup> (31) doit être remplacé par (33).

- (33) [n<sub>P</sub> ... [v X-v-n [ ~~X~~-v [ X DP ]]]]

On s'attend en effet à pouvoir rencontrer des adverbes et plus généralement à observer une syntaxe verbale aussi longtemps que le processus de nominalisation, c'est-à-dire l'insertion de la tête *n* opérant le changement de catégorie, n'est pas intervenue. Par contre, l'introduction d'un adverbe au-dessus de l'affixe nominalisateur est exclue.<sup>23</sup>

La coexistence d'un adjectif avec un nom verbal en emploi prédicatif est par contre strictement exclue: la particule prédicative *yn* est obligatoirement présente en (13b) et (14), cf. note 10. Cette limitation serait inattendue si le nom verbal dans cet emploi résultait de la combinaison d'une racine lexicale avec la tête *n*, puis avec la tête *v*. Si une projection *nP* était présente, un adjectif devrait pouvoir être inséré à ce niveau. Il semble donc que toutes les constructions

<sup>22</sup> Une autre analyse est possible, dans laquelle le VNP en position sujet est en réalité le prédicat verbal d'une proposition non-finie construit avec un sujet non explicite PRO. Si cette hypothèse pouvait être maintenue, la possibilité de modificateurs adverbiaux en (32a) et (32b) ne soulèverait aucune difficulté particulière.

<sup>23</sup> Voir Borsley & Kornfilt (2000) pour une remarque analogue.

verbo-nominales incluent une tête *v* et qu'une tête *n* ne domine cette dernière que dans l'emploi argumental.<sup>24</sup>

Si (30) et (33) sont des représentations appropriées des domaines verbo-nominaux en emploi prédicatif et en emploi argumental, l'hypothèse que l'identité catégorielle d'un domaine est exclusivement déterminée par celle de la tête du domaine cesse de prêter à discussion: la tête pertinente est bien une catégorie verbale dans le premier cas, puisqu'il s'agit de *v*, et nominale dans le second, puisqu'il s'agit de *n*.

## 6. Limites de l'approche compositionnelle

L'analyse compositionnelle qui vient d'être proposée suppose que les noms verbaux sont essentiellement des verbes, c'est-à-dire des combinaisons *v-X*, pouvant éventuellement être nominalisées par l'ajout d'une tête supplémentaire *n*. Elle parvient ainsi à représenter et, dans une certaine mesure, à expliquer le statut transcategoriel du morphème verbo-nominal. Mais elle rencontre deux difficultés, l'une potentielle, l'autre bien réelle.

Il apparaît nécessaire tout d'abord de distinguer soigneusement entre l'opération de catégorisation initiale, qui se fait au contact de la racine, et les opérations de catégorisation ultérieures, qui interviennent plus haut dans la structure. Ces opérations sont-elles de même nature? L'approche compositionnelle n'aura valeur de théorie que si elle parvient à préciser quels processus de recatégorisation sont légitimes, c'est-à-dire quelles combinaisons d'éléments catégorisateurs sont disponibles. Ainsi, on admet très généralement que *n* peut nominaliser une projection *vP* et que les projections mixtes ont un comportement exclusivement nominal.<sup>25</sup> Mais pourquoi *v* ne pourrait-il pas verbaliser une projection *nP*? Rien ne l'exclut a priori. Seule une recherche empirique sur un grand nombre de langues peut permettre de trancher.

<sup>24</sup> (30) et (33) ne sont pas des représentations complètes de la proposition, mais seulement du domaine verbo-nominal. Elles font donc abstraction des différentes catégories fonctionnelles verbales (Aspect, Temps, ...) et nominales (Classe, Nombre, Déterminant, ...) qui dominent éventuellement le verbalisateur *v* et le nominalisateur *n*.

<sup>25</sup> C'est la conclusion à laquelle parvient Panagiotidis (2015), qui renvoie la solution de cette énigme à des recherches futures.

La deuxième difficulté n'a rien de théorique, mais rejoint la question qui vient d'être soulevée à propos des relations possibles entre *n* et *v*. Dans l'analyse compositionnelle qui vient d'être proposée, rien n'est dit sur la propriété saillante des projections verbo-nominales celtiques dans leur emploi prédicatif, à savoir leur nature mixte; aucune place n'est faite aux convergences entre constructions verbo-nominales (dans l'emploi prédicatif) et constructions nominales (et constructions verbo-nominales en emploi nominal) sur lesquelles se fonde l'analyse traditionnelle (cf. section 4). En bref, si cette approche parvient à représenter de façon assez simple et élégante la transcatégorialité de certains morphèmes, elle n'est pas dans la position la plus favorable pour capturer ce qu'il y a d'utile dans la notion de catégorie mixte.

### 6.1. Rejet de l'analyse traditionnelle

Une stratégie de recherche poursuivie par les linguistes travaillant dans le domaine celtique et soucieux d'établir le statut verbal du VN (cf. Borsley 1993, Borsley 1997, Borsley & Kornfilt 2000, Carnie 2011) a consisté à montrer que les convergences entre constructions verbo-nominales prédicatives et constructions nominales (et verbo-nominales argumentales) sont autant de fausses apparences qu'il convient de dissiper: elles ne suffisent pas à établir que les domaines verbo-nominaux sont structurés comme des expressions nominales ou qu'ils définissent, dans l'emploi prédicatif, des projections mixtes.<sup>26</sup> Rien ne dit en fait que les séquences VN DP et CL-VN doivent recevoir la même analyse dans les deux emplois.

Reprenons les données pertinentes.

*Cas génitif*: En irlandais littéraire (cf. Carnie 2011), l'objet du nom verbal est marqué pour le cas génitif dans l'emploi argumental et dans l'emploi prédicatif, cf. (24). Carnie (2011) observe que c'est le «cas direct» (ou «cas commun»), forme utilisée dans les positions

<sup>26</sup> L'analyse verbale des constructions verbo-nominales a été développée par ces chercheurs dans le souci de démontrer l'inadéquation de l'approche nominale, non pour résoudre les difficultés soulevées par l'approche compositionnelle. Carnie (2011) propose un traitement faisant appel, comme celui-ci, à la morphologie distribuée, mais dans lequel *n* et *v* jouent exclusivement le rôle de têtes catégorisantes, non recatégorisantes.

nominatives et *accusatives*) qui, en irlandais parlé, est généralement utilisé dans la construction progressive.

- (34) Tá mé ag ól an leann / leanna.  
 est je Prog boire la bière-Dir / bière-Gén  
 « Je bois la bière. »

Borsley & Kornfilt (2000) proposent, sans démonstration supplémentaire, que les compléments nominaux dans les constructions verbo-nominales ne portent pas un « vrai » cas génitif, même dans les structures où le VN est la tête d'un domaine argumental. Cette proposition d'analyse est assez difficile à justifier en gallois, langue dépourvue de cas morphologiques.

*Possessifs* : Les auteurs cités adoptent essentiellement la même approche pour traiter des possessifs. Ces derniers correspondent à d'authentiques génitifs dans les constructions nominales et les constructions verbo-nominales argumentales. Mais dans les constructions verbo-nominales prédicatives, ils n'ont rien de spécifiquement génitif. Ce sont de simples pronoms signalant la présence d'une lacune dans la position argumentale qui suit le VN.

*Mutation* : L'absence de mutation du complément dans les VNPs transitifs (cf. (23a)) et du dépendant génitif dans les DPs (cf. (23b)), la mutation de l'objet direct dans les propositions à verbe initial (cf. (23c)) ne sont pas des arguments pour une analyse NP généralisée. Une explication purement structurale est possible, qui ne fait pas intervenir l'identité des catégories. On distingue en effet habituellement deux types de mutation: une mutation «lexicale», déclenchée localement par un item lexical spécifique; une mutation «structurale», dépendante de la structure (c'est le cas en (23c), où la mutation de l'objet est déclenchée par la non-adjacence de l'objet et du verbe fini). L'absence de mutation en (23a) et (23b) suit de ce que la tête et son dépendant sont structurellement et linéairement adjacents.

Si l'on accepte ces propositions, le nom verbal en emploi prédicatif en gallois contemporain et en irlandais parlé est bien une entité verbale, à laquelle n'est associée aucune propriété nominale (cf. (30)). Si l'on prend également en compte les emplois nominaux, on doit poser que dans certains cas, la projection vP est coiffée par

une tête n. Dans cette analyse, le suffixe verbo-nominal est un morphème transcategoriel, avec vn = v+racine ou n+v+racine. Par contre, dans aucun de ses emplois, le groupe verbo-nominal n'est une catégorie mixte au sens qui a été défini dans cet article.

## 6.2. Une analyse concurrente

On peut concéder que l'analyse verbale est pleinement adéquate pour le nom verbal en gallois contemporain et peut-être aussi en irlandais. Il reste qu'on ne peut pleinement ignorer les données réunies en (21)-(24) sur lesquelles se fonde l'analyse traditionnelle, le fait par exemple qu'au moins en irlandais littéraire, le complément des VNs dans la construction progressive continue à être marqué pour le cas génitif (cf. (24), (34)).

Une option permettant de représenter cette caractéristique essentiellement nominale des VNs consisterait à poser que, contrairement à ce qui a été dit en 5.4, l'élément catégorisant associé à la racine dans l'emploi prédicatif est un n, déterminant une projection, elle-même construite comme le complément d'un v.

(35)  $[_{VP} DP_s [_v X-n-v [X-n [X DP ]]]$  VNP prédicat

(35) parvient à accommoder de façon élégante le statut mixte des projections verbo-nominales en emploi prédicatif - make-up interne des projections nominales jusqu'à l'insertion de l'élément verbalisateur, distribution externe des syntagmes verbaux.<sup>27</sup> Mais

<sup>27</sup> Une particularité des propositions non-finies de l'irlandais, discutée par Chung & McCloskey (1987), Guilfoyle (1990), Rouveret (1994), Bobaljik & Carnie (1996), Carnie (2011) vient conforter l'hypothèse (35), avancée à propos du gallois. Dans les dialectes du nord (Ulster et Connemara), les structures non-finies à prédicat transitif manifestent un ordre SOV, dans lequel l'argument sujet et l'argument objet précèdent l'un et l'autre le prédicat verbal et sont marqués pour le cas direct (subsumant l'accusatif). Dans les dialectes du sud (Munster), un seul DP lexical peut être réalisé en position préverbale et si le sujet et l'objet sont l'un et l'autre présents, c'est le sujet qui précède le verbe, l'objet étant alors relégué en position postverbale et portant le cas génitif.

- (i) Ba mhaith liom sibh an doras a phéinteáil. [Ulster]  
est bon avec moi vous la porte-Dir a peindre  
« J'aimerais que vous peigniez la porte. »
- (ii) Ba mhaith liom sibh a phéinteáil an dorais. [Munster]  
est bon avec moi vous a peindre la porte-Gén  
« J'aimerais que vous peigniez la porte. »



cette analyse prédit que des adjectifs peuvent coexister avec le VN – il suffit qu’ils soient insérés sous la projection nP. Cette prédiction est malheureusement incorrecte, voir (13b), (14) et note 10.

De plus, dans l’hypothèse où l’élément catégorisateur initial dans les constituants VNPs est toujours la tête n, il faudrait pour accommoder la légitimité des adverbes dans l’emploi argumental poser que l’architecture fonctionnelle des VNPs inclut dans ce cas une projection nP, construite avec une tête v projetant un domaine vP, lui-même construit avec une autre tête n :

(36) [<sub>NP</sub> [<sub>n</sub> X-n-v-n ] [<sub>VP</sub> [<sub>VP</sub> ~~X-n-v~~ ] [<sub>NP</sub> [<sub>n</sub> ~~X-n~~ ] [ ~~X~~ DP ]]]] VNP argument

Cette hypothèse suppose la possibilité pour deux processus de *recatégorisation* d’intervenir dans le même domaine. Il reste à montrer que cette option existe bien dans les langues. L’approche compositionnelle ne nous dit pas si le nombre d’éléments catégorisateurs dans un domaine est limité à deux – l’un au contact de la racine, l’autre plus haut dans la structure - et, si c’est le cas, pourquoi.

Quelle que soit l’option correcte, l’impossibilité des adjectifs dans l’emploi verbal/prédicatif du VN suggère que le (re)catégorisateur v est inséré très bas dans la structure; la légitimité des adverbes dans l’emploi nominal/argumental indique d’autre part que v est présent, dans une position où sa projection est le complément de n. (35) et (30) sont des choix possibles dans le premier cas, (33) et (36) sont des choix possibles dans le second. Reprenant l’idée que le même affixe ou la même tête catégorisante peut être inséré à des niveaux différents de la structure, on peut faire l’hypothèse que le passage de (35) à (30) dans l’évolution

Dans mon analyse de 1994, j’ai proposé que, dans le dialecte de Munster, un seul cas accusatif/direct était disponible en position préverbale dans les propositions nonfinies, que l’argument interne et l’argument externe étaient en compétition pour recevoir ce cas et que la particule *a* (également présente dans le dialecte de l’Ulster) était impliquée dans l’assignation casuelle (même si elle n’est pas elle-même l’élément assigneur de cas, mais se borne à médialiser son assignation; selon Carnie 2011, on a affaire à une particule aspectuelle). Le point important pour la caractérisation de la construction verbo-nominale est que, lorsqu’il occupe la position basse, l’objet est marqué pour le génitif, alors qu’il est marqué pour le cas direct (c’est-à-dire pour l’accusatif) lorsqu’il occupe la position haute. Cette observation confirme la présence d’une tête n au contact de la racine et la présence d’une tête v immédiatement au-dessus de la projection nP.

diachronique (marqué en irlandais par le passage d'un marquage génitif du dépendant à un marquage au cas direct) se ramène à une modification du niveau d'attachement de *v*. D'abord recatégorisateur, *v* est devenu le catégorisateur qui confère à la racine son identité catégorielle initiale.

## 7. Diachronie

Les exemples moyen-gallois cités et discutés par Lewis (1928) et Evans (1970) confirment que le statut du VN s'est trouvé considérablement modifié au cours de l'évolution diachronique. En moyen gallois, la différenciation syntaxique entre emplois prédicatifs et emplois argumentaux n'était pas ce qu'elle est en gallois contemporain. En particulier, le sujet des noms verbaux prédicatifs présentait une syntaxe que Gagnepain (1963) dans son étude sur l'irlandais qualifie d'ergative/génitive :

(i) le sujet d'un VN intransitif suit immédiatement le VN, si c'est une expression nominale, ou le précède, si c'est un pronom, cf. (37a), (37b) ;

(ii) le sujet d'un VN transitif est précédé des prépositions *o* ou *i*: le groupe *o* DP suit le VN; si c'est un pronom, la préposition prend sa forme conjuguée (*ohono*), cf. (37c); le sujet gouverné par *i* peut aussi suivre (très rarement) ou précéder le VN ;

(iii) l'objet d'un VN transitif le suit, sans la médiation d'une préposition, (ou le précède immédiatement, si c'est un pronom), cf. (37c).

Evans (1970: 162-163) cite les exemples suivants tirés de *Pedeir Keinc y Mabinogi* (« les quatre livres du Mabinogi »).

- (37) a. kynn dyuot cwbyl o 'r oet [PKM 20, 3]  
avant arriver fin de le temps  
« avant que n'arrive la fin du temps »
- b. gwedy y dyuot y gynted y neuad [PKM 16, 8]  
après CL-3MSg arriver à entrée le hall  
« après qu'il est arrivé à l'entrée du hall »
- c. am lad o honaf un hun uy mab [PKM 25, 14]  
parce que tuer *o* moi-même mon fils  
« parce que j'ai moi-même tué mon fils »

Les domaines correspondants pouvaient fonctionner comme objets de prédicats sélectionnant une proposition non-finie ou comme une proposition finie dans une séquence de propositions coordonnées :

- (38)... ac anuon o pob un y gilid meirch a milgwn.[PKM 8, 18-19]  
 et envoyer de chacun l'un l'autre chevaux et lévriers  
 « et chacun a envoyé à l'autre des chevaux et des lévriers. »

On trouve également les prépositions *o* et *i* devant le complément de nom dans les constructions nominales, parallèlement au génitif nu de l'état construit. On a ainsi :

- (39) a. mab y brenin  
 fils le roi  
 « le fils du roi »  
 b. mab i 'r brenin  
 fils à le roi  
 « un fils du roi »  
 c. dalen o 'r llyfr  
 feuille de le livre  
 « une feuille du livre »

Ces propriétés confèrent au nom verbal en moyen gallois le statut d'une catégorie hybride, plutôt que celui d'une catégorie mixte: un même objet syntaxique, ni strictement verbal ni strictement nominal, pouvait fonctionner dans les deux emplois.

## 8. Noms verbaux vs. Nominalisations

Le comportement des nominalisations en (40) et (42) se distingue nettement de celui des noms verbaux en (41) et (43) et permet de préciser davantage les propriétés argumentales de ces derniers.

- (40) a. Mae disgrifiad y tyst yn yr adroddiad.  
 est description le témoin dans le rapport  
 « La description du témoin se trouve dans le rapport. »  
 b. Mae disgrifiad o 'r ddamwain yn yr adroddiad  
 est description de l'accident dans le rapport  
 « La description de l'accident se trouve dans le rapport. »

- c. Mae ei ddisgrifiad yn yr adroddiad  
est CL3MSg description dans le rapport  
« Sa description se trouve dans le rapport. »  
au sens de « la description du témoin. »
- (41) a. \*Mae disgrifio 'r tyst yn yr adroddiad. cf. (40a)  
est décrire le témoin dans le rapport  
b. \*Mae disgrifio 'r ddamwain yn yr adroddiad. cf. (40b)  
est décrire l'accident dans le rapport  
au sens de « La description de l'accident se trouve dans le  
rapport. »  
c. \*Mae ei ddisgrifio yn yr adroddiad. cf. (40c)  
est CL3MSg décrire dans le rapport  
au sens de la description de l'accident ou celle du témoin
- (42) a. Roedd disgrifiad y tyst yn para tair awr.  
était description le témoin Prog durer trois heures  
« La description du témoin a duré trois heures. »  
b. Roedd y disgrifiad o 'r ddamwain yn para tair awr  
était la description de l'accident Prog durer trois heures  
« La description de l'accident a duré trois heures. »  
c. Roedd ei ddisgrifiad yn para tair awr.  
était CL3MSg description Prog durer trois heures  
« Sa description a duré trois heures. »  
au sens de « la description du témoin »
- (43) a. \*Roedd disgrifio 'r tyst yn para tair awr. cf. (42a)  
b. \*Roedd disgrifio 'r ddamwain yn para tair awr. cf. (42b)  
c. \*Roedd ei disgrifio yn para tair awr. cf. (42c)

Dans les exemples (40) et (42), impliquant une nominalisation, l'argument sujet est construit comme un dépendant génitif, contrairement à l'argument objet qui est nécessairement introduit par la préposition *o* «de». L'interprétation de l'expression nominale est résultative en (40), événementielle en (42). L'article pronominal admet une lecture possessive en (40), argumentale en (42). La nominalisation (42) exprime un événement et préserve une partie de la structure argumentale de la racine d'origine, ce qui suggère que l'élément nominalisateur est attaché assez haut dans la structure, au-dessus d'une projection vP. La représentation appropriée de (40), où

le nom dérivé apparaît dépourvu de structure argumentale et ne dénote pas un événement, mais un résultat, semble n'inclure que la tête n (cf. (26b)).

Mais alors la question se pose de savoir ce qui distingue le nom verbal *disgrifio* en emploi argumental (cf. (41), (43)) de la nominalisation *disgrifiad*. La réponse à cette question est hors de portée de cette courte étude. Mais il semble que le nom verbal, dans cet emploi, se comporte plutôt comme un item nominal ou comme un item verbal déficient, dépourvu de structure argumentale et sans valeur aspectuelle déterminée. Cette hypothèse explique en particulier pourquoi ni l'argument sujet, ni même l'argument objet ne peuvent être construits comme des compléments du VN. Elle est conforme à la conclusion des sections précédentes touchant le statut verbal du VN en gallois contemporain et confirme la rareté des emplois nominaux qui ne semblent disponibles qu'avec un sous-ensemble extrêmement restreint de racines lexicales.

## 9. Conclusion

Il paraît légitime d'analyser le nom verbal en gallois contemporain comme un mot résultant de l'association d'une racine lexicale non spécifiée et d'une tête catégorisante v. Les emplois argumentaux du nom verbal, relativement rares, dérivent d'une structure dans laquelle une tête n domine la projection vP. Cette approche impose une réinterprétation des données habituellement présentées à l'appui d'une analyse nominale du nom verbal et du statut catégoriel mixte des projections verbo-nominales.

Alain ROUVERET  
 Université Paris-Diderot, UMR 71101

## Références bibliographiques

- ACKEMA, Peter & Ad NEELEMAN, 2004. *Beyond Morphology: Interface Conditions on Word Formation*. Oxford, Oxford University Press.
- ALEXIADOU, Artemis, Gianina IORDĂCHIOAIA & Elena SOARE, 2010. “Number/aspect interactions in the syntax of nominalizations: a Distributed Morphology approach”, *Journal of Linguistics*, 46, 537-574.
- BENVENISTE, Emile, 1935. *Les infinitifs avestiques*. Paris, Adrien Maisonneuve.
- BOBALJIK, Jonathan & Andrew CARNIE, 1996. “A minimalist approach to some problems of word order in Irish”. Dans: BORSLEY, Robert & Ian ROBERTS (éditeurs), *The Syntax of the Celtic Languages*, 223-240. Cambridge, Cambridge University Press.
- BORSLEY, Robert, & Jaklin KORNFILT, 2000. “Mixed extended projections”. Dans: BORSLEY, Robert (éditeur), *The Nature and Function of Syntactic Categories*, 101-131. San Diego, CA., Academic Press.
- BORSLEY, Robert, 1997. “On a nominal analysis of Welsh verb-nouns”. Dans: AHLQVIST, Anders & Vera ČAPKOVÁ (éditeurs), *Dán do Oide: Essays in Memory of Conn R. Ó Cléirigh*, 39-47. Dublin, Institiúid Teangeolaíochta Éirinn, Baile Átha Cliath.
- BORSLEY, Robert, 1993. “On so-called ‘verb nouns’ in Welsh”, *Journal of Celtic Linguistics*, 2, 35-64.
- CARNIE, Andrew, 2011. “Mixed categories in Irish”, *Lingua*, 121, 1207-1224.
- CHOMSKY, Noam, 1995. “Categories and Transformations”. Dans: CHOMSKY, Noam. *The Minimalist Program*, 219-394. Cambridge, MA, MIT Press.
- CHUNG, Sandra & James MCCLOSKEY, 1987. “Government, barriers and small clauses in Modern Irish”, *Linguistic Inquiry*, 18, 173-237.
- EVANS, D. Simon, 1970. *A Grammar of Middle Welsh*. Dublin, The Dublin Institute for Advanced Studies.
- FIFE, James, 1990. *Semantics of the Welsh Verb. A Cognitive Approach*. Cardiff, University of Wales Press.
- GAGNEPAIN, Jean, 1963. *La syntaxe du nom verbal dans les langues celtiques. I. Irlandais*. Paris, Klincksieck.
- GRIMSHAW, Jane, 1990. *Argument Structure*. Cambridge, MA, MIT Press.
- GUILFOYLE, Eithne, 1990. *Functional Categories and Phrase Structure Parameters*. Thèse de doctorat, Université McGill, Montréal.

- HAUDRY, Jean, 1977. *L'emploi des cas en védique : introduction à l'étude des cas en indo-européen*. Paris, L'Hermès.
- JACKENDOFF, Ray, 1977. *X-bar Syntax. A Study of Phrase Structure*. Cambridge, Mass., MIT Press.
- LEWIS, Henry, 1928. "Y berfenw", *The Bulletin of the Board of Celtic Studies*, 4, 179-189.
- MALOUF, Robert, 2000. "Verbal gerunds as mixed categories in head-driven phrase structure grammar". Dans: BORSLEY, Robert (éditeur), *The Nature and Function of Syntactic Categories*, 133-66. San Diego, CA., Academic Press.
- MARANTZ, Alec, 2002. *Words*. handout, MIT.
- MARANTZ, Alec, 1999, handout de quatre conférences données à Paris dans le cadre de l'UMR 7023 *Structures formelles du langage*, Université Paris-8.
- MARANTZ, Alec, 1997. "No escape from syntax: Don't try morphological analysis in the privacy of your own lexicon". Dans: DIMITRIADIS, Alexis, Laura SIEGEL, Clarissa SUREK-CLARK & Alexander WILLIAMS (éditeurs), *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics*, 4.2, 201-225. Philadelphia, PA.
- MILNER, Jean-Claude, 1989. *Introduction à une science du langage*. Paris, Le Seuil.
- PANAGIOTIDIS, Phoebos, 2015. *Categorial Features. A Generative Theory of Word Class Categories*. Cambridge, Cambridge University Press.
- PIRES, Acrisio, 2006. *The Minimalist Syntax of Defective Domains. Gerunds and Infinitives*. Amsterdam, John Benjamins.
- RICHARDS, Melville, 1950-51. "Syntactical Notes II. The Subject of the Verb Noun in Welsh". *Etudes Celtiques*, 5, 51-81 et 293-313.
- RICHARDS, Melville, 1938. *Cystrawen y Frawddeg Gymraeg*. Caerdydd, Gwasg Prifysgol Cymru.
- ROBERT, Stéphane, 2003. « Polygrammaticalisation, grammaire fractale et propriétés d'échelle ». Dans : ROBERT, Stéphane (éditeur), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation : Polysémie, transcatégorialité et échelles syntaxiques*, 85-120. Peeters.
- ROUVERET, Alain, 1994. *Syntaxe du gallois : principes généraux et typologie*. Paris, CNRS Editions.
- ROUVERET, Alain, 1987. *Grammaire des dépendances lexicales : identité et identification dans la théorie syntaxique*. Thèse d'Etat, Université Paris 7.
- WILLIS, Penny, 1988. "Is the Welsh verbal noun a verb or a noun?", *Word*, 39, 201-224.

## Chapitre IX

# Transcatégorialité en vietnamien : le cas du paradigme en ‘N’ (*nào* et *này*)

### Abstract

The aim of this study is to illustrate the phenomenon of *transcategoriality* in modern Vietnamese through the example of the *nào-này* paradigm. Adopting a dynamic model of description, we argue that those two transcategorial morphemes can both display various grammatical (*grammemes*) and pragmatic (*pragmatèmes*) uses, in spite of lacking lexical (*lexemes*) one. Thus, *nào*, which is traditionally analyzed as an indefinite-interrogative proform, and *này*, its definite-deictic counterpart, both behave in their grammatical uses as determiners and enumerative markers. Unlike the latter, the former also develops a metalinguistic negation use. While functioning as pragmatemes, *nào* and *này* are arguably treated as interlocutive/intersubjective particles and can therefore appear sentence-initially or sentence-finally.

### 1. Rappel de la notion de transcatégorialité et modèle de description dynamique

Avant d'étudier le couple *nào* et *này*, nous souhaitons rappeler brièvement la notion de transcatégorialité, puis le modèle de description dynamique, et enfin les différences entre les grammèmes et les pragmatèmes.



### 1.1. Bref rappel de la notion de transcategorialité

La *transcategorialité* (*trans-* exprime l'idée de changement, de traversée, de passage au-delà) semble être une caractéristique universelle. Selon Robert (1999, 2003), il peut y avoir trois types de fonctionnements transcategoriels, correspondant respectivement aux langues flexionnelles, aux langues isolantes, et aux langues agglutinantes, qui peuvent être reliés à différentes stratégies de distribution de l'information dans les systèmes linguistiques. Dans certaines langues africaines de type isolant, plusieurs morphèmes fonctionnent en synchronie dans différentes catégories syntaxiques. Ces morphèmes transcategoriels, apparaissant à différentes échelles syntaxiques, peuvent fonctionner comme des prépositions, des déterminants de nom, des marqueurs prédicatifs, des introducteurs de propositions, des relativiseurs ou des particules dicto-modales. C'est le cas des marqueurs *ginnaaw* en wolof (Robert, 2003), *sô* en sängö (Diki-Kidiri, 2003), *nu* en ikwere (Osu, 2003), *ne* en gbaya (Roulon-Doko, 2003), *nə* en gula (Nougayrol, 2003), ou *đ* dans les langues sudarabiques modernes (Simeone-Senelle, 2003).

À la suite des travaux de Robert, nous avons tenté d'étendre cette notion à l'étude de certaines langues isolantes du Sud-Est de l'Asie, plus précisément à celle du vietnamien dans Do-Hurinville (2010, 2013, 2015), Dao (2015), et Do-Hurinville et Dao (2016, 2018). Dans cette langue, de très nombreux lexèmes (*cho*, *đi*, *ràng*, *thì*, *là*, *mà*...) peuvent fonctionner comme grammèmes (préposition, conjonction verbale, marqueur aspectuel, marqueur injonctif, complémenteur, relativiseur) ou pragmatèmes (topicalisateur, focalisateur, particule finale). En thaï, *hâj*, *thí*, *wâ* sont des conjonctions de subordination introduisant la proposition subordonnée complétive. Selon les contextes, *thí* peut fonctionner comme un relativiseur ou une préposition locative.

### 1.2. Modèle de description dynamique

Le vietnamien est une langue hautement transcategorielle dans la mesure où bon nombre d'éléments peuvent fonctionner en synchronie en tant que lexèmes, grammèmes et pragmatèmes. Le tableau ci-dessous récapitule trois principaux chemins permettant de

rendre compte du fonctionnement des unités transcategorielles en vietnamien (Do-Hurinville & Dao, 2016 : 172-174).

1 <sup>e</sup> chemin	<b>Unité lexicale</b> (lexème) <i>Nó có nhiều của</i> (nom) : « Il a beaucoup de biens »	<b>Unité grammaticale</b> (grammème) <i>Lâu đài của mẹ tôi</i> (marqueur de possession) : « Le château de ma mère »	
2 <sup>e</sup> chemin	<b>Unité lexicale</b> (lexème) <i>Paul cho Marie cuốn sách này</i> (verbe) : « Paul a donné ce livre à Marie »	<b>Unité grammaticale</b> (grammème) <i>Paul mua cuốn sách này cho Marie</i> (marqueur bénéfactif) : « Paul a donné ce livre à Marie »	<b>Unité pragmatique</b> (pragmatème) <i>Để tôi làm cho !</i> (particule pragmatique) : « Laisse-moi faire ! »
3 <sup>e</sup> chemin		<b>Unité grammaticale</b> (grammème) <i>Cuốn sách mà tôi đang đọc rất hay</i> (pronom relatif) : « Le livre que je suis en train de lire est très intéressant »	<b>Unité pragmatique</b> (pragmatème) <i>Tôi nói thật mà !</i> (particule pragmatique) : « Je te dis la vérité, quoi ! »

Tableau 1 : Les trois chemins de la transcategorialité

Le modèle dynamique dont nous tentons d'avancer une première ébauche peut être représenté par le schéma ci-dessous. L'unité transcategorielle est fondamentalement caractérisée par un noyau sémantique originel, central, à partir duquel se développent ses différents emplois comme lexèmes, grammèmes et pragmatèmes. Son champ fonctionnel s'organise donc sur un mode triadique : L (Lexique), G (Grammaire)<sup>1</sup>, P (Pragmatique). La dynamicité du

<sup>1</sup> Au sens de sémantique purement grammaticale et non discursive.

fonctionnement linguistique des items transcatégoriels réside dans le fait qu'entre les trois pôles L, G et P s'instaurent des relations complexes. La transcatégorialité implique théoriquement des processus bi-univoques, même si tous les marqueurs transcatégoriels ne sont pas dotés d'une flexibilité catégorielle et fonctionnelle maximale (présence simultanée sur les trois pôles du triangle). Notons que ce modèle ne dit rien sur la possibilité qu'une même unité subisse des processus de changements linguistiques puis regagne sa catégorie de départ.

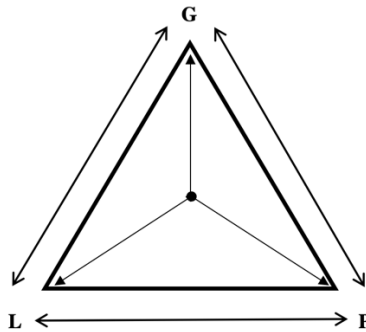


Figure 1 : Modèle triadique de la transcatégorialité

Il convient, pour être plus précis, de souligner que chacun des trois pôles L, G, P peut avoir une structure interne. En effet, et pour ne se cantonner que dans le cas du vietnamien, une unité transcatégorielle, lorsqu'elle se situe au pôle L, peut développer plusieurs types d'emplois comme lexèmes (lexème<sub>1</sub>, lexème<sub>2</sub>, etc.). Ainsi, un mot comme *thành công*, qui renvoie à la notion générale de « réussite », peut en fonction du contexte s'employer comme un nom, un verbe ou un modifieur adnominal ou adverbial. De même, de nombreux grammèmes du vietnamien fonctionnent, tantôt comme des prépositions, tantôt comme des conjonctions, tantôt comme des marqueurs TAM. Le mot *tout* du français, mis à part son emploi comme lexème nominal, est analysable comme déterminant, pronom, adverbe. Rien n'empêche non plus de penser que les pragmatèmes présentent un comportement analogue. Le marqueur *cái*, outre son usage comme classificateur, peut être traité aussi bien

comme un focalisateur à valeur dépréciative que comme une particule discursive finale. Ces observations laissent supposer que les trois pôles L, G, P du triangle ci-dessus sont susceptibles, à leur tour, d'être représentés comme des micro-systèmes, ce que nous montre la figure suivante :

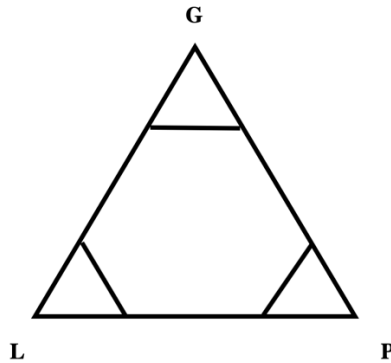


Figure 2 : Les micro-systèmes L, G, P

### 1.3. Les différences entre les grammèmes et les pragmatèmes

L'utilisation du terme « pragmatème » (ou unité pragmatique) semble remonter à Sarfati (1997 : 27), qui le définit comme « unité minimale de sens et d'interaction ». Le pragmatème s'oppose aussi bien au lexème (unité lexicale) qu'au grammème (unité grammaticale) en ce que son rôle se situe, non pas sur le plan référentiel, mais sur le plan communicatif (cf. Dostie, 2004 : 27). Tandis que les lexèmes et les grammèmes participent au contenu propositionnel de l'énoncé, et assument tous les deux des rôles intraphrastiques, les pragmatèmes, quant à eux, participent très rarement au contenu de l'énoncé : leur portée est extraphrastique.

Ils jouent des rôles sur le plan macro-textuel et remplissent des fonctions pragma-sémantiques qui consistent notamment à lier des actes illocutoires, à réaliser des actes illocutoires, à manifester son écoute (Dostie, 2004 : 30)

Pour sa part, Heine (2013 : 1211) souligne que la principale fonction des pragmatèmes est de relier un énoncé à la situation discursive, surtout à l'interaction entre le locuteur et l'allocutaire. Le locuteur fait appel au pragmatème pour manifester ses attitudes envers l'allocutaire. Frank-Job (2006 : 400) fait remarquer que

l'effacement du pragmatème ne modifie pas le contenu de l'énoncé, à la différence de celui du grammème.

Voici les principaux traits définitoires des pragmatèmes :

- Les pragmatèmes jouent des rôles sur le plan macro-textuel et remplissent des fonctions pragma-sémantiques qui consistent notamment à lier des actes illocutoires, à réaliser des actes illocutoires, à manifester son écoute. Autrement dit, leur rôle se situe, non pas sur le plan référentiel, mais sur le plan communicatif (ou conversationnel).
- Ils ne participent pas au contenu propositionnel des énoncés et, par conséquent, leur présence et leur absence ne modifie pas la valeur de vérité des énoncés auxquels ils sont joints. Sur le plan syntaxique, ils sont optionnels ; c'est pourquoi leur absence n'entraîne pas l'agrammaticalité des énoncés.
- Ils n'entrent pas dans une structure argumentale et peuvent être placés en position initiale (Like, why didn't you write to me ? Tiens, je viens d'acheter une maison à Paris !) ou finale (I didn't say anything, like. Je n'ai pas dit ça, quoi.).
- Ils ne fusionnent pas avec les autres constituants des énoncés (leur portée étant extraphrastique, sur l'ensemble des énoncés). Par conséquent, ils ne suivent pas la même courbe prosodique que le reste de l'énoncé.
- Ils représentent des traces de l'intervention du locuteur et véhiculent par excellence le regard du locuteur. Leur effacement (like, tiens, quoi) est possible sans affecter le contenu de l'énoncé.
- Ils manifestent les différentes attitudes du locuteur à l'égard de l'allocutaire (étonnement, surprise, colère, reproche, irritation...).
- Les pragmatèmes peuvent être comparés aux adverbes exophrastiques, les grammèmes aux adverbes endophrastiques.

## 2. Étude du paradigme *nào* et *này*

Cet article focalise sur le paradigme *nào-này*, qui présente un fonctionnement assez similaire du point de vue de la

transcatégorialité. En effet, *nào*, une proforme indéfinie-interrogative, a des emplois de grammème, tout comme sa contrepartie définie-déictique *này*. De surcroît, ce couple peut s'employer comme des particules discursives, ou des pragmatèmes. On peut dire que *nào-này* passe de la sphère phrastique, relevant de la grammaire de la phrase, à celle des *thétiques* appartenant à la grammaire du discours, et que cette paire a subi ce que Heine (2013) appelle une *cooptation*. Puisque ce couple est identifié comme grammèmes et pragmatèmes, on peut dire qu'il suit le 3<sup>e</sup> chemin selon le tableau ci-haut.

## 2.1. Le couple *nào* et *này* en tant que grammèmes

À l'examen de l'ensemble de leurs emplois respectifs on peut distinguer les trois emplois suivants où la paire *nào-này* se comporte comme grammèmes : (i) *nào* et *này* comme déterminants ; (ii) *nào* comme marqueur de négation argumentatif ; (iii) *nào* et *này* comme marqueurs énumératifs. Si ces marqueurs se comportent comme grammèmes c'est parce qu'ils servent à déterminer les lexèmes, pour participer au contenu propositionnel des énoncés. En d'autres termes, en qualité de grammèmes, *nào* et *này* ne peuvent être supprimé au risque de modifier le sens du contenu propositionnel.

### 2.1.1. *Nào* comme déterminant interrogatif et indéfini, et *này* comme déterminant démonstratif

Tandis que *này* ne se comporte que comme déterminant démonstratif, *nào* en tant que déterminant peut fonctionner aussi bien comme déterminant interrogatif que comme déterminant indéfini, ce qui illustre bien son fonctionnement transcategoriel. Examinons d'abord son emploi interrogatif (a) et ensuite son emploi indéfini (b).

#### a. *Nào* comme déterminant interrogatif

Dans Do-Hurinville (2009 : 48), nous soulignons qu'en vietnamien, la position des circonstants par rapport au procès peut orienter celui-ci vers le futur ou vers le passé dans une interrogation. Autrement dit, la syntaxe, plus précisément la « syntaxe immédiate » dans cette langue peut correspondre aux fonctions attribuées aux affixes des langues flexionnelles, comme l'a fait

remarquer Lazard (1984 : 31) : « les fonctions, qui dans d'autres langues sont remplies par des affixes, sont ici assumées par la syntaxe immédiate ».

En tant que déterminant interrogatif, *nào*, glossé par « quel », est toujours postposé au syntagme nominal auquel il se rapporte.

- (1) *Khi nào anh đi Mỹ ?*  
 moment nao 2SG-M partir États-Unis  
 « Quand partiras-tu pour les États-Unis ? »
- (2) *Anh đến Mỹ năm nào ?*  
 2SG-M arriver États-Unis année nao  
 « En quelle année êtes-vous arrivé aux États-Unis ? »

En général, lorsque le circonstant est en position préverbale (ou initiale), le procès est situé dans le futur, et inversement, lorsque le circonstant est en position postverbale (ou finale), le procès est localisé dans le passé. Dans (1), *khi nào* (quand) oriente *đi Mỹ* (partir pour les États-Unis) vers le futur. En revanche, dans (2), *năm nào* (en quelle année) localise *đến Mỹ* (arriver aux États-Unis) dans le passé.

- (3) *Anh đi Mỹ vào hôm nào ?*  
 2SG-M partir États-Unis PREP jour nao  
 « Quel jour partiras-tu pour les États-Unis ? »
- (4) *Anh sẽ đi Mỹ hôm nào ?*  
 2SG-M FUT partir États-Unis jour nao  
 « Quel jour partiras-tu pour les États-Unis ? »

Un circonstant en position postverbale peut situer le procès dans le futur à condition que ce circonstant soit précédé de *vào*<sup>2</sup>. En effet, dans (3), *hôm nào* (quel jour), précédé de *vào*, permet d'orienter le procès *đi Mỹ* (partir pour les États-Unis) vers le futur. Cependant, le recours au marqueur TAM *sẽ* permet de se passer de *vào* pour situer le procès dans le futur comme dans (4).

- (5) *Anh cho tôi biết là*  
 2SG-M DAT 1SG savoir COMPLE

<sup>2</sup> *Vào* est un verbe signifiant « entrer », mais il peut fonctionner comme une préposition pour relier *hôm nào* (quel jour) à *đi Mỹ* (partir pour les États-Unis), ce qui illustre bien son fonctionnement transcatégoriel (verbe – préposition).

*anh định đi Mỹ hôm nào ?*  
 2SG-M envisager partir États-Unis jour nao  
 « Quel jour partiras-tu pour les États-Unis ? »

À la différence de (1) à (4) qui sont des phrases simples, (5) est une phrase complexe dans laquelle *nào* se comportant également comme déterminant interrogatif sert à poser une question sur le temps. Notons que ce déterminant est placé dans l'apodose ou dans la seconde proposition de cette phrase complexe.

En résumé, les exemples (1) à (5) illustrent l'emploi interrogatif de *nào* pour exprimer le temps. Dans les réponses aux questions (1) à (5), on ne peut pas faire appel à *này*, à la différence des exemples (6) et (7) ci-dessous, où on observe le fonctionnement de la paire *nào-này* dans les questions-réponses.

- (6) Q : *Anh đã hoàn thành hồ sơ nào rồi ?*  
 2SG-M ASP achever dossier nao CRS  
 « Quel(s) dossier(s) as-tu terminé(s) ? »
- R : *Tôi đã hoàn thành hồ sơ này rồi.*  
 1SG ASP achever dossier nay CRS  
 « J'ai terminé ce dossier »
- (7) Q : *Trong mấy cái áo tôi vừa mua thì anh thích cái nào ?*  
 dans quelques CL chemise 1SG venir de  
 acheter CONJ 2SG-M aimer CL nao  
 « Parmi les chemises que je viens d'acheter, laquelle préfères-tu ? »
- R : *Tôi thích cái này.*  
 1SG aimer CL nay  
 « Je préfères celle-ci »

Dans les deux paires de questions-réponses ci-dessus, on voit que *nào* (quel) est un déterminant interrogatif alors que *này* (ce) est un déterminant démonstratif. Si *nào* renvoie à un parcours de valeurs (cf. Le Goffic 1993) du fait que l'identité des référents nominaux *hồ sơ* (dossier) en (6) ou *áo* (chemise) en (7), fait l'objet d'une interrogation, *này* leur fournit une valeur précise en reliant celle-ci à la situation d'énonciation.

Précisons que la question (7) est une phrase complexe composée de deux propositions reliées par la conjonction *thì* comme suit :



« proposition 1 (protase) + *thì* + proposition 2 (apodose) », et que *nào*, situé dans l'apodose, fonctionne comme déterminant interrogatif. Par ailleurs, lorsque le nom *áo* (chemise) est présent dans la protase de la question introduite par la préposition *trong* (dans), ce nom peut être absent aussi bien dans l'apodose de la question introduite par la conjonction *thì*, que dans la réponse. Dans ce cas, le classificateur *cái*, pronominalisé, est directement antéposé à *nào* dans la question, et à *này* dans la réponse.

b. *Nào* comme déterminant indéfini

Il convient de souligner que l'emploi interrogatif et l'emploi indéfini de *nào* sont étroitement liés l'un à l'autre, et que ce sont les éléments contextuels ou cotextuels qui permettent de décider si l'on a affaire à l'un ou à l'autre emploi. Observons maintenant son comportement de déterminant indéfini dans les phrases complexes.

- (8) *Năm nay Tết rơi vào ngày nào ?*  
 année actuel Têt tomber PREP jour nao  
 « Cette année quel jour tombe la fête du Têt ? »
- (9) *Mới Tết ngày nào*  
 ASP Têt jour nao  
*mà lại sắp hết năm rồi.*  
 CONJ à nouveau bientôt finir année CRS  
 « La fête du Têt vient juste d'arriver qu'on voit déjà la fin de l'année »
- (10) *Anh muốn đi Mỹ (vào) ngày nào ?*  
 2SG-M vouloir aller États-UnisPREP jour nao  
 « Quel jour veux-tu partir pour les États-Unis ? »
- (11) *Anh muốn đi Mỹ ngày nào*  
 2SG-M vouloir aller États-Unis jour nao  
*thì cho tôi biết sớm nhé.*  
 TOP DAT 1SG savoir tôt PF  
 « Quel que soit le jour où tu veux partir pour les États-Unis, alors fais le moi savoir rapidement »
- (12) *Tối qua, người nào gọi điện cho anh ?*  
 soir passé personne nao téléphoner DAT 2SG-M  
 « Hier soir, qui t'a téléphoné ? »
- (13) *Tối qua, có một người nào đó*  
 soir passé avoir un personne nao DEICT

*gọi điện cho anh.*

téléphoner DAT 2SG-M

« Hier soir, il y a quelqu'un (une certaine personne) qui t'a téléphoné »

Les six exemples ci-dessus se regroupent comme suit : (8), (10) et (12), qui sont des phrases simples, et (9), (11) et (13), qui sont des phrases complexes. Dans les phrases simples, *nào* est clairement identifié comme déterminant interrogatif pour poser des questions sur le futur (8) et (10), ou sur le passé (12). En revanche, on constate que les phrases complexes ne sont pas des interrogations, mais des déclarations, et que *nào*, placé dans la première proposition (protase), se comporte comme déterminant indéfini, à la différence de son fonctionnement dans les phrases simples. Cela s'explique par le fait que les informations données par la seconde proposition (apodose), qui sont des éléments co(n)textuels, empêchent l'interprétation de *nào* comme déterminant interrogatif. De ce fait, l'arrivée de la fête du Têt en (9), la date du départ pour les États-Unis en (11), ou l'identité de l'auteur de l'appel téléphonique restent indéterminés. De surcroît, dans (13), la présence de deux éléments cotextuels, le déterminant numéral indéfini *một* (un) et le déictique distal *đó*, oriente sans ambages l'interprétation de *nào* vers son fonctionnement indéfini.

(14) *Ngày nào cũng như ngày nào.*

jour NAO aussi comme jour NAO

Lit. Quel jour est aussi quel jour

« Tous les jours se ressemblent ! »

« Les jours se suivent et se ressemblent ! »

(15a) *Khi nào cũng được.*

moment NAO aussi ê. possible

Lit. Quel moment est aussi possible

« N'importe quel moment est aussi possible »

« Tous les moments sont possibles »

(15b) *Khi nào Ø được ?*

moment NAO ê. possible

« Quand est-ce possible ? »

(16a) *Anh ấy chẳng thích cái nào.*

3SG-M NEG préférer CL NAO

« Il n'en préfère aucun »

- (16b) *Anh ấy* Ø *thích cái nào ?*  
 3SG-M préférer CL NAO  
 Lit. Il aime lequel ?  
 « Lequel préfère-t-il ? »

Les exemples (14), (15a) et (16a) sont certes des phrases simples, mais ce sont des déclarations, et non des interrogations. Le marqueur *cũng* (aussi) en (14), (15a) et le marqueur de négation *chẳng* en (16a) semblent neutraliser la valeur interrogative de *nào* et, de ce fait, favoriser l'interprétation de sa valeur indéfinie. L'exemple (14) est posé sous forme d'une équation mettant en rapport le même syntagme *ngày nào* (quel jour), dont la répétition conduit à neutraliser la valeur interrogative de *nào*. Cet exemple est une déclaration à portée générale, à la différence de (15a) et de (16a) qui sont des déclarations portant sur le futur et le présent de l'énonciation. L'effacement de *cũng* (aussi) et de *chẳng* (négation) transforme (15b) et (16b) en interrogations.

L'examen des exemples (1) à (16) permet de formuler les remarques suivantes : *nào* ne se comporte comme déterminant interrogatif que dans les phrases simples, ou dans les phrases complexes à condition que ce marqueur en soit placé dans l'apodose (ex. 5 et 7). L'emploi de *cũng* (aussi) ou de *chẳng* (négation) dans les phrases simples permet l'interprétation de *nào* comme déterminant indéfini.

### 2.1.2. *Nào* comme marqueur de négation métalinguistique

- (17) Q : *Anh biết chuyện đó*  
 2SG-M savoir histoire DEICT  
*mà sao anh cứ làm ?*  
 mais pourquoi 2SG-M tout de même faire  
 « Tu étais au courant (de cette histoire), mais pourquoi l'as-tu fait ? »
- R : *Tôi nào có biết chuyện gì xảy ra !*  
 1SG NAO ASRT savoir histoire quoisé passer  
 « Je ne suis nullement au courant de ce qui s'est passé ! »
- (18) *Tôi không hề biết chuyện gì xảy ra !*  
 1SG NEG savoir histoire quoi se passer  
 « Je ne suis nullement au courant de ce qui s'est passé »

Comme grammème, *nào* peut s'utiliser comme marqueur de négation argumentatif dont le locuteur se sert pour réfuter l'accusation portée en (17). L'emploi de *nào* dans la réponse du locuteur en (18) constitue un argument fort lui permettant de se dédouaner de toute sa responsabilité. Dans cet emploi de négation, *nào* peut commuter avec des marqueurs de négation comme *không hề* ou *chẳng hề*.

### 2.1.3. *Nào et nậy comme marqueurs énumératifs*

La paire *nào* et *nậy* peut fonctionner comme des marqueurs énumératifs accompagnant des syntagmes nominaux (a), ou des syntagmes verbaux (b).

#### a. *Nào et nậy avec les SN*

- (19a) *Nào sách, nào vở, nào quần nào áo.*  
 NAO livre NAO cahier NAO pantalon NAO chemise  
*thật là bừa bộn !*  
 vraiment COP ê. en désordre  
 « Livres, cahiers, pantalons, chemises, quel désordre ! »
- (19b) *??Sách nào, vở nào, quần nào, áo nào.*  
 livre NAO cahier NAO pantalon NAO chemise NAO
- (20a) *Nậy sách, nậy vở, nậy quần nậy áo.*  
 NAY livre NAY cahier NAY pantalon NAY chemise  
*thật là bừa bộn !*  
 vraiment COP ê. en désordre  
 « Livres, cahiers, pantalons, chemises, quel désordre ! »
- (20b) *Sách nậy, vở nậy, quần nậy, áo nậy.*  
 livre NAY cahier NAY pantalon NAY chemise NAY

Lorsque les marqueurs *nào-nậy* sont antéposés aux syntagmes nominaux comme dans (19a) et (20a), ils se comportent comme marqueurs énumératifs. Si *nào* est perçu comme marqueur d'incitation, *nậy* est pris comme marqueur d'insistance. Leur postposition semble poser plus de problème d'interprétation à *nào* qu'à *nậy*. En effet, dans (19b), *nào* serait compris comme déterminant interrogatif, alors que dans (20b), *nậy* peut être interprété de deux façons selon la chute de l'accent tonique. Si celui-ci tombe sur *nậy*, ce marqueur est pris comme déterminant défini ; si l'accent tombe sur les noms, la répétition de *nậy* peut engendrer un effet d'énumération.

b. *Nào et này* avec les SV

- (21) *Tôi bận bao nhiêu là việc :*  
 1SG ê. occupé combien COP travail  
 « Comme je suis tellement occupé :  
**nào quét nhà, nào thổi cơm, nào**  
 NAO balayer maison NAO cuire riz NAO  
**tắm, này giặt...**  
 se laver NAO laver  
 faire le ménage, cuire du riz, me laver, laver mes affaires... »
- (22) **này quét nhà, này thổi cơm, này**  
 NAY balayer maison NAY cuire riz NAY  
**tắm, này giặt...**  
 se laver NAY laver  
 faire le ménage, cuire du riz, me laver, laver mes affaires... »
- (23) *Có ấy có nhiều ưu điểm :*  
 3SG-F avoir beaucoup qualité  
**đẹp này, thông minh này, hát hay**  
 ê. beau NAY ê. intelligent NAY chanter bien  
**này.**  
 NAY  
 « Elle a beaucoup de qualités : être belle, intelligente, chante bien... »
- (24) *??đẹp nào, thông minh nào, hát hay nào.*  
 ê. beau NAO ê. intelligent NAO chanter bien NAO  
 « être belle, intelligente, chante bien... »

Dans (21) à (24), on est en présence de deux types de syntagmes verbaux, dynamiques en (21) et (22), et non dynamique en (23) et (24). Lorsque *nào* et *này* sont antéposés aux syntagmes verbaux, ils fonctionnent comme marqueurs énumératifs comme dans (21) et (22). Cependant, *này*, postposé à une suite de trois verbes de qualité en (23) est également perçu comme marqueur énumératif pour souligner les trois qualités du sujet. En revanche, dans (24), la postposition de *nào* pourrait créer un effet d'incitation plutôt qu'un effet d'énumération.

## 2.2. Le couple *nào* et *này* en tant que pragmatèmes

Outre les fonctions de grammème de *nào* et *này* examinées en §2.1, on s'intéresse ici à leurs fonctions de pragmatème, et on s'aperçoit que ces marqueurs peuvent apparaître aussi bien en début

qu'en fin d'énoncé. Dans ces positions ce couple fonctionne comme marqueur d'incitation (*nào*) ou marqueur d'insistance (*này*), considérés comme pragmatèmes en raison de leur intervention non pas sur le plan référentiel, mais sur le plan communicatif.

### 2.2.1. *Nào et Này en fin d'énoncé*

#### a. *Nào en fin d'énoncé*

- (25) *Nhanh lên !*  
ê. rapide monter  
« Dépêchez-vous ! »
- (26) *Nhanh lên đi !*  
ê. rapide monter IMP  
« Dépêchez-vous ! »
- (27) *Nhanh lên nào !*  
ê. rapide monter NAO  
« Dépêchez-vous ! »
- (28) *Nhanh lên đi nào !*  
ê. rapide monter IMP NAO  
« Dépêchez-vous ! »

Les quatre exemples ci-dessus sont tous des énoncés impératifs : (25) contient un simple syntagme verbal, alors que (26) est pourvu du marqueur impératif *đi*, pouvant commuter avec *nào* en (27) pour produire un effet d'incitation. Ces deux marqueurs peuvent très bien se combiner pour souligner davantage l'effet incitatif comme dans (28) avec l'ordre obligatoire suivant : *đi-nào*. C'est dans cette postposition au marqueur impératif *đi* qu'on peut interpréter *nào* comme marqueur d'incitation (pragmatème), dont le locuteur se sert pour agir sur l'allocutaire. Autrement dit, le rôle de ce marqueur n'est pas situé sur le plan référentiel (son effacement ne modifie en rien le contenu propositionnel), mais sur le plan communicatif entre les deux partenaires.

#### b. *Này en fin d'énoncé*

- (29) *Tôi nói cho anh biết cái này !*  
1SG dire DAT 2SG-M savoir CL NAY  
« Je te le dis pour que tu sois au courant de ceci ! »
- (30) *Tôi nói cho anh biết cái này<sub>1</sub> này<sub>2</sub> !*  
1SG dire DAT 2SG-M savoir CL NAY NAY  
« Je te le dis pour que tu sois au courant de ceci ! »

- (31) *Tôi nói cho anh biết này!*  
 1SG dire DAT 2SG-M savoir NAY  
 « Je te le dis pour que tu sois au courant ! »
- (32) *??Tôi nói cho anh biết này<sub>1</sub> này<sub>2</sub>!*  
 1SG dire DAT 2SG-M savoir NAY NAY  
 « Je te le dis pour que tu sois au courant de ceci ! »

Dans (29) à (32), les occurrences de *này* placées en fin d'énoncé ne jouent pas les mêmes rôles. Dans (29), *này*, précédé du classificateur *cái*, est perçu comme déterminant démonstratif, donc grammème. Dans (30), si *này<sub>1</sub>* a un fonctionnement démonstratif, son emploi étant indispensable sur le plan référentiel, *này<sub>2</sub>* est interprété comme marqueur d'insistance, donc pragmatème, dont l'effacement n'altère pas le sens du contenu propositionnel de l'exemple. Dans (31), l'absence du classificateur *cái* fait que *này* se comporte non pas comme déterminant démonstratif, mais comme marqueur d'insistance, dont la suppression est tout à fait possible. En revanche, dans (32), si *này<sub>1</sub>* est déjà compris comme marqueur d'insistance, la présence de *này<sub>2</sub>* devient donc superflue.

### 2.2.2. *Nào* et *Này* en début d'énoncé

#### a. *Nào* en début d'énoncé

- (33) *Nào, nhanh lên!*  
 NAO ê. rapide monter  
 « Allez, dépêchez-vous ! »
- (34) *Nào, nhanh lên đi!*  
 NAO ê. rapide monter IMP  
 « Allez, dépêchez-vous ! »
- (35) *Nào<sub>2</sub>, nhanh lên nào<sub>1</sub>!*  
 NAO ê. rapide monter NAO  
 « Allez, dépêchez-vous ! »
- (36) *Nào<sub>2</sub>, nhanh lên đi nào<sub>1</sub>!*  
 NAO ê. rapide monter IMP NAO  
 « Allez, dépêchez-vous ! »

Dans (33) à (36), le détachement de *nào* en tête d'énoncé, suivi d'une virgule à l'écrit ou une pause à l'oral montre que ce marqueur est bien séparé des autres constituants de l'énoncé, que sa portée est clairement extraphrastique, et qu'il ne suit pas la même courbe mélodique que celle du reste de l'énoncé. Dans (35) et (36), les

différences entre les deux *nào*, qui se comportent certes comme pragmatèmes, mais pas au même degré d'aboutissement, en raison de leur position syntaxique. Le détachement de *nào*<sub>2</sub> fait que celui-ci est formellement identifié comme un véritable pragmatème, tandis que *nào*<sub>1</sub>, dont la portée est intraphrastique, est seulement interprété comme pragmatème. Du point de vue communicatif on constate une gradation incitative entre les quatre exemples ci-dessus.

*b. Nào en fin d'énoncé*

- (37) *Này, tôi nói cho anh biết cái này !*  
 NAY 1SG dire DAT 2SG-M savoir CL NAY  
 « Tiens, je te dis pour que tu sois au courant ! »
- (38) *Này, tôi nói cho anh biết này !*  
 NAY 1SG dire DAT 2SG-M savoir NAY  
 « Tiens, je te dis pour que tu sois au courant ! »
- (39) *Này<sub>3</sub>, tôi nói cho anh biết cái này<sub>1</sub> này<sub>2</sub> !*  
 NAY 1SG dire DAT 2SG-M savoir CL NAY  
 NAY  
 « Tiens, je te dis pour que tu sois au courant de ceci ! »

*Này* peut également être détaché en tête d'énoncé suivi d'une virgule à l'écrit ou d'une pause à l'oral. Occupons-nous maintenant des occurrences de *này* en fin d'énoncé. Dans (37) et (38), *này* se comporte respectivement comme déterminant démonstratif et marqueur d'insistance. Dans (39), *này*<sub>3</sub> est formellement identifié comme un véritable pragmatème, alors que *này*<sub>2</sub>, à cause de sa portée intraphrastique, est assimilé à un pragmatème. Le fonctionnement de *này*<sub>3</sub> et de *này*<sub>2</sub> rappelle celui de *nào*<sub>2</sub> et de *nào*<sub>1</sub> dans (36).

### 3. Conclusion

La paire *nào* et *này* illustre parfaitement le fonctionnement transcategoriel. Selon les contextes, *nào* peut être déterminant interrogatif, déterminant indéfini, marqueur de négation argumentatif, marqueur énumératif, marqueur d'incitation en positions initiale ou finale, alors que *này* peut jouer le rôle de



déterminant démonstratif, de marqueur énumératif, de marqueur d'insistance en positions initiale ou finale. *Nào* possède donc plus de fonctions que *này* (6 vs. 4).

En tant que déterminant interrogatif, déterminant indéfini, déterminant démonstratif, marqueur de négation, marqueur énumératif, *nào* et *này* sont antéposés ou postposé au SN ou au SV. Leur emploi, obligatoire, contribue à la construction du sens de l'énoncé avec les éléments lexicaux de l'énoncé, ce qui justifie leur statut de grammème.

En tant que marqueur d'incitation (*nào*) et marqueur d'insistance (*này*), placés soit en position initiale soit en position finale, la paire *nào* et *này* permet au locuteur d'agir sur l'allocutaire ; leur effacement ne modifie pas le sens de l'énoncé. C'est dans ce contexte que ce couple fonctionne comme pragmatèmes.

Danh Thành DO-HURINVILLE  
 danh\_thanh.do-hurinville@univ-fcomte.fr  
 ELLIADD EA4661  
 Université de Franche-Comté, Besançon

Huy Linh DAO  
 huylinh.dao@inalco.fr  
 CRLAO - UMR8563 (CNRS-EHESS-INALCO)  
 Institut National des Langues et Civilisations Orientales

### **Abréviations**

1SG : 1<sup>e</sup> personne du singulier ; 2SG-M : 2<sup>e</sup> personne du singulier, masculin ; 2SG-F : 2<sup>e</sup> personne du singulier, féminin ; ASP : Aspect ; ASRT : Assertif ; CL : Classificateur ; COMPLETE : complémentateur ; CONJ : Conjonction ; COP : Copule ; CRS : Currently Relevant State ; DAT : Datif ; DEICT : déictique ; FUT : Futur ; IMP : Impératif ; PF : Particule finale ; PREP : Préposition ; TOP : Topicaliseur

## Références bibliographiques

- DIKI-KIDIRI, Marcel, 2003. « Le déictique Sô du sãngö ». Dans : ROBERT, Stéphane (éditeur), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation : Polysémie, transcategorialité et échelles syntaxiques*, 189-202. Peeters.
- DAO, Huy Linh, 2015. *Inaccusativité et diathèses verbales : le cas du vietnamien*. Thèse de doctorat, Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle.
- DO-HURINVILLE, Danh Thành & Huy Linh DAO, 2018. “Transcategoriality and isolating languages: The case of Vietnamese”, *Cognitive Linguistic Studies*, 5, 1, 8-38.
- DO-HURINVILLE, Danh Thành & Huy Linh DAO, 2016. « La transcategorialité. Une histoire de *limite* sans limite », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, CXI, 1, 157-211.
- DO-HURINVILLE, Danh Thành, 2015. « La recategorisation en vietnamien : le cas du complémenteur *rãng* ». Dans : BAT-ZEEV SHYLDKROT, Hava, BERTIN, Annie & SOUTET Olivier (éditeurs), *Subordonnants et subordination à travers les langues du monde*, Collection Bibliothèque de Grammaire et de Linguistique, 46, 271-287. Paris, Honoré Champion.
- DO-HURINVILLE, Danh Thành, 2013. « La polyfonctionnalité et la transcategorialité. Exemple de la conjonction *mà* en vietnamien », *Langages*, 190, 101-118.
- DO-HURINVILLE, Danh Thành, 2010. « Les parties du discours en vietnamien : grammaticalisation et transcategorialité », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, CIV, 1, 327-370.
- DO-HURINVILLE, Danh Thành, 2009. « Le futur en vietnamien avec *Sẽ* et *Thì* », *Faits de Langues*, 31, *Le futur*, 47-54.
- DOSTIE, Gaétane, 2004. *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs. Analyse sémantique et traitement lexicographique*. Bruxelles, De Boeck, Duculot.
- FRANK-JOB, Barbara, 2006. « A dynamic-interactional approach to discourse markers ». Dans : FISCHER, Kerstin (éditeur), *Approaches to discourse particles*, 395-413. Amsterdam, Elsevier.
- HEINE, Bernd, 2013. “On discourse markers: Grammaticalization, pragmaticalization, or something else?”, *Linguistics*, 51, 1205-1247.
- LAZARD, Gilbert, 1984. « La distinction entre nom et verbe en morphologie et en syntaxe », *Modèles linguistiques*, VI, 1, 29-40.
- LE GOFFIC, Pierre, 1993. *Grammaire de la phrase française*. Paris, Hachette Supérieur.

- NGUYEN, Phu Phong, 2005. *Questions de linguistique vietnamienne ; les classificateurs et les déictiques*. Paris, École française extrême orient.
- NOUGAYROL, Pierre, 2003. « Note sur un cas de polyfonctionnalité : le pronom associatif nə du gula ». Dans : ROBERT, Stéphane (éditeur), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation : Polysémie, transcatégorialité et échelles syntaxiques*, 231-238. Peeters.
- OSU, Sylvester, 2003. « Le morphème Nu en ikwere ». Dans : ROBERT, Stéphane (éditeur), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation : Polysémie, transcatégorialité et échelles syntaxiques*, 203-215. Peeters.
- ROBERT, Stéphane, 1999, « Grammaire fractale et sémantique transcatégorielle : entre syntaxe et lexique », *Langages*, 136, 106-123.
- ROBERT, Stéphane, 2003. « Polygrammaticalisation, grammaire fractale et propriétés d'échelle ». Dans : ROBERT, Stéphane (éditeur), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation : Polysémie, transcatégorialité et échelles syntaxiques*, 85-120. Peeters.
- ROULON-DOKO, Paulette, 2003. « La polysémie du terme nə en gbaya bodoe ». Dans : ROBERT, Stéphane (éditeur), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation : Polysémie, transcatégorialité et échelles syntaxiques*, 217-229. Peeters.
- SARFATI, Georges-Élia, 1997. *Éléments d'analyse du discours*, Paris, Nathan.
- SIMEONE-SENELLE, Marie-Claude, 2003. « De quelques fonctions de *ǀ* dans les langues sudarabiques modernes ». Dans : ROBERT, Stéphane (éditeur), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation : Polysémie, transcatégorialité et échelles syntaxiques*, 239-252, Peeters.

## Chapitre X

# Les différentes facettes de «*to iu*», en japonais : de la parole directe / indirecte à l'évidentialité

### Abstract

This article focuses on *to iu* with two functions, the first one in which *to iu* is used to report a discourse directly and indirectly. In that case, the process of the verb *iu* (to say) refers to the discourse verb *iu* (say). In the second function, *to iu* is used as an evidential marker. The origin of the discourse reported by *to iu* is not specified that is a mode of detachment from the given information. The first part of the paper examines *to* and *iu*, then the direct vs indirect categories, comparing them to the Japanese categories *in'yō* vs *wahō* used by Japanese linguists. The second part concerns *to iu* considered as an evidential marker, and presents some semantic constraints attached to the evidential function. Finally, I argue the two functions of *to iu* are not completely separated.

### Introduction

La langue japonaise offre divers exemples d'unités plurifonctionnelles ou de mixité catégorielle. Pour illustrer cela nous avons choisi de nous intéresser à *to iu*. *To iu* est formé de *to* et de *iu*. *To* (と), catégorie fonctionnelle, est appelée diversement dans

la littérature <sup>1</sup> : « particule fonctionnelle », « casuelle », « enclitique », « connecteur », « complémenteur ». *Iu*, catégorie lexicale, verbe, signifie *dire* et s'écrit en général avec le *kanji*<sup>2</sup> 言, lu (い, i) suivi du *kana* う (u) ce qui donne 言う, dans certains emplois, et entièrement en *kanas* (いう) dans d'autres emplois. On rencontre donc alternativement *to iu* écrit と言う et *to iu* écrit という. Cette alternance et ce choix d'écriture ne sont pas gratuits ; ils sont en lien avec la fonction syntaxique et sémantique de *to iu*.

L'ensemble *to iu* sert à rapporter du dire, ce que recouvrent plus ou moins les termes de « rapporté », « discours direct ou indirect » de la grammaire traditionnelle française. Il advient en fin de phrase ou en fin de proposition coordonnée<sup>3</sup>, mais aussi en position adnominale (cf. l'exemple 22)), et *iu* réfère au procès du verbe *iu* (dire), d'où le choix du pictogramme 言 dans *to iu*, と言う. Quand *iu* dans *to iu* ne réfère pas au procès de parole du verbe *iu* (dire), comme déjà mentionné ci-dessus, *to iu* s'écrit en *kanas*. Ces différents emplois et statuts de *to iu* sont examinés ci-dessous sur la base d'exemples attestés.

## 1. « *to* » et « *iu* »

Nous allons commencer par présenter le verbe *iu*, verbe de parole, puis nous présenterons *to*, et nous discuterons brièvement son statut car il apparaît dans différentes distributions.

### 1.1. Le procès unilatéral du verbe *iu*

Contrairement à d'autres verbes de parole, comme par exemple, *hanasu* (parler), *iu* réfère à un procès unilatéral, autrement dit l'interlocution est secondaire dans le cas de *iu*. En revanche, le

<sup>1</sup> Un certain nombre de travaux sont cités dans la bibliographie et nous ne les détaillerons pas ici.

<sup>2</sup> Nous disons « en général », car on peut trouver *iu* écrit avec d'autres *kanji*. Pour résumer, en japonais ce qui est écrit en *kana* est variable et grammatical, ce qui est écrit en *kanji* est stable et constitue le socle sémantico-lexical. Les catégories fonctionnelles telles que les auxiliaires et / ou particules, s'écrivent en *kana*, c'est le cas de *to*.

<sup>3</sup> Dans ce cas on trouvera *to itte* au lieu de *to iu*. Cette forme en *-te* (*to iu* + *-te*) indique que l'énoncé se poursuit (Klingler, 2006). La partie finale du verbe, écrite en *kana* (u, う) est celle susceptible de varier.

procès de *hanasu* (parler) est interlocutif, « communicatif », selon Suto (2008 : 91) à laquelle nous empruntons les exemples ci-dessous. Nous aborderons certaines occurrences de *to* en 2) et 3), en dehors de leur distribution dans *to iu*, plus bas, lorsqu'il sera question de *to* :

- 1) *natsuyasumini no keikaku wo / ni tsuite. hanasu*  
 Vacances d'été de projet ACC / à propos parler  
 Parler (ou *je parle*<sup>4</sup>) d'un / du projet / à propos de vacances d'été
- 2) *tomodachi to natsuyasumini no keikaku wo hanashita*  
 Ami avec vacances d'été de projet ACC parler (Accompli)  
 (J')ai parlé avec un(e) ami(e) de ce que (nous) allons faire pendant les vacances d'été
- 3) *tomodachi to natsuyasumini no keikaku wo itta*  
 Ami avec vacances d'été de projet ACC dire (Accompli)  
 Avec un(e) ami(e)( j' ) ai présenté / (nous) avons présenté le projet de vacances d'été

En 3) on peut comprendre que le projet a été dit donc présenté à quelqu'un d'autre, une troisième personne ce qui n'est pas le cas en 2). En 1) on interprète que le locuteur parle d'un projet à quelqu'un ou à une assemblée de personnes sans que cela soit précisé.

## 1.2. Caractère hybride et multifonctionnel de *to*

Dans les exemples suivants, nous présentons *to* dans différentes distributions où nous voyons qu'il est capable d'assumer plusieurs rôles. Le rôle de *to* en tant que joncteur ou complémentateur ou les deux à la fois, est amplement discuté dans la littérature (cf. entre autres, Klingler, 2014 ; 2013). Nous en résumons quelques aspects ci-dessous, sur la base d'exemples attestés qui résument trois rôles

<sup>4</sup> Il n'y a pas de pronom clitique en japonais et aucune contrainte subjectale (Tamba, 1994). C'est le contexte qui permet d'interpréter le sujet du verbe ainsi que les formes d'adresse, de respect (Włodarczyk, 1996) lesquelles ne peuvent être utilisées que quand on s'adresse à un interlocuteur ou quand on parle d'un tiers que l'on respecte (cf. les exemples 13') et 13'') plus bas). Les pronoms clitiques sont entre ( ) dans nos traductions quand il n'y a pas d'unités équivalentes en japonais. De la même façon, il n'y a pas de déterminant devant le nom en japonais.

de *to*, sachant que les analyses des linguistes ne concordent pas. Un type d'analyse, parmi d'autres, privilégie l'existence d'une seule unité *to* (Klingler, 2014). Au plan sémantique, *to* rendrait compte d'une opération similaire, la construction d'une totalité, pouvant assumer alternativement le rôle de joncteur et de complémenteur au plan syntaxique. Cette analyse s'origine dans la nature de *to*, unité inapte à l'intégration syntaxique, unité de nature plutôt relationnelle de type coordonnante. Cette analyse que nous ne développons pas ici est discutable, et il est possible d'adopter différentes étiquettes, presque toutes d'origine sémantico-notionnelles<sup>5</sup>, pour cerner le statut de *to* (cf. Suto, 2008 : 251-329, pour une synthèse). On distingue alors plusieurs *to*. Ainsi *to* est dit, « associatif », « métaphorique », « de devenir », « illustratif », « impressif », « citatif » dans le cas qui nous intéresse. Une étiquette lui est attribuée en fonction du sémantisme de l'unité qui le suit ou qui le précède. Ainsi en 4), 5), et en 1), 2), 3) plus haut, *to* est additif et comitatif, en 6) *to* marque la concomitance entre deux événements comme *dès que* ou *quand* en français :

- 4) *gakusei tachi ga tomodachi to okashi wo taberu* (comitatif : avec)  
 étudiants NOM amis **to** gateaux ACC manger  
 Les étudiants mangent des gâteaux avec leurs amis
- 5) *techō to empitsu wo katta* (additif, totalité, coordination nominale, et)  
 carnet **to** crayon ACC acheter (accompli)  
 (J<sup>3</sup>) ai acheté un carnet et un crayon
- 6) *uta ga owaru to, mata hajime kara kurikaesareta* (concomitance : si, dès que)  
 chant NOM arrêter **to** encore début depuis répéter (+ passif)  
 Dès que la chanson s'arrêtait, elle reprenait depuis le début

La contrainte associée à l'emploi de *to* en 6) est que le verbe qui précède *to* est toujours à la même forme et ne peut être à

<sup>5</sup> Du point de vue didactique, pour l'enseignement du japonais aux étrangers, on privilégie souvent l'idée qu'il existe plusieurs *to*. C'était le cas dans les cours donnés à l'INALCO (cf. les cours de Fujimori B., 1980).

l'accompli<sup>6</sup>. Dans les exemples qui suivent *to* est dit « citatif »<sup>7</sup> ou de « citation », suivi d'un verbe de parole (7), (8), de pensée (9), de sentiment (10) :

7) *dono kurai neteinai no ka, to ore wa kiita* (demander, *to* « citatif »)

combien dormir-NEG REL INT **to** moi TOP demander (accompli)

Je (lui) ai demandé (depuis) combien de (temps) (il) n'avait pas dormi

8) « *kane nara daijōbu da yo* » *to itta* (dire, *to* « citatif » ; guillemet dans le  
texte d'origine)

fric si ça va COP Particule **to** dire (accompli)  
orale finale

(Il) a dit : « si c'est (pour) le fric, bon ça va ».

9) *kakuseizai no yōna mono wo yatte iru ka, to omotta* (penser, se  
demander, croire, *to* « citatif »)

excitants comme chose ACC prendre AUX INT **to** penser (accompli)

(Je) me suis demandé s'(il) avait pris quelque chose comme un excitant

10) *kare ni sumanai koto wo shita to kanjite iru*

Lui DAT inexcusable fait ACC ai fait **to** sentir (-te iru, présent)

(Je) sens que (je) lui ai fait du mal. (*ressentir, sentir, to* « citatif »)

En 9) et en 10) l'argument-sujet, par défaut, des verbes *kanjiru* (ressentir, éprouver) et de *omou* est l'énonciateur. C'est pratiquement toujours le cas avec des verbes dont les procès expriment le sentiment, la pensée. Quant à 8), ou il s'agit du verbe *iu* dire, c'est le contexte qui permet d'interpréter que c'est « il », l'un des personnages du roman<sup>8</sup> qui parle.

<sup>6</sup> Klingler (2013 et 2014) discute le statut de *to*, proposant une analyse unificatrice.

<sup>7</sup> *To* dit « citatif » est par exemple présent dans le poème 1617 de l'anthologie *Shin Kokin Wakashū*, rédigée en 1205, la huitième d'une série compilée à la cour. Le verbe citant est omis après **to** (2<sup>ème</sup> occurrence), ce qui est courant à cette époque : *Yoshino yama yagate to omobu mi wo. (to* est suivi de *omobu, penser)*

*Hana chiriba to hito ya matsuran* (le verbe citant est éliminé après **to** )

« Moi qui n'ai pas l'intention de quitter tout de suite les monts Yoshino, les gens ne m'attendraient- ils pas [se disant] si les fleurs sont tombées [il reviendra] » (Pigeot, 2004 : 114)

<sup>8</sup> Il s'agit de *in za misosūpu* (*Dans la soupe de miso*) de Murakami Ryu. Le narrateur – le roman est écrit à la première personne – parle avec un Américain qu'il guide dans un quartier chaud de Tokyo ; cet Américain se révélera par la suite être un tueur.



Il faut aussi noter que *to* peut intervenir après une onomatopée, dans un rôle « citatif » (comme en 7), plus précisément « impressif » alors que le verbe qui suit n'est pas « citant » au sens d'un verbe de parole. La présence de *to* est cependant facultative (cf. Toratani, 2017, à paraître ; Suto, 2008)<sup>9</sup> :

7') *Mariko wa tomodachi no senaka wo guigui to/Ø oshi-ta.*  
 Mariko TOP ami GEN dos ACC *guigui to / Ø* pousser (-*ta* accompli)  
 Mariko a poussé avec force / fortement le dos de son ami(e).

## 2. *To iu* et le discours dit « direct » et / ou « indirect » vs « *in'yō* » et « *wahō* » en japonais

En français la distinction entre discours direct et indirect se fait en fonction de critères que l'on ne retrouve pas forcément en japonais, où les contraintes syntaxiques ne sont pas du même ordre. Nous montrons en quoi la frontière entre direct et indirect est difficilement décelable en japonais, puis nous présentons brièvement les notions de *in'yō* et *wahō* utilisées par les linguistes japonais.

### 2.1. Le discours direct et indirect

L'essentiel des analyses et des questions concernant *to* dit « citatif » suivi d'un verbe citant, tel que *iu*, illustre l'absence de frontière entre le discours rapporté « direct » et « indirect », frontière que l'on peut facilement dessiner en français. En japonais *to* est présent dès qu'il s'agit de citer<sup>10</sup>, et il n'y pas de modification au sein de la deuxième proposition. En français le discours indirect entraîne, outre le recours à la conjonction complétive *que*, une contrainte de réglage des temps. L'exemple 11) est une traduction

<sup>9</sup> Les exemples avec les onomatopées avec ou sans *to*, vont dans le sens d'un mimétisme maximal (direct) ou d'absence de mimétisme lorsqu'elles sont « citées » avec *to*. Ces onomatopées fonctionnent alors comme des adverbes. En français, quand cela est possible on peut avoir un verbe qui correspond à une onomatopée (ce qui n'est pas le cas plus haut en 7') : « *Vroum vroum* la voiture est passée devant la poste » vs La voiture est passée devant la poste *en vrombissant* .

<sup>10</sup> Dans un article de 2013, nous avons utilisé l'opposition *de re* vs *de dicto* pour analyser les compléments auxquels est postposé *to* en les comparant à ceux auxquels sont postposés *koto*, *no*.

de l'exemple 8), qui est interprétable comme du discours direct à cause des guillemets. L'exemple 12) illustre du discours indirect dans lequel le présent dans « *si c'est* » est changé en imparfait « *c'était* ».

11) Il a dit : « Si c'est pour le fric, bon ça va ! »

12) Il a dit que si c'était pour le fric ça allait / ça irait.

On n'a rien de tel en japonais, car la proposition contenant l'énoncé d'origine, lequel est rapporté, conserve son temps d'origine :

8) « *kane nara daijōbu da yo* »                      **to itta** (dire, to « citatif »)

argent si    ça va    COP Part. orale    **to** dire (accompli)

(Il) a dit : « si c'est le fric, bon ça va ! ».

8') *kane nara daijōbu da to itta*

Il a dit (que) si ce le fric, ça va<sup>11</sup> vs il a dit que si c'était le fric, ça allait / ça irait.

En japonais il suffit de supprimer les guillemets et à la rigueur la particule orale de la fin « *yo* » (exemple 8)), laquelle calque le discours oral du locuteur, pour obtenir l'équivalent de 11) et 12). L'écriture de ce roman à la première personne alterne le discours direct et indirect, facilement identifiables et interprétables pour le lecteur, l'auteur ayant adopté un point de vue intradiégétique. Ainsi, en 9) on comprend qu'il s'agit du discours intérieur ou de la pensée du narrateur lequel participe à l'intrigue, avec le verbe « citant » *omou* 思 ㇿ (penser). A l'oral, l'intonation, la deixis, le point de vue, sont des critères pour distinguer les deux types de discours. La modalité polie peut permettre de distinguer ce qui est rapporté directement ou indirectement. La parole d'origine étant, dans une situation donnée :

13) « *sensei ga irasshaimashita* »

Professeur NOM est arrivé / est là (modalité respectueuse + accompli)

Le professeur est arrivé.

<sup>11</sup> En français, ce type d'énoncé, où le temps de l'énoncé d'origine rapporté est préservé, se rencontre à l'oral, dans des interactions où les participants rapportent des paroles sans forcément chercher à reproduire l'intonation de la situation interlocutive d'origine. Exemples : *il a dit si c'est le fric ça va* (cf. plus bas et la note 9)...

*Irassharu*, la forme polie et respectueuse du verbe *kuru* (venir) pourra être conservée en 13') et 13'') :

13') *Tanaka ga sensei ga irasshaimashita to itta*  
 Tanaka NOM professeur NOM est arrivé / est là *to* a dit  
 Tanaka a dit : « Le professeur est arrivé. » (modalité respectueuse)

13'') *Tanaka ga sensei ga irasshaimashita to itta*  
 Tanaka a dit que le professeur était arrivé / Tanaka a dit (que) le professeur est arrivé.  
 (modalité respectueuse)

En revanche, elle ne l'est pas en 14).

14) *Tanaka ga sensei ga kita to itta*  
 Tanaka NOM professeur NOM est arrivé / est là *to* a dit  
 Tanaka a dit que le professeur était arrivé / est arrivé (modalité respectueuse Ø)

En 14) on interprète plutôt du discours rapporté, indirectement, et prononcé en l'absence du professeur, ce qui ne nécessite pas de recourir à la modalité polie et respectueuse.

Du fait de la conservation de la temporalité de l'énoncé d'origine en japonais, on pourrait parler de « discours indirect libre »<sup>12</sup>. On sait qu'en français, ce type de discours est un compromis entre le discours direct et indirect, mêlant les deux. On parle de « style » plutôt que de discours. L'énoncé est dépourvu de guillemets, de phrase introductive, le temps utilisé reste celui du discours d'origine comme en japonais (cf. la traduction proposée ci-dessus pour 8'). En français, cela permet d'éviter la subordination en *que*, et la contrainte du réglage des temps. Au plan narratif, l'auteur et / ou le narrateur évitent aussi la *mimesis* du discours direct, et font transpar tre leur point de vue, leur voix.

<sup>12</sup> J'ai une pensée particulière pour Amr Ibrahim, qui m'avait posé la question intéressante du discours indirect libre lors de ma communication, question à laquelle je tente de réfléchir ici.

Quant à *to*, il n'a pas pour strict équivalent *que* et peut jouer plusieurs rôles (Klingler, 2014), comme nous l'avons évoqué dans la première section. Au plan syntaxique, *to* n'est pas une particule intégrative comme les autres particules du japonais<sup>13</sup> (cf. Tamba et Terada, 1991 ; Klingler, 2014). Cela se vérifie dans le fait que *to* n'est pas obligatoire pour intégrer une proposition dans une phrase avec des verbes de paroles ou de pensée<sup>14</sup> :

15) *itsu kuru ka (wo) kiku*

quand venir INT ACC demander

(On / je ) demande quand il vient.

16) *itsu kuru ka to kiku*

quand venir INT **to** demander

(On / je) demande quand (il) vient / viendra.

16') « *itsu kuru ka* » **to** *kiku*

quand venir INT **to** demander

(On / je) demande : « Il vient quand ? »

17) *kuru koto wo meijita*

venir Nominal ACC ordonner (accompli)

(J') ai donné l'ordre de venir.

18) *ashita made ni shiageru yōni tanonde oita.*

Demain jusqu'à LOC finir de telle façon demander AUX (accompli)

(J') ai demandé que ce soit terminé pour demain.

19) *sono toki Kenji ga « chotto mate »*

A ce moment-là Kenji NOM un peu attendre

A ce moment-là Kenji (a fait / a dit) : « Attends un peu ! »

En 16) et 16') il s'agit de la reproduction d'une question, d'un discours rapporté donc cité, autonome. Rien de tel en 15) en l'absence de *to*. La particule *ka* n'a pas les propriétés autonymiques de *to*. Alors qu'en 15) une proposition qui comprend un verbe de

<sup>13</sup> Il s'agit entre autres de particules telles que *ga* (nominatif), *wo* (accusatif).

<sup>14</sup> De même, comme dit plus haut (note de bas de page 9.) *to* n'est pas obligatoire pour intégrer une onomatopée dans une phrase.

parole est intégrée syntaxiquement, ce n'est pas le cas en 16) et 16') ce qui concorde avec la valeur de joncteur et / ou de complémentateur de *to* (cf. *supra* en 1)); cela concorde aussi avec l'étiquette notionnelle de « *to* citatif », étiquette notionnelle qu'on lui octroie dans cet emploi autonymique. Sans *to*, il n'y a pas citation. En 17) est utilisé un nominalisateur, *koto*<sup>15</sup>, alors qu'en 18) est utilisé *yōni* (*de telle sorte que, de façon que*)<sup>16</sup>.

Enfin, en 19) l'énoncé est reproduit et introduit directement sans verbe de parole.

## 2.2. *In'yō* et *wahō*

Les linguistes japonais s'appuient sur la distinction entre *in'yō* et *wahō* plutôt que sur l'opposition direct vs indirect de nos grammaires traditionnelles. *In'yō* est réservé au discours cité (*in'yō* 引用, *in* voulant dire extraire, et *yō* utilisation, utiliser en extrayant). Chez certains linguistes, comme Fujita (2008), ce qui est cité fonctionne comme une icône, au sens peircien, de l'énoncé d'origine. C'est le cas dans l'exemple 19) et les exemples qui précèdent, où une proposition est intégrée dans une phrase, ce que ne permettrait pas *to*. Selon nous, ce qui fait la différence entre de tels énoncés, celui de 19) et ceux en *to* + verbe de parole, c'est que *to*, complémentateur / joncteur au plan syntaxique, est sur le plan énonciatif un indice explicite de citation du discours d'origine ou non, pour l'interlocuteur ou le lecteur. Quant à *wahō*, il s'agit du discours cité et rapporté qui fait appel à une réorganisation, une interprétation (話法 *wa*, raconter, narrer, parler, et *hō* mode, façon), il n'est donc pas iconique ou mimétique. Fujita (2000) utilise le critère des particules finales, des suffixes de politesse, des verbes de politesse, pour décrypter ce qui relève de *in'yō* vs *wahō*. Ce sont des critères que nous avons évoqués en 2.1. Ces éléments permettent de situer l'énoncé comme étant celui d'origine, *in'yō*, alors que

<sup>15</sup> On peut se reporter à Klingler (2013) pour l'analyse de *koto* vs *to* et la question de l'intégration syntaxique, mais aussi à Leboutet (2003), et à Bazantay (2014) pour l'analyse du nominalisateur *mono* (chose) - cités dans la bibliographie - pour des analyses sémantiques et énonciatives.

<sup>16</sup> Ici aussi le rapprochement avec le discours / style indirect libre en français (f. note 9)) pourrait être discuté, dans la mesure où en l'absence de *to* le locuteur dit quelque chose mais sans citer.



verbe de parole *iu* (dire), plus le constituant propositionnel ou nominal, est intégré syntaxiquement par des particules ou des nominalisateurs (cf. les exemples plus haut), moins il est cité comme discours d'origine rapporté, en tant que mimesis ou icône. Cela le rapprocherait du discours dit « indirect libre » en français, dont nous avons parlé plus haut. En revanche, dès qu'intervient *to* qui n'a pas de propriété syntaxique intégrative, et qui se comporte comme un joncteur ou un complémenteur (Klingler, 2013), le discours est explicitement cité, mentionné, éventuellement iconique, ce qui provoque un dédoublement énonciatif. On comprend que l'énonciateur n'est pas à l'origine du discours cité par *to iu*. Dans ce qui suit nous allons aborder *to iu* dans une fonction autre, où *iu* ne réfère plus à une émission de parole. Nous nous poserons la question du rapport existant ou non entre ces deux fonctions de *to iu*.

### 3. L'autre fonction de *to iu* (という)

Dans cette autre fonction de *to iu* qui nous intéresse, *iu* ne renvoie plus à un procès d'émission de parole comme c'était le cas plus haut. Il intervient devant une proposition ou un nom.

#### 3.1. Position adnominale de *to iu*

Pour bien marquer la différence, nous proposons tout d'abord deux exemples, l'un où dans *to iu* en position adnominale *iu* réfère au procès d'émission de parole (22) (Kawaguchi, 1998) doté d'un argument sujet, l'autre où ce n'est pas le cas (23) :

- 22) *Tarō ga kinō kita to iu hito wa Tanaka no tomodachi da*  
 Tarō NOM hier est venu to dithomme TOP Tanaka de ami COP  
 L'homme dont Tarō dit qu'il est venu hier est un ami de Tanaka.

En 22) l'origine de l'énoncé rapporté par l'énonciateur (*kino kita hito wa*, l'homme qui est venu hier<sup>17</sup>) est *Tarō ga* (sujet de *iu*). *Hito wa* est le topique sur lequel est prédiqué « est un ami de Tanaka », (*Tanaka no tomodachi da*). *Hito wa* (homme-TOP) est déterminé par *kinō kita* ((qui) est venu hier) (P-*to iu*-N-*wa*) ; ici *iu* dans *to iu*

<sup>17</sup> Il n'y a pas de pronom relatif en japonais.

est l'équivalent de *dire* et sert à rapporter en le citant (*dire que*) le discours de Tarō. Le fonctionnement de *to iu* est ici similaire à celui décrit plus haut, si ce n'est qu'il intervient devant le topique de la phrase (*hito wa*).

Dans d'autres cas *to iu* fonctionne pour exprimer ce que l'on connaît ou apprend par ouïe dire, indirectement, et *iu* ne réfère plus à un procès de parole, selon le nom qu'il détermine :

- 23) *Tarō ga shiken ni gōkaku shita to iu shirase wo uketotta*  
 Tarō NOM examen à réussite a fait **to iu** nouvelle ACC exister (accompli)  
 (J)'ai reçu une / la nouvelle annonçant que Tarō a réussi à son examen/  
 (J)'ai appris la nouvelle que Tarō avait réussi à son examen.

En 23) *to iu* sert à citer le contenu de la nouvelle (*shirase*). Cette relation isotopique (Kawaguchi, 1988) est rendue possible par la nature du nom *shirase*. L'argument sujet de *iu* n'est pas *Taro ga*. L'énonciateur n'est pas non plus un argument- sujet, par défaut, du verbe *iu* et n'est pas le témoin ou l'origine de l'événement rapporté. L'énonciateur est à l'origine de l'énoncé de la proposition principale (*shirase wa uketotta*, j'ai reçu une / la nouvelle) ; l'absence de pronom clitique fait qu'on interprète que l'énonciateur est argument-sujet de *uketotta*.

Au plan syntaxique, il y a lieu de se demander si ce type d'occurrence de *to iu* entretient un lien avec celui examiné plus haut dans les sections 1. et 2.. On peut considérer que *to* a une fonction de complémenteur (cf. la discussion plus haut ou Klingler, 2013), voire même que *to iu* en son entier fonctionne ici comme un complémenteur. Une autre analyse propose de traiter X-to iu-N (dans 23) *shiken ni gōkaku shita to iu shirase* )) comme un syntagme nominal appositif (INOUE, 1976). On peut traiter le SN *shiken ni gōkaku shita* comme complément de *to iu* en position adnominale devant le nom *shirase* (nouvelle), agissant comme un modificateur ou spécificateur. Que se passerait-il en l'absence de *to iu* comme en 23'), puisque sa présence ne résulte pas d'une contrainte syntaxique ?

- 23') *Tarō ga shiken ni gōkaku shita shirase wo uketotta*  
 Tarō NOM examen à réussite a fait nouvelle ACC recevoir  
 (accompli)



(J') ai reçu la / une nouvelle selon laquelle / annonçant que Tarō a réussi à l'examen / (J') ai reçu la nouvelle que Tarō a réussi à l'examen

Dans 23'), *shirase* est déterminé sans l'intervention de *to iu*. Il n'y a qu'un plan énonciatif et il n'y a pas de décrochage énonciatif entre la subordonnée déterminante relative (*Tarō ga shiken ni gōkaku shita*, Taro a réussi à l'examen), et la principale. (*shirase wo uketotta*, (j') ai reçu la nouvelle).

En revanche, dans 23) il y a deux plans énonciatifs. *Tarō ga shiken ni gōkaku shita to iu* comme déterminant *shirase*. Il est possible de traiter *shirase* comme argument partagé entre *to iu* et *uketotta* (j' ai reçu une / la nouvelle *qui dit que...*) bien qu'il n'y ait aucun marqueur pronominal en japonais, *to* n'ayant pas cette propriété, mais ayant ici une propriété proche du complémenteur *que* (une nouvelle « qui dit que »...). Cette analyse va dans le sens où *iu* serait encore un verbe ayant conservé une partie du sens décrit dans la première section, et où l'on aurait finalement une parenté entre les deux *to iu*. Cela est corroboré par une contrainte sémantique : il n'est pas possible d'utiliser *to iu* s'il n'y a pas de relation isotopique entre le constituant qui précède (ici *Tarō ga shiken ni gōkaku shita*) et celui qui le suit (*shirase*). Nous y revenons dans la section 4.2., ci-dessous.

Concernant la différence d'interprétation entre 23) et 23'), selon les natifs japonophones, en 23'), là où le nom *shirase* est directement déterminé, l'énonciateur efface la source de la nouvelle, et la tient ou l'assume comme relevant de lui, d'où l'absence de décrochage de plans énonciatifs. Kawaguchi (1988) propose d'utiliser dans ce cas un déterminant défini pour traduire *shirase* (« la nouvelle » plutôt qu' « une nouvelle »). En revanche, avec *to iu*, la différence de plans énonciatifs est maintenue, et un article indéfini pourrait être utilisé pour traduire *shirase* en 23) ce qui montrerait un moindre engagement de la part de l'énonciateur (*une* nouvelle entre autres nouvelles).

### 3.2. Contraintes sémantiques inhérentes au constituant déterminé par *to iu*

Comme évoquées dans la section précédente, des contraintes sémantiques jouent dans le choix ou l'absence de *to iu*. Teramura (1983) propose deux critères pour distinguer les classes de noms qui rendent ou non *to iu* obligatoire :

- la classe qui exige *to iu* comporte des noms qui réfèrent à de la locution, à de l'écrit, à des objets supports d'écriture, tels que : *kotoba* (parole), *tegami* (lettre), *henji* (réponse), *meirei* (ordre), *uwasa* (rumeur), *denpō* (télégramme) etc.

- la classe pour laquelle *to iu* est facultatif, comporte des noms qui réfèrent à la pensée, à l'épistémique, tels que : *omoi* (pensée), *kangae* (pensée, idée), *sōzō* (imagination), *iken* (opinion), *kesshin* (décision), *katei* (hypothèse), *kimochi* (sentiment) etc.

Il existe cependant des noms difficiles à classer sémantiquement ; ils évoquent des événements ou des actions qu'on peut exprimer / spécifier sous la forme d'une proposition. Parmi ces noms cités par Teramura : *koto*<sup>18</sup> (fait), *jijitsu* (fait), *jiken* (événement), *shigoto* (travail), *hanashi* (histoire), *kekka* (résultat), *unmei* (sort), *shūkan* (habitude), *kuse* (tic), *rekishi* (histoire), *kanosei* (possibilité) *yūme* (rêve) etc.

Enfin, il existerait une classe de noms incompatible avec *to iu*. Ce sont ceux qui dénotent une sensation, une perception, une forme, ce qui est de l'ordre des cinq sens, tels que : *nioi* (odeur), *oto* (bruit) *iro* (couleur), *katachi* (forme), *sugata* (silhouette), *aji* (goût), *kanshoku* (toucher). Des données plus élaborées dont nous ne disposons pas ici pourraient infirmer ou confirmer cette classification. Ces contraintes sémantiques corroborent l'idée que *iu* dans *to iu* n'est pas dépourvu de son sens d'origine de procès de parole. On peut observer des emplois similaires en français avec le verbe *dire* : « Selon l'idée / l'opinion / l'hypothèse qui *dit que*... ». On peut par ailleurs constater l'existence de « locutions » formées avec *to iu* : *to ieba* (*iu* + suffixe *-ba*) « quand on dit », « si on dit »,

<sup>18</sup> *Koto* (*le fait que* -P), est également un « nominalisateur » (cf. la note 15.).

*ippan tekki ni to ieba*, « généralement parlant », « en général / généralement quand on dit », *to iu no wa*, « c'est à dire que « ; nous ne les examinerons pas ici. Elles ont des propriétés similaires à celles décrites en 3.3..

### 3.3. *to iu*, évidentiel et délocutif

Nous venons de voir que *to iu*, de par ses propriétés décrites dans les sections précédentes, permet aussi à l'énonciateur de s'effacer sans prendre en charge un énoncé, puisqu'il indique qu'il n'est pas à l'origine de cet énoncé. Le centre ou le focus du discours, ce qui est adressé à l'interlocuteur et partagé avec l'interlocuteur est « délocuté » au sens de Damourette et Pichon (1911-27 Tome 1 : section 54). C'est aussi dans ce sens que *to iu* peut être considéré comme marqueur d'évidentialité (Dendale, Tasmowski, 1994).

Les exemples ci-dessous, montrent différents degrés de délocution. Il peut s'agir d'énoncés définitionnels :

24) *tokkyū wa « hikari » to iu namae desu*  
 Train rapide TOP hikari to iu nom COP  
 Les trains rapides sont appelés « hikari » (lumière) / s'appellent « hikari »

25) *beshamerusōsu to iu no wa nan deska*  
 Béchamel to iu Nominal. TOP qu'est-ce  
 Qu'est-ce qu'(on) appelle « béchamel » ? (littéralement :  
 ce qu'on appelle « béchamel » c'est quoi ?)

Des énoncés de type définitionnel, pouvant être interrogatifs comme en 25) recourent à *to iu*. Il s'agit d'énoncés véhiculant une information ou une connaissance de type encyclopédique dont l'origine n'est pas précisée et qui n'engage pas le locuteur. Dans l'exemple 25), où est posée une question, *no* sert à nominaliser *to iu* de sorte qu'il puisse être topicalisé par *wa*. En français on utilise souvent le verbe appeler dans « on appelle » avec le pronom « on », le verbe « s'appeler », ou « c'est le nom de ».

Dans l'exemple qui suit, le locuteur utilise *to iu* en plus d'autres marques lui permettant de ne pas affirmer, et de ne pas se situer comme étant à l'origine du contenu de l'énoncé définitionnel qui l'implique plus que dans l'exemple 24) :

26) *ninjō to iu mono wa, nihon ni shikanai to ieru deshōka*  
 Compassion to iu chose TOP Japon au ne que **to** dire + pouvoir COP  
 conditionnel + INT  
 Pourrait-on dire que ce (cette chose) qu'on appelle « *ninjō* »  
 (compassion) n'existe qu'au Japon ?

En plus de *to iu*, le locuteur recourt à une modalité interrogative (particule *ka*) à une forme conjecturale de la copule *desu*, *deshō*. Tous ces éléments en plus de *to iu* permettent au locuteur de ne pas asserter sur *ninjō* (compassion), sans qu'il s'agisse pour autant d'une question posée à l'interlocuteur (ou le lecteur), et cela pour obtenir une réponse. Ici, c'est le nominalisateur *mono*<sup>19</sup> (chose) qui permet la topicalisation (*wa*) après *to iu*. Voici un énoncé similaire où le locuteur ne s'engage pas non plus dans l'assertion :

27) *kono yōni shinsetsu ni sareru to iu koto wa totemo kangaerarenai*  
 Ce tel gentillesse avec être traité **to iu** fait TOP très impensable  
*koto desu*  
 fait COP  
 Que (*koto*) l'on soit traité avec une telle gentillesse est totalement impensable.

Dans cet exemple, *koto* sert à nominaliser les deux propositions (*le fait que P / que P*) et *to iu* se trouve en position adnominale dans la première. Il est possible de produire un énoncé sans recourir à *to iu* :

<sup>19</sup> Pour l'emploi de *mono* (chose) nous renvoyons à la thèse de Jean Bazantay (2014) ; pour l'ensemble des « nominalisateurs » à la thèse de Lucie Leboutet-Barrell (2003) ; pour les différences syntaxiques entre les « nominalisateurs » et d'autres unités intégratives à Klingler (2013).

27') *kono yōni shinsetsu ni sareru koto wa totemo kangaerarenai koto desu*

Il serait également possible de ne pas employer *yōni* :

27'') *kono shinsetsu ni sareru koto wa totemo kangaerarenai koto desu*

L'emploi de *to iu* reste ici facultatif, voire superflu – comme plus haut en 23) vs 23') – mais il introduit un dédoublement énonciatif qu'on ne trouve pas en 27'), 27''). Dans ces énoncés, on peut davantage interpréter que c'est l'énonciateur qui a fait l'objet de gentillesse, alors qu'en 27) l'énoncé revêt une dimension de portée générale, de définition. Dans les trois cas *koto* reste indispensable pour nominaliser la proposition.

#### 4. Conclusion

Nous avons examiné deux emplois de *to iu*, allant de celui de la locution à celui d'une forme de délocution ou d'évidentialité. Nous avons exposé brièvement les traits de *to* pour tenter de comprendre l'ensemble *to iu*, dans le cas où *iu* (dire) réfère à une émission de parole (locution), sert à rapporter du discours, s'écrivant alors en *kanji*. Les quelques analyses que nous avons proposées corroborent l'idée qu'il est difficile de trouver une opposition de discours direct vs indirect en japonais, sans recourir à des indices graphiques de ponctuation, l'emploi de particules orales, des indices prosodiques. Pour tenter d'aller plus loin nous avons utilisé les concepts des linguistes japonais tout en constatant qu'il n'y a pas de consensus pour trancher entre *in'yō* et *wahō* (Suto, 2008). S'il reste difficile de trancher, nous retenons surtout que les contraintes qu'impose le français, n'existent pas en japonais. Ce sont ces contraintes spécifiques du français qui permettent de forger la distinction catégorielle entre discours direct et indirect, mais comme nous l'avons évoqué plus haut le discours indirect libre reste une alternative capable de réduire, ou de brouiller, cette opposition. Et

ce d'autant plus que ces contraintes du français ne sont pas forcément respectées dans le français parlé / oral.

Concernant le japonais, il nous paraît plus adéquat, au terme de cette réflexion, d'utiliser ce qui s'inscrit dans l'opposition *in'yō* vs *wahō*, à savoir une forme d'iconicité ou de mimésis<sup>20</sup> plus ou moins présente dans le discours. Au plan syntaxique, le recours à *to* empêche l'intégration syntaxique, ce qui concorde avec l'étiquette sémantique de « citatif » lorsqu'il est suivi de *iu*. Les emplois de *to iu* en position adnominale (ou devant une proposition nominalisée) sont évidentiels en ce sens que le locuteur énonciateur se désinvestit de son « dire », se distancie, et *to* dans ce cas joue toujours le même rôle « citatif » que dans les autres emplois. Concernant les aspects discursifs et énonciatifs, on sait que la tendance à s'effacer en tant qu'énonciateur est un procédé courant chez les locuteurs japonophones ; il existe différentes formes qui permettent cela en plus de celles de politesse (Tuchais, 2014 ; Włodarczyk, 1996).

Si *iu* ne réfère plus à une émission de parole, ne s'écrivant plus de ce fait en *kanji*, nous avons vu dans la section 3.2. qu'il existe des contraintes sémantiques limitant les classes de noms déterminés par *to iu*. *To iu* accompagne ou rend explicite une relation métonymique / isotopique (Kawaguchi, 1988) entre ce qui précède *to iu* et ce qui le suit, relation qu'il n'est pas possible de concevoir dans le cas de tous les noms, notamment de percepts ou de formes. Cette relation s'apparente à celle déployée dans le discours, lorsque *iu* réfère à une émission de parole : c'est le contenu de cette émission de parole qui est en effet exprimée liée par *to iu* avec le contenant *iu*.

Dominique KLINGLER  
Université d'Avignon  
EA 4277

<sup>20</sup> Cette mimésis est flagrante avec les onomatopées dont il n'a pas été question ici.

## Références bibliographiques

- ANSCOMBRE, Jean-Claude, 1985, « De l'énonciation au lexique : mention, citativité, délocutivité », *Langages* 80, 9-34
- AUTHIER-REVUZ, Jacqueline, 1992, « Repère dans le champ du discours rapporté », *L'information Grammaticale* 55, 38-42
- BAZANTAY, Jean, 2014, *La chose pour le dire : « mono » en japonais contemporain. Approche sémantique, syntaxique et énonciative*, thèse de doctorat soutenue à l'Université Michel de Montaigne
- DAMOURETTE, Jacques & PICHON, Edouard, 1911-1927, *Des mots à la pensée. Essai de Grammaire de la langue française*, Tome I : sections 50-55 ; Tome III : section 815-817 ; Tome IV : sections 1450-1471, Paris, d'Artrey
- DENDALE, Patrick & TASMOWSKI, Liliane, 1994, « Présentation », *Langue Française* 102, *L'évidentialité ou le marquage des sources du savoir*, 3-7
- FUJITA, Yakusuki, 1988, « In'yo ron no shikai », *Nihongogaku* Vol 7, N°9, 30-39, Tōkyō, Meiji shoin
- GIRY-SCHNEIDER, Jacqueline, 1994, « Les compléments nominaux des verbes de paroles », *Langages* 115, Volume 28, 103-125
- KAWAGUCHI, Junji, 1988. « A propos du rapporté en *-to-iu* déterminant le nom en japonais », *Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, volume 7, 1988. Hommage à Bernard Pottier, 421-445
- KLINGLER, Dominique, 2014, « Les compléments japonais, *koto*, *no*, *to*, comme dépendants du domaine instancié, celui de la réalité ou du discours », *Du réel à l'irréel*, Moreau C., Albrespit J., Lambert F. (Editeurs), *Travaux Linguistiques du CERLICO* 25, PU de Rennes, 245-258
- 2013, « *To* en japonais ; subordonnant et / ou coordonnant tout à la fois ? », *Morphologie, syntaxe et sémantique des subordonnants*, Bodelot C., Gruet-Skrabalova H., Trouilleux F. (Editeurs), PU Blaise Pascal, Clermont Ferrand, 55-72
- 2012, « Réflexions sur le marqueur *no* en japonais dans un construction de phrase réputée « complexe ». Quels

- équivalents en français ?», *La complexité en langue et son acquisition*, Paprocka-Piotrowska U., Martinot C., Gerolimich S. (Editrices), Lublin, Towarzystwo Naukowe Kul, Katolicki Uniwersytet Lubelski Jana Pawła II, 109-129  
 - 2006, « Le marqueur *-te* en japonais entre coordination et subordination », *Faits de Langue* 281, E.Bril & Rebuschi G. (Editeurs), Ophrys, Paris, 145-156  
 - 2004, « Catégories syntaxiques et fonctionnements prédicatifs : le cas des *adjectifs* japonais », *Mémoires de la Société Linguistique de Paris*, Tome XIV, 133-154
- LEBOUTET-BARRELL, Lucie, 2003. *Noms et nominalisateurs : étude de « koto », « mono », « no » en japonais écrit et contemporain*, Thèse de doctorat. EHESS
- MIKAMI, Akira, 1972, *Gendai gohō josetsu* (Introduction à la syntaxe contemporaine), chapitres 7 et 8 : 331-340, Tōkyō, Kurosio
- NAKAMURA-DELLOYE, Yayoi & OMURO-ITO, Fumi, 2016, « Difficultés autour de la particule *to* de citation dans les constructions de discours rapporté en japonais », Communication au colloque « Analyse des erreurs des francophones apprenant une langue éloignée », 5-6 Février 2016, Université Paris 7
- OKUTSU, Keiichiro, 1970, « In'yō kōbun to kansetsuka tenkei » (Construction de la citation et transformation indirecte), *Gengokenkyū*, 56 : 1-25 (Société de linguistique japonaise, SLJ)
- PIGEOT, Jacqueline, 2004, *Initiation au Bungo*, Langues & Monde, l'Asiathèque, Paris
- SUNAKAWA, Yuriko, 1989, « In'yō to wahō », *Kōza nihongo to nihongo kyōiku*, 4 : 355-387, Kitahara T. (Ed.), Tōkyō, Meiji Shoin
- SUNAKAWA, Yuriko, 1988, « In'yōbun ni okeru ba no nijūsei ni tsuite » (A propos du dédoublement de situations énonciatives dans la phrase citative), *Nihongogaku*, Vol 7, 14-29, Tōkyō, Meiji Shoin



- SUTO, Yoshiko, 2008, *Une forme d'auto-objectivation, étude du discours rapporté en japonais : analyse de to, iu et de to iu*, Thèse de doctorat en sciences du langage, Université de Franche Comté
- TAMBA, Irène & TERADA, Akira, 1991, « La phrase japonaise et son double dispositif d'intégration des noms : les particules dites relationnelles et casuelles », *Langages* 104 : 33-45, Paris, Larousse
- TAMBA, Irène, 1994, « Pronominaux personnels en français et en japonais », *Faits de Langue* 3, La personne, 221-224, Paris, Ophrys
- TERAMURA, Hideo, 1983, « Noun modification and the use of yuu », *Journal of Association Teachers of Japanese*, XVIII, 1, American Associations of teachers of Japanese
- TORATANI, Kiyoko (à paraître), « Particle drop of mimetics in Japanese: A Discourse Grammar approach »
- TUCHAIS, SIMON, 2014, *Comment dire ce que « je » pense en japonais et en français. Etude contrastive de l'expression de l'opinion personnelle*. Thèse de doctorat, EHESS
- WLODARCZYK, André, 1996, *Politesse et personne, le japonais face aux langues occidentales*, chapitre VI, Paris, L'Harmattan

## Chapitre XI

# Transcatégorialité et émergence de classes flexionnelles en mazatec

### Abstract

This paper aims at showing to what extent the phenomenon of transcategorialisation has shaped the Mazatec IC system, more particularly as far as prefixal markers are concerned, from the standpoint of diasystem. For example, in the Huautla diasystem as described by Kenneth Pike (1948), the verbal form *b'éñai* 'he/she buries' is composed of two morphemes, *b'é+ñai*. This can be analysed as the association of the transcategorialised light (directional) verb *b'é* 'to put down' with the positional root *ñai* 'to be sat down'. Through transcategorialisation, the verb *b'é* has been turned into a preverb. As time passed on, a high degree of complexity was supposedly introduced and developed between competing dialects in the Mazatec area, rendering the outer (interdialectal) and inner (intradialectal) relations more complex through centuries, as far as this system of compounding/inflecting verbal stems is concerned. Nevertheless, the story might be somewhat different, right from the beginning, i.e. starting during the formative process of Otomanguean subfamilies, and depending even more on transcategoriality as could be superficially suspected. Historical TAM prefixes and clitics would have been thoroughly reanalysed into compounding sequences, and reshaped into an IC system. Should this hypothesis be confirmed in further research, IC "taxonomisation" (in other words, the emergence of IC systems in natural languages) would therefore belong to transcategorialization processes in languages, as a potentially universal process of grammaticalization and relexification.

## 1. Introduction

Le mazatec, langue popolocane (popolocan, otomangue oriental) présente un système complexe de Classes Flexionnelles (CF), fondé en grande partie sur la transcatégorialité de verbes légers ou de clitiques de mouvement, de causation et de prédication, qui se sont cristallisés dans des combinaisons lexicales donnant lieu à des listes de lexèmes à marqueur de CF préfixal. On peut même parler à ce titre d'un phénomène de lexicalisation massive à partir de la transcatégorialisation de verbes de mouvement, voire d'embrayeurs. Ces préfixes de CF se distribuent entre marqueurs *stables* ou marqueurs *alternants* pour les catégories TAMV et de personne – les embrayeurs de mouvement devenant embrayeurs supplétifs de personne selon une hiérarchie des conditions de marquage +1SG/3 >> -1SG/3. Les CF à préfixes invariants sont appelées *non sous-conflatives*, tandis que les CF faisant alterner les marques d'accord sujet +1SG/3 *versus* les autres cellules des matrices flexionnelles (ou tableaux de conjugaison) sont dites *sous-conflatives* ('Conflated Subsystems Marking Person and Aspect', plus précisément, dans Jamieson 1982), dans la mesure où ces alternances forment par supplétion des sous-systèmes au sein de cette taxinomie lexicale (cf. Léonard & Kihm 2010, Léonard 2014).

Or, les verbes de mouvement ou le verbe causatif qui alimentent ce système de CF coexistent dans toutes les variétés du diasystème (Weinreich 1954) avec les verbes composés, avec un fort rendement fonctionnel, et le paradigme qu'ils constituent, fournissent des ressources transcatégorielles non seulement pour la diversification de cette taxinomie lexicale, mais aussi pour des formations dialectales de marqueurs TAMV (accompli ou inaccompli proche ou lointain, progressif, etc.). Une approche diasystémique permet de mettre en valeur ces dynamiques de catégorialité parallèle et de croisement, d'une variété à l'autre (Léonard & Fulcrand 2016a-b, Léonard & Kihm 2012, 2014), pour l'ensemble des paradigmes de la flexion, avec des données de première main, à partir des données de l'ALMaz – *Atlas Linguistique Mazatec* (Léonard & al. 2012). Jusqu'à présent, la richesse de la variation de ces stratégies de marquage flexionnel à partir de mots composés transcatégorialisés

n'était accessible que par la description du procédé compositionnel-fusionnel dans un seul dialecte, à Huautla (Pike, 1948 : 95-163), ou dans douze dialectes, mais sans explicitation des paradigmes, avec mention seulement du paradigme +1SG /3 dans des listes de cognats (Kirk 1966) – insuffisant à lui seul pour déduire la CF de chaque verbe.

La présente contribution décrira la variation diasystémique de cette combinatoire, répondant en partie à la question « quelle place occupe la morphologie dans la *transcatégorialité* ? » à l'échelle d'un réseau dialectal. Nous utiliserons pour ce faire une modélisation axée sur les procédés combinatoires de croisement de verbes légers de mouvement et de causation avec des racines polyvalentes dans plusieurs dialectes fortement contrastés d'une part, et d'autre part centrée sur les jeux de sous-conflation (ou *scission*) entre paradigmes TAMV et de personne. Nous verrons que la transcatégorialité, dans un tel système, se nourrit de *métatypie*, qui consiste à réinterpréter des structures exemplaires : ni imitation ni copie, mais réanalyse des relations sens-forme des lexèmes et de leurs relateurs dans la phrase et dans le discours. Ces logiques du transcatégoriel retravaillé par la métatypie peuvent être partielles ou asymétriques, par rapport à un schéma logique idéal. Par exemple, certains dialectes (notamment Ayautla (AY)), semblent réinterpréter le préverbe causatif comme un transitiviseur, mais n'appliquent que partiellement la scission attendue en fonction de la hiérarchie d'accord de personne sujet.

On peut se demander jusqu'à quel point les contraintes pragmatiques jouent un rôle prépondérant dans ce système, au regard de l'effet de courroie provoqué par la métatypie qui tend à rendre plus abstraites (et donc démotiver, sur le plan de l'interprétation) les innovations, et ainsi, à désancrer les catégories référentielles (lexique) et relationnelles (grammaire). En revanche, à l'origine, ce système de CF pourrait bien se laisser décrire comme une pragmatisation et une réinterprétation par embrayeurs d'un système de préfixes TAMV/personne démotivés, mais avec ancrage référentiel et discursif déterminé par les participants d'acte de parole (*Speech Act Participants* en anglais, ou SAP), puisque les paradigmes flexionnels asymétriques en mazatec opposent les

personnes 3 et 1 SG à toutes les autres : la « non personne » et Ego contre tous les autres (-3/1 SG). Dans une perspective évolutive cyclique, nous tenterons donc de démêler les sources diachroniques de ce système de CF du mazatec contemporain, qui constitue lui-même une dérive métatypique d'un ancien système de préfixes TAMV et d'accord de personne sujet, à partir du proto-otomangue oriental (cf. Gudschinsky 1958a). Tout se passe comme si, depuis cette "réforme transcategorielle" d'une matrice de préfixes du proto-otomangue oriental, le mazatec, au sein du popolocan, n'avait cessé de subir des réanalyses locales (sous-familles de langues, langues et dialectes) à travers un cycle de lexicalisation massive d'une série pragmatique de verbes légers, pour aboutir en dernier lieu à un diasystème d'une grande diversité. On observe une surenchère de ces deux procédés (métatypie et pragmatisation), qui, *a posteriori*, a tout l'air d'un crescendo dans l'abstraction, quoique solidement ancrée sur la hiérarchie d'embrayeurs de personne +1SG/3 >> -1SG/3. On voit là un bel effet de cumul dualiste de tendances abstraites d'une part et pragmatico-référentielles de l'autre, dans une dynamique de transcategorialité portant sur les embrayeurs TAMV/SAP.

Les données présentées ici sont toutes de première main et issues de l'ALMaz (cf. Léonard & al. 2012), hormis celles issues de Pike (1948) pour le dialecte de Huautla (HU), toutes de première main et issues de l'ALMaz (cf. Léonard & al. 2012). Les conventions de notation utilisées ici pour le mazatec ont été explicitées ailleurs à de multiples reprises (Léonard 2010, 2014, Léonard & Kihm 2012). En résumé, nous utiliserons la graphie dite ALFALEIM (Alfabeto de la Lengua Indígena Mazateca), avec des conventions graphémiques analogues à celles de l'espagnol si ce n'est que < x > = fricative palato-alvéolaire et que < z > vaut pour une affriquée rétroflexe sourde. L'inventaire consonantique du mazatec est donc le suivant : < t, ts, ch, z, k, ', s, x, m, n, ñ, l/r, w, y >. L'approximante ou glide bilabial est réalisé souvent avec bétacisme  $w > b$ , et  $'w > b'$ . Toutes les consonnes peuvent être soufflées ou craquées, selon des conditions décrites dans Pike & Pike 1947 et Golston & Kehrein 1998, 2004, et elles peuvent également être prénasalisées. Les voyelles, organisées autour d'un système à principalement quatre

voyelles (*i, e, a, u*)<sup>1</sup> peuvent toutes être également orales, nasales, craquées ou soufflées, selon des conditions décrites par ces mêmes auteurs (v. aussi Silverman 1997).. Les réalisations craquées (*creaky*) et soufflées (*breathy*) sont respectivement notées à l'aide du *saltillo* < ' >, ou apostrophe et par la *jota* ou < j >. Le ton haut est noté par un accent aigu sur la voyelle, le ton bas par un soulignement de la voyelle. Le ton mi-haut est exprimé par un accent grave et une voyelle sans diacritique porte un ton “neutre”, ou ton “moyen”. Une séquence de deux de ces voyelles intonées constitue un contour sur deux mores (mais pas sur une voyelle longue pour autant, car le mazatec ignore la corrélation de durée segmentale : le double graphème vocalique n'est qu'orthographique).

Le présent article est divisé entre l'introduction et la présentation de la langue mazatèque, suivies de deux sections théoriques, et de trois sections empiriques afin d'explorer notre étude de cas à l'aide de plusieurs variétés dialectales caractéristiques d'options de transcategorialité. La section 2 décrira le principal procédé constructionnel du lexique mazatec : la composition et les schèmes de collocation spécifieur-tête catégorielle. Ce sera l'occasion de modéliser le système de classes flexionnelles, autour d'un noyau dur d'une dizaine de CF, organisées en sept classes principales. La section 3 revisitera la modélisation proto-popotécane proposée à la fin des années 1950 par Gudschinsky et Longacre, et la réforme taxinomique que constitue l'émergence de plusieurs systèmes de classes flexionnelles – celui décrit dans le tableau 2 n'étant jamais qu'une version extensible à d'autres, du modèle des hautes terres centrales. La section 4 illustrera la structure des classes flexionnelles mazatèques à travers une comparaison diasystémique : San Francisco Huehuetlán vs. Huautla. La section 5 fera apparaître des paradoxes dans le grain fin de la construction du lexique et de la flexion des radicaux dans des paradigmes de la flexion verbale à San Miguel Soyaltepec : la transcategorialité semble être quasiment pervasive à cette échelle infralexicale, et suit plutôt une logique floue, ou floutée

<sup>1</sup> Certes, *o* existe comme quatrième voyelle dans certains systèmes, notamment en distribution complémentaire avec *u*, et un parler comme celui de HU, réputé n'avoir pas de *u*, et que *o*, a en fait les deux.

par la diversité des procédés dont fait usage la langue. La section 6, traitera de la transcatégorialisation comme forme de *métatypie* (entendue ici comme la réanalyse de formes en fonction de schèmes ou types fonctionnels en interaction ou en compétence dans un diasystème) à travers un exemple d'extension du domaine d'application d'un préverbe allomorphique de classe flexionnelle IV, à San Bartolomé Ayautla.

## 2. Composition et construction de classes flexionnelles en mazatec

Nous allons voir que le lexique verbal du mazatec est construit sur des composés associant un verbe léger de mouvement ou de trajectoire ou de manière d'action à une ou plusieurs racines polyvalentes et adpositionnelles. Le tableau 1 reprend un certain nombre d'items aux listes dressées par Kenneth Pike en son temps sur le procédé de composition qui préside à la construction des radicaux et des thèmes flexionnels en mazatec des hautes terres. Les données rendent compte de la lexicalisation par collocation d'un verbe léger, qui devient préverbe TAMV/Personne (noté <sub>PV</sub> en index), avec une racine polyvalente : 'enterrer' revient donc à un couple <sub>PV</sub>**b'é**<sub>(POS)</sub>**ñai** POSER + ASSIS, qui associe un verbe de trajectoire avec but ou cible (<sub>PV</sub>**b'é** POSER) avec une racine positionnelle (<sub>POS</sub>)**ñai** avec sème de ASSIS. Il en va ainsi de toute la liste : 'chasser', c'est POSER + SURFACE <sub>PV</sub>**b'é**<sub>ADJ</sub>**tee**, 'siffler' c'est POSER +CHANT <sub>PV</sub>**b'é**<sub>V</sub>**see**, etc. (v. Tableau 1). Autrement dit, la construction de classes flexionnelles s'est fondée sur la collocation de préverbes quasiment analysables comme des co-verbes, qui sont venus s'agréger à des racines, à sèmes concrets ('chemin', 'chant', 'travail', 'tas', etc.) ou abstraits (topologiques : surface ; positionnels 'en haut', 'dessous', etc.). De cette stratégie constructionnelle a résulté, *a posteriori*, un système de classes flexionnelles, modélisé dans la matrice du tableau 2 : une taxinomisation fonctionnelle a eu lieu, ce qui revient à une forme radicale de transcatégorialisation.

<b>I/a</b> <i>b'éñai</i> « il/elle enterre »	<sub>PV</sub> <i>b'é</i> <sub>(POS)</sub> <i>ñai</i>	POSER +ASSIS
<b>I/a</b> <i>b'étee</i> « il/elle chasse, fait partir »	<sub>PV</sub> <i>b'é</i> <sub>ADIT</sub> <i>tee</i>	POSER +LARGE
<b>I/a</b> <i>b'ésee</i> « il/elle siffle »	<sub>PV</sub> <i>b'é</i> <sub>V</sub> <i>see</i>	POSER +CHANT
<b>II/c3</b> <i>básoo</i> « il/elle réchauffe »	<sub>PV</sub> <i>bá</i> <sub>ADIS</sub> <i>oo</i>	PLACER +CHAUD
<b>II/c3</b> <i>bájtín</i> « amarrer, attacher »	<sub>PV</sub> <i>bá</i> <sub>N</sub> <i>jtín</i>	PLACER+TAS
<b>II/c3</b> <i>bántià</i> « il/elle ouvre la route »	<sub>PV</sub> <i>bá</i> <sub>N</sub> <i>ntià</i>	PLACER +CHEMIN
<b>III</b> <i>b'amij</i> « il/elle charge (sur son dos) »	<sub>PV</sub> <i>b'a</i> <sub>DIR</sub> <i>mij</i>	PORTER +EN HAUT
<b>III</b> <i>b'akjá</i> « porter (un vêtement) »	<sub>PV</sub> <i>b'a</i> <sub>POS</sub> <i>kjá</i>	PORTER+DE COTE
<b>IV</b> <i>síxkij</i> « il/elle soigne »	<sub>PV</sub> <i>síx</i> <sub>N</sub> <i>kij</i>	FAIRE +POTION
<b>VI</b> <i>kjonki</i> « il/elle plie »	<sub>PV</sub> <i>kjo</i> <sub>POS</sub> <i>nki</i>	TOURNER +DESSOUS

Tableau 1. Radicaux composés de Kenneth Pike (1948 : 111 sgg.) et classes verbales (HU)

Ces lexèmes se distribuent dans une matrice de classes flexionnelles (CF), comme celle présentée dans le tableau 2 : les CF se laissent classer selon des critères morphophonologiques (préservation ou bien effacement ou vocalisation de l'attaque préverbale, si elle est *labiale*, sinon *défaut*), sémantiques (verbes de location générique, de mouvement, causatif, etc.) et de flexion préverbale par défaut, sur classes assignées par le lexique : flexion préverbale régulière, non scindée par l'accord de personne contre flexion préverbale à allomorphie supplétive et/ou par alternance de thème/racine .

Dans ce système, plusieurs facteurs se retrouvent en concurrence : des tendances morphophonologiques pour les CF I-III, et des séries supplétives complexes pour quasiment toutes les autres classes, avec un autre jeu de préverbes ou de proclitiques TAMV (cf. Léonard & Fulcrand 2016b). Plusieurs ordres de catégorialité, répartis sur plusieurs plans sémantiques et fonctionnels coexistent, entre un modèle de trajectoire et de mouvement (CF I-III), un modèle de marquage transitif par la préverbation causative (CF IV) et une vaste zone grise de critères variables pour les classes restantes, de V à VII. Certes, la CF V exhibe les préverbes supplétifs *tsò-* / *mi-* qu'on retrouve dans le verbe signifiant 'enseigner' (HU ASP NTR 3 *tsòya*, 1 SG *xinguja*,



2 SG *'miyai*, 2 PL *'miyao*, 1 PL Excl. *'miyaijin*, 1 PL Incl. *'miyà*, qui ont pour sème ‘dire’ et légitimeraient l’appellation de ‘formations allocutives’, mais cette catégorisation serait par trop *ad hoc* et ne justifierait guère la création d’une sous-classes par corrélat sémantique – si bien que les seuls critères opérants pour ces classes restantes, de V à VII, sont la scission TAMV/AGRS d’une part, et la robustesse des attaques préverbales, non sujettes aux contraintes de sandhi, à la différence des CF I-III, à attaques labiales. La transcatégorialité joue donc à plein son rôle de taxinomie flexionnelle sur deux grands modèles morpho sémantiques, liés à la trajectoire (ainsi qu’aux topologies, dont la surface) et au mouvement. Elle le fait en étroite association avec une batterie de règles d’ajustement morphologiques telles que l’effacement (à l’accompli) ou la vocalisation (à l’inaccompli) de l’attaque. Les deux forces, opérant sur deux niveaux différents (deux composantes, dont l’une formelle : la phonologie, et l’autre de contenu : la sémantique).

Dans ce secteur de la matrice des CF du mazatec, la transcatégorialité, qui a fait de verbes légers non seulement des composants de verbes composés, mais aussi de puissants et subtils marqueurs de TAMV/PERS, est triomphante, en quelque sorte. Ailleurs, hors CF I-II et IV, le système n’est jamais que le produit auto-organisé d’une véritable routine de transcatégorialisation par formation lexicale, en appliquant la fusion à deux éléments autonomes, comme nous venons de le voir dans le tableau 1.

Attaque initiale	Classe		Préverbe	Sémantique	Scission α3/1SG
Labiale	I	a	<i>b'é-</i>	LOCATION GENÉRIQUE	Non scindé
		b	<i>ba-</i>		
		c 1	<i>bi-</i>		
	II	c 2	<i>ba- / bi-</i>	MOUVEMENT	scindé
		c 3	<i>bá- / fa-</i>		
		III	<i>b'a- / ch'a-</i>	SURFACE	
Coronale	IV	<i>sí- / ni-</i>	CAUSATIF		
	V	<i>tsò- / mi-</i>	Variable (hors corrélation)		
Dorsale	VI	<i>kjo- / chjo- ko- / cho-</i>			
		Racine nue			
Ensemble ouvert	VII	<i>see- / jnta-</i>	PROCES SIMPLE		

Tableau 2. Taxinomie flexionnelle du verbe dans le segment diasystémique des hautes terres centrales (données enquêtes JLL 2010-14, cf. Léonard 2010).

Dans les tableaux 3.1-2, nous indiquerons par  $\oplus$  les séquences de marquage TAMV – et uniquement celles-ci ; les autres formes, notamment les formes d'accord sujet, étant aisément déductibles des thèmes de troisième personne). Cette identification des séquences préfixales ou proclitiques de TAMV nous sera très utile, lorsque nous examinerons l'inventaire présumé des préfixes de même fonction dans un état possible de la protolangue. Le lexème servant ici d'exemple apparaît sous forme de radical composé : *batechá* 'balayer' se décrit comme *ba-* préverbe CF I/b avec sème de mouvement, associé à deux racines polyvalentes : *te* < SURFACE >, *chá* < MVT CIRCULAIRE >.

Ainsi, la classe I/b (tableau 3.1) est une classe simple, sans asymétrie de préverbalisation, tandis que la classe II/c2 (tableau 3.2) est particulièrement riche en contrastes jouant sur des effets d'asymétrie de forme – ou d'alternances, aussi bien dans le domaine préverbal (*ba-/bi-*) que radical (*-ngo-/ -ndo-*).

Il est d'une importance capitale de bien comprendre ici que le vocalisme *a/i* de la prévervation *ba-/bi-* de la CF II/c2 n'a rien à voir avec une quelconque alternance morphologique d'une seule et même unité fonctionnelle : il s'agit bel et bien de choix de collocation de deux verbes légers supplétifs : *wa* et *wi* 'aller', réalisés *ba-* et *bi* par bétacisme endémique dans le réseau dialectal mazatec. Ces supplétions sont comparables à celles des thèmes flexionnels *ir-* de *j'ir-ai*, *tu ir-as* contre *all-* dans *all-ons*, *all-ez* et *v-* dans *v-a*, *v-ont*, etc., fondés sur des lexèmes étymologiques différents. Quant à la racine, elle est bel et bien sujette pour le lexème *bangóya* à de l'allomorphie thématique puisque les radicaux *-ngó-* et *-ndo-* sont des variantes de la racine polyvalente *ndá* <EAU, LIQUIDE > sur laquelle on forme par exemple un substantif dérivé par préfixation du classificateur *na-* : *nandá* 'eau'. Dans ce lexème *bangóya/bindoya*, il faut compter avec le deuxième élément du radical composé : l'adposition *ya* 'dans' : la formation de *bangóya* est donc *bangóya/bindoya* analysable en préverbes de CF II/c2 (le couple *ba-/bi-* : ***bangóya/bindoya***) s'agrégeant à la racine principale avec deux thèmes allomorphiques *-ngó-/ndo-* soumis, quant à eux, à des règles morphophonologiques locales qui pèsent sur les occlusives prénasalisées, car acceptant les alternances *nd/ng* (***bangóya/bindoya***), avec effet de neutralisation de l'attaque *nd-* de niveau lexical, dans le thème à attaque dorsale *ng* ; enfin, un augment adpositionnel avec valeur locative (<SE TROUVER DANS>) est suffixé à ce binôme radical.

CLASSE I/b BALAYER	Aspect neutre	Progressif	Passé proche (Accompli)	Passé lointain (Accompli)	Futur (Inaccompli)
1SG. <i>-an</i>	<i>batechá</i>	<i>tí@batechá</i>	<i>ka@batechá</i>	<i>tsak@atechá</i>	<i>k@uatechá</i>
2SG. <i>-ji</i>	<i>batechai</i>	<i>tí@batechai</i>	<i>ka@batechai</i>	<i>tsak@atechai</i>	<i>k@uatechai</i>
3SG. <i>-jé</i>	<i>batécha</i>	<i>tí@batécha</i>	<i>ka@batécha</i>	<i>tsak@atécha</i>	<i>k@uatecha</i>
1PL.INCL. <i>-ña</i>	<i>batechaá</i>	<i>tí@batechaá</i>	<i>ka@batechaá</i>	<i>tsak@atechaá</i>	<i>k@uatechaá</i>
1PL.EXCL. <i>-jin</i>	<i>batechaijin</i>	<i>tí@batechaijin</i>	<i>ka@batechaijin</i>	<i>tsak@atechaijin</i>	<i>k@uatechaijin</i>
2PL. <i>-jón</i>	<i>batechao</i>	<i>tí@batechao</i>	<i>ka@batechao</i>	<i>tsak@atechao</i>	<i>k@uatechao</i>
3PL. <i>-jé</i>	<i>batécha</i>	<i>tjio@batécha</i>	<i>ka@batécha</i>	<i>tsak@atécha</i>	<i>k@uatecha</i>

Tableau 3.1. Fragment de tableaux de conjugaison : exemple de flexion pour la CF I/b. Données de Juan Casimiro Nava (cp. 2010), HU

CLASSE II/c2 SE BAIGNER	Aspect neutre	Progressif	Passé proche (Accompli)	Passé lointain (Accompli)	Futur (Inaccompli)
1SG. -an	<i>bangoya</i>	<i>tí@bangoya</i>	<i>ka@bangoya</i>	<i>tsak@angoya</i>	<i>k@uangoya</i>
2SG. -ji	<i>bindoyai</i>	<i>tí@bindoyai</i>	<i>ka@bindoyai</i>	<i>tsak@indoyai</i>	<i>k@uindóyai</i>
3SG. -jé	<i>bangoya</i>	<i>tí@bangoya</i>	<i>ka@bangoya</i>	<i>tsak@angoya</i>	<i>k@uangoya</i>
1PL.INCL. -ña	<i>bindoyaá</i>	<i>tí@bindoyaá</i>	<i>ka@bindoyaá</i>	<i>tsak@indoyaá</i>	<i>k@uindóyaá</i>
1PL.EXCL. -jin	<i>bindoyaijin</i>	<i>tí@bindoyaijin</i>	<i>ka@bindoyaijin</i>	<i>tsak@indoyaijin</i>	<i>k@uindóyaijin</i>
2PL. -jón	<i>bindoyao</i>	<i>tí@bindoyao</i>	<i>ka@bindoyao</i>	<i>tsak@indoyao</i>	<i>k@uindóyao</i>
3PL. -jé	<i>bangóya</i>	<i>tí@bangóya</i>	<i>ka@bangóya</i>	<i>tsak@angóya</i>	<i>k@uangóya</i>

Tableau 3.2. Fragment de tableaux de conjugaison : exemple de flexion pour la CF I/b. Données de Juan Casimiro Nava (cp. 2010), HU.

### 3. Modélisation proto-popotécane (Gudschinsky/Longacre) et réforme taxinomique

Selon les propositions de Sarah Gudschinsky et de Robert Longacre, l'inventaire des préfixes de TAMV et d'accord de personne sujet en protopopotécane (phase diachronique reconstruite qui unifie le popolocan & zapotécane avec le mixtécane au sein de l'otomangue orientale, lui-même très diversifié) peut se représenter comme dans le tableau 4.

	CONT.	
	*tV-	
IMPÉRATIF	ACPL.	NON ACPL.
*t-	*kV-	*ts-
IMPÉRATIF	ACPL.	INACPL.
*ha-	*k <sup>w</sup> -	*h-/hV-
ASP/PERS.	ASP/PERS.	STAT.
*y-	*wa-	*ni-
POT/FUT.	ACPL/PASSÉ	
*k <sup>w</sup> -	*k-	
PASSÉ PROCHE	CONT/PRÉS.	
*n-, nd-	*x-, *xi-	
	*w-	
	*y-	

Tableau 4. Préfixes TAMV en *Proto-Popo(t)ocan* d'après Gudschinsky (1958a: 57, reprenant Longacre 1957)

Ce tableau peut être reformulé en termes de règles d'exponence (RE) préfixale simples, vérifiant les traits suivants – nous n'avons retenu que les plus génériques, sans entrer dans le détail de la flexion en proto-popotécan. Les préfixes TAMV/Personne ( $x\oplus$ ) viennent se concaténer à gauche des racines lexicales ou des radicaux ( $X$ ) du proto-popotécan ( $x\oplus X$ ), comme dans la liste ci-dessous, qui tente d'adapter tant bien que mal les catégories des comparatistes à une description en traits morphosyntaxiques. La RE (iii), qui déclare le contenu ou la structure interne RE:  $X \sigma \{ASP \{PERS, NMBR\}\} \Rightarrow y, wa\oplus X$  n'est en rien anodine : elle associe le marquage de l'aspect (plus haut dans la portée du gabarit morphosyntaxique) avec le marquage AGRS (accord de personne sujet ou agent). Le *sigma* dans les formules vaut pour un *ensemble signifiant*, ou *réalisation* de surface – ici, l'ensemble radical tel que défini plus haut, considéré comme l'association en un radical insécable d'un préverbe CV et d'une ou plusieurs racines CV. Nous venons de voir que le système de CF du mazatec (sa taxinomie flexionnelle verbale) est fondé sur le critère de marquage aspectuel défaut pour toutes les personnes (comme dans les CF non scindées, telles que Ia-c) contre marquage TAMV/Personne selon le principe de la scission sur le trait de personne RE:  $X \sigma \{ASP \{PERS, \alpha 3/1Sg\}\} \Rightarrow x, y\oplus X$ , les  $x$  et  $y$  préfixés, en minuscule ( $x, y\oplus$ ), valant pour des allomorphes tels que *sí-* et *ni-* dans la CF IV (voir tableaux 6.2.1-2 infra).

- i RE:  $X \sigma \{ASP \{\}\} \Rightarrow x, xi, w, y\oplus X$
- ii RE:  $X \sigma \{MODE \{IMPER\}\} \Rightarrow t, ha\oplus X$
- iii RE:  $X \sigma \{ASP \{PERS, NMBR\}\} \Rightarrow y, wa\oplus X$
- iv RE:  $X \sigma \{ASP \{-ACPL\}\} \Rightarrow h, hV\oplus X$
- v RE:  $X \sigma \{ASP \{-ACPL\}, MODE \{IRR\}\} \Rightarrow k^w \oplus X$
- vi RE:  $X \sigma \{ASP \{+ACPL\}\} \Rightarrow kV\oplus X$
- vii RE:  $X \sigma \{ASP \{-ACPL\}\} \Rightarrow ts\oplus X$
- viii RE:  $X \sigma \{ASP \{+ACPL, +PROX\}\} \Rightarrow n, nd\oplus X$
- ix RE:  $X \sigma \{ASP \{+ACPL, -PROX\}\} \Rightarrow k\oplus X$
- x RE:  $X \sigma \{ASP \{-PRF\}\} \Rightarrow tV\oplus X$
- xi RE:  $X \sigma \{VOIX \{+STATIF\}\} \Rightarrow ni\oplus X$

Or, qu'en est-il en mazatec ? Dans quelle mesure ce système postulé en diachronie serait-il encore résilient ? Par prudence, sans chercher à prendre parti pour savoir si résilience il y a, nous pouvons tout au plus suggérer qu'un tel système préfixal pourrait sans mal avoir subi un réaménagement diachronique au prix d'une réinterprétation ainsi que d'une intégration dans un système idiosyncrasique de classes flexionnelles. L'effet de collusion entre marquage TAMV et marquage d'accord de personne sujet (TAMV/AGRS) est observable dans les deux systèmes (protopopotécan et mazatec). En mazatec, il se fonde résolument sur le contenu {ASP {PERS  $\alpha$  3/1Sg}}, opposant par exemple en classe IV les réalisations +3/1Sg de type HU *síxá*, JA *ts'íxá*- 'travailler' contre les réalisations aux autres personnes sujet (autrement dit -3/1Sg) fléchies sur un allomorphe supplétif HU *nixá*-, JA *ne'exá*-. Le tableau 5 développe une série d'hypothèses en ce sens, en confrontant les deux états structuraux ou diachroniques successifs.

Proto-popotécan RE d'après Gudschinsky/Longacre	Diasystème mazatec contemporain
{ASP { }} $\Rightarrow$ <i>x, xi, w, y<math>\oplus</math>X</i>	Neutralisés et/ou rendus résiduels comme préverbes statif
{ASP {PERS, NMBR}} $\Rightarrow$ <i>y, wa<math>\oplus</math>X</i>	<i>wa<math>\oplus</math></i> a pu conforter la préfixation de CF I/b et II, III.
{ASP {-ACPL}, MODE {IRR}} $\Rightarrow$ <i>k<sup>w</sup><math>\oplus</math>X</i>	<i>k<sup>w</sup><math>\oplus</math></i> est le meilleur candidat comme actuel préfixe ou proclitique d'inaccompli pour les CF I-III.
{ASP {-ACPL}} $\Rightarrow$ <i>ts<math>\oplus</math>X</i>	<i>tsa=</i> existe à la fois comme conjonction hypothétique et comme co-marqueur d'accompli distant ou distal (proclise <i>tsak=</i> à HU)
{ASP {+ACPL, -PROX}} $\Rightarrow$ <i>k<math>\oplus</math>X</i>	<i>k<math>\oplus</math></i> est un formant de la chaîne proclitique <i>tsak=</i> d'accompli distant ou distal à HU
{VOIX {+STATIF}} $\Rightarrow$ <i>ni<math>\oplus</math>X</i>	<i>ni<math>\oplus</math></i> est par ailleurs la particule prédicative et instrumentale, ainsi que l'allomorphe préverbal du causatif en CF IV
{MODE {IMPER}} $\Rightarrow$ <i>t, ha<math>\oplus</math>X</i>	<i>t<math>\oplus</math></i> continue de fonctionner comme préfixe d'impératif dans la plupart des dialectes – il cause un effacement de l'attaque labiale du thème flexionnel dans les CF I-III.

{ASP {-ACPL}} ⇒ <i>h, hV⊕X</i>	<i>he⊕</i> a pu être réanalysé comme le verbe léger ‘finir’, au passé ‘fini’. Ce formant sert de proclitique d’accompli distal dans les basses terres.
{ASP {+ACPL}} ⇒ <i>kV⊕X</i>	<i>kV⊕</i> a pu soutenir l’intrusion de <i>kqa</i> ‘tomber’, verbe léger fonctionnant désormais comme proclitique d’accompli proche (cette concaténation ne provoque pas de sandhi segmental avec l’attaque labiale des classes I-III).
{ASP {+ACPL, +PROX}} ⇒ <i>n, nd⊕X</i>	<i>n, nd⊕</i> est une sous-classe flexionnelle résiliente, à valeur stative. Elle a également pu être réinterprétée comme un fragment ou splinter (fragment morphémique, menu ‘morphème’, cf. Dubert-Garcia 2014) de <i>nda</i> ‘faire’, supplétif de <i>tsi’in</i> .
{ASP {-PRF}} ⇒ <i>tV⊕X</i>	<i>tV⊕</i> est actuellement le proclitique dominant dans les hautes et les moyennes terres pour exprimer la valeur de l’aspect progressif (ici également, pas de sandhi avec les attaques préverbaux labiales).

Tableau 5. Modélisation des RE en protopopotécan et comparaison avec des propriétés structurelles du système flexionnel mazatec envisagé comme transcategorisation potentielle

En mazatec de HU par exemple, il faut compter sur ces séquences de proclitiques de TAMV, que nous verrons bientôt abondamment illustrées dans les données de HU et de SFH :

RE:  $X \sigma \{ASPECT +ACPL\} \Rightarrow ki, tsak \oplus X^*$

RE:  $X \sigma \{ASPECT -ACPL\} \Rightarrow k^{\prime} \oplus X^*$

Le signe \* suscrit après le radical X vaut pour ‘soumis à des RMP (Règles Morphophonologiques, de sandhi avec les attaques labiales des CF I-III).

Nous nous risquons à supposer que le système proto-popotécan est parvenu à se disloquer tout en restant résilient dans le système : tout se passe comme si le mazatec avait démonté le jeu de Léo de la combinatoire des préfixes avec les racines lexicales polyvalentes pour placer d’abord la batterie de verbes légers de trajectoire, de position, de mouvement ou d’action et de manière de l’action, afin de permettre aux anciens préfixes de s’éliminer ou bien de former

des chaînes de dérivés TAMV/personne proclitiques, pour marquer les aspects autres que l'aspect neutre, ou aspect par défaut. Le « collage » des chaînes proclitiques héritées ou réagencées à partir des matériaux préfixaux du proto-popotécan ne se fait d'ailleurs pas sans recours à de la glue phonotactique, comme le montre le paradigme des préverbes à attaques labiales, qui impliquent des contraintes d'élision à l'accompli et de vocalisation à l'inaccompli dans plus de la moitié des sept principaux dialectes que compte le mazatec. À telle enseigne, que les multiples effets des ajustements préverbaux ou préfixaux ou proclitiques du domaine TAMV/AGRS fondent les classes I-III du tableau2.

Cette hypothèse du « grand remaniement préverbal » passant par un « grand nivellement des préfixes TAM/PERS » reste à falsifier, mais elle n'en reste pas moins heuristique, et a au moins le défaut de ne pas être infalsifiable et donc circulaire. Certes de multiples faits peuvent être interprétés comme des facteurs confirmant cette hypothèse, comme énoncé dans le tableau 5, mais son plus fort potentiel s'avère, dans l'état actuel des connaissances aussi bien sur le proto-popotécan que sur celui de la diversité interne du diasystème mazatec, avant tout heuristique. Elle relève de la transcategorialisation : de ses mécanismes, de son incidence, de sa puissance réformatrice dans un système grammatical, ainsi que de ses limites.

#### **4. Comparaison diasystémique : San Francisco Huehuetlán vs. Huautla**

Voici, comparé à la variété des hautes terres centrales, un fragment de paradigmes du *mazateco poblano* issus d'une élicitation avec deux collégiens originaires de San Francisco Huehuetlan (SFH)<sup>2</sup>. Les données du dialecte de Huautla (HU) sont reprises des matériaux réunis par Kenneth Pike dans le chapitre 8 de son essai de tonologie, qui présente et modélise les paradigmes de la flexion

<sup>2</sup> Reina Quijano Noyola, 16 ans, et Victor Feliciano Valencia Zanabria, 16 ans, enquête réalisée par JLL, 27 sept. 2011, Santa María Teopoxco, lors d'un atelier multilingue d'écriture et d'élaboration de matériaux pédagogiques, organisé par le Bachillerato Integral Comunitario de SM Teopoxco, Oaxaca, Mx.



verbale et possessive nominale en mazatec des hautes terres centrales (Pike 1948).

Ces deux dialectes peuvent sembler très distants structurellement à première vue, mais ils ne diffèrent en réalité que par des points de détail entre HU *b'êts'ia* et SFH *batsio* 'commencer' : 1) la préverbativité en *ba-* à SFH n'est pas autre chose qu'une préverbativité à l'aide du verbe léger *b'é-* 'poser', une fois appliquée la règle phonologique locale *e > a* dans ce dialecte. De même, le changement *a > o* explique la terminaison en *-o* à SFH, en vertu d'une chaîne de propulsion et de traction locale telle que *i > i, e; e > a; a > o*.

L'objectif de cette comparaison est à la fois d'illustrer la forme morphologique qu'ont prise les lexèmes au sein du diasystème, en vertu du premier niveau de transcatégorisation, qui sert à la construction lexicale en mazatec, mais aussi les mécanismes flexionnels qui se sont imbriqués dans ces constructions lexicales. De ce dernier point de vue, la robustesse des procédés compositionnels, flexionnels, prosodiques (tons) et morphosyntaxiques, une fois tamisé le grain fin du détail, est patente, en termes de choix de radicaux et choix d'exposants entre les dialectes mazatecs. Une fois les formes fusionnées (opération *merge*, au niveau lexical, cf. Données du tableau 1), classées dans une matrice taxinomique régissant les procédés combinatoires (tableau 2), une fois les options des grammaires locales établies (préverbativité en *y'é-* à l'accompli de la CF I/a), la phonologie n'est qu'un léger vent de sable qui ne fait que plus ou moins légèrement éroder la surface de la forme. La transcatégorisation apparaît alors comme un principe quasiment organique qui a contribué à unifier la langue dans la diversité des solutions d'ajustement local des formants morphologiques.

La taxinomie des CF ne se fonde pas que sur la préverbativité, mais aussi sur les effets induits des choix de préverbativité notamment : la combinatoire entre lexique et grammaire (entre les lexèmes et les catégories de TAMV/PERS notamment) fait partie des critères qui fondent le classement des unités lexicales de la langue. Par exemple, la différence de marquage de l'aspect accompli opère par la proclise d'une chaîne *tsak=* à HU, qui a pour effet de

faire tomber l’attaque initiale du radicale (l’attaque préfixale labiale), déclenchant un des phénomènes morphophonologiques qui contribuent à délimiter les classes flexionnelles I-III en mazatec. En revanche, l’option choisie par le dialecte de SFH est de commuter le préverbe *ba-* issu de *b’é-* avec un préverbe d’accompli en *ya-*, issu de *y’é-*, verbe léger également auquel est associé une valeur telle que < EMPORTER > – donc mouvement efférent, ou centrifuge.

RADICAL CF I/a	ASP	Loc	3 SG. & PL	1 SG	2 SG	2 PL	1 PL. EXCL
HU <i>b’êts’ia</i> , SFH <i>batsio</i> ‘commencer’	NTR	HU	<i>b’êts’ia</i>	<i>b’èets’ia</i>	<i>b’èts’iaï</i>	<i>b’èts’iao</i>	<i>b’èts’iaï</i>
		SFH	<i>batsio</i>	<i>batsi’<u>o</u>on</i>	<i>batsi’<u>e</u>i</i>	<i>batsi’<u>o</u>n</i>	<i>batsi’<u>i</u>n</i>
	ACPL	HU	<i>tsak’êts’ia</i>	<i>tsak’èets’ia</i>	<i>tsak’èts’iaï</i>	<i>tsak’èts’iao</i>	<i>tsak’èts’iaï</i>
		SFH	<i>yatsi’<u>o</u></i>	<i>yqatsi’<u>o</u>n</i>	<i>yàtsi’<u>e</u>i</i>	<i>yàtsi’<u>o</u>n</i>	<i>yàtsi’<u>i</u>n</i>
	INCMPL	HU	<i>k’oèts’ia</i>	<i>k’oets’ia</i>	<i>k’oèts’iaï</i>	<i>k’oèts’iao</i>	<i>k’oèts’iaï</i>
		SFH	<i>kuatsi’<u>o</u></i>	<i>kuatsi’<u>o</u>n</i>	<i>kuatsi’<u>e</u>i</i>	<i>kuatsi’<u>o</u>n</i>	<i>kuatsi’<u>i</u>n</i>

Tableau 6.1. Classe flexionnelle I/a à HU et à SFH *b’êts’ia* vs. *batsio* ‘commencer’

L’inaccompli opère par la proclise de *k=*, qui a pour effet de vocaliser l’attaque labiale, en laissant une trace glottique de l’ajustement proclitique TAMV : HU *k’oètsia*. Il en va de même à SFH, même s’il ne reste aucune trace de la concaténation entre préfixe et préverbe à attaque entièrement vocalisée – notée *o* ici. On notera que l’attaque vocalisée du préverbe porte un ton bas, à HU. Cette stratégie de marquage tonal de l’aspect le plus marqué – l’inaccompli, qui vaut pour un irréel et donc principalement un futur, en termes de temporalité – est très opératoire dans le système. On peut y voir un effet de résilience des procédés de flexion des verbes légers, avant leur fusion avec les racines polyvalentes, par maintien de leur (ancienne) flexion intrinsèque. Il en va de même pour le contour BM (Bas-Moyen) des préverbes à l’accord sujet 1 SG PRES, ex. *b’èexáa* ‘j’envoie’ contre 3 *b’èxá* ‘il/elle(s) envoie(nt)’. On voit là un effet d’avant la transcategorialisation préverbale du lexique. L’asymétrie de marquage prosodique des cellules ou des séries 1 SG et Inaccompli face au reste du champ flexionnel peut être considérée comme à la fois héritée de l’état

d'anciens auxiliaires des préverbes (donc de leur phase verbale autonome), et comme un phénomène convergeant avec le marquage différentiel TAMV/AGRS du protopopotécan, en termes de *robustesse* ou *immanence* des structures (fait de *typologie*).

Examinons la classe flexionnelle IV, qui est, tout comme celle que nous venons d'examiner (I/b), l'une des plus importantes du système, par le nombre de lexèmes et le rendement fonctionnel. Les tableaux 6.2.1-2 montrent l'unitarisme des procédés de formation, mais aussi d'intéressants contrastes de détail entre l'implémentation de la préverbation dans ces deux variétés : en effet, le dialecte de SFH a enrichi sa gamme d'allomorphes préverbaux : il a *siì-* contre *sa-* issu de *se-* à l'inaccompli, et contre *ná* à l'accompli, comme ci-dessous, pour le verbe 'jouer', initialement formé comme un composé de type FAIRE + JEU.

Ces contraintes combinatoires se retrouvent de manière régulière dans le tableau 6.2.2, pour le verbe 'griller' – un composé de type FAIRE + GRIL.

La comparaison entre ces deux variétés a permis de montrer la robustesse des procédés constructionnels dans le diasystème<sup>3</sup>. Les deux lexèmes examinés dans les tableaux 6.2.1-2 sont représentatifs des jeux de contrastes de marquage TAMV/AGRS. Une forme superficielle dérivée de transcatégorialité émerge : l'alternance *siì-/sa-* à l'inaccompli, qui n'a rien d'anodine : ici à SFH, à la périphérie nord-occidentale des hautes terres, une alternance vocalique est délibérément intégrée à une série non scindée, typique d'une variété des hautes terres centrales 3 Inaccompli HU *siìská* SFH *siìskó* versus 2 PL Inaccompli HU *siskáo* SFH *saskòon*, etc. Ici, c'est l'asymétrie de marquage AGRS  $\alpha$  3/1SG qui se conforte comme facteur de transcatégorialisation, en venant réencoder le paramètre -3/1SGS, à la surface du paradigme. Il s'agit d'une modification morphologique de compromis ici, mais on voit que le système continue de travailler sans cesse le grain fin de ses catégories paradigmatiques.

Nous aborderons dans la section 6 la complexité de la flexion dans une variété qui se trouve dans une situation géolinguistique

<sup>3</sup> Cf. Gudschinsky 1958b pour une classification « canonique » des dialectes mazatecs

paradoxe, puisqu'elle se trouve à la charnière entre deux importants *Town dialects* ou centres directeurs : HU et JA. Cette variété, qui présente de nombreux traits partagés tant avec l'un qu'avec l'autre grand dialecte, n'en présente pas moins une idiosyncrasie qui nous permettra d'illustrer davantage les tendances plausibles à la transcatégorialisation dans les systèmes flexionnels, et donc plus *liés* que *libres*. Mais auparavant, examinons dans la section 5 un autre centre directeur (SO) qui pose d'épineux problèmes d'analyse.

RADICAL CF IV		ASPECT	3 SG. & PL	1 SG	2 SG	2 PL	1 PL. EXCL
HU <i>síská</i> SFH <i>sískó</i> 'jouer'	HU	NTR	<i>síská</i>	<i>s̥iiskáa</i>	<i>niskái</i>	<i>niskáo</i>	<i>niskáin</i>
	SFH		<i>sískó</i>	<i>siiskó'on</i>	<i>taskéi</i>	<i>taskóon</i>	<i>saskéin</i>
	HU	ACPL	<i>kis̥iiská</i>	<i>kis̥iiskáa</i>	<i>kiniskái</i>	<i>kiniskáo</i>	<i>kiniskáin</i>
	SFH		<i>kisiiskó</i>	<i>kisiiskó'on</i>	<i>kináskèi</i>	<i>kináskóon</i>	<i>kináskèin</i>
	HU	INCMP	<i>s̥iiská</i>	<i>s̥iiskáa</i>	<i>s̥iskái</i>	<i>s̥iskáo</i>	<i>s̥iskáin</i>
	SFH		<i>siiskó</i>	<i>siiskó'on</i>	<i>saskèi</i>	<i>saskóon</i>	<i>saskéin</i>

Tableau 6.2.1. Lexème 'jouer' à HU *síská* et à SFH *sískó*

CF IV		ASPECT	3 SG. & PL	1 SG	2 SG	2 PL	1 PL. EXCL
HU <i>sitsjò</i> SFH <i>sitsjù</i> 'griller'	HU	NTR	<i>sitsjò</i>	<i>s̥iitsjòa</i>	<i>nitsjòi</i>	<i>nitsjòo</i>	<i>nitsjòì</i>
	SFH		<i>sitsjù</i>	<i>s̥iitsjù'un</i>	<i>tátsjùi</i>	<i>tatsjùun</i>	<i>satsjùin</i>
	HU	ACPL	<i>kis̥iitsjò</i>	<i>kis̥iitsjòa</i>	<i>kinitsjòi</i>	<i>kinitsjòo</i>	<i>kinitsjòì</i>
	SFH		<i>kisitsjù</i>	<i>kis̥iitsjù'un</i>	<i>kinátsjùi</i>	<i>kinátsjùun</i>	<i>kinátsjùin</i>
	HU	INCMP	<i>s̥iitsjò</i>	<i>s̥iitsjòa</i>	<i>s̥itsjòi</i>	<i>s̥itsjòo</i>	<i>s̥itsjòì</i>
	SFH		<i>sitsjù</i>	<i>sitsjù'un</i>	<i>satsjùi</i>	<i>satsjùun</i>	<i>satsjùin</i>

Tableau 6.2.2. Lexème 'griller' à HU *sitsjò* et à SFH *sitsjù*

## 5. San Miguel Soyaltepec

Le dialecte de San Miguel Soyaltepec (SO) présente de nombreux phénomènes qui retravaillent la transcatégorialisation des unités constitutives des lexèmes et de leur imbrication dans des cycles de marquage flexionnel. Par exemple, les paradigmes ici représentatifs de la CF I/a font usage comme à SFH du préverbe d'accompli *yé-*, verbe léger à valeur de <(EM)PORTER >, mais son domaine d'application semble être limité depuis peu dans ce tiroir

aspectuel de l’accompli distal aux cellules +3/1SG, puisque c’est une proclise *kík=* avec sandhi conditionnant l’effacement de l’attaque labiale préverbiale dans la séquence concaténée 2 SG accompli *kík=’éxáè* ‘tu envoyas’, 2 PL *kíkèxánò* ‘vous envoyâtes’, *kíkèxánè* ‘nous (autres) envoyâmes’. Les données sont issues d’éllicitation de paradigmes verbaux à partir tableaux de Kenneth Pike (1948), auprès de M. Juan Mauro Vicente, Corral de Piedra, San Miguel Soyaltepec, dans les environs de Temascal – instituteur bilingue, âgé de 51 ans au moment de l’enquête. Ses parents provenaient du village de Playa Lagarto, aujourd’hui englouti par la retenue d’eau du barrage Miguel Alemán. Enregistré par Jaime Calderón & Shun Nakamoto, accompagnés de JLL, août 2013.

<i>béxá</i> ‘envoyer’	3 Sg. & Pl.	1 Sg. -a	2 Sg. -i	2 Pl. =nò	1 Pl. excl. =ni
NTR	<i>béxá</i>	<i>béxá</i>	<i>béxè</i>	<i>béxánò</i>	<i>béxáni</i>
ACPL	<i>yéxá</i>	<i>yéxá</i>	<i>kík’éxáè</i>	<i>kíkèxánò,</i> <i>yéxánò</i>	<i>kíkèxánè,</i> <i>yéxánè</i>
INCMPL	<i>béxá, bákèxá</i>	<i>bákéxá</i>	<i>bákèxáelè</i>	<i>bákèxánò</i>	<i>bák’èxánè</i>
<i>béñón</i> ‘ligoter’					
NTR	<i>béñón</i>	<i>béñúa</i>	<i>béñè</i>	<i>béñònò</i>	<i>béñònè</i>
ACPL	<i>yéñón, yénión</i>	<i>yéñóa</i>	<i>kikèñe, kikèñi</i>	<i>kikèñònò</i>	<i>kikèñòne</i>
INCMPL	<i>béñón,</i> <i>bákèñòn</i>	<i>béñóa,</i> <i>bákéñúa</i>	<i>bákèñè</i>	<i>bákèñònò</i>	<i>bákèñòne</i>

Tableau 7.1. Fragment de matrice flexionnelle, SO : CF I/a *béxá* ‘envoyer’, *béñón* ‘ligoter, attacher’

<i>bàjá</i> ‘semer’	3 Sg. & Pl.	1 Sg. -a	2 Sg. -i	2 Pl. =nò	1 Pl. excl. - =ni	1 Pl. incl. – =(ñ)à
NTR	<i>bàjá</i>	<i>bàjá</i>	<i>béje</i>	<i>bánòn</i>	<i>báne</i>	<i>báyà</i>
ACPL	<i>yèjá</i>	<i>yèjáñan</i>	<i>kikéje</i>	<i>kikánòn</i>	<i>kikáne</i>	<i>kikáyà</i>
INCMPL	<i>bákèjá</i>	<i>bákèjáyan</i>	<i>bákéje</i>	<i>bák’anòn</i>	<i>bák’áne</i>	<i>bák’áyà</i>

Tableau 7.2. Fragment de matrice flexionnelle, SO : CF I/b *bàjá* ‘semer’. Données de Juan Mauro Vicente, Corral de Piedra, enq. JLL août 2013.

On peut supposer que cette asymétrie flexionnelle est en cours de développement, puisque notre séance d’éllicitation à SO a permis de recueillir systématiquement des doublets (avec préfixation en *yé-* régulière, autrement dit, par défaut) – cf. tableaux 7.1-2 *infra*. L’opération transcatégorielle du préverbe perfectif est donc remise

en cause au sein d'un paradigme flexionnel par ailleurs bien saillant dans le système (le versant -3/1SG de la flexion d'accord TAMV/AGRS). Ce deuxième choix se calque sur des procédés analogues observables ailleurs, comme dans le grand dialecte rival de Huautla de Jiménez. Il a pour effet collatéral d'opacifier le radical dans les formes à proclise déclenchant le sandhi labial. Il en va de même pour l'inaccompli, où deux stratégies de marquage sont possibles : par défaut, en syncrétisme avec les formes du tiroir du neutre (*béxá* 'il/elle envoie/enverra') ou bien par proclise d'une séquence *bàk-*, avec sandhi d'effacement labial sur l'attaque préverbiale également : par exemple pour *béxá* 'envoyer', on a *bàkèxá* 'il/elle enverra'. Rien n'explique dans les inventaires lexicaux et morphologiques les motivations d'une telle chaîne préfixale.

Notre hypothèse serait qu'ici une règle phonologique locale aurait pu donner *bak-* à partir de  $*k^v ak-$  ( $< k^w a-k-$ , donc  $k^w a$  pourrait être le nexus d'ajustement de  $*k^w$  inaccompli et la généralisation d'un thème préverbal vocalisé en *-ua-* sur le modèle de la CF I/b, comme c'est le cas à Santa María Asunción, au sud de Huautla. Sans prendre fait et cause pour une explication qui reste *ad hoc*, force est de constater que ce qui se passe ici contribue à opacifier le système. La résolution  $*k^v > p > b$  est fortement attesté en otomangue oriental (entre zapotec et chatino, notamment, la correspondance est régulière), et on nous a fait observer ce phénomène à San Lucas Zoquiapam – un dialecte nord-occidental des hautes terres. Mais ce n'est là qu'une hypothèse.

L'opacification serait donc la deuxième grande force qui coexiste, voire affaiblit ou compromet la transcategorialisation comme dynamique structurante, ou comme grand procédé constructionnel. On vient de voir comment les séquences proclitiques ou préfixantes de TAMV/AGRS pouvaient s'opacifier par accidents phonologiques. Il en va de même pour les éléments radicaux. Par exemple, dans le cas du lexème *béñón* 'ligoter, attacher', formé sur le schème  $p_v b' é_{Adv} ñón$  correspondant à la collocation de contenu POSER FORT(EMENT). Même si la racine *ñón* est l'une des plus présentes dans la parole, puisqu'elle sert d'adverbe d'intensité (équivalent à 'très, beaucoup'), elle n'en devient

qu'opaque lorsque s'appliquent les règles de fusion désinentielles de ce dialecte, comme dans NTR 2 Sg *béñè* 'tu ligotes', 1 PL EXCL *béñónè* 1 PL INCL *bèñòyà*.

Une fois après avoir imprégné la langue et édifié les structures du lexique et de la grammaire, la transcatégorialisation n'a pas vocation à garantir la transparence des unités, ni leur traçabilité. De même que la racine polyvalente d'intensité *ñón* a servi pour la collocation du lexème traduisant 'ligoter' (littéralement, 'attacher fort'), elle n'en devient pas moins un composé lié indissociable du préverbe. Il en va de même des autres composants : lors d'une enquête à HU, une informatrice nous a commenté – non sans une certaine gêne – que *sí'in*, le verbe lexical répertorié comme signifiant 'faire', qui est le formant de la CF IV en tant que préverbe causatif (couple préverbal *sí' -/ni-*, abondamment décrit et commenté plus haut), ne servait plus guère que pour des activités sémantiquement très spécialisées – comme l'équivalent, en espagnol mexicain de 'acoplarse' qui est 'hacerlo' = 'le faire', pour 'copuler'.

Le cas de ce verbe est exemplaire car il se situe, dans le système dialectal où il est attesté, à la frontière entre deux espaces catégoriels. A HU, le lexème est *bántjè* et s'analyse comme une collocation sur le schème : 'semer' <sub>PV</sub>*b'é*<sub>ADJ</sub>*ntjè* ⇔ <PLACER <TAS DE MAÏS>>. (cf. Pike, 1948:112). Le lexème *bàjá* pour 'semer', recueilli de première main <sup>4</sup>, diffère des attestations de seconde main. La réalisation *bàjá* nous semble le produit d'une préverbation de type CF I/b |*bàkjá*|, avec perte de la phase occlusive dorsale de l'attaque breathy de la racine *kjá*, valant pour <CONTRE>, si bien que 'planter le maïs', ou 'semer', ressortirait à un schème <PLACER <CONTRE>>. Le changement *kj* > *j* est en effet attesté par ailleurs à SO. Mais les formes d'impératif que nous avons recueillies par ailleurs ne montrent aucune trace de cette racine associée, ce qui controuve partiellement cette hypothèse, jusqu'à preuve du

<sup>4</sup> Les listes de cognats de Paul L. Kirk (1966) donnent les formes – notées ici selon l'ALFALEIM – \**bé'éntje* vt. 3 sg. Il/elle plante/sème :  $\diamond$  ay *ntje*, cq *tje*, ja *tib'éntje*, do *tib'entje*, hu *ntjeb'é*, ji *b'etje*, so *'betjèg*, ix *tisentje*, mg *b'entjai*, lo *ba'atja*, te, *tisitje*, hu *b'éntje*. Autrement dit, le lexème recueilli lors de notre élicitation d'août 2013 à Corral de Piedra (SO), d'un type bien plus complexe que les données de seconde main accessibles, est inespéré : le tableau 7.2 nous offre un lexème à forte charge de transcatégorialité, remarquablement hétérogène

contraire. On a en effet IMPER 2 Sg *t'éé!* ←|t@bá| 'sème!', qui confirmerait l'hypothèse d'un thème court, tandis qu'on observe aussi par ailleurs VOLITIF *kàtàkjá!* 'Qu'il soit semé!' *tàk'anón* 'qu'ils sèment!', qui controuvent plutôt cette hypothèse. Il serait donc plus prudent de se contenter de dire que le radical *bàjá* vaut probablement comme verbe lexical à part entière valant pour < PLACER/CONTRE (MAÏS) > sur le plan sémantique (ce schème décrit une catalyse, en ce qui concerne l'objet), au lieu de n'intervenir que comme verbe léger dans un composé lexicalisé, comme c'est le cas à HU. Un intéressant mécanisme hybride est cependant à l'œuvre dans la table de conjugaison de ce lexème : selon les cellules de la matrice, il se comporte tantôt comme verbe de la CF VII (monosyllabique et à accord TAMV/AGRS scindé, en tant que base insécable et opacifiée *bàjá*), tantôt comme verbe de la classe Ib, et dans ce cas, *ba-* comme préverbe s'associe à une racine *-ke(ja)-* pour former un thème long en 3 INCMPL *bàkèjà*, 1 Sg *bàkèjàyan*, 2 SG *bàkéje*, etc. La racine *-ke-* revêt selon nous un sème d'*adhérence* analysable comme <ETRE SUR>. Une autre forme hybride apparaît quasiment comme un hapax : ACPL 1 SG *yèjàñan*, dans laquelle le préverbe d'accompli, déjà rencontré auparavant, vient s'associer à une racine positionnelle (*j*)*ña* avec valeur de < SE TROUVER/ETRE ASSIS ><sup>5</sup>. Rien n'explique – sinon, éventuellement, une option pragmatique pour ce SAP privilégié qu'est Ego – pourquoi cette collocation pour cette cellule précisément (et pas pour sa comparse de la 1 SG, qui est habituellement la 3<sup>ème</sup> personne), justifie la collocation du préverbe *bà-* < PLACER > avec une racine positionnelle. Ici, la transcategorialité par collocation lexicale est négociée par cellules ou secteurs de la matrice flexionnelle par cellules et secteur – pied à pied. Mais nous voyons combien l'incidence de cette fluctuation, au sein du lexique, est vecteur d'hétérogénéité, par défaut ou par supplétion des racines associées au préverbe – qui peut également bénéficier d'un statut insegmentable *bàjá*.

<sup>5</sup> À JA *kjijñana* ←|kji@jña| ' (le maïs est) semé, planté', avec collocation de la racine positionnelle *jña*.



## 6. Métatypie et transcatégorialisation : la transitivisation scindée à San Bartolomé Ayautla

Les données de première main sur les modèles flexionnels de San Bartolomeo Ayautla nous surprennent à bien des égards. Nombre de cellules du tableau 8 pour le lexème *sítsjò* ‘griller’, font apparaître un phénomène inattendu : la cliticisation très mobile du préverbe supplétif *ni-* à valeur causative, de la CF IV. Alors que la forme de 3 NTR/PROGR est en *tí=sítsjò*, où *tí=* a valeur de proclitique progressif, la forme de 2 PL NTR/PROGR est *nítínítsjó*, ce qui appelle une analyse en *ní=tí=nítsjó*, avec proclise de *ní*, qui prend littéralement ses ailes, en se voyant doté du statut de particule causative ou de transitivisateur clitique – à moins qu’il ne s’agisse d’une forme pronominale applicative valant pour marquage proclitique pronominal de l’objet, comme à Jalapa (JA). Il ne serait plus alors préverbe, organiquement lié au radical : il serait alors comme redevenu verbe léger, en s’agrégeant de la manière la plus externe qui soit au radical, puisqu’il vient se placer même avant les proclitiques d’aspects marqués (ACPL et INCMPL) : on a ainsi également, à l’accompli 2 Sg *ní=ki=nítsjóni*, et à l’inaccompli 2 Sg *ní=sàà=sítsjóni*.

Pour ces données de terrain, la relative instabilité du phénomène dans les paradigmes du tableau 8 *infra* et ailleurs dans le corpus enregistré et transcrit auprès de cette locutrice, ainsi qu’une autre série de phénomènes de proclise inattendus dans ce même corpus, laissent à penser que l’oralité et des effets d’ancrage pragmatique au moment de l’enquête, présents à l’esprit de la locutrice, interfèrent, de manière non canonique. En effet, les formes 1 PL INCL NTR/PROGR *xù=kuàn=t’ísítsjó* et accompli *ní=xù=kuàn=kítsítsjó* font intervenir des chaînes proclitiques complexes, analysables en CAUS=MED=MOD/ADV= (où MED, pour *xù* ‘il/elle dit’ vaut pour médiatif, ou source de l’information par discours rapporté) – à moins que le slot CAUS soit non pas un préverbe causatif détaché, mais un pronom objectal, autrement dit, un applicatif.

Si la particule causative *ní=* peut en outre intégrer des chaînes modales ou adverbiales de ce type, et si elle peut toujours se présenter dans la position syntagmatique la plus externe disponible à la proclise, alors nous avons là un bel effet de transcatégorialité,

associé à bien plus que de la réversibilité, car ce n'est pas que l'allomorphe préverbal aurait recouvré un statut de verbe léger : c'est qu'il est transformé en toute autre chose, qui externalise la marque à valeur complexe car à la fois causative et instrumentale de cette unité, pour en faire une sorte de marque explétive qui n'est pas sans rappeler l'applicatif, en typologie grammaticale.

<i>sitsjo</i> 'griller'	3 Sg. & Pl.	1 Sg. -a	2 Sg. -i	2 Pl. =nò	1 Pl. excl. -=ni	1 Pl. incl. – =(i)á
NTR/PROGR	<i>tisitsjò</i>	<i>tisitsjá,</i> <i>tisitsjà</i>	<i>tinitsjòni</i>	<i>nítinitsjò</i>	<i>xùkuànt'isitsjò</i>	<i>nísàatnitsji</i>
ACPL	<i>kisitsjò</i>	<i>kisitsjoá</i> <i>kisitsjoá</i>	<i>nkinitsjòni</i>	<i>nkinitsjòñon</i>	<i>nìxùkuànkisitsjò</i>	<i>nkinitsjijin</i>
INC MPL	<i>nìxùkiètsjò</i>	<i>nísàásitsjá</i>	<i>nísàásitsjòni</i>	<i>nísàásitsjòñon</i>	<i>nísàásitsjòni(n)</i>	<i>nísàásitsjòànin</i>

Tableau 8 Ayautla (AY). Informatrice : Sixta (institutrice bilingue, 58 ans, enq. 2012 par JLL). CF IV *sitsjo* 'griller'

## 7. Conclusion

Le plus instructif pour le linguiste est cette remarquable dynamique de réinterprétation de l'ancien jeu de préfixes de TAMV et de personne, hérité du proto-popotécan. Tout se passe comme si la matrice du tableau 4 avait été entièrement regrammaticalisée et remotivée en ouvrant un large champ de diversification pour les variétés du réseau dialectal, à partir d'une directive simple relevant de la transcategorialité : donner dorénavant un contenu *directionnel*, *positionnel*, *topologique* (classes flexionnelles I-II) et *valenciel* (classe IV, par prévervation causative scindée ou sous-conflative) *aux unités des domaines préfixaux TAMV/AGRS*. Il est difficile de dire quelle fut la part de la morphonologie et de la morphologie, voire de la sémantique et de la pragmatique, dans ce processus. Il semble que ces trois dimensions n'ont cessé d'interagir, conformément au mode de fonctionnement de la morphologie de cette langue, qui transcende les types reçus en typologie linguistique. Les catégories ne sont ni données en soi, ni davantage construites que données ; elles sont constamment réanalysées par de multiples acteurs ou protagonistes : les locuteurs et leur modèle de compétence, leur lexique mental et leur intuition du système, certes.

Mais aussi les linguistes avec leurs multiples hypothèses, aussi bien au niveau de pans entiers de systèmes que de détails concernant la formation d'un lexème, comme ce fut le cas pour les données du tableau 7.2 pour expliquer *bàjá* 'semer', à partir d'une fonction morphosémantique < PLACER (MAÏS) >.

La transcatégorialité apparaît ainsi comme un champ de recherches expérimental pour l'étymologie, la reconstruction, l'interprétation de la motivation sémantique. On pourrait même dire que tout comparatisme en linguistique, qu'il soit diachronique ou typologique, s'avère en définitive travailler sur et pour un modèle descriptif de ce qui n'est autre que la *transcatégorialité*, en tant que transformation, par réanalyse et réinterprétation de *valeur* – lexicale et fonctionnelle – d'unités linguistiques (lexèmes, collocations et combinatoire, structures conceptuelles).

Pas de *catégories* sans *classes*, pas de classes sans *indices*, pas d'indice sans *encodage* ou sinon, sans *bruit*. La transcatégorialité participe de multiples façons à l'émergence d'espaces taxinomiques (tels que ceux constitués par les systèmes de classes flexionnelles) dans le lexique et dans la grammaire. Elle dépasse la simple copie ou reproduction de l'original (ou de l'exemplaire) pour refaçonner sa forme et sa fonction. La transcatégorialité est donc aussi métacatégorielle. La décrire implique là encore une modélisation des dynamiques morphosémantiques de construction des classes lexicales et fonctionnelles et donc, une théorie de la complexification et de l'intégration des indices fluctuants et, partant, émergents. Elle impose une praxis de la remise en cause des hypothèses constructionnelles en linguistique théorique et descriptive.

C'est ce que nous avons tenté de montrer ici à travers des exemples mazatecs : le système de classes flexionnelles de cette langue est fondé sur une première couche de formation lexicale, constituée de racines primaires ou combinées par compositions. La plupart des racines sont polyvalentes, et prennent leur catégorie de la collocation qu'elles entretiennent avec les déterminants classificateurs, pour les noms, et avec les préverbes TAMV/AGRS pour les verbes. Ces conditions sont un terrain rêvé pour la transcatégorialité, qui opère partout par codétermination (avec

classificateurs démotivés, notamment) pour la formation des noms et par coverbation avec un préverbe TAMV/AGRS pour les verbes (cf. tableaux 1 et 2), pour constituer plus de deux tiers du lexique (le reste est couvert par des racines primaires, ou des composés associant plusieurs racines). Des collocations autour de quelques pivots spécifiques (classificateurs et préverbes), émerge le lexique de la langue, puissamment organisé autour d'un noyau dur de lexèmes relevant de catégories taxinomiques bien définies (les CF du tableau 2).

La *réanalyse* des formes constitue la deuxième *dimension* (pour ne pas dire *couche* ou *niveau*) dans laquelle opère encore la transcategorialité. La prégnance de ce mécanisme est partout visible dès que l'on observe la langue à l'échelle du diasystème – le métasystème des dialectes, qui offre à l'analyse un éventail diversifié de solutions structurales différentes pour une même construction recensée ailleurs et réputée unique. Là, on voit comment l'intelligence collective des locuteurs ne cesse de renégocier la valeur et la fonction de bien plus d'unités qu'on ne pourrait *a priori* le penser, si l'on raisonne sur la base de données livresques. On voit combien les conditions discursives et pragmatiques peuvent prendre des formes inattendues, que ce soit dans des cellules spécialisées de ces ruches taxinomiques que sont les systèmes de classes flexionnelles dans le lexique, ou dans la réalisation des paradigmes dans le cadre d'une élicitation pourtant classique – et qui n'attendait ni de voir passer sur les radars de l'analyse une proclise externe de causatif/applicatif, ni des chaînes modales avec médiatif. La transcategorialité imprègne aussi bien le lexique que le discours, mais à la surface du discours, elle est certes plus liquide que dans les tiroirs secs des dictionnaires mentaux – où parfois, elle se réduit littéralement en poudre avec le temps, perdant toute motivation et toute interprétabilité.

Ici, il nous a suffi de quelques modestes paradigmes tirés de quatre dialectes (HU, SFH, SO, AY), pour mesurer l'intense travail de réajustement que connaît la langue dans la grande diversité de détail interne à son système. La transcategorialité, c'est la trame des interactions entre catégories, à tous les étages de la compétence linguistique (la langue) et de la performance des locuteurs (la

parole). Autrement dit, c'est moins un poisson rutilant qui monte à la surface de l'eau qu'un mélange complexe, et souvent opaque, de bancs de menu fretin qui s'organisent en coalitions fonctionnelles pour (ré)organiser le lexique et la grammaire. Bref, si c'est un poisson émergent et qu'il est de bonne taille, ce n'en est pas moins une créature métalinguistique dont la trame est faite d'une multitude d'alevins sémantiques, pragmatiques et conceptuels.

Jean Léo LÉONARD  
 Université de Montpellier 3  
 (Dipralang, EA 739)

Julien FULCRAND  
 Université de Lille – Campus Pont de Bois,  
 STL (UMR 8163)

**Abréviations :**

ADV = adverbe, ACPL = accompli, ALFALEIM = « alphabet de la langue indigène mazatèque » (graphie unifiée endogène des hautes terres mazatèques, à partir des conventions graphémiques de l'espagnol), ASP = aspect, CAUS = causatif, CF = Classes Flexionnelle, CONT = continuatif (aspect), EXCL = exclusif, FUT = futur, IMPER = impératif, INCMPL = inaccompli, Loc = localité (point d'enquête ALMaz), MED = médiatif, NMBR = nombre, NTR = neutre, PL = pluriel, POT = potentiel, PROX = proximal, PRES = présent, PR = parfait, PERS = personne, RE = règle d'exponence, SAP = speech act participant, SG = singulier, STAT = statif, TAMV = Temps, Aspect, Mode, Voix.

**Localités :** AY = Ayautla, CQ = Chiquihuitlán, DO = Santo Domingo, IX = San Pedro Ixcatlán, Ji = Jiotes, HU = Huautla, JA = Jalapa, LO = San Lorenzo, MG = San Miguel Huautla, SO = San Miguel Soyaltepec, TE = San Jerónimo Tecoaatl (abréviations reprise de Kirk 1966).

## Références bibliographiques

- DUBERT-GARCIA, Francisco, 2014. "The emergence of structure in inflection: perfect roots in irregular Galician verbs". Dans : LEONARD, Jean Léo (éditeur), *Morphologie flexionnelle et dialectologie romane: typologie(s) et modélisation(s), Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, 185-206. Louvain, Peeters.
- GOLSTON, Chris & Wolfgang KEHREIN, 2004. "A prosodic Theory of laryngeal contrasts", *Phonology*, 21, 1-33.  
<<http://zimmer.csufresno.edu/~chrisg/>>.
- GOLSTON, Chris & Wolfgang KEHREIN, 1998. "Mazatec onsets and nuclei", *International Journal of American Linguistics*, 64, 4, 311-337.
- GUDSCHINSKY, Sarah, 1958a. *Proto-Popotecan. A Comparative Study of Popolocan and Mixtecan*, *IJAL*, 25(2).
- GUDSCHINSKY, Sarah, 1958b. "Mazatec dialect history", *Language*, 34, 469-481.
- JAMIESON, Carole Ann, 1988. *Gramática mazateca del Municipio de Chiquihuitlán, Oaxaca*. Mexico: Instituto Lingüístico de Verano, A.C.
- JAMIESON, Carole Ann, 1982. "Conflated subsystems marking person and aspect in Chiquihuitlán Mazatec verb", *IJAL*, 48(2), 139-167.
- KIRK, Paul Livingston, 1966. *Proto-Mazatec phonology*. PhD dissertation, University of Washington.
- LEONARD, Jean Léo, 2014. "Le verbe mazatec : typologie et diasystème", *Amerindia*, 37(1), SeDyl-CELIA, CNRS, 211-251.
- LEONARD, Jean Léo, 2010. "Enquêtes exploratoires pour l'ALMaz (*Atlas Lingüístico Mazateco*). Elicitation croisée, entre typologie et codification d'une langue otomangue", *Géolinguistique*, 12, 59-109.
- LEONARD, Jean Léo & Alain KIHM, 2014. "Mazatec verb inflection: A revisiting of Pike (1948) and a comparison of six dialects". Dans : LEONARD, Jean Léo & Alain KIHM (éditeurs), *Patterns in Mesoamerican Morphology*, 26-76. Paris, Michel Houdiard.
- LEONARD, Jean Léo & Alain KIHM, 2012. "Classes flexionnelles du mazatec et diasystème. Empirisme critique et formalisation", *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 56, 379-446.
- LEONARD, Jean Léo & Alain KIHM, 2010. "Verb inflection in Chiquihuitlán Mazatec: a fragment and a PFM approach". Dans : MÜLLER, Stefan (éditeur), *Proceedings of the HPSG10 Conference*. CSLI Publications (available online on <http://csli-publications.stanford.edu/>).

- LÉONARD, Jean Léo, Vittorio DELL'AQUILA & Antonella GAILLARD-CORVAGLIA, 2012. "The ALMaz (*Atlas Lingüístico mazateco*): from Geolinguistic Data Processing to Typological Traits", *STUF*, 65, 1, 78-94.
- LÉONARD, Jean Léo & Julien FULCRAND, 2016. "Tonal Inflection and dialectal variation in Mazatec". Dans: PALANCAR, Enrique & Jean-Léo LEONARD (éditeurs), *Tone & Inflection*, 165-195, Trends in Linguistics. Studies and Monographs, 296. Berlin/NY, Mouton de Gruyter.
- LÉONARD, Jean Léo & Julien FULCRAND, 2019. "Modeling Simplicity versus Complexity : Mazatec Inflectional Classes. A Diasystemic Approach". Dans: BEARMAN, Matthew, Enrique PALANCAR & Thimoty FEIST (éditeurs), *Amerindia*, 41, 199-240.
- LONGACRE, Robert, 1957. *Proto-Mixtecan*. Indiana University Research Center in Anthropology, Folklore and Linguistics, 5.
- PIKE, Kenneth, 1948. *Tone Languages. A Technique for Determining the Number and Types of Pitch Contrasts in a Language, with Studies in Tonemic Substitution and Fusion*. Ann Arbor, University of Michigan Press (rééditions : 1949, 56, 57, 61).
- PIKE, Kenneth L. & Eunice PIKE, 1947. "Immediate constituents of Mazatec Syllables", *IJAL*, 13, 78-91.
- SILVERMAN, Daniel, 1997. "Laryngeal complexity in Otomanguean vowels", *Phonology*, 14, 235-261.
- STUMP, Gregory T., 2001. *Inflectional Morphology. A Theory of Paradigm Structure*. Cambridge, Cambridge University Press.
- WEINREICH, Uriel, 1954. "Is a structural dialectology possible?", *Word*, 4, 388-400.

# Table des matières

<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>1</b>
---------------------------	----------

**De la ‘transcatégorialité’ dans les langues**

*Danh-Thành DO-HURINVILLE, Huy-Linh DAO et Annie RIALLAND*

## SECTION 1

### LA ‘TRANSCATÉGORIALITÉ’ SOUS UN ANGLE GÉNÉRAL ET TYPOLOGIQUE

<b>CHAPITRE 1</b> .....	<b>31</b>
-------------------------	-----------

**Observations sur la transcatégorialité**

*Bernd HEINE, Gunther KALTENBÖCK et Sylvie HANCIL*

<b>CHAPITRE 2</b> .....	<b>63</b>
-------------------------	-----------

**Une typologie de la transcatégorialité entre  
la syntaxe et la morphologie**

*Walter BISANG*

<b>CHAPITRE 3</b> .....	<b>89</b>
-------------------------	-----------

**Polycatégorialité, transcatégorialité,  
grammaticalisation et ethnocentrisme :  
exemples en mandarin contemporain**

*Alain LEMARÉCHAL et Lin XIAO*

<b>CHAPITRE 4</b> .....	<b>137</b>
-------------------------	------------

**Hypothèses sur l’origine de la translation  
dans le passage d’une langue à l’autre et sa relation  
avec la transcatégorialité dans une même langue**

*Amr Helmy IBRAHIM*



## SECTION 2

## LA 'TRANSCATÉGORIALITÉ' À TRAVERS LES LANGUES

<b>CHAPITRE 5</b> .....	<b>153</b>
<b>À l'aune de la transcatégorisation : modélisation des emplois de <i>ET</i> dans la langue d'hier et d'aujourd'hui</b>	
<i>Daniéla CAPIN et Claire BADIOU-MONFERRAN</i>	
<b>CHAPITRE 6</b> .....	<b>195</b>
<b>Transcatégorialité et développement des langues créoles : l'exemple du 'nombre' et des 'prépositions' pour et avec dans les créoles français</b>	
<i>Daniel VÉRONIQUE</i>	
<b>CHAPITRE 7</b> .....	<b>211</b>
<b>Le morphème <i>-ing</i> en anglais : un cas de transcatégorialité synchronique et diachronique ?</b>	
<i>Éric CORRE</i>	
<b>CHAPITRE 8</b> .....	<b>227</b>
<b>Le nom verbal gallois : problèmes de dérivation et de représentation</b>	
<i>Alain ROUVERET</i>	
<b>CHAPITRE 9</b> .....	<b>261</b>
<b>Transcatégorialité en vietnamien : le cas du paradigme en 'N' (<i>nào</i> et <i>này</i>)</b>	
<i>Danh-Thành DO-HURINVILLE et Huy-Linh DAO</i>	
<b>CHAPITRE 10</b> .....	<b>281</b>
<b>Les différentes facettes de <i>To Iu</i> en japonais : de la parole directe / indirecte à l'évidentialité</b>	
<i>Dominique KLINGLER</i>	

<b>CHAPITRE 11</b> .....	<b>303</b>
<b>Transcatégorialité et émergence de classes flexionnelles     en mazatec</b>	
<i>Jean Léo LÉONARD et Julien FULCRAND</i>	
<b>TABLE DES MATIÈRES</b> .....	<b>333</b>

---

Cet opus, qui s'adresse aux spécialistes en linguistique théorique et typologique, ainsi qu'à tous ceux qui s'intéressent à la problématique générale de la catégorisation en linguistique, met au coeur du débat la notion de *transcatégorialité* et ses manifestations dans les langues. Considérée comme un moyen d'optimisation des systèmes linguistiques, en associant un maximum de fonctions à un minimum de formes, elle introduit en revanche une complexité de type absolu, due à l'absence de biunivocité entre forme et sens.

Précédées d'un texte introductif, les onze études s'attachent, d'une part, à apporter des éclairages théoriques et empiriques sur la *transcatégorialité*, d'autre part, à décrire et modéliser le comportement de morphèmes transcatégoriels que ce soit du point de vue diachronique ou synchronique. Des données d'une riche palette de langues génétiquement et typologiquement éloignées (anglais, arabe, chinois, créole haïtien, créole mauricien, éwé, français, gallois, japonais, khmer, mazatec, swahili, tagalog, vietnamien, wolof) sont considérées.

